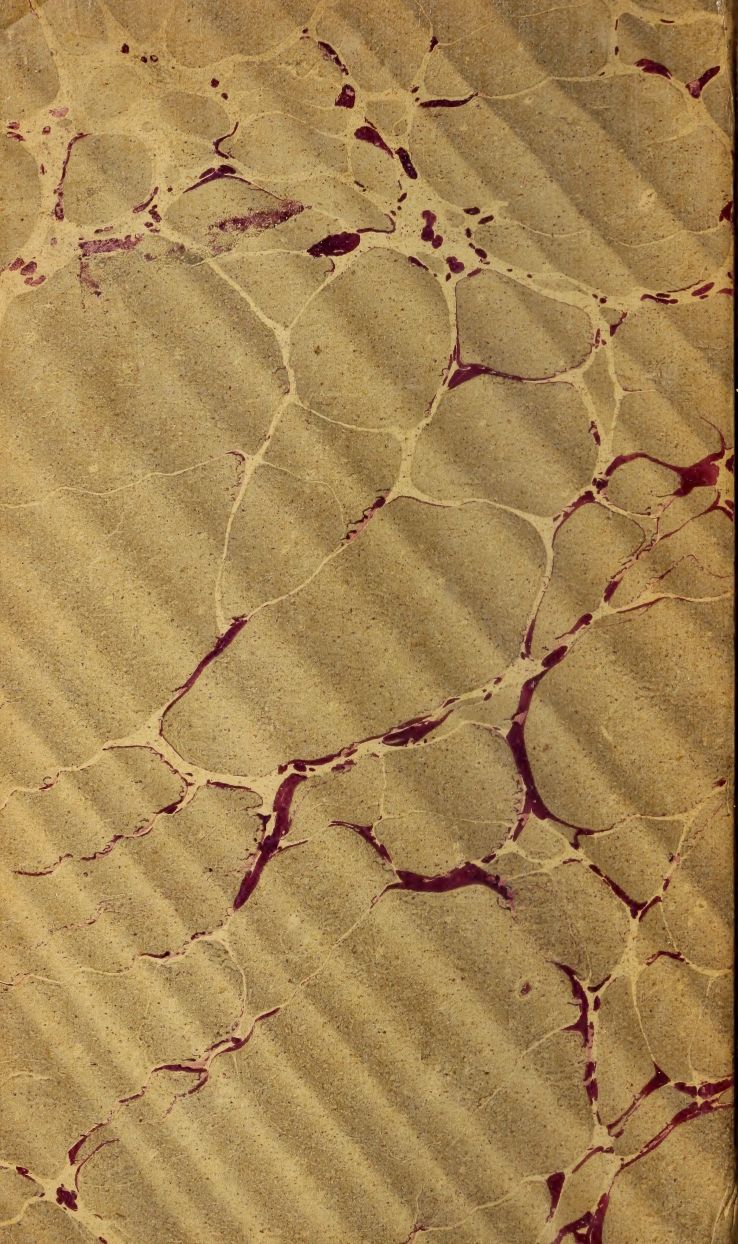
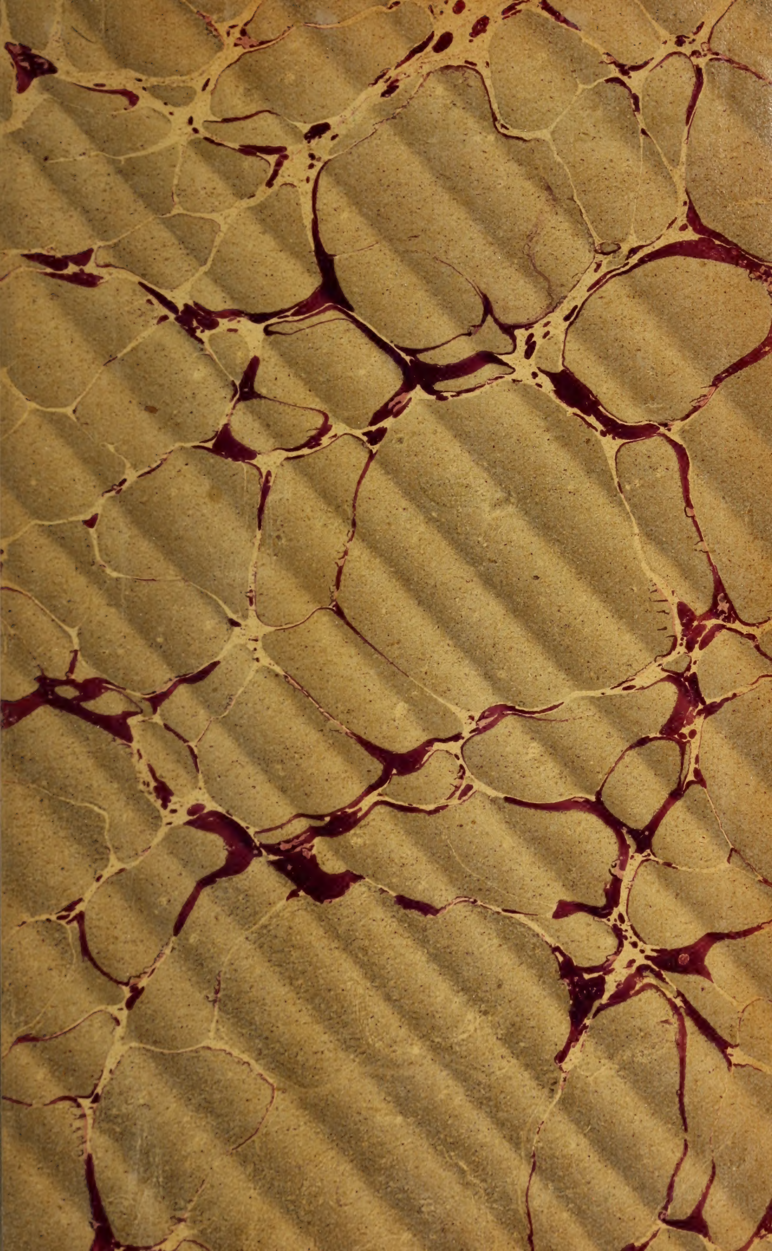
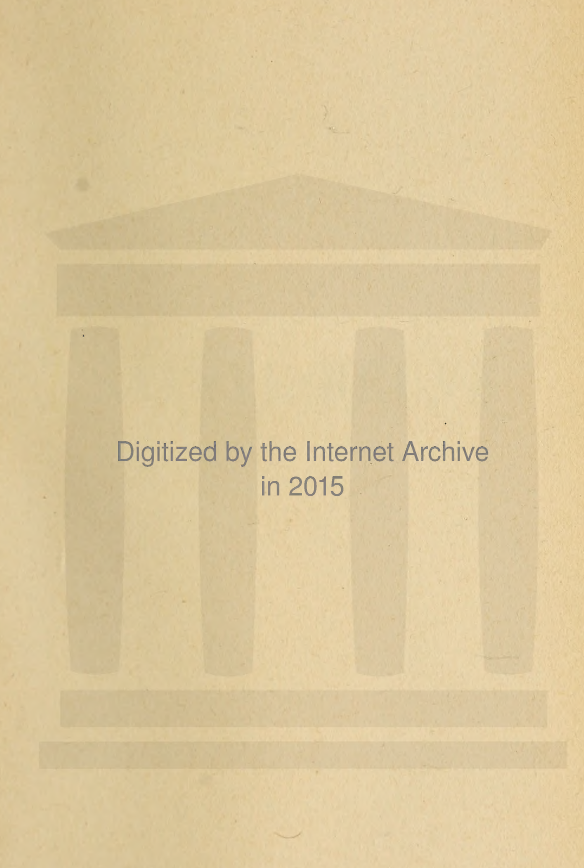

3 1761 09939634 3







SAINTE-BEUVE

DU MÊME AUTEUR

—

Poésie

LA CHANSON DE LA VIE, 1 vol. in-18, librairie académique Perrin, *couronné par l'Académie française* (1888).

Roman

CONTES ET FIGURES DE MON PAYS, 1 vol. in-18, librairie Dentu (1879).

ROSE ÉPOUDRY, 1 vol. in-18, librairie académique Perrin (1887).

Histoire

LES DERNIERS JANSÉNISTES, depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870), 3 vol. in-8°, librairie académique Perrin, *couronnés par l'Académie française* (1891).

LES ORIGINES DU CONCORDAT, t. Ier : Pie VI et le Directoire; t. II : Pie VII et le Consulat, 2 vol. in-8, librairie Delagrave (1894).

Histoire littéraire et critique

JULES SIMON, sa vie, son œuvre, 1 vol. in-18, chez Dupret (1888).

VOLNEY, sa vie, son œuvre, suivi de son pamphlet *la Sentinelle du peuple*, 1 vol. in-18, librairie Emile Lechevalier (1899).

ALFRED DE VIGNY et son temps, 1 vol. in-8°, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

LA DEFFENCE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOYSE, suivie de l'OLIVE et DE QUELQUES POÉSIES DIVERSES, par Joachim du Bellay, réimprimée d'après l'édition de 1597, avec un commentaire historique et critique. 1 vol. in-4°, Revue de la Renaissance, *couronné par l'Académie française* (1903).

LA DEFFENCE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE FRANÇOYSE, par Joachim du Bellay, précédée d'une notice biographique et suivie d'un commentaire historique et critique, 1 vol. in-18, librairie Sansot et Cie (1904).

LES ŒUVRES POÉTIQUES DE JACQUES PELETIER, DU MANS, réimprimées d'après l'édition originale de 1547, avec une notice et un commentaire par Paul Laumonier, 1 vol. in-4°, Revue de la Renaissance (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée par Mme Bertrand, avec une introduction et des notes par Léon Séché, 1 vol. in-18, librairie du Mercure de France (1904).

LÉON SÉCHÉ

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

Sainte-Beuve

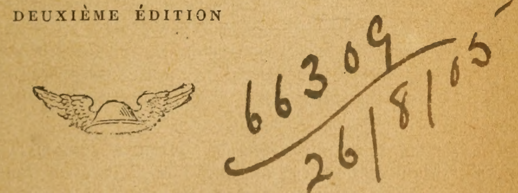
II

Ses mœurs

MADAME VICTOR HUGO — GEORGE SAND
MADAME JUSTE OLIVIER — MADAME D'ARBOUVILLE
MADAME DESBORDES-VALMORE ET ONDINE VALMORE
LA PRINCESSE MATHILDE
APPENDICE : JULIETTE DROUET

DOCUMENTS INÉDITS

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIV

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1617

SAINTE-BEUVE ET LES FEMMES

Sainte-Beuve, comme pour s'excuser d'avoir fait entrer La Rochefoucauld dans sa galerie de *Portraits de femmes*, s'exprime ainsi sur son compte : « On pourrait donner à chacune des quatre périodes de la vie de M. de La Rochefoucauld le nom d'une femme, comme Hérodote donne à chacun de ses livres le nom d'une muse. Ce seraient Mme de Chevreuse, M de Longueville, Mme de Sablé, Mme de La Fayette (1). »

Ces lignes pourraient servir d'épigraphe à ce volume, car, quoiqu'elles soient datées de 1840, c'est-à-dire d'un temps où Sainte-Beuve montait encore la côte, elles s'appliquent à sa vie presque aussi bien qu'à celle de l'auteur des *Maximes*. Il n'y aurait qu'à changer le nom des femmes qui l'ont embellie, enchantée, consolée pendant quarante ans.

De 1829 à 1869, Sainte-Beuve connut, lui aussi, deux grandes amitiés et deux grandes passions. Ses deux grandes passions furent pour Mme Victor Hugo et Mme d'Arbouville. Ses deux grandes amitiés, pour Mme Juste

(1) *Portraits de Femmes*, p. 291.

Olivier et la princesse Mathilde. Je laisse de côté, parce qu'elles furent surtout des amitiés littéraires, ses relations avec George Sand et Mme Desbordes-Valmore, et j'oublie à dessein, à cause de leur caractère purement mondain, je pourrais dire académique, ses relations avec la duchesse de Rauzan, Mme de Castellane et Mme de Boigne.

Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seules femmes qu'il ait aimées et cultivées pour un motif ou pour un autre. Elles sont même si nombreuses qu'il serait très difficile d'en dresser la liste complète.

Sainte-Beuve aima la femme avant de se connaître, tant il était *féminin* de sa nature. « Tout enfant, écrivait-il un jour à Victor Pavie, je ne rêvais qu'un bonheur, l'amour ! » Et nous savons qu'avant quatorze ans, il aima Camille, « douce blonde au front pur », et Nathalie « au parler sérieux », et que sa plus grande joie, au milieu de ses triomphes d'écolier, était de penser que, « derrière une jalousie entr'ouverte, quelque forme ravissante de jeune fille à demi voilée, quelque longue et gracieuse figure en blanc, se penchait d'en haut, sur un balcon pavoisé, pour saluer le vainqueur au passage et pour lui sourire. »

Étaient-ce ces premières apparitions de son enfance amoureuse qui lui revenaient de loin en loin, quand il avait soif d'amour pur et qu'il faisait respectueusement la cour à telle jeune fille? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le libertin qu'il était fut toujours désarmé par la candeur et la virginité, comme en témoignent son idylle presque aussitôt rompue qu'ébauchée avec la fille du général Pelletier

et son roman, trop court, hélas! avec Ondine Valmore.

Si l'amour dont il attendait le bonheur lui procura de grandes joies, il lui causa aussi de grands chagrins. On a prétendu qu'il était impuissant, en s'autorisant d'un passage de son roman de *Volupté* où il donne à entendre que, pour entrer en jouissance de ses facultés viriles, il avait dû recourir, étant jeune, au bistouri du chirurgien. Mais la chose n'est rien moins que prouvée, je dirai même que je la crois fausse ; en tout cas, qu'il ait subi ou non l'opération dont il s'agit, il appert de tous les documents que j'ai eus sous les yeux qu'il était d'une puissance rare par le désir et qu'il souffrait énormément quand il ne pouvait pas le satisfaire. Au demeurant, il aurait eu grand tort de se plaindre et plus encore d'être jaloux, car, tout laid qu'il était, il eut auprès des femmes des succès qui seraient inexplicables, s'il n'était acquis que, depuis le commencement du monde, la femme s'est presque toujours laissé prendre au miel des belles paroles.

Il n'y a pas que Chateaubriand qui ait été un enchanteur. Sainte-Beuve en fut un autre, quoique avec des moyens différents et des conquêtes moins nombreuses aussi. On sait comment le premier agissait sur la femme : c'était principalement par la mélancolie — et sa mélancolie lui venait de ce que la Sylphide (entendez par là toutes les muses vivantes qui l'inspirèrent) était incapable de lui remplir le cœur !...

Sainte-Beuve avait, lui aussi, un grand fonds de tristesse ; s'il lui venait d'abord, comme il l'a dit, des mau-

vaises conditions dans lesquelles il avait reçu le jour, il lui venait surtout de son insatiable curiosité qui, à trente-cinq ans, l'avait fait douter des choses les plus saintes. Mais on pense bien que ce n'est point par le doute qu'il agissait sur la femme, car la femme qui croit ne veut pas qu'on discute ses croyances ; non, c'est plutôt, comme l'a dit quelqu'un qui, sur ce point, l'a parfaitement compris, « par l'art qu'il mettait à relever à ses yeux la femme qui glisse, à lui voiler sa faute, à lui ennoblir sa faiblesse (1). » Et *le Clou d'or* nous crie, en effet, qu'il déploya toutes ses qualités de tentateur dans le long siège qu'il livra inutilement à la vertu de Mme d'Arbouville.

Cependant, il ne faudrait pas s'imaginer que Sainte-Beuve s'attaquât à toutes les femmes. Il n'en désira, en somme, que quelques-unes et ne rechercha ou ne cultiva les autres que pour leur charme particulier, pour leur beauté, pour leur esprit ou pour leurs aventures galantes. Mais, comme il était très voluptueux et très curieux de son naturel, il trouvait surtout du plaisir dans la société de celles qui avaient eu ou qui avaient encore une intrigue dans leur vie. On devine aisément pourquoi. S'il montra tant de goût, par exemple, pour Mme Hortense Allart de Méritens, qu'il appelait « femme à la Staël », ce n'était pas, croyez-le bien, parce qu'elle lisait Cicéron en latin et qu'elle en parlait à merveille (1), mais uniquement parce

(1) Pons : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 66.

(2) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre du 2 mars 1849.

qu'elle avait été la dernière muse de René vieillissant, et qu'elle le documentait volontiers sur la partie secrète de ses relations avec lui. — Pareillement, s'il cultiva pendant quelque temps la marquise de Castries, c'était bien moins à cause de son roman avec le fils de Metternich qu'à cause de sa liaison avec Balzac — son ennemi juré depuis *Volupté*. — Enfin, s'il ne cessa de fréquenter Louise Colet, malgré le peu d'estime qu'il avait pour son talent et pour sa personne, c'est qu'elle ne tarissait pas sur le compte de Victor Cousin dont elle avait été la maîtresse, au su de tout le monde, et à qui il avait servi plus d'une fois d'intermédiaire ou de messager au beau temps de sa passion (1) pour elle. — Quant à Mme d'Agoult qu'il nommait sa « belle Marie » et qu'il définissait un jour : « maigre et idéale, une âme et des cheveux ! » si elle lui était chère pour plus d'une raison, il la rechercha pour une autre encore, à partir du jour où Lamartine trôna chez elle.

Sainte-Beuve, en matière de critique, agissait d'après le même principe que la police en matière criminelle : en toute vie, en toute œuvre, il cherchait la femme, et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il lui arrivait d'apprendre ou de découvrir le nom de celle qui avait inspiré quelque grand écrivain de l'antiquité ou de nos jours. J'ouvre ses *Cahiers* et je lis, page 165 : « Salluste, qui

(1) Cf. à cet égard l'article de M. Félix Chambon intitulé : *Deux passions d'un philosophe*, publié par les *Annales romantiques* de juin-juillet 1904.

fait tant de parade d'austérité et de vertu dans ses Histoires, fut surpris en flagrant délit d'adultère par Annius Milon, qui le battit et le rançonna. » Si j'ouvre à présent sa correspondance, je trouve, à la date du 2 juillet 1838, une lettre de lui à Guttinguer, dans laquelle, parlant de Mme Desbordes-Valmore, il dit : « Je ne savais pas que ce fût pour le *Loup* (lisez Henri de Latouche) que la *Colombe* avait tant gémi! » Et ceci n'est rien. On sait avec quelles délices il révéla, d'après un passage inédit des *Mémoires d'outre-tombe*, le nom de la belle duchesse que Chateaubriand avait rejointe à Grenade, à son retour de Jérusalem; — avec quelle joie maligne il dénonça aux amis de Victor Hugo d'abord, à tout le monde ensuite, l'intrigue amoureuse que le poète des *Chants du crépuscule* avait nouée avec Juliette Drouet; — sur quel ton de persiflage, après la mort d'Alfred de Vigny, il parla de ses amours avec Marie Dorval!... En découvrant ainsi les faiblesses de ses contemporains, Sainte-Beuve avait évidemment pour but de faire excuser les siennes. Non qu'il en rougît, il avait plutôt tendance à s'en glorifier, si l'on s'en rapporte au *Livre d'amour*, mais il n'était pas fâché tout de même de prouver aux « marchands de morale » qu'il n'était pas seul à avoir cueilli des roses dans le jardin d'Epicure.

Et voilà qui nous explique pourquoi l'admirable portraitiste des *Lundis* excella surtout à peindre la femme. — « Avez-vous donc été femme, Monsieur, pour prétendre nous connaître?

— Non, Madame, je ne suis pas le devin Tirésias, je ne suis qu'un humble mortel qu vous a beaucoup aimées. »

Ainsi s'exprime Sainte-Beuve dans l'épigraphe qu'il a mise en tête de ses *Portraits de femmes*. Mais s'il a beaucoup aimé les femmes, elles le lui ont bien rendu. On lira plus loin la page exquise que lui a consacrée la princesse Mathilde. Je ne crois pas qu'aucun critique de profession ait jamais mieux parlé de son esprit. C'est encore une femme qui a le mieux parlé de son cœur. Qu'on médite plutôt ces lignes de Mme Desbordes-Valmore :

«... Pourquoi donc voulez-vous savoir si je pense beaucoup de bien de Sainte-Beuve? écrivait-elle en 1854 à une personne amie dont on ignore le nom. Quelqu'un de vos amis en penserait-il du mal? Ma chère Louise, ce serait bien injuste, et je vous conjurerais de le détromper par tout ce que je voudrais pouvoir vous raconter de vrai, d'honorable et de touchant sur ce cœur-là, qui se cache sous tant d'esprit.

« L'esprit, je n'en veux pas juger. C'est le droit des hommes entre eux, Louise; mais la charité nous regarde, la bonté nous attache, et Dieu sait si je suis éternellement garrottée à M. Sainte-Beuve par la reconnaissance des services sérieux qu'il m'a rendus. Je ne crois pas que l'on oblige mieux que lui ni qu'on l'oublie plus noblement. — Je dois m'y connaître, chère Louise. — La dureté de mon sort m'a mise à même d'apprendre quand c'est une joie divine d'être protégée, ou quand c'est la

plus amère punition d'être au monde. — J'ai vingt lettres de bénédiction de malheureux que je lui ai fait secourir dans leur liberté compromise, rendue par lui à force de courir et de prier, et puis donnant, donnant toujours. De plus, que ne m'a pas appris sa mère qui l'adorait, en le grondant. « Il n'a jamais de chaussettes, » me disait-elle. — Il donne tout comme Béranger (avec un autre accent, c'est vrai, mais avec la même âme). — Et dans les temps politiques, que de pensions conservées, grâce à la chaleur de ses protestations ! J'en sais plusieurs, sans me compter.

« Quand on vous dit, ma bonne amie, que j'aime à tort et à travers, ne croyez donc pas cela. J'aime ce qui est élevé, honnête, ardent à secourir. — Ainsi, vous savez bien qui j'aime et pleure et honore en moi comme au fond d'une chapelle ardente. — Le reste ne me regarde pas.

« Pourtant je ne vois plus M. Sainte-Beuve. Mais qu'est-ce que cela fait ? Je suis devenue par trop triste. Et lui, qui l'est aussi sous d'autres rapports, est emporté comme sur un chemin de fer. — Moi, je suis tombée !... (1). »

Restons sur ces lignes de Mme Desbordes-Valmore. On peut s'en rapporter à son témoignage, car elle se connaissait en bonté. Cela réhabilitera Sainte-Beuve dans l'esprit de ceux qui ne l'avaient pas encore regardé

(1) Sainte-Beuve, *Souvenirs et Indiscrétions*, page 347.

sous ce jour; et, s'il est vrai qu'il sera beaucoup pardonné à ceux qui auront beaucoup aimé, cela fera passer aussi sur ses mœurs de vieux garçon libertin et sur ses petites rancunes de femme.

L. S.

CHAPITRE PREMIER

SAINTE-BEUVE ET Mme VICTOR HUGO

I. — Premières relations de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo. — Elle ne fait d'abord aucune attention à lui. — Portrait de Sainte-Beuve par Jules Olivier et Lamartine. — Date de la séduction de Mme Victor Hugo. — *Joseph Delorme* et *les Consolations.* — « Le Cygne de Léda » et les *six mois célestes* de Sainte-Beuve. — Béranger trouve que Joseph Delorme s'est consolé trop tôt. — Le danger du mysticisme chez la femme. — Pour échapper à l'amour dont il est pris, Sainte-Beuve se met à voyager. — Son excursion aux bords du Rhin avec Boulanger. — Lettres désolées que lui écrivait Victor Hugo pendant son voyage. — Accueil qui lui est fait à son retour. — Victor Hugo le choisit comme parrain de sa fille Adèle. — La brouille éclate entre eux. — Cause de cette brouille. — Sainte-Beuve amoureux de Mme Victor Hugo. — Lettres que Victor Hugo lui écrit à ce sujet. — Rapprochement de courte durée. — Les angoisses de Victor Hugo. — Il prie Sainte-Beuve de voyager pendant quelque temps. — Sainte-Beuve refuse d'aller en Italie, en Allemagne et en Belgique, pour ne pas s'éloigner d'*elle*. — Réconciliation suivie d'une rupture définitive.

II. — Mme Victor Hugo continue de voir Sainte-Beuve. — Ils vont ensemble aux noces de Victor Pavie, à Angers et à Nantes. — Récit de ce voyage fait par Pierre Foucher à sa sœur. — Mme Victor Hugo et Sainte-Beuve chez les Ursulines, à Nantes. — *Les Chants du crépuscule* et Juliette Drouet. — Lettres que Sainte-Beuve adresse à ce sujet à Pavie et à Béranger. — Les *roses* et les *lis* de ce recueil de vers. — Qui avait renseigné Sainte-Beuve sur la part faite à Juliette dans ce livre ? — Duel manqué entre lui et Victor Hugo. — Caractère de Mme Victor Hugo. — Traits de sa bonté. — Cause directe de sa rupture avec Sainte-Beuve. — C'est encore le mysticisme qui agit sur elle. — La première communion de Léopoldine. — *Madame de Pontivy.* — Histoire de ce petit roman. — Une visite d'Alfred Asseline à Mme Victor Hugo

à Guernesey. — Mme Victor Hugo, après avoir rompu, ne revint pas. — Chagrin de Sainte-Beuve. — Lettre qu'il écrivait de Lausanne à Xavier Marmier, en 1837. — Après la catastrophe de Villequier, il refuse de se réconcilier avec M. et Mme Hugo.

III. — Histoire du *Livre d'amour*. — Testament de Sainte-Beuve à ce sujet. — Pourquoi ce livre terminé depuis 1837 ne fut imprimé qu'en 1843. — Alphonse Karr en révèle l'existence et le dénonce dans *les Guêpes*. — Un article malheureux. — Sainte-Beuve distribue confidentiellement quelques exemplaires du *Livre d'amour* à trois ou quatre dames de ses amies. — Impression que laisse cette lecture à la duchesse de Rauzan et à Mme Allart de Meritens. — Paul Chéron offre ce livre secret à la Bibliothèque Nationale. — Notes inédites que Sainte-Beuve y mit de sa main. — Pièces du *Livre d'amour* publiées par lui dans ses *Poésies complètes*. — Caractère odieux de ce livre. — Les poètes du xvie siècle et leurs dames. — Pourquoi nommer sa Muse ? — Ce qui fait du *Livre d'amour* un livre de haine. — Vers composés par Victor Hugo en vue de cette publication. — Comme quoi on eût mieux fait de ne pas brûler la correspondance de Mme Victor Hugo avec Sainte-Beuve. — Conclusion.

Je ne connais pas de chapitre d'histoire littéraire plus difficile à écrire que celui-ci. C'est au point que j'ai hésité longtemps à l'entreprendre. Mais, à la réflexion, il m'a paru qu'il était aussi impossible de passer sous silence la liaison de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo, que celle de Victor Hugo avec Juliette Drouet — toutes proportions gardées, d'ailleurs.

Sainte-Beuve n'a-t-il pas dit lui-même que Mme Victor Hugo fut la seule amie constante qu'il ait eue dans le monde romantique (1) et que s'il y aliéna un moment sa volonté et son jugement, ce fut par l'effet d'un charme — qui n'était autre que le sien (2)? N'est-ce pas elle qui, après lui avoir inspiré les chants mystiques des *Consolations*, lui inspira la nouvelle assez énigmatique de *Madame de Pontivy* et les vers sensuels du *Livre d'amour ?* Ces trois ouvrages,

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. II, p. 47.
(2) *Port-Royal*, t. II, p. 513.

qui marquent en quelque sorte les trois étapes de la passion de Sainte-Beuve pour Mme Victor Hugo, appartiennent à l'histoire littéraire et relèvent de la critique, puisque les deux premiers sont dans toutes les mains et que le troisième, pour n'avoir pas été mis dans le commerce, est à la Bibliothèque Nationale où chacun peut le lire.

Et pourquoi ne dirais-je pas tout ce que je sais et tout ce que je crois, quand ce sont précisément les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve qui m'ont déterminé à ouvrir l'enquête consciencieuse et approfondie dont je livre aujourd'hui le résultat au public? M. Jules Troubat m'écrivait naguère qu'il regrettait de n'avoir pas détruit ces lettres, lorsqu'il céda les papiers de Sainte-Beuve à M. le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Bien loin de partager son regret tardif, j'estime qu'en ne les détruisant pas il a rendu un service inappréciable aux futurs historiens de l'Ecole romantique. Reste à savoir s'il a aussi bien servi la mémoire de son maître! Mais, comme ce n'est pas lui qui a publié ces lettres fâcheuses, sa responsabilité se trouve diminuée d'autant. Au surplus, je ne vois pas qu'elles aient jusqu'à présent fait grand tort à la mémoire de Sainte-Beuve : il y en a une autre qui en a souffert beaucoup plus et à laquelle on aurait bien dû penser, quand on fit cette publication. Car, s ces lettres ne prouvent pas que Mme Victor Hugo fut la maîtresse de Sainte-Beuve, elles établissent de façon certaine qu'à un moment donné elle fut séduite — ce qui est déjà trop, — et si on ne peut les citer comme pièces justificatives du *Livre d'amour*, elles en sont à tout le moins l'avertissement.

Je raconterai donc ce roman — car c'en est un, et je n'en sais guère de plus douloureux — depuis le commencement jusqu'à la fin, en m'efforçant d'éviter le

reproche que M. Jules Troubat fit à Pons après avoir lu son livre sur *Sainte-Beuve et ses inconnues* (1).

I

Et d'abord — pour expliquer la séduction exercée par Sainte-Beuve sur Mme Victor Hugo, il nous faut remonter à l'origine des relations qui s'établirent entre le jeune critique du *Globe* et le jeune poète des *Odes et Ballades*.

Nous avons vu qu'ils avaient fait connaissance au mois de janvier 1827. Dans les premiers temps, Mme Victor Hugo évitait, paraît-il, de se mêler à leurs conversations. Tout entière à son mari et à ses enfants, elle semblait absorbée par ses devoirs et ne faisait aucune attention à Sainte-Beuve (2), se contentant de lui demander des nouvelles de sa mère et de le saluer gracieusement à l'arrivée ou au départ. Il était si laid ! dira-t-on. Le fait est qu'il n'était pas beau, comparé surtout à Victor Hugo, qui ressemblait, à vingt-cinq ans, à un jeune dieu. « De taille moyenne et de figure peu régulière, sa tête pâle, ronde, était presque trop grosse pour son corps. Le nez grand, mais mal fait, les yeux bleus, lucides et d'une grandeur variable, semblaient s'ouvrir quelquefois davantage. Ses

(1) Ce reproche, le voici, j'en ai relevé les termes sur la couverture de l'exemplaire que Pons lui avait envoyé : « Je donnerai pour épigraphe à ce livre de Pons ces lignes tirées de son étude sur Proudhon dans son volume intitulé : *Coups de plume indépendants*, p. 18 : « Le sujet aurait demandé « une plume plus délicate ; mais il n'est pas mal que de temps à autre un « poing vigoureux crève ces ballons gonflés de vide et y flanque de grands « coups de couteau, quand les coups d'épingle n'ont pas suffi. » Pons s'est retrouvé de la famille de Proudhon par la hure, c'est un marcassin. »

(2) Je dois dire ici qu'elle était extrêmement distraite et qu'il lui arriva plus d'une fois de s'attirer les gros yeux de son mari, voire ses réprimandes, par ses sorties intempestives, quand, après une absence d'esprit plus ou moins longue, elle se mêlait tout à coup à la conversation.

cheveux, rouge blond, très abondants alors, étaient à la fois raides et fins. En somme, dit Juste Olivier à qui j'emprunte ce portrait daté de 1830, Sainte-Beuve n'était pas beau, pas même bien. « Toutefois, ajoute-t-il, sa figure n'avait rien de désagréable et finissait même par plaire (1). » Et puis il apportait dans le commerce de la vie un charme contenu et à demi voilé, « l'insinuant et l'art de relever à ses yeux la femme qui glisse, de lui voiler sa faute, de lui ennoblir sa faiblesse. Il était à cet âge où l'excès des espérances confuses, des passions troublantes se dissimule mal sous un stoïcisme apparent, où l'on a l'air de renoncer à tout, parce qu'on est à la veille de tout sentir (2) ».

Et Lamartine, qui le fréquentait dès cette époque, nous dit qu'en 1829 Sainte-Beuve était « un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie et poète jusqu'aux larmes (3) ».

Que fallait-il de plus pour toucher le cœur d'une jeune femme qui, sans se bien connaître encore, était tendre, religieuse et profondément mystique ?

M. Emile Faguet, analysant au moment de leur publication les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve, fixait la date de la séduction de Mme Victor Hugo à l'année 1828. Veut-on savoir pourquoi? parce qu'il avait remarqué qu'en 1829 et dans la première moitié de 1830 Sainte-Beuve voyageait beaucoup. « Il est probable, disait-il, qu'il sent le besoin de se secouer et de s'étourdir. Il va partout, au Rhin, en Allemagne, à Rouen, à la Manche, ce qui n'a jamais été beaucoup dans son caractère. Il est probable qu'il se dépayse, qu'il se déracine.

(1) *Souvenirs* de Juste Olivier.
(2) Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 66.
(3) *Les Harmonies*, commentaire de la pièce dédiée à Sainte-Beuve.

Il est problable qu'on lui a dit : « Voyagez ! » On nous a dit à tous : « Voyagez ! » à un certain moment de notre vie. C'est un mot assez désagréable à entendre (1). »

Cette interprétation est certainement très ingénieuse ; je crois pourtant que M. Emile Faguet n'est pas tout à fait dans le vrai, et que, pour y atteindre, il aurait dû reculer d'un an la date de la séduction. Nous savons, en effet, par Sainte-Beuve lui-même que l'attitude réservée de Mme Victor Hugo à son égard dura deux ans (2) ; d'autre part, il résulte d'une lettre qu'il écrivait à l'abbé Barbe, le 26 juillet 1829, que c'est à partir de la publication de *Joseph Delorme* — laquelle eut lieu au commencement de cette année-là — qu'il revint « par le sentier de l'art et de la poésie » aux idées religieuses de sa première jeunesse (3).

Jusqu'alors il avait cherché sa voie, au hasard des circonstances et comme au petit bonheur, faisant de la médecine et du journalisme, et tout à coup, après la mise au jour de son *Tableau du XVIe siècle,* se mettant à voyager à droite, à gauche et même très loin, non pas tant pour secouer les idées amoureuses qui pouvaient lui passer par la tête, que pour son instruction et son plaisir. A la fin de l'année 1828, nous le voyons s'informer auprès de son camarade Loudierre du programme de la licence ès-lettres. Théodore Jouffroy et Amédée Thierry, qui professaient à la faculté de Besançon, avaient entrepris de l'attirer dans cette ville, et bien que la province lui causât une secrète horreur, dans l'impossibilité où il était de

(1) *Revue Bleue* du 14 novembre 1896.

(2) Dites, comprenez-vous ce présage et pourquoi
Il fallut l'avertir et la tirer vers moi ;
Pourquoi ce fut ainsi *durant deux ans peut-être,*
Nos regards s'effleurant sans qu'amour en pût naître ?
(Le *Livre d'amour.* — *A. Ad.*)

(3) *Corresp. de Sainte-Beuve,* t. II, p. 14.

gagner sa vie à Paris, il se disposait à aller les rejoindre (1). Or, je ne sache pas que Mme Hugo fût pour quelque chose dans cette détermination. Elle l'engageait si peu à voyager à cette époque que, l'année suivante, lorsque, pour échapper au mal d'amour qu'il ressentait en sa présence, il prit l'habitude de se réfugier des semaines entières à Honfleur ou à Rouen, chez Ulric Guttinguer, elle fut la première à s'en plaindre.

Que s'était-il donc passé dans l'intervalle ? Nous l'aurions deviné, si Sainte-Beuve n'avait pas pris la peine de nous l'apprendre. Le livre de *Joseph Delorme* avait scandalisé les âmes chrétiennes, Mme Victor Hugo peut-être plus qu'aucune autre. N'ai-je pas dit qu'elle était très catholique et qu'elle avait édifié Dubois, du *Globe*, la première fois qu'il l'avait vue, dans une scène renouvelée de la Sainte-Famille ? On ne sait pas grand'chose sur sa mère, et je ne pourrais pas dire quelle était la couleur de son âme, mais je sais que son père était d'origine bretonne, qu'il était foncièrement religieux et que, sur le tard, quand sa retraite lui eut fait des loisirs (2), il composait des chants d'église et rêvait d'être marguillier de Fourqueux, sa paroisse (3). Mme Victor Hugo avait donc de qui tenir (4). Aussi prêcha-t-elle Sainte-Beuve de son mieux en vue de

(1) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 13.

(2) M. Foucher était chef de bureau à la Guerre et logeait à l'Hôtel des Conseils de guerre, rue du Cherche-Midi.

(3) Cf. Th. Pavie. *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*

(4) Quand il mourut (en 1845), elle écrivait à Victor Pavie : « Mon père est mort comme il avait vécu, en sage et en chrétien, entouré de ses enfants. J'ai eu sa dernière étreinte qui était son adieu, si ce mot d'adieu peut servir là où ceux qui vont dans un autre monde vivent plus que jamais en nous. Je n'ai pas eu de désespoir, ainsi que dans ma première épreuve (la mort tragique de sa fille Léopoldine et de son mari), mais un grand abattement de découragement, la seconde phase de ces sortes de souffrances. Mon boulet est alourdi, ce que je ne croyais pas possible. En traînant ce boulet, il faut lever les yeux en haut : c'est ce que je m'efforce de faire. » (*Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)

lui rendre la foi qu'il avait perdue. Au lieu de se défendre, Sainte-Beuve se laissa faire. Sermonné par une si jolie bouche, la religion lui parut séduisante. Il y retrouva une beauté de cœur entrevue dans les extases pieuses de son enfance, il fut sensible à cette affection mêlée de coquetterie et de pudeur qui, tout en faisant naître le désir, savait le contenir sans le désespérer. Bref, « par un restant de mœurs chevaleresques, de sentiments à la troubadour, il brida son impatience, vécut d'amour pur pendant six mois et mangea son pain à la fumée du rôti (1). »

Ainsi s'exprime cette mauvaise langue de Pons, qui, cette fois, me semble avoir vu juste.

N'a-t-il pas dit lui-même que s'il avait fait en son temps un peu de mythologie chrétienne, ç'avait été pour lui « comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver au cœur des belles et de filer un tendre amour (2) » ?

Voilà donc l'explication des *six mois célestes* qu'il a célébrés sur tous les tons et qui, à l'en croire, furent, pour Mme Victor Hugo, six mois de tourments.

Ces six mois de bonheur — s'il est vrai que « notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé », comme dit le bonhomme Ducis, qui ne se doutait guère qu'un jour Sainte-Beuve lui emprunterait ce mot pour en faire l'épigraphe de la pièce initiale des *Consolations* ; — ces six mois de bonheur pour l'un et de tourments pour l'autre, pas n'est besoin d'en chercher très loin les deux extrémités chronologiques ; nous n'avons qu'à ouvrir *les Consolations* pour être immédiatement renseignés sur ce point.

Joseph Delorme avait paru au mois d'avril 1829. La

(1) *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 76.
(2) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 322.

première pièce des *Consolations* étant du mois de mai suivant, on voit que le charme avait opéré presque tout de suite. Béranger trouvait même qu'il avait agi un peu trop tôt (1). En ce temps-là, Victor Hugo habitait encore, rue Notre-Dame-des-Champs, à deux pas de chez Sainte-Beuve, et celui-ci, qui était devenu le familier de la maison, venait voir souvent la femme d'Olympio, dans l'après-midi, quand elle était seule, pour la désennuyer et causer plus librement avec elle. Et de quoi parlaient-ils? Ecoutez, Sainte-Beuve va nous le dire.

. . . .

J'entre pourtant; et Vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir ; nous causons, je commen
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié
Et vous me répondez par des mots d'amitié;
Puis revenant à vous, Vous si noble et si pure,
Vous que, dès le berceau, l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Dorée comme un parfum et comme une harmonie ;
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie ;
Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux, votre orgueil, votre illustre couronne ;
Et quand vous avez bien de vos félicités
Epuisé le récit, alors vous ajoutez
Triste, et tournant au ciel votre noire prunelle :

(1) « Savez-vous une crainte que j'ai? lui écrivait-il au mois de mars 1830, que vos *Consolations* ne soient pas aussi recherchées du commun des [lecteu]rs que les infortunes si touchantes du pauvre Joseph, qui pourtant ont [t]ant et si fort la critique en émoi. Il y a des gens qui trouveront que [v]ous n'auriez pas dû vous consoler sitôt; gens égoïstes, il est vrai, qui se [p]laisent aux souffrances des hommes d'un beau talent, parce que, disent-ils, [l]a misère, la maladie, le désespoir sont de bonnes muses. Je suis un peu de [ce]s mauvais cœurs... » (*Les Consolations*, Jugements et témoignages, *Poésies complètes*, éd. Calmann Lévy, t. II, p. 119.)

« Hélas ! non, il n'est point ici-bas de mortelle
« Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
« Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi,
« Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
« Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
« Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
« Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
« Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
« Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
« Plus la brise légère et n'osant soupirer,
« Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer (1). »

Cette situation n'était pas nouvelle. Ce n'est pas la première fois que l'excès même du bonheur rend l'âme rêveuse, mélancolique et plutôt triste. Seulement, ce qui compliquait ici la situation, c'est que Mme Victor Hugo, au lieu du réconfort dont elle avait besoin, malgré sa vertu, pour sortir indemne de la crise de mysticisme où elle venait d'entrer, trouvait dans l'ami qui lui confiait ses peines une âme malade et d'autant plus dangereuse qu'elle était très voluptueuse et très vicieuse au fond. George Sand, qui plus tard devait le prendre comme confesseur, disait de Sainte-Beuve : « Son âme a quelque chose d'angélique, et son caractère est naïf et obstiné comme celui d'un enfant (2). » C'est là précisément ce qui constituait le danger de ses relations avec Mme Hugo. Tout d'abord elle prit un plaisir extrême à recevoir ses épanchements et à lui faire la leçon ; elle attendait l'heure de sa visite avec une impatience chaque jour plus grande ; quand il tardait, elle était inquiète ; s'il ne venait pas, elle se perdait en conjectures, et le lendemain, c'étaient des questions à n'en plus finir, accompagnées de tendres reproches. Au bout de quelque temps de ce régime, il arriva ce qui

(1) *Les Consolations. Poésies complètes*, t. II, p. 15.
(2) Lettre à Alfred Tattet du 22 mars 1834.

devait arriver. Sainte-Beuve s'éprit d'amour pour sa confidente, et celle-ci éprouva pour lui une sympathie qui, de proche en proche, à la faveur des circonstances, se changea en un sentiment beaucoup plus accentué et infiniment plus doux.

Rendons-lui justice, Sainte-Beuve, qui n'avait pas encore aimé pour de bon (1), semble avoir voulu jeter de l'eau sur le feu dès qu'il sentit la première brûlure. Il commença par espacer ses visites, inventant toutes sortes de raisons pour s'excuser, et puis il se remit à voyager de plus belle, tout en écrivant le roman d'*Arthur*, dans l'espoir qu'en changeant d'air il changerait aussi de sentiments, et qu'en répandant son mal sur le papier il en déchargerait son cœur. Mais vous allez voir la malchance et comme les événements, gros ou petits, contrarient quelquefois nos desseins. Quand il partit pour le Rhin au mois d'octobre 1829, il avait été convenu que ses amis de la rue Notre-Dame-des-Champs lui écriraient poste-restante à Strasbourg et qu'ils répondraient à toutes ses lettres. Sur ces entrefaites, Victor Hugo tomba malade et faillit perdre la vue. Sa femme, qui durant sa maladie tenait la plume, oublia-t-elle, volontairement ou non, d'écrire à Sainte-Beuve ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en arrivant à Strasbourg il ne trouva aucune lettre d'elle, que ce n'est qu'à Reims, à la veille de rentrer à Paris, qu'il en reçut une de Victor Hugo en réponse à celles qu'il leur avait adressées de Dijon, de Besançon et

(1) Il disait à Ernest Fouinet, dans la pièce des *Consolations* à lui dédiée :

Oh ! moi, si jusqu'ici j'ai tant gémi sur terre,
C'est plutôt jusqu'ici d'avoir aimé trop peu !

Et il avait donné comme épigraphe à cette pièce de vers cette phrase des *Confessions* de saint Augustin : « Nondum amabam et amare amabam; quærebam quid amarem amans amare. »

de Worms, et que cette contrariété ne fit qu'aviver la flamme qui le dévorait.

«... Ainsi, lui disait Victor Hugo, rien de notre pensée, rien de notre tristesse ne vous a accompagné, durant votre voyage! Vous n'avez pas vu à quel point tout ici a été rempli de votre absence, combien nous avons parlé de vous, pensé à vous, qu'il n'y a plus de bonne soirée rue Notre-Dame-des-Champs, depuis que vous n'y êtes plus, plus de canapé, plus de coin du feu, plus de causeries, que vous nous avez manqué pour tout. Vous n'avez rien su de tout cela, vous, mes deux amis les plus chers (1), et si vous en avez deviné quelque chose, cette absurde lacune de Strasbourg est venue dérouter votre amitié et la faire douter de la mienne. Cela n'est-il pas désolant? Dépêchez-vous donc bien vite d'arriver à Reims et de lire ce que j'écris ici.

« Au reste, vous m'avez encore porté bonheur. Votre troisième lettre m'a rendu mes yeux. C'est la première chose que j'aie lue depuis votre départ, et avec la lettre pour Boulanger, ceci est la première chose que j'écris. Cette lettre vaudrait d'être moins insignifiante. Les vôtres font notre joie, et nous les relisons sans cesse : C'est un journal charmant de votre voyage mêlé de bonnes et tendres pensées pour nous.

« Hélas! mon pauvre ami, hors vos lettres, il ne m'est guère venu de joie du dehors depuis trois semaines. Tout s'assombrit autour de nous. Nous voilà revenus comme à nos premiers jours de lutte et de combat. Ces misérables Janin et Latouche, postés dans tous les journaux, épanchent de là leur envie et leur rage et leur haine. Ils ont fait une défection fatale dans nos rangs au moment décisif.

(1) Boulanger, avec qui Sainte-Beuve avait fait ce voyage.

« La vieille école qui ne soufflait plus a repris l'offensive... *Othello* a réussi cependant, non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait et grâce à nous! Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos Shakespeariens; cela du moins est un bien; mais à la caverne des journaux et dans l'antre des coulisses une double cabale s'organise contre moi et ne fait que s'aiguiser sur *Othello* pour *Hernani*. Voilà où nous en sommes. Cela est bien triste, comme vous voyez. On nous fait payer bien cher l'avenir. Mais arrivez vite, et pour quelques jours du moins je n'y penserai plus... »

Cette lettre où le cœur déborde, comme dans toutes celles que Victor Hugo écrivit alors à Sainte-Beuve, nous donne une idée de la joie avec laquelle notre voyageur fut accueilli à son retour. S'il est vrai que les absents ont souvent tort, on peut dire qu'ils ont toujours raison quand ils reviennent auprès de ceux qui les désirent. Qui sait même si Sainte-Beuve n'eut pas trop cruellement raison dans cette circonstance! Il s'est vanté, dans *le Livre d'amour*, d'avoir commis à ce moment ; chez Victor Hugo un acte intime dont les conséquences auraient été irréparables. Jusqu'à preuve du contraire — et les preuves ataviques, qui nous ont été fournies longtemps après et d'une manière absolument inattendue, semblent donner à Sainte-Beuve un éclatant démenti — j'aime mieux croire, pour son honneur, qu'il a pris cela sous son bonnet... pour corser ou dramatiser un peu son roman avec Adèle. En tout cas, c'est déjà trop qu'il ait commis cet acte de vantardise !...

Sachez donc que neuf mois après Mme Victor Hugo donna le jour à une petite fille qui reçut le nom de sa mère et dont Sainte-Beuve fut le parrain!

Quand l'enfant vint au monde, « un peu après la mitraille

et la canonnade de Juillet (1) », le poète des *Consolations* était encore chez Guttinguer qu'il ne quittait plus depuis les derniers jours de l'année 1829, c'est-à-dire depuis que les *six mois célestes avaient pris fin*. Et il se trouvait si malheureux « de n'être pas être aimé comme il aurait voulu l'être », qu'il écrivait à Victor Pavie : « Priez pour moi et aimez-moi un peu, car je souffre d'horribles douleurs à l'âme ; toute ma poésie refoulée, *tout mon amour sans issue* s'y aigrissent et me dévorent. Je suis redevenu méchant (2). »

Nous venons de voir qu'il n'assistait pas à la bataille qui fut livrée sur l'*Othello* d'Alfred de Vigny. Il prit part, cela va sans dire, à celle qui se livra sur *Hernani* au mois de février 1830 ; il fut même un des organisateurs de la victoire ; mais comment expliquer son absence au moment où Victor Hugo transporta ses pénates de la rue Notre-Dame-des-Champs à la rue Jean-Goujon ?

« Si vous saviez, lui écrivait Victor Hugo, le 16 mai 1830, combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps ! combien il y a eu de vide et de tristesse pour nous, même en famille comme nous vivons, même au milieu de nos enfants, à emménager ainsi *sans vous* dans cette déserte ville de François Ier ! Comme à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation et toujours votre amitié ! C'est fini. L'habitude est prise dans les cœurs. Vous n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous déserter ainsi. Voilà une épreuve qui sera bonne, et la Normandie nous sauvera de la Grèce... »

J'ai déjà dit que Sainte-Beuve avait eu la pensée de

(1) *Corresp. de Victor Hugo.* — Lettre à Victor Pavie du 16 septembre 1830.
(2) *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*

suivre Lamartine en Grèce, quand il avait été question de lui confier l'ambassade d'Athènes, mais ce que Victor Hugo ne savait pas, c'est que dans le même temps il refusa d'accompagner Lamennais à Rome et David d'Angers à Weimar, par amour pour sa femme et pour ne pas s'éloigner d'elle (1). S'il l'avait su, il aurait compris pourquoi, un an après, Sainte-Beuve refusa également d'aller faire un cours à Liège. Est-ce que tous les amoureux ne se ressemblent pas? Ne raconte-t-il pas lui-même, dans une de ses *Lettres à la Fiancée*, que Chateaubriand voulait l'attacher à l'ambassade de Londres, mais qu'il refusa, parce qu'il aurait fallu *la* quitter. « Et j'aurais aimé autant mourir, s'écriait-il. Aller si loin de toi, mener une vie brillante et dissipée eût été impossible pour moi! »

Cependant, le jour approchait où de gros nuages allaient se lever dans le ciel jusqu'alors serein du poète des *Feuilles d'automne*, et où, pour la première fois de sa vie, ce jeune homme, à qui tout avait réussi et dont tant de gens étaient jaloux, allait s'écrier: *je ne suis plus heureux!...* Comment s'aperçut-il du manège de Sainte-Beuve autour de sa femme? D'où lui vint ou qui lui donna le premier éveil? Un jour que j'en parlais à l'un de ses exécuteurs testamentaires, il me dit que Victor Hugo, étonné de ne plus voir Sainte-Beuve, était allé un matin chez lui (il habitait alors rue Notre-Dame-des-Champs) lui demander l'explication de sa bouderie, et que Sainte-Beuve, après une certaine hésitation et mis au pied du mur, avait fini par lui avouer qu'il était amoureux de sa femme, ce qui, bien loin de fâcher Victor Hugo, l'avait fait éclater de rire!...

Cette historiette me trouva sceptique, et je ne pus

(1) Voir au tome Ier de cet ouvrage, chap. III, p. 109.

m'empêcher de faire remarquer à mon interlocuteur qu'elle n'était guère vraisemblable.

Relisons les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve et cherchons-y des indications qui nous mettent sur la voie. La première qui nous frappe est datée du 4 novembre 1830. La voici :

« Je viens de lire votre article sur vous-même (1) et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonné empoisonne à jamais le sien *parce qu'il a besoin de vous savoir heureux.* Ne vous découragez donc pas! Ne faites pas fi de ce que vous avez de grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

« Votre meilleur ami,

« VICTOR. »

« Venez nous voir ! »

Cette lettre, évidemment, suffirait à détruire l'anecdote que je viens de rapporter. Un mari, fût-il le plus innocent de la création et eût-il la plus grande confiance dans sa femme, n'irait pas dire à l'ami qui lui aurait fait une confidence de cette nature : « *J'ai besoin que vous soyez heureux*, *venez nous voir !* » Ce serait lui dire : puisque ma femme est nécessaire à votre bonheur, vous pouvez la prendre.

Mais voici une autre lettre du 8 décembre, qui va nous permettre de soulever un coin du voile :

(1) Article paru dans *le Globe* du 4 novembre 1830. Voir à l'appendice.

« Pouvez-vous croire que je parle de vous *légèrement* ? J'ai pu vous dire *inconstant* pour des affaires d'art ou d'autres misères, mais point pour des affaires de cœur. N'ensevelissons point notre amitié ; gardons-la *chaste et sainte* comme elle a toujours été. Soyons indulgents l'un pour l'autre, mon ami. J'ai ma plaie, vous avez la vôtre. L'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout. Espérons qu'un jour nous ne trouverons dans tout ceci que des raisons de nous aimer mieux. Ma femme a lu votre lettre. Venez me voir souvent. Ecrivez-moi toujours. Songez qu'*après tout* vous n'avez pas de meilleur ami que moi. »

Nous n'avons pas les lettres de Sainte-Beuve et c'est une perte irréparable, car il est impossible, avec la plus grande perspicacité du monde, d'en deviner les choses essentielles sous les phrases quelque peu mystérieuses de celles de Victor Hugo. Cependant, il n'est pas douteux que le critique avait fait au poète certaines confidences. Autrement ce dernier n'aurait pas dit : « J'ai ma plaie, vous avez la vôtre ! » Mais de quelle plaie voulait-il parlez ? S'était-il aperçu dès ce moment-là que sa femme n'était plus la même pour lui ? Peut-être ; en tout cas, il ne soupçonnait pas encore Saint-Beuve d'en être la cause, puisqu'il l'invitait à venir le voir souvent et à lui écrire toujours (1) !

(1) On a prétendu que Victor Hugo avait besoin avant tout de l'encens de Sainte-Beuve, et celui-ci dans une page de ses *Cahiers* a dit en pensant à son ancien camarade : « S'il veut obtenir de vous un service qui flatte sons amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous dans la conversation le nom de sa femme, pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux ; il ne voit aucune indélicatesse, mais seulement une ruse très permise à cela. » Ce sont là des allégations gratuites, auxquelles pour ma part je refuse d'ajouter foi, parce qu'elles sont démenties par ce que nous savons du caractère de Victor Hugo et de ses sentiments, dans la première partie, tout au moins, de sa vie. Que plus tard, après ses triom-

« Vous faites bien de m'écrire, mon ami, lui mandait-il encore le 24 décembre, vous faites bien pour nous tous. Nous lisons vos lettres ensemble, ma femme et moi, et nous parlons de vous avec une profonde amitié. Les temps que vous rappelez sont pleins de douceur. Croyez-vous qu'ils ne reviennent jamais ? Moi, je l'espère. Allez, j'aurai toujours joie à vous voir, joie à vous écrire. Il n'y a dans la vie que deux ou trois réalités, et l'amitié en est une. Mais écrivons-nous, écrivons-nous souvent. Ce sont nos cœurs qui continuent à se voir. Rien n'est rompu. »

Et moi je dis : Quelle est cette énigme?

Quelques jours après, Sainte-Beuve, à l'occasion du nouvel an, envoyait des jouets aux enfants de Victor Hugo qui, pour l'en remercier, l'invitait à dîner le surlendemain par un petit billet se terminant ainsi : « 1830 est passé! »

« Je ne connais pas grand'chose de plus touchant et de plus exquis que ce *« 1830 est passé!* » dit M. Emile Faguet. Et moi, je ne connais rien de plus poignant et de plus douloureux. Songez donc que *les Feuilles d'automne*, *Hernani*, *les Consolations* sont de 1830, et que c'est dans cette année, glorieuse entre toutes, que Sainte-Beuve publia sur le peu de sûreté des amitiés humaines les pages saisissantes qu'il devait si cruellement vérifier (1).

L'année 1831 ne fut pas, d'ailleurs, plus heureuse pour Victor Hugo que l'année 1830. Elle était à peine com-

phes, il ait été d'humeur à sacrifier l'amour à la gloire, c'est bien possible, mais en 1829 il était trop amoureux pour préférer la gloire à l'amour.

(1) Lire la lettre-préface des *Consolations* et la pièce V de ce recueil dédiée à Mme Victor Hugo et datée de juillet 1829, qui commence par ces vers :

Un nuage a passé sur notre amitié pure,
Un mot dit en colère, une parole dure
A froissé votre cœur, et vous a fait penser
Qu'un jour mes sentiments se pourraient effacer.

mencée, qu'il acquit la certitude que ce qui avait son amour pouvait avoir cessé de l'aimer! Comment cela? par quel moyen? par quelle surprise? C'est ce que personne ne saurait dire, les trois intéressés ayant emporté ce secret dans la tombe. Cependant, j'incline à croire que Victor Hugo arracha un jour à sa femme, à force de la questionner, l'aveu de son amour pour Sainte-Beuve.

« Le 13 mars, il écrivait à ce dernier — et toutes ces lettres qui se suivent à des distances plus ou moins rapprochées, disent assez que, sans être brouillés positivement, ils ne se voyaient presque plus :

« Je ne vous ai pas vu hier soir, mon ami, et vraiment ç'a été un chagrin. J'ai tant de choses à vous dire, tant de peines que vous me faites à vous conter, tant de prières à vous faire, mon ami, du plus profond de mon cœur, pour vous, Sainte-Beuve, qui m'êtes plus cher que moi, j'ai tant besoin que vous me disiez encore que vous m'aimez pour le croire, qu'il faudra que j'aille un de ces matins vous chercher et vous prendre pour causer longuement, profondément, tendrement, de toutes ces choses avec vous. N'avez-vous pas quelquefois l'idée que vous vous trompez, mon ami? Oh! je vous en supplie, ayez-la, c'est la seule prise qui me reste peut-être encore sur vous. Nous en causerons, n'est-ce pas? »

Un autre que Sainte-Beuve aurait été touché par ces tendres reproches. Lui non, car plus rien désormais de ce qui concerne Hugo ne pourra le toucher. Au contraire, comme s'il était furieux d'avoir été démasqué, il n'aura que des paroles amères à lui adresser en guise de consolation, jusqu'à ce qu'il finisse par le prendre en haine. « Je suis devenu méchant! »

Cependant, le 18 mars, Victor Hugo lui écrivait de nou-

veau : « Mon ami, je n'ai pas voulu vous écrire sur la première impression de votre lettre. Elle était trop triste et trop amère. J'aurais été injuste, à mon tour. J'ai voûlu attendre plusieurs jours. Aujourd'hui, je suis du moins calme, et je puis relire votre lettre, sans trop raviver la profonde blessure qu'elle m'a faite. Je ne croyais pas, je dois vous le dire, que ce qui s'est passé entre nous, *ce qui est connu de nous deux seuls au monde*, pût jamais être oublié, surtout par vous, par le Sainte-Beuve que j'ai connu. Oh ! oui, je vous le dis avec plus de tristesse encore pour vous que pour moi, vous êtes bien changé ! Vous devez vous souvenir, si vos nouveaux amis (1) n'ont pas effacé jusqu'à l'ombre de l'image des anciens, vous devez vous souvenir de ce qui s'est passé entre nous dans l'occasion la plus douloureuse de ma vie, *dans un moment où j'ai eu à choisir entre elle et vous*, rappelez-vous ce que je vous ai dit, ce que je vous ai proposé, ce que je vous ai offert, vous le savez, avec la ferme résolution de tenir ma promesse *et de faire comme vous voudriez* ; rappelez-vous cela et songez que vous venez de m'écrire que dans cette affaire j'avais manqué envers vous d'*abandon*, de *confiance*, de *franchise*. Voilà ce que vous avez pu écrire trois mois à peine après. Je vous le pardonne dès à présent.

« Il viendra peut-être un jour où vous ne vous le pardonnerez pas.

« Toujours votre ami malgré vous,

« V. H. »

Ce jour ne vint pas, contrairement à l'attente du poète offensé, ou, s'il vint, Sainte-Beuve s'arrangea de façon à n'en rien laisser voir. Cela n'empêche pas que, dans

(1) Sainte-Beuve fréquentait alors beaucoup les Saint-Simoniens.

cette douloureuse affaire, Victor Hugo fut tout simplement héroïque, — j'entends qu'il fit là ce que probablement personne n'eût fait à sa place. Lamennais, qui l'avait connu avant son mariage, quand il était encore « l'enfant sublime », lui écrivait peu de temps après qu'il aimait sa *droiture*, sa *franchise* et ses *sentiments élevés* plus encore que son talent qu'il aimait cependant beaucoup (1). Je ne sais pas pourquoi Sainte-Beuve qui, depuis trois ans, avait mis son amitié à plus d'une épreuve, lui refusait ces qualités de cœur et d'esprit, quand elles éclatent dans les lettres qu'on vient de lire. Mais, en s'examinant mieux, il finit par reconnaître ses torts, et le 4 avril Victor Hugo, qui ne demandait qu'à oublier, l'en remerciait par le petit mot suivant :

« Votre lettre m'a causé une vive et réelle joie. Croyez, mon ami, du moins je l'éprouve, qu'on ne se défait pas si vite d'une vieille amitié comme la nôtre. Ce serait un profond malheur que de pouvoir vivre après la mort d'un si grand morceau de nous-mêmes.

« VICTOR HUGO. »

Hélas ! c'est pourtant ce qui arriva quelques années plus tard. Si Victor Hugo avait eu plus d'expérience, s'il avait vécu davantage au dehors, il n'aurait pas tenté, en 1831, de ressouder ce qui était cassé depuis des mois. Il aurait su que l'amitié est un pacte secret, intime, dont l'article unique est la confiance réciproque ; que lorsqu'un des deux contractants a manqué aux devoirs qu'elle lui impose envers l'autre, c'est fini à tout jamais de l'amitié. Il peut y avoir rapprochement, réconciliation, tout ce qu'on voudra, mais il n'y a plus d'abandon, parce que la confiance a disparu.

(1) *L'enfance de Victor Hugo*, par Gustave Simon. — Lettre inédite.

Victor Hugo mit trois mois à s'en apercevoir ; après trois mois d'un essai loyal de sa part, je n'ose dire de part et d'autre, la jalousie, le respect de soi, le sentiment de l'honneur ou tout autre aussi noble, lui mit de nouveau la plume à la main, et voici la lettre admirable et navrante qu'il écrivit à Sainte-Beuve :

« Ce 6 juillet 1831.

« Ce que j'ai à vous écrire, cher ami, me cause une peine profonde, mais il faut pourtant que je vous l'écrive. Votre départ pour Liège m'en aurait dispensé, et c'est pour cela que je vous ai semblé désirer une chose qui en tout autre temps eût été pour moi un véritable malheur, votre éloignement. Puisque vous ne partez pas, et j'avoue que vos raisons peuvent être bonnes, il faut, mon ami, que je décharge mon cœur dans le vôtre, fût-ce pour la dernière fois. Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

« Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois de demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous ! nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main. A deux cents lieues l'un de l'autre, on se figure que ce sont les deux cents lieues qui vous séparent. C'est pour cela que

je vous disais : Partez! Est-ce que vous ne comprenez pas bien tout ceci, Sainte-Beuve? Où est notre confiance, notre mutuel épanchement, notre liberté d'aller et de venir, notre causerie intarissable sans arrière-pensée? Rien de tout cela. Tout m'est un supplice à présent. L'obligation même qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. Mon pauvre ami, il y a quelque chose d'absent dans votre présence qui me la rend plus insupportable que votre absence. Au moins, le vide serait complet. Cessons donc de nous voir, croyez-moi, encore pour quelque temps, afin de ne pas cesser de nous aimer. Votre plaie est-elle cicatrisée! Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la mienne ne l'est pas. Chaque fois que je vous vois, elle saigne. Vous devez trouver quelquefois que je ne suis plus le même. C'est que je souffre avec vous maintenant. Cela m'irrite contre moi d'abord et surtout, puis contre vous, mon pauvre et toujours cher ami, et enfin contre une autre dont c'est peut-être aussi le vœu que je vous exprime dans cette lettre. De toutes ces souffrances du cœur, il s'échappe toujours, quoi que je fasse, quelque chose au dehors; et cela nous rend tous malheureux, plus malheureux qu'avant de nous être revus. Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir, nous nous aimerons toujours, nous nous écrirons, n'est-ce pas? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main

avec plus de tendresse et d'effusion qu'ici. Que dites-vous de tout cela? Ecrivez-moi un mot.

« J'arrête ici cette lettre. Ayez pitié de toutes ces idées sans suite. Cette lettre m'a fait bien souffrir, mon ami. Brûlez-la, que personne ne puisse jamais la relire, pas même vous. Adieu.

« Votre ami, votre frère,

« VICTOR. »

« J'ai fait lire cette lettre à la seule personne qui devait la lire avant vous. »

Quel drame ! quels accents ! quelle désolation !... Mais Sainte-Beuve — et c'est heureux! — ne déchira pas plus cette lettre qu'il n'avait déchiré les autres ; et il trouva sur-le-champ pour y répondre des mots, des choses qui frappent l'esprit et le rassurent. C'est du moins ce qui ressort de la lettre suivante de Victor Hugo, datée du lendemain 7 juillet.

« Je reçois votre lettre, mon ami, elle me navre. Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne, tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami ! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour un service, vous l'aurez et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous seul, je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux

êt es que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, écrivez-moi, aimez-moi.

« Voilà trois mois que je souffrais plus que jamais. Vous voir tous les jours en cet état, vous le comprenez, remuait sans cesse toutes ces fatales idées dans ma plaie. Jamais rien de tout cela ne sortira dehors, vous seul en saurez quelque chose. Vous êtes toujours, n'est-ce pas que vous le voulez bien ? le premier et le meilleur de mes amis. Voilà un jour pourtant sous lequel ous ne me connaissez pas encore ! Que je dois vous embler fou et vous affliger ! Ecrivez-moi que vous n'aimez toujours. Cela me fera du bien. Et je vivrai dans 'attente du jour heureux où nous nous reverrons ! »

Et Sainte-Beuve, qui comprenait d'autant mieux la *folie* le son ami qu'il était *fou* lui-même et fou du même objet, ainte-Beuve protestait de la pureté de ses sentiments... Et pendant ce temps-là, il composait *l'Enfance d'Adèle* (1) t deux ou trois autres pièces de vers du *Livre d'amour*, t quelque temps après (18 décembre 1831) il écrivait à 'abbé Barbe :

« J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de es douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne eure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, : l'ai sentie ; elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans a vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de ouceur, et un devoir de sacrifice qui aura son bon effet, ais qui coûte bien à notre nature... (2). »

Quel était ce « devoir de sacrifice »? J'ai beau cher-

(1) *L'enfance d'Adèle* est du 9 août 1831 ; les pièces suivantes sont de la ême année : *Trop longtemps de toi détachée.* — *Que vient-elle me dire!* er septembre). — *Oh! ne les pleure point* (les lettres brûlées de Sainte-uve). — (4 septembre). — *Il est ici toujours* (5 octobre). — *Elle me dit jour.* — *Nous sommes, mon amie.*

(2) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 19.

cher, je ne trouve pas (1), car à cette époque la paix semblait faite et bien faite entre les deux amis. A quelle condition? C'est là peut-être qu'était le sacrifice. Mais enfin ils avaient recommencé de se voir comme par le passé, moins souvent et avec moins d'intimité sans doute, mais ils se voyaient, ils dînaient ensemble, ils prenaient plaisir à s'obliger mutuellement. Tout au plus aurait-on pu remarquer, et je relève cette remarque de Victor Hugo dans une lettre à Sainte-Beuve en date du 22 août 1833, que l'interruption momentanée de leurs rapports avait produit sur eux deux des effets inverses, que, par exemple, Sainte-Beuve aimait moins Hugo qu'en 1830 et que Victor Hugo l'aimait presque autant — sinon davantage. Mais, en somme, leurs relations étaient bonnes, cordiales, avec quelques nuages par ci par là qui se dissipaient presque aussitôt. Ce n'est qu'en 1834, pour des raisons demeurées entre eux, dit Sainte-Beuve, que chacun d'eux enterra de son côté, en silence, ce qui était déjà mort en eux (2).

II

Ainsi donc, il y eut séduction de Mme Victor Hugo par Sainte-Beuve. La chose ne saurait faire doute une seule minute. Mais entre la séduction et la chute il y a quel

(1) Ou plutôt si, je crois bien deviner, mais la chose est si délicate à dire!

(2) Ce sont les expressions mêmes dont se servait Victor Hugo dans sa lettre de rupture datée du 1er avril 1834 : « Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, disait-il, que je comprends fort bien que les amitiés même les plus éprouvées renoncent et se dénouent. Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu. V. »

quefois un abîme, comme le plus souvent il n'y a qu'un pas. Ce pas fut-il franchi? Y eut-il chute? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer, en l'absence de preuves matérielles, *le Livre d'amour* devant être écarté comme suspect, et les lettres de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve ayant été livrées au feu.

Cependant, à défaut des preuves matérielles, il y a les preuves morales qui ressortent de l'enchaînement des faits. Examinons donc la conduite de Mme Victor Hugo à l'égard de Sainte-Beuve à partir du moment où la rupture des deux amis fut consommée.

La première chose qui me frappe, c'est qu'elle continua à le voir comme par le passé. Et cela est grave.

Consultez la correspondance de Sainte-Beuve avec Victor Pavie : il y est question à chaque instant de Victor Hugo et de sa femme. Victor Hugo ne peut faire un pas, aller aux Roches ou ailleurs, que Pavie n'en soit informé. C'est au point que Pavie s'était douté de l'intrigue amoureuse de Sainte-Beuve, et qu'il en avait conçu un vif chagrin. Au commencement de l'année 1835, Sainte-Beuve lui mande qu'à l'occasion du jour de l'an, il a donné comme cadeau à sa filleule (Adèle Hugo) la propriété de la deuxième édition des *Consolations*, et que son père l'en a remercié par un serrement de main dans une rencontre. Quelques mois plus tard, apprenant que Pavie va se marier, il s'empresse de lui demander s'il en a fait part à Mme Hugo. Le jour du mariage arrivé, il prend la diligence d'Angers où Mme Hugo le rejoint avec son père et sa fille Léopoldine (1). Victor Hugo *empêché*, on verra tout

(1) Il allait souvent aux Roches, dans la vallée de Bièvre, chez M. Bertin, du *Journal des Débats*.

(2) Sur ce voyage de Mme Victor Hugo à Angers, il y a, dans *Victor*

à l'heure par qui, s'était fait représenter à la cérémonie par *ses deux anges* (1). Et Sainte-Beuve passa de si douces heures aux Rangeardières (2) et de si douces encore à Nantes où il alla se promener avec Mme Victor Hugo, sa fille et son père, que, le 26 septembre, il écrivait à Pavie qu'il avait plus fait de vers dans ces deux derniers mois (c'est-à dire depuis son mariage), qu'il en avait plus imaginé et projeté, que cela ne lui était arrivé depuis longtemps (3).

Mais voici qui est plus grave encore :

Le 3 septembre de la même année, Sainte-Beuve écrivait à Béranger : « Il se prépare ici une saison assez

Hugo intime, par Alfred Asseline son cousin, des détails très circonstanciés et tout à fait intéressants. J'en extrais les lignes qui suivent :

« Mme Victor Hugo et sa fille prirent à Chartres l'horrible diligence qui portait le courrier de Vendôme et du Mans, et comme elles faisaient leur entrée dans la ville d'Angers, elles rencontrèrent le célèbre critique qui arrivait par la levée de la Loire ».

J'ai dit que M. Foucher, son père, accompagnait Mme Hugo. Le surlendemain du mariage de Pavie, ils allèrent tous ensemble à Nantes par le bateau à vapeur, et voici en quels termes M. Foucher racontait cette excursion à sa sœur, à la date du 3 août 1835 : « ... M. de Sainte-Beuve (*sic*) était aussi agité que moi. Il ne se rappelait plus les vers charmants de Joachim du Bellay qu'il nous avait récités en face du non moins charmant village de Liré-sur-Loire, patrie de ce poète... Les auberges de Nantes regorgeaient et nous n'avons trouve place qu'au grand hôtel de France où, logés seigneurialement, nous avons, bien malgré nous, payé en seigneurs. Mais le point le plus saillant pour Adèle de notre court séjour à Nantes a été la découverte qu'elle a faite de toute une nichée de tantes et de cousines par les Hugo dans le couvent des Ursulines où je l'ai conduite. Elle a trouvé là la sœur et la tante de Mme Hugo (sa belle-mère), plus la fille et la petite-fille du frère de la même. Toutes ces bonnes filles l'ont accueillie avec une vive tendresse au point qu'Adèle leur a fait une seconde visite avant de partir, quoique la distance fût assez considérable. Sainte-Beuve présent aux scènes du couvent avait aussi lui les larmes aux yeux. »

Le lendemain, ils étaient de retour à Angers, et ils assistaient, à Saint-Barthélemy, non loin de cette ville, à la fête du retour des noces de Victor Pavie; enfin, la 7 août, ils reprenaient la route de Paris en passant par Tours et Blois où ils se séparèrent. Je ne m'étonne plus que ce voyage ait laissé un si doux souvenir à Sainte-Beuve.

(1) Lettre de Victor Hugo à Pavie. Pendant ce temps-là, il visitait la Brie et la Champagne.

(2) Propriété de V. Pavie aux environs d'Angers.

(3) Th. Pavie : *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*

littéraire, assez poétique même; nous allons avoir dans une quinzaine un volume lyrique de Hugo. Il y aura des vers d'*amour;* malgré toutes les hésitations, il se décide à son coup de tête, et bien que ce soit une unité de plus qu'il brise dans sa vie poétique (l'unité *domestique* après la politique et la religion), peu importe à nous autres frondeurs des unités et au public qui ne s'en soucie plus guère : les beaux vers, comme seront les siens, je n'en doute pas, couvriront et glorifieront le péché (1). »

Et le 26 septembre, au cours de la lettre que j'ai citée plus haut, il disait à Pavie :

« J'ai vu peu de monde depuis mon retour. Mme Hugo est aux Roches, chez M. Bertin, avec son mari et ses enfants; son volume à lui (de vers) s'imprime. Il y en a beaucoup à cette belle Dalila. Il a accommodé tout cela comme il peut, et à la chinoise, avec l'amour conjugal des *Feuilles d'automne* qu'il ne veut pas rompre officiellement. Mais il y aura éclat, je pense, et curiosité maligne très en jeu lors de cette publication (2). »

Je ne sais pas si vous avez fait la même réflexion que moi en lisant ces fragments de lettres, mais je me suis demandé par qui Sainte-Beuve avait été si bien renseigné sur le contenu des *Chants du crépuscule* et, tout bien considéré, il m'a paru que ce ne pouvait être que par Mme Victor Hugo, aucune des pièces de ce recueil, j'entends de celles que visait Sainte-Beuve, n'ayant été publiée précédemment dans une revue quelconque, et Victor Hugo n'ayant pas l'habitude de communiquer ses pièces en manuscrit. On m'objectera peut-être qu'une indiscrétion avait pu être commise par Renduel ou par un prote de l'imprimeur, mais comme Juliette Drouet n'était

(1) *Portraits contemporains*, éd. de 1869, t. I, p. 139.
(2) Voir l'appendice de ce volume.

nommée ni désignée nulle part, cette hypothèse doit être écartée, surtout après ce qui va suivre.

Depuis le carnaval de 1833, Victor Hugo qui, jusque-là, avait été relativement sage, s'était laissé prendre aux rets d'une princesse de théâtre, celle-là même que Sainte-Beuve appelait une Dalila (1). Et cette passion furieuse avait bouleversé complètement sa vie. Lui qui naguère se montrait si jaloux de sa femme, il l'abandonna tout d'un coup sans se préoccuper des conséquences, s'affichant, se compromettant à plaisir avec la plus belle et la plus nulle des interprètes de sa *Lucrèce Borgia*. Sainte-Beuve qui était à l'affût ne manqua pas d'exploiter la situation. Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que Mme Victor Hugo en ait éprouvé un profond chagrin, et qu'elle ait pris pour confident et pour consolateur l'ami qui l'avait séduite dans les circonstances que nous venons de voir et à qui elle était demeurée fidèle — malgré tout ? Il se peut que, plus tard, avec le temps qui vient à bout de toutes nos peines, elle se soit résignée à n'être plus que la veuve de son mari, et nous savons que, pour excuser sa conduite envers elle, elle disait que Juliette Drouet était bien plus faite qu'elle pour le comprendre ! Il se peut qu'après le coup d'Etat, quand vinrent les années d'exil, elle ait accepté que Victor installât sa maîtresse à deux pas de sa porte, qu'il dînât chaque soir chez elle et qu'il y conduisît ses amis et jusqu'à ses enfants. Il se peut même qu'elle soit arrivée, dans son détachement graduel de tout, à tendre la main à sa rivale et que, dans un banquet fameux, elle ait poussé la magnanimité et le pardon des offenses jusqu'à porter sa santé — au dessert !... Mais, dans les commencements, elle fut et se montra ce

(1) Voir à l'appendice le récit de sa première nuit avec Juliette Drouet.

que sont toutes les femmes en pareil cas. Et quand les *Chants du crépuscule* furent sur le point de paraître, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ait feuilleté les épreuves d'une main curieuse pour voir la place que les *roses* occupaient à côté des *lis* (*Date lilia*).

C'est donc elle, à mon avis, qui renseigna Sainte-Beuve sur la part accordée dans ce recueil à l'amour adultère. Est-ce à dire que je la soupçonne d'avoir inspiré l'article inconvenant qu'il publia quelque temps après sur *les Chants du crépuscule?* A Dieu ne plaise. Je serais plutôt porté à croire que cet article fut, en partie, cause du refroidissement qui précéda leur rupture définitive. On sait qu'il faillit amener un duel entre Victor Hugo et Sainte-Beuve et que si ce duel n'eut pas lieu, ce fut grâce à l'intervention de Renduel, derrière qui agissait Mme Victor Hugo. Elle avait toujours espéré qu'elle réconcilierait son mari avec son ancien camarade, car elle s'en voulait d'avoir été la cause première de leur brouille et elle passait son temps à mettre de l'huile dans tous les rouages où Victor mettait du vinaigre. « Moi et le fer, nous sommes ennemis, » disait-elle un jour à Ulric Guttinguer (1). Elle avait raison, tous ceux qui l'ont connue s'accordent à dire qu'elle était extrêmement bonne (2) et qu'elle avait une âme d'enfant (3). Donc, quand elle vit que Sainte-Beuve

(1) *Lettre inédite* du 15 juin 1839.

(2) Elle poussa même la bonté jusqu'à l'oubli de soi-même dans deux ou trois circonstances, notamment dans l'affaire Biard. On sait que Victor Hugo fut pris un jour en flagrant délit avec la femme du peintre Biard, à qui il faisait la cour depuis longtemps. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que le mari offensé ne retira sa plainte contre le poète, qui était alors pair de France, que sur les instances réitérées de Mme Victor Hugo et que c'est elle qui alla délivrer sa rivale à la prison de Saint-Lazare, où elle attendait sa mise en jugement.

(3) Un trait de son bon cœur. En 1849, Henry Murger était tombé dans une misère noire. Pour lui venir en aide, Mme Victor Hugo ne se contenta pas d'écrire aux ministres qu'elle connaissait, elle pria Auguste Vacquerie

coupait les ponts derrière lui, elle s'en montra très contrariée (1). Mais la vraie raison pour laquelle elle se détacha de Sainte-Beuve ne serait pas là, d'après lui, et il nous faudrait la chercher ailleurs.

Consultons *le Livre d'amour* : il renferme à sa dernière page un sonnet très suggestif et qui appelle toute notre attention. Le voici :

Insensé, qu'ai-je fait ? Voyant le mal sacré
Dévorer tout mon cœur et me brûler comme Elle,
J'ai voulu, sans atteinte à la flamme éternelle,
Diminuer pourtant l'incendie effaré.

J'ai voulu, sur l'autel tout de foudre éclairé,
Allumer un rayon pour l'absence fidèle,
Et plus également ménager l'étincelle,
La lampe vigilante et qui luit au degré.

J'ai voulu de Didon ou de Phèdre ou d'Hélène
Faire, ô ma Laure aimée, une plus douce Reine,
Pour elle aussi plus douce et pour le cher vainqueur;

Souriant, se plaisant aux tristesses légères,
Chantant sa mélodie au fond des jours sévères...
Je voulais la nuance et j'ai gâté l'ardeur !

Ainsi, à s'en rapporter à ce témoignage enveloppé de mystère, la cause immédiate et déterminante de la rup-

de l'amener chaque soir, sous un prétexte ou sous un autre, rue de la Tour-d'Auvergne, où Victor Hugo habitait à ce moment. Et chaque soir, après dîner, elle arrangeait une partie de cartes où, d'un commun accord, tout le monde perdait, sauf Henry Murger, qui ne revenait pas de sa chance et put attendre ainsi le retour de la fortune. Je tiens cette anecdote d'Auguste Vacquerie lui-même.

(1) Lui-même avait si bien conscience de la faute irréparable qu'il avait commise en écrivant cet article, qu'il mandait à Pavie en 1836 : « Hugo s'est réconcilié avec Dumas. Pour nous, je le regrette, nous sommes sérieusement fâchés, et cela durera, du moins je ne crois pas qu'il y ait raccommodement possible. Il y a des articles entre nous, articles qu'il est impossible d'annuler ou de retrancher. » (*Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*)

ture de Mme Victor Hugo avec Sainte-Beuve aurait été purement physiologique ! Mais était-ce bien là la raison ? N'aurait-elle pas été plutôt mystique ? Le mysticisme chez certaines natures de femme amène parfois des retours étranges : telle qui succomba dans une crise de religiosité aiguë se relève après la satiété ou même quand son ardeur n'est pas encore éteinte et se donne entièrement à Dieu. Quoi qu'il en soit, il est certain que Mme Victor Hugo eut une nouvelle crise de mysticisme aux approches de la première communion de sa fille Léopoldine. Elle qui avait peu à peu désappris le chemin de l'église, ou tout au moins du confessionnal, on la vit, à Fourqueux, édifier toutes les âmes pieuses — à commencer par le curé de la paroisse. Et comme les relations de son mari avec Mme Drouet n'étaient un secret pour personne, tout le monde disait que c'était pour s'en consoler qu'elle s'était jetée dans la dévotion.

Elle écrivait à Pavie le 6 septembre 1836 : « C'est après-demain, 8 septembre, que mon petit ange reçoit le plus beau des sacrements : que Dieu veuille qu'elle soit heureuse et qu'elle vive dans la vertu, seule source du bonheur (1) ! »

Cependant, Sainte-Beuve ne pouvait se résigner à ne plus la voir, car il l'aimait profondément. Il disait à l'abbé Barbe le 1er octobre 1836 : « Il est aussi des douleurs, une douleur, qu'en causant avec toi il me serait difficile de ne pas toucher ; je la toucherai seulement, ô mon ami, respectant ta profession grave et scrupuleuse ; je la toucherai pourtant et tu me la pardonneras, car elle est le fond de mon cœur, et puis la douleur, *religieusement gardée, consacre, purifie, expie beaucoup* (2). »

(1) *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*
(2) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. III, p. 42.

Le temps n'était plus où il adressait à Adèle l'admirable sonnet que voici :

Si quelque blâme, hélas ! se glisse à l'origine
En ces amours trop chers où deux cœurs ont failli,
Où deux êtres, perdus par un baiser cueilli,
Sur le sein l'un de l'autre ont béni la ruine ;

Si le monde, raillant tout bonheur qu'il devine,
N'y voit que sens émus et que fragile oubli ;
Si l'ange, tout d'abord, se voilant d'un long pli,
Refuse d'écouter le couple qui s'incline ;

Approche, ô mon Amie, approche encor ton front,
Serrons plus fort nos mains pour les ans qui viendront,
La faute disparaît sous sa constance même.

Quand la fidélité, triomphant jusqu'au bout,
Luit sur des cheveux blancs et des rides qu'on aime,
Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout (1) !

Ces derniers vers pourraient bien avoir été inspirés à Sainte-Beuve par ce passage des *Mémoires d'outre-tombe* où Chateaubriand, parlant de la fidélité de Saint-Lambert et de Mme d'Houdetot, dit : « Il suffit de tenir bon dans la vie pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité parce qu'elle n'a pas cessé d'être et que le temps l'a décorée de rides (2). »

En tout cas, ces vers me rappellent une anecdote des plus piquantes que j'ai lue dans *Victor Hugo intime*, par Alfred Asseline. La voici résumée en quelques lignes. Un jour qu'Alfred Asseline, dans un de ses voyages à

(1) Pièce du *Livre d'amour* publiée à la suite de *Joseph Delorme*. Poésies complètes, t. I, p. 234.
(2) *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 305, éd. Biré.

Guernesey, était allé voir Mme Hugo, il la trouva seule au salon.

— Tu ne dîneras pas ici ce soir, lui dit-elle.

— Et pourquoi pas?

— Parce que ces Messieurs dînent chez Mme Drouet.

Ces Messieurs, c'étaient Victor et ses fils. Et comme Asseline s'offrait à tenir compagnie à sa cousine.

— Non, dit-elle songeuse et triste, va dîner avec Victor, tu lui feras plaisir.

Asseline approcha alors son fauteuil près du sien, et ils s'oublièrent dans des causeries sans fin.

« Le jour baissait, nous n'échangions que de la tristesse.

— « Ah! bien! va-t-en, me dit-elle, tu me ferais pleurer.

« Je fis quelques pas vers la porte. Elle me rappela.

— « Tu m'écriras le vers que tu citais tout à l'heure :

« Le Temps, vieillard divin, honore et blanchit tout! »

Asseline ne savait pas évidemment que ce vers qu'il appliquait, pour les excuser, à Victor Hugo et Mme Drouet, avait été fait — cruelle ironie des choses! — par Sainte-Beuve pour Mme Victor Hugo, et que c'était ce souvenir qui venait de lui arracher des larmes.

J'ai dit que Sainte-Beuve ne pouvait se résigner à ne plus la voir.

Pendant quelque temps, il la harcela de toutes les manières et lui adressa des lettres désespérées qu'elle laissa sans réponse. A la fin, pour essayer de la reconquérir, il eut recours à un moyen tout romanesque : il imagina d'écrire en vue d'elle seule une petite nouvelle, dans l'espoir qu'elle la lirait et qu'elle en partagerait le sentiment. Cette nouvelle parut dans la *Revue des Deux Mondes* du

15 mars 1837 sous le titre de *Madame de Pontivy* et scandalisa quelque peu Vinet, quand elle lui tomba sous les yeux. Il faut dire qu'il était facile à scandaliser. Je viens de relire ce petit roman : le sujet n'a aucun rapport avec l'histoire de Mme Hugo, mais le tempérament de Mme de Pontivy semble avoir été pris au vif sur le sien. Et le début de l'ouvrage nous jette en plein dans la situation où Sainte-Beuve se débattait avec elle.

« Non, s'écrie-t-il, il n'est pas vrai que l'amour n'ait qu'un temps plus ou moins limité à régner dans les cœurs ; qu'après une saison d'éclat et d'ivresse un déclin soit inévitable ; que *cinq années*, comme on l'a dit, soient le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même... Quand les souvenirs déjà anciens et en mille façons charmants se sont mêlés et pénétrés, quand les cœurs sont restés fidèles, un accident, une froideur momentanée, ne sont pas irréparables. L'amour, comme tout ce qui tient à la pensée, ne saurait être à la merci d'un jeu du dehors, d'un tort sans intention ; il ne se brise pas comme le verre dont le cadre neuf a tout à coup joué sous un rayon ardent ou sous une pluie humide. »

Et pour en convaincre Mme Victor Hugo, Sainte-Beuve raconte ce qui arriva à Mme de Pontivy. Elle était orpheline et se nommait Mlle d'Aulquier. Appelée par une tante à Paris et placée par elle avec la faveur de Mme de Maintenon à la maison de Saint-Cyr, elle fut mariée en sortant de pension à un gentilhomme breton, M. de Pontivy, qu'elle accompagna dans ses terres. Ce gentilhomme, ayant commis la faute de conspirer comme tant d'autres nobles contre le gouvernement, était sur le point d'être arrêté, lorsqu'il parvint à s'enfuir en Espagne. Restée seule, Mme de Pontivy se retira à Paris chez sa tante,

Mme de Noyon, qui était liée avec les Tencin et les Rohan. Elle y rencontra M. de Murçay, qui lui fit d'abord une cour respectueuse et auquel elle résista longtemps. Car elle aimait M. de Pontivy, et si ce premier amour était peut-être faible et de peu de profondeur, elle ne soupçonnait pas qu'on pût sentir autrement. « L'âme seule lui suffisait ou du moins lui semblait suffire : mais quand l'ami lui témoigna sa souffrance, elle ne résista pas, elle donna tout à son désir, non parce qu'elle le partageait, mais parce qu'elle voulait ce qu'elle aimait pleinement heureux !... » C'était là toute la poétique de Sainte-Beuve en matière d'amour et celle qu'il développa avec un réel talent, quoique en pure perte, dans le long siège qu'il livra à la vertu de Mme d'Arbouville. Fut-il plus heureux avec Mme Victor Hugo ? Nous n'en savons que ce qu'il lui a plu de nous laisser entendre. Continuons donc la lecture de cette nouvelle. La liaison de Mme de Pontivy avec M. de Murçay durait depuis des années, quand elle fut traversée par un incident de la même nature que celui qui, d'après Sainte-Beuve, aurait rompu son lien avec Mme Victor Hugo. Très ardente, très passionnée, elle s'aperçut un jour ou crut s'apercevoir que M. de Murçay, à la longue, le devenait moins. Elle en éprouva une déception qui, peu à peu, se manifesta dans tous ses actes. « Il y avait des moments plus sombres et comme désespérés, quand le silence de Mme de Pontivy, après une lettre tendre qu'il avait écrite, se prolongeait trop longtemps. Il errait aux endroits les plus déserts, ne sachant que se redire à lui-même ces mots : *Laissez-moi, tout a fui!* Et pour continuer sa plainte et la tirer tout entière, il aurait fallu les pleurs d'Orphée. » Mais, comme elle aimait tendrement M. de Murçay, la froideur qu'elle lui témoigna pendant quelque temps, bien loin de s'accentuer, cessa un beau jour, après

une explication aussi franche que cordiale. « Et, dit Sainte-Beuve, une fois qu'ils se furent raccommodés, ils eurent de la sorte plusieurs printemps, et dans cette harmonie rétablie, il eût été de plus en plus malaisé de distinguer en eux les différences premières. Son ardeur, à elle, *laissait les nuances;* ses lueurs, à lui, allaient à l'ardeur. L'ivresse entre eux régnait plus égale, plus éclaircie, bien que toujours de l'ivresse... Et ils s'avançaient ainsi dans les années qu'on peut *appeler crépusculaires*, et où un voile doit couvrir toutes choses en cette vie, même les sentiments devenus chaque jour plus profonds et plus sacrés. »

Tel est le thème de *Madame de Pontivy*. Mme Victor Hugo eut-elle connaissance et prit-elle lecture de cette nouvelle? Je ne sais, mais si elle la lut, il est impossible qu'elle n'y ait pas saisi les allusions faites à son cas : elles étaient, en effet, plus que transparentes. Comme pour mieux dissiper ses doutes, si elle en avait eu, Sainte-Beuve avait pris soin de glisser dans le dernier passage que j'ai cité le premier hémistiche du vers qui a donné son nom à certaine poésie du *Livre d'amour*, poésie qu'il lui avait adressée quelques semaines auparavant :

Laissez-moi! tout a fui. Le printemps recommence;
L'été s'anime et le désir a lui;
Le sillon et les cœurs agitent leur semence.
Laissez-moi! tout a fui.

Laissez-moi! dans nos champs, les roches solitaires,
Les bois épais appellent mon ennui!
Je veux au bord des lacs méditer leurs mystères,
Et comment tout m'a fui.

Laissez-moi m'égarer aux foules de la ville;
J'aime ce peuple et son bruit réjoui.

Il double la tristesse à ce cœur qui s'exile,
Et pour qui tout a fui.

Laissez-moi! midi règne et le soleil sans voiles
Fait un désert à mon œil ébloui.
Laissez-moi! c'est le soir, et l'heure des étoiles;
Qu'espérer? tout a fui.

Oh! laissez-moi, sans trêve, écouter ma blessure,
Aimer mon mal et ne vouloir que lui.
Celle en qui je croyais, Celle qui m'était sûre,
Laissez-moi! tout a fui (1)!

Mais Mme Hugo ne revint pas (2). Et Sainte-Beuve eut un tel chagrin de sa perte que, neuf mois après, de Lausanne, où il était allé faire son cours sur Port-Royal, il écrivait à Xaxier Marmier : «... L'amour est ajourné ; le reprendrai-je jamais ? *Ai-je passé le temps d'aimer ?* — Attendons, oublions surtout, oublions ce que nous avons cru éternel. Voyez-vous, c'est à jamais fini *de ce côté* que vous savez ; je ne reverrai ni n'écrirai jamais ; j'ai été si blessé d'une telle indifférence! Mais *blessé*, cela veut dire que j'en souffre encore (3). »

Et le surlendemain de cette lettre (1er janvier 1838), il avouait à Vinet, dans une note confidentielle et à propos

(1) Dans le passage de *Madame de Pontivy* où se trouve inséré ce dernier vers, Sainte Beuve a mis à la suite : « Il y aurait fallu les pleurs d'Orphée. » En tête de la pièce. dans *le Livre d'amour*, il a mis : « *Il y faudrait de la musique de Glück.* » Encore un détail qui ne pouvait échapper au regard de Mme Victor Hugo.

(2) J'ai dit que *Madame de Pontivy* avait paru le 15 mars 1837 dans la *Revue des Deux Mondes*. Un mois plus tard avait lieu l'enterrement de Gabrielle Dorval, où Sainte-Beuve et Victor Hugo, après s'être évités pendant la cérémonie, montèrent malgré eux dans la même voiture avec Fontaney, le mari de la morte. Cet incident, qui fit grand bruit alors, n'était pas pour ramener Mme Victor Hugo. Le 30 septembre de la même année, Sainte-Beuve écrivait à Pavie : « ... Maillard vous parlera de Hugo. Je n'ai vu personne de là, *on me laisse*, ou autant vaut, et je me crois libre de partir et de m'exiler désormais. » (Fragment d'une lettre publiée par M. Frédéric Loliée dans *le Correspondant*, du 10 mars 1903.)

(3) *Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 40. Lettre du 29 décembre 1837.

de *Madame de Pontivy*, que « si d'autres souffles lui rapportaient durant quelque loisir des parfums oubliés, il s'y laisserait reprendre », preuve dernière que l'oubli ne s'était pas encore fait dans son âme.

Cependant, il s'efforça de tenir sa parole : il n'écrivit plus et ne revit que longtemps après, sans avoir rien fait pour cela. Nous dirons tout à l'heure dans quelles circonstances. Peut-être même aurait-il dû faire violence à son ressentiment et revoir... après l'affreuse noyade de Villequier. Pavie, qui savait tout, l'avait engagé à ce moment-là « à se réconcilier avec les Hugo, à rentrer dans leurs bonnes grâces par cette large blessure ». Mais il s'y refusa pour des raisons qui n'étaient que des prétextes (1) — ce qui fit dire au frère de Pavie : « On ne peut que blâmer la conduite de Sainte-Beuve en cette circonstance : son extrême susceptibilité faussait parfois son jugement... Il ne lui suffisait pas que Victor Hugo l'invitât à dîner, il fallait que Mme Hugo lui témoignât le désir de le revoir. Non, elle ne le voulait pas, elle ne le devait pas ; les relations intimes interrompues depuis 1837, il ne lui convenait pas de les reprendre sur le tombeau de sa fille. On conçoit que Hugo fut très choqué de ce refus, qui cachait un dépit inavouable (2). »

Pourquoi donc, en 1843, Sainte-Beuve s'avisa-t-il tout à coup de faire imprimer le livre odieux dans lequel il a

(1) J'ai publié sa lettre au tome Ier de cet ouvrage, p. 144.

(2) Théodore Pavie : *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.* — Cela n'empêchait pas Sainte-Beuve de s'intéresser aux infortunes conjugales de Mme Victor Hugo. En 1845, quand son mari fut pris en flagrant délit d'adultère avec Mme Biard, notre critique écrivait à Mad. Juste Olivier : « On ne parle que de cela. Vous, n'en dites rien. Jugez, chère Madame, de mon chagrin et de mon trouble en tout ceci, avec tout ce que vous savez ! » (*Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*)

célébré ses amours avec « Adèle » ? C'est ce que je vais examiner à présent.

III

Il y a deux choses, dans cette affaire, qu'il importe de ne pas confondre, si l'on veut être juste. Il y a l'impression et la publicité. Si Sainte-Beuve est responsable de la première, il ne saurait l'être de la seconde, attendu que, dans sa pensée, *le Livre d'amour* devait, une fois imprimé, demeurer secret jusqu'à la mort des trois intéressés — qui étaient le mari, la femme et lui-même — et qu'il avait pris ses dispositions pour que sa volonté fût exécutée (1). Cela résulte effectivement du testament qu'il rédigea le 19 décembre 1843, testament confirmé par un codicille en date du mois d'août 1844, et dans lequel il disait en propres termes à Juste Olivier, son légataire universel :

«... Il trouverait dans une armoire (ou ailleurs si je le déplace dans la suite) (2) un ensemble de petits volumes imprimés ayant pour titre : *Livre d'amour*. Il s'assurerait de bien recueillir la totalité de ces volumes qui se mon-

(1) Il écrivait le 28 janvier 1858 à une jeune personne de Genève... « J'ai des vers bien anciens non publiés, non publiables. Comme cela ne s'adresse ni à une *Iris* en l'air, ni à une nuageuse Elvire, mais à un être fort réel et fort existant, cela n'est publiable et ne le sera peut-être jamais convenablement. Celui qui exécutera après moi mes volontés sera juge souverain dans sa délicatesse... » (*Revue de Paris,* du 1er juillet 1904.)

(2) Dans une lettre datée du 4 août 1844, revenant sur ce petit livre, il disait à Olivier : « ... Le petit volume de vers secrets se trouve en presque totalité dans une petite chambre non meublée au-dessus de ma chambre à coucher, dans un placard ou armoire, près de la cheminée à droite, il faudra un certain art pour le découvrir, mais vous voilà averti. » (*Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*)

tent en tout à 204 (plus un petit paquet contenant les *bons à tirer* de ce volume retirés de l'imprimerie). Ce chiffre de 204 est essentiel, afin que pas un exemplaire ne soit distrait. Parmi les 204, un exemplaire est à demi broché en jaune, tandis que les autres, au nombre de 202, sont brochés en *vert* : il y a de plus, pour faire ce chiffre de 204, un exemplaire en bonnes feuilles non broché !

« 202 brochés en vert ;

« 1 exemplaire mal broché en jaune ;

« 1 exemplaire non broché de bonnes feuilles ;

« plus un paquet des *bons à tirer*.

« Mon ami Olivier s'emparerait de ces volumes et les conserverait jusqu'à la mort des deux personnes qui, ainsi que moi, n'en doivent pas voir la publication. Après quoi, il serait libre d'en user à volonté ; mon intention expresse est que ce livre ne périsse pas. S'il devait retarder lui-même cette publication, il la recommanderait, après lui, à quelque autre de fidèle et de sûr (1). »

Mais une question se pose immédiatement : pourquoi Sainte-Beuve avait-il attendu jusqu'en 1843 pour faire imprimer *le Livre d'amour*, et quel intérêt, quelle urgence y avait-il à ce qu'il fût imprimé cette année-là ? Il est certain qu'il aurait pu le livrer à l'impression longtemps avant, puisqu'il était achevé dès 1837.

« Je me trouve avoir en ce moment, et sans trop y avoir visé, disait-il dans la préface des *Pensées d'août*, deux recueils entierement finis. Celui qu'aujourd'hui je donne, le seul des deux qui doive être de longtemps, de fort longtemps publié, n'est pas, s'il convient de le dire, celui même sur lequel mes prédilections secrètes

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

se sont le plus arrêtées. Il n'exprime pas, en un mot, la partie que j'oserai appeler la plus directe et la plus sentante de mon âme en ces années. Mais on ne peut toujours se distribuer soi-même au public dans sa chair et dans son sang. »

Et en attendant le moment propice pour la publication de ce livre, il le montrait volontiers en manuscrit à quelques intimes, comme en témoigne ce passage d'un article que Collombet fit paraître dans *le Courrier de Lyon* du 14 décembre 1838, sur *les Pensées d'août :*

« M. Sainte-Beuve tient un autre volume en réserve pour une époque éloignée. Lorsqu'au mois d'août, revenant de visiter la Suisse, il passa quelques jours à Lyon, avec deux ou trois amis qui l'attendaient là, nous vîmes ce volume entre ses mains, et nous savons qu'il est d'un genre bien différent de ceux qu'il a publiés jusqu'à ce jour (1). »

Sainte-Beuve tenait donc absolument à ce qu'on sût qu'il avait dans ses cartons un autre recueil de vers où il avait mis « la partie la plus directe et la plus sentante de son âme ». Que s'il ne se décida qu'en 1843 à le faire imprimer, c'est, d'une part, qu'il « travaillait de plus en plus à liquider ses affaires littéraires en vue de la mort (2) », d'autre part, qu'il faisait alors une cour assidue à une autre grande dame, et que, ne pouvant venir à bout de sa résistance, il espérait sans doute la vaincre en lui donnant à lire son roman avec Adèle. Il est acquis, en effet, que la femme un peu glorieuse se laisse plus volontiers tenter par l'homme qui passe pour avoir eu dans sa vie quelque bonne fortune éclatante — et nous verrons tout à

(1) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 17.
(2) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

l'heure que Mme d'Arbouville — car c'est d'elle qu'il s'agit — reçut *le Livre d'amour* en présent.

Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve chargea en 1843 l'imprimerie Pommeret et Guenot, 2, rue Mignon, de lui imprimer un petit volume in-18 qui avait pour titre : *Livre d'amour* et qu'il eût mieux fait, à mon avis, de baptiser, à l'instar et en souvenir de Pontus de Thiard, une *Erreur amoureuse*, — sa passion pour Adèle, *cet amour sans issue*, comme il l'appelait lui-même, ayant été la plus grande erreur de sa vie.

Ce petit livre, anonyme, comme *Joseph Delorme* et *Volupté*, était sous presse, quand l'indiscrétion de quelque typographe éventa le pot-aux-roses — c'est ici le cas de le dire. On s'en émut naturellement autour de l'héroïne, et comme elle ne manquait pas d'amis, il s'en trouva un plus empressé et plus maladroit que les autres, pour achever de la compromettre en voulant la défendre. Cet ami n'était autre qu'Alphonse Karr, et voici l'article qu'il publia un beau matin dans *les Guêpes* :

« Il ne s'agit, tout simplement, que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète. Le dit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible. Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usurpées, à la faveur de quelques accès de folie ou de désespoir causés par un autre. Il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir eu une belle femme, il veut un peu la déshonorer. — Sans cela, ce ne serait pas un triomphe suffisant.

« Il a réuni, dans un volume de 110 pages, toutes

sortes de vers au moins médiocres, qu'il a faits sur ces amours invraisemblables. Il a eu soin d'en faire un dossier avec pièces à l'appui, pour laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace. Non seulement il a soin de relater dans ses vers toutes les circonstances de famille et d'habitudes qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner, mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire pour être distribuée entre certaines personnes, désignées après la mort de l'auteur.

« J'espère qu'à cette époque les gens qui liront cette œuvre de lâcheté trouveront ce monsieur encore plus laid qu'il n'était de son vivant.

« Ce livre de haine est appelé, par l'auteur, *Livre d'amour* (1). »

Voilà comment fut divulguée la publication secrète et anonyme de Sainte-Beuve (2). On ne saurait donc, en bonne justice, le rendre responsable du bruit qu'elle a fait — avant sa mise au jour officielle et publique... qu'on attend encore. Aussi bien, Sainte-Beuve n'en fut pas autrement contrarié ; cela lui permit de satisfaire immédiatement la curiosité de quelques dames de ses amies et

(1) En lisant ces lignes parues dans *les Guêpes* du 1er avril 1843, Sainte-Beuve dut se souvenir de celles en quelque sorte prophétiques qu'il avait consacrées à Alphonse Karr au mois de février 1840:

« *Les Guêpes* de M. Alphonse Karr en sont à leur quatrième livraison, du 1er février. Dans les trois premières, l'auteur a su amuser avec malice sans être trop méchant. Qu'il y prenne garde pourtant : l'écueil est là. Il est difficile en ce métier de persévérer sans passer outre ; on ne pique pas au *premier sang*, aussi longtemps qu'on veut, et il vient un moment où l'action l'emporte et où l'on ne calcule plus... Ces Guêpes, si acérées qu'elles soient d'esprit, pourtant sans passion aucune, ces guêpes-là ne peuvent aller longtemps sans se manquer à elles-mêmes » (*Premiers lundis*, t. II, p. 411.)

(2) *Le Livre d'amour* fut annoncé dans la *Bibliographie de la France* du 11 novembre 1843.

de distraire à leur intention quelques exemplaires du paquet de volumes enfermés dans son armoire. Nous savons par une indiscrétion de M. Paul Chéron, de la Bibliothèque Nationale, que Mme la duchesse de Rauzan, Mme Hortense Allart de Méritens et Mme d'Arbouville furent du petit nombre des privilégiées qui reçurent *le Livre d'amour* en présent. M. Paul Chéron nous a même transmis, de la façon que je dirai tout à l'heure, les réflexions que cette lecture suggéra aux deux premières de ces dames.

« Il y a de ces choses introuvables d'expression et de charme, dit la duchesse de Rauzan : la pièce *Amour, où donc es-tu* (1), etc., etc. ; et puis *N'avoir qu'un seul désir* (2); puis le récit du portrait (3) ; il y a un vers sur la louange acceptée *pour l'absent* qui est divin ; puis encore celui qui finit ainsi : *il est fête en son cœur* (4). »

— « C'est un amour enlevé, ravi, c'est une beauté invincible, dit Mme Hortense Allart de Méritens. Je ne crois pas que chez les Grecs, chez les Latins, ni chez nous, on ait jamais si bien joint les impressions, les sensations que la beauté cause avec ses airs, ses cheveux, ses façons. Vous pouvez espérer comme André Chénier que là chaque homme pourra retrouver ce qu'il aura une fois senti, comme par la femme et la beauté. Il y a moins de subtilités que je n'attendais (5). »

Nous ne connaissons pas l'appréciation de Mme d'Ar-

(1) Fin de *l'Invocation.*

(2) Pièce II, 1er vers :

N'avoir qu'un seul désir, n'aimer qu'un être au monde.

(3) Pièce XXVIII, 1er vers :

Qu'elle est belle, toujours renaissante et plus belle
Dans son long peignoir blanc, le matin, en dentelle !

(4) Pièce II dernier vers :

Pour un hôte invisible il est fête en son cœur.

(5) Ces réflexions ont été consignées par M. Paul Chéron sur la dernière feuille blanche, au verso de l'exemplaire du *Livre d'amour* qui est à la Bibl. Nat.

bouville, mais je serais bien étonné si la pudeur de cette charmante femme n'avait pas été offensée de certains détails aussi indiscrets qu'inutiles. Après avoir lu les poésies de *Joseph Delorme* qu'elle croyait mort, elle écrivit un jour à Sainte-Beuve : « Si je l'avais connu, je l'aurais *consolé*. » Mot à double entente que Sainte-Beuve interpréta à sa façon qui n'était pas la bonne, et auquel elle donna sa vraie signification, le jour où elle lui renvoya les lettres originales de George Sand qu'il lui avait communiquées en les accompagnant de cette réflexion : « Si jamais, dans longtemps, ces lettres devaient paraître, je voudrais qu'elles eussent pour épigraphe cette phrase du psaume, belle en latin : *Dieu l'a voulu ainsi pour qu'une âme désordonnée fût à elle-même son propre supplice !* »

Mais ce n'est pas la seule indiscrétion que M. Paul Chéron ait commise. Sainte-Beuve, qui lui devait beaucoup, lui ayant offert un jour, en remerciement, un des six ou sept exemplaires du *Livre d'amour* qu'il avait annotés de sa main et fait relier à la suite d'autres ouvrages (1), pour être plus sûr de leur conservation, M. Paul Chéron eut la bonne pensée, en 1879, d'offrir à son tour ce précieux exemplaire à la Bibliothèque Nationale, si bien que c'est grâce à lui que j'ai pu relever, sur *le Livre d'amour*, les notes manuscrites dont Sainte-Beuve l'a en quelque sorte illustré.

(1) Savoir : un avec ses poésies complètes, édition Charpentier, 1840-1845, in-18.
— un avec *Volupté*, 4e édition, Charpentier, 1845.
— un avec *Portraits de Femmes*, Paris, Didier, 1845.
— un avec *Œuvres de Louise Labbé*, publiées par P. Boitel. Lyon et Paris, 1845, in-18.
— un avec les *Lettres de Mlle Aïssé*, éd. Ravenel, Paris, Gerlès, 1846, in-18.
— un avec *Caliste* par Mme de Charrière, Paris, Labitte, 1845, in-18. (Note de M. Chéron.)

Ce petit volume, relié à la suite de l'édition des *Poésie complètes* de Sainte-Beuve publiée chez Charpentier er 1840 (1), comprend 2 folios pour le faux-titre et le titre 108 pages et une table des matières indiquant XLI pièce de vers et 4 pièces finales précédées de cette mention à l: page 103 : « On a pensé que les 4 pièces suivantes, bier qu'elles ne se trouvassent pas classées parmi celles du recueil, se rapportaient à la même passion dont elles exprimaient le déchirement ou la décroissance. »

Sur la feuille de garde des *Poésies complètes*, au verso on lit :

Lege atque tace, et fidei tuœ commissum secreto in posterum serva.

Au verso du faux-titre, sous le vers du Dante pris comme épigraphe :

Amor cha'nullo amato amor pardona (2)

Sainte-Beuve a écrit :

Si faut-il une fois brûler d'un feu durable
(La Fontaine, *Elégie II.*)

Au verso du titre ainsi libellé : *Livre d'amour*, Paris, 1843, on lit la page suivante de l'écriture fine de Sainte-Beuve :

« Ce sont ici des vers d'amour composés autrefois, en ce temps où l'on avait le bonheur de la jeunesse, des vrais plaisirs et des vrais tourments. On s'est décidé à en assurer l'existence parce qu'ils ont été faits, *de l'aveu des deux êtres intéressés*, pour consacrer le souvenir de

(1) Cet exemplaire, ignoré jusqu'en ces derniers temps, porte la cote Y 4800, 4801 (Réserve).
(2) L'amour qui ne permet point à l'aimé de ne point imer. (Traduction de Lamennais.)

leur lien. Ils portent avec eux, d'ailleurs, leur explication plus que suffisante et n'en souffrent pas d'autre. Fruit rare et mystérieux de plusieurs années d'étude, de contrainte et de tendresse, ils se ressentent par moments de ce manque de grand air et de soleil, ils ont sans doute des parties difficiles et obscures, mais ils gagnent du moins pour la vérité, la sincérité. Ceux qui, tôt ou tard, y jetteront les yeux pourront y remarquer un mélange et comme un conflit de deux inspirations, que le poète n'a pas fondues sans doute autant qu'il aurait fallu : *L'amour antique, fatal, violent, y passe et revient déjouer par accès l'amour chrétien, mystique, idéal, qui se flattait de régner*. Cette contradiction et ce combat étaient une partie de l'orage même que le poète agitait en son cœur et qu'il s'est borné à tâcher d'exprimer. S'il lui était permis de s'expliquer par ses propres exemples, il dirait que la manière de *Joseph Delorme* revient ici traverser et troubler celle des *Consolations*, qu'il y a mélange, hélas ! et obscurcissement. *On trouvera peut-être qu'il y a chute*. Du moins, encore une fois, la poésie en est sincère, et l'âme a coulé par la blessure. »

Ces lignes, que j'ai marquées d'un trait, confirment ce que nous savions déjà de cet amour mystique à qui Sainte-Beuve dut, selon ses propres réflexions, six mois célestes de sa vie. Que si vous me demandez comment il cessa d'être idéal et chrétien, je vous conseillerai de méditer ce passage de *Madame de Pontivy* que j'ai cité plus haut : « L'âme seule lui suffisait ou du moins lui semblait suffire ; mais quand l'ami lui témoigna sa souffrance, elle ne résista pas, elle donna tout à son désir, non parce qu'elle le partageait, mais parce qu'elle voulait ce qu'elle aimait pleinement heureux. »

Ce n'est pas la première fois que pareille chose se pro-

duit, et le mysticisme en amour est coutumier de ces inconséquences!

Mais continuons à butiner dans le jardin d'Epicure.

Nous avons dit que *le Livre d'amour* se composait de XLV pièces de vers, en comptant les quatre pièces finales qui y furent ajoutées. Voici les notes que Sainte-Beuve a mises à quelques-unes d'entre elles :

IV. — *L'enfance d'Adèle.* — Après les vers :

Ainsi, quand notre espoir, ta tante l'Espagnole,
Qui connut trop l'amour pour t'estimer frivole,
Arrive, t'apportant un message adoré,
Je crois te voir bondir comme un faon altéré,
La presser, l'embrasser, et, si de chambre en chambre,
Elle fuit, tu la suis tremblant de chaque membre,
Comme ce faon suivrait dans les bois de Vindsor
Sa mère, implorant d'elle un peu de lait encor,
Ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, et mon visage,
Et mon accent, s'il a semblé de bon présage,
Tu veux tout.

Sainte-Beuve a piqué cette note :

« Ainsi Médée dans le poème des *Argonautes*, livre III, vers 454. »

VIII. — Récit : *A Adèle.* — Epigraphe ajoutée à celle du Purgatoire de Dante :

Cantet, amat quod quisque: levant et carmina curas.
(Calpurnius, *Eclog.*, XI).

Après les vers :

« Déjà j'avais en vers chanté ton Epoux-roi. »

« En note :

Ανάξ, au sens antique.

« XV. — A la fin de cette pièce, qui commence par ces vers :

Qui suis-je, et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,
Pour être tant aimé, pour avoir de ta foi
Des gages si secrets, de si grands témoignages !

On lit :

« On pourrait mettre à la pièce précédente cette épigraphe : Je vois que ce n'est pas moi que vous aimez, mais une idée qui vous appartient uniquement et que vous avez rendue digne de vous, et trop peu ressemblante à la chétive créature à qui vous en faites présent. Vous me réduisez enfin à ma juste valeur. J'espère cependant qu'accoutumée à m'aimer et touchée de mes sentiments vous ne m'en aimerez pas moins. »

(*Lettre de Mme de Staël à Mme du Deffand*).

XVI. — *A la petite Ad...* — Après les vers :

Toi seule, enfant sacré, me rattaches à Lui :
Par toi, je l'aime encore, et toute ombre de haine
S'efface au souvenir que ta présence amène.
Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs,
Et je plains l'offensé, *noble* entre les grands cœurs.

Ce renvoi :

« Non, il n'est pas noble cœur : artificieux et fastueux, il est vain au fond ; tous ceux qui l'ont pratiqué de près ont fini par le savoir ; mais j'ai longtemps été dupe. — J'étais dans l'antre du Cyclope et je me croyais dans la grotte d'un demi-dieu. »

XVII. — *Sonnet* (octobre) : *Elle est à Bièvre.* — Epigramme ajoutée de Paul le Silentiaire (*Anthol.*, *Palat.*, V, 255) qui finit par ce distique :

Τρις μακαρ ὃς τοίοισι, φίλη δεσμοῖσιν ἐλίχθη
Τρις μάκαρ ἀλλ' ἡμεῖς ἄνδικα καιομεθα.

XXI. — *Stances d'Amaury.* — Epigraphe ajoutée :

Quis mundum capiet locus ?
(Sénèque : *Hercule sur l'Œta*, act. III.)

XXV. — *Non, je ne chante plus.* — Épigraphe ajoutée :

Jouis, jouis désormais,
Heureux docteur, et te tais.
(Vauquelin de La Fresnaye.)

XXIX. — *Au sommeil.* — Après le vers :

La rosée a des cils où *pointe* le désir.

Ce renvoi :

« Pointer pris dans le sens de poindre comme dans cette locution : le verd (la verdure) commence à pointer. Le verbe poindre est impraticable dans la plupart de ses temps. »

XXXIII. — Sonnet : *L'Amant antiquaire.*— Dernier tercet :

Mais une veste en cuir, où vite il écrivait,
Sur les bords et partout, sitôt qu'il le trouvait,
Dicton cicéronien, ou projet de canzone.

Variante :

Mais une veste en cuir, où vite il écrivait,
Sur les bords et partout, sitôt qu'il le trouvait,
Beau mot cicéronien, ou beau vers de canzone.

XXXIV. — *De Boussac, un matin, deux manants m'arrivèrent.* — En note :

« C'est *Quimper*, au lieu de *Boussac*, qu'il y avait primitivement dans cette pièce et qu'il faut restituer. »

XLI et dernière.

> Tandis que devant nous la prochaine barrière
> Bizarrement dressée en colonnes de pierre.

En note :

« La barrière du Trône, qui pouvait alors sembler bizarre parce qu'elle était inachevée. »

Enfin, à la suite du sonnet sur lequel se ferme le volume, (p. 107) sonnet commençant par ce vers :

> Insensé, qu'ai-je fait ?...

et se terminant par celui-ci :

> Je voulais la nuance, et j'ai gâté l'ardeur !
> (Décembre.)

On lit ces mots :

« C'est à ce moment, et pour s'efforcer de *la* ramener, qu'a été écrite la petite nouvelle qui a pour titre *Madame de Pontivy*. »

Cette dernière note est extrêmement importante au point de vue bio-bibliographique. Non seulement, en effet, elle nous donne la date de ce sonnet, qui est de décembre 1836, mais elle nous donne encore, et du même coup, la date de la rupture d'Adèle avec Sainte-Beuve, *Madame de Pontivy* ayant paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1837.

Cependant, Sainte-Beuve ne pouvait se résigner à laisser ignorée du public la partie la moins secrète du *Livre d'amour*, j'entends celle où l'Amie n'était pas désignée par son petit nom. Il en avait déjà publié deux pièces (*Laissez-moi, tout a fui!...* et *Oh! que son jeune cœur soit paisible et repose*) sous le titre de *Romances*, à la fin de l'édition de ses *Poésies complètes* parue chez Charpentier en 1840. Quand il en donna l'édition définitive en 2 volumes in-8°, qui, de chez Poulet-Malassis, passa

chez Michel Lévy où elle est encore, il y inséra presque toutes les pièces du *Livre d'amour* qui pouvaient être lues sans trahir le nom de celle qui les avait inspirées, et personne n'y fit attention (1). C'est pour cela que je n'en reproduis aucune dans ce chapitre; quant aux autres, si mes lecteurs ont envie de les lire, ils en seront quittes pour aller les chercher dans *le Livre d'amour* ou dans le livre à scandale de Pons qui en contient de nombreux fragments. Je croirais commettre une mauvaise action en leur donnant la publicité de cet ouvrage. Et vraiment, il faut que la duchesse de Rauzan ait eu le cœur solide pour n'avoir pas eu la nausée à cette lecture.

(1) En voici les titres : *Invocation* (Poésies, I, 193, la note). — *N'avoir qu'un seul* (I, 218). — *Oh! que son jeune cœur...* avec la note ; « Fait pour elle directement, mais dans sa pensée et en déguisant la couleur de ses yeux ; ce devait être mis dans un roman » (cf. *Arthur*) (I, 219). — *Que vient-elle me dire?* (I, 222). — *A Ad. Oh! ne les pleure point* (I, 223). — Récit. *A Ad...* avec la note : « La date de cette fin à partir du vers : *Qu'est-ce? j'allais poursuivre*, est postérieure au moment des pièces suivantes : ces promenades à la *plaine des lilas*, à Romainville, doivent être du même temps à peu près que la Promenade à Saint-Mandé, la pièce finale. » (I, 236). — *Tantôt une vapeur* (I, 225). — *Jeune, avide* (I, 231). — *Sonnet : Attendre...* (I, 228). — *Par un ciel étoilé* (I, 228). — *Je ne connais* et *Ode au soir* (I, 241-42). — *Stances d'Amaury* (I, 277). — *Sonnet : Moi qui rêvais* (I, 229). — *Sonnet : Si quelque blâme* (I, 234). — *Non, je ne chante plus* (I, 235 et note ajoutée). — *Par un des gais* (I, 195). — *Sonnet : Pour venger* (I, 198). — *Au Sommeil*, traduite de Stace (I, 258). — *Sonnet : Aux Champs-Elysées* (poésie). *Laisse ta tête...* (I, 198). — *D'autres amants ont eu* (I, 238). — *Sonnet : L'amant antiquaire* (I, 230). — *Le collège d'Eton* (I, 273). — *Sonnet : Triste, loin de l'amie* (I, 227). — *Le long de cette verte* (I, 246). — *Laissez-moi* (I, 248). — *Sonnet : Insensé, qu'ai-je fait?* (I, 249).

Les poésies non recueillies dans les Poésies complètes de Sainte-Beuve sont les suivantes :

IV. *L'enfance d'Adèle.* — V. *Trop longtemps de toi* détachée. — IX. *Il est ici toujours.* — X. *Elle me dit un jour.* — XII. *Nous sommes, mon amie.* — XIII. *Un beau printemps.* — XV. *Qui suis-je et qu'ai-je fait? — A la petite Ad.* — XX. *Un mot qu'on me redit.* — XXIII. *Dans l'église propice.* — XXVII. *Qu'elle est belle.* — XXIX. *Au Sommeil. Hymne.* — XXXI. *Nonchalamment hier.* — XXXIV. *De Boussac, un matin, deux manants.* — XXXV. *Ecouen.* — XXXVII. *Premier Septembre. Sorti pendant le jour.* — XXXIX. *Quoi! Cette jeune femme aux noces de Pavie.* — XL. *Ami, dans quel grand tourment.*

Livre de haine, disait Alphonse Karr. Oui, mais si Sainte-Beuve le fit imprimer en haine de Victor Hugo, — il aurait dû penser qu'il allait couvrir à tout jamais de honte celle qui, de son propre aveu, fut pendant huit ans sa meilleure amie et qui, après le coup d'Etat, n'hésita pas, pauvre hirondelle meurtrie, à revenir sous son toit demander protection pour sa chère couvée (1).

J'ai déjà parlé de cette visite de Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve (2) et j'ai dit les conséquences qu'elle eut au point de vue critique, dans la vie littéraire de Victor Hugo, mais ce que je n'ai pas dit et ce qu'il faut que l'on sache, c'est que durant l'Empire Mme Victor Hugo ne vint jamais à Paris sans aller voir Sainte-Beuve, qu'il lui rendait chaque fois ses visites à son hôtel (2), qu'il la comblait de cadeaux pour sa filleule (3), qu'elle le recevait publiquement à sa table et que, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa mort, on le vit passer une main rapide sur ses yeux mouillés.

A quel sentiment a-t-il donc obéi en affichant, comme il l'a fait, les relations intimes qu'il prétend avoir eues avec elle ! Il a dit dans une note que j'ai citée tout à l'heure que, s'il s'était décidé à assurer l'existence du *Livre d'amour*, c'est parce qu'il avait été fait, de l'aveu des deux êtres

(1) Mais Sainte-Beuve, par cela seul qu'il n'y a rien de plus commun en fait que l'adultère, n'y attachait aucune importance et ne comprenait pas l'indignation qu'éprouvent tant de gens pour une simple *omelette au lard*. (Cf. ses *Cahiers*, p. 133).

(2) Cette visite eut lieu le 10 juin 1852. (Cf. *Victor Hugo après 1830*, par Edmond Biré, p. 32.)

(3) Elle descendait, rue du Pré-aux-Clercs, à l'hôtel Saint-Thomas d'Aquin. La dernière fois qu'elle vint à Paris, ce fut au mois de juillet 1868. Un mois après, le 27 août, elle mourait à Bruxelles.

(4) On sait qu'Adèle Hugo s'éprit à Hauteville-House d'un officier de marine anglaise qui commandait le stationnaire de Guernesey, qu'elle l'épousa contre la volonté de son père et qu'après l'avoir suivi aux Indes, où il mourut, elle revint en France en 1872, la raison tellement troublée qu'on dut l'enfermer dans une maison de santé où elle est encore. — M. Jules Troubat possède un très joli crayon de Mme Victor Hugo représentant Adèle au lit, pendant une maladie qui faillit l'emporter à l'âge de six ou sept ans. Ce crayon fut donné par Mme Victor Hugo à Sainte-Beuve.

intéressés, pour consacrer le souvenir de leur lien. A cela je répondrai qu'il était inutile de nommer en toutes lettres celle qui fut sa Muse, et avec elle sa fille Léopoldine (1), et qu'il n'avait pas besoin de se vanter d'être le père de la petite Adèle (2). C'est en cela qu'il a fait œuvre de haine et qu'il s'est déshonoré à tout jamais aux yeux des honnêtes gens.

Certes, je comprends qu'un poète à qui l'amour a fait jeter de beaux cris — et il y en a de très beaux dans le livre de Sainte-Beuve — prenne ses dispositions pour qu'ils lui survivent. Mais à quoi bon nommer sa Dame ? Est-ce que les poètes de la Pléiade, pour ne pas remonter jusque dans l'antiquité, ont dit quelle était leur Cassandre, leur Amalthée, leur Francine ou leur Olive ? Non, ils ont laissé à la postérité le soin de la chercher et de la découvrir, et, loin d'y perdre en intérêt, leurs poèmes n'ont fait qu'y gagner.

(1) Cette Léopoldine est fille des Césars :
Elle attire, elle impose ; elle est fière, elle est belle ;
Mais c'est Lui, surtout Lui, que sa lèvre rappelle ;
Ce dédain, à demi sous la grâce aiguisé,
Dit assez l'âpre veine où son sang fut puisé.

(2) Or toi, venue après, et quand pâlit la flamme,
Quand ta mère à son tour, déployant sa belle âme,
Tempérait dans son sein les fureurs du lion,
Quand moi-même, apparu sur un vague rayon,
Comme un astre plus doux aux heures avancées,
Je nageais chaque soir en ses tièdes pensées,
O toi, venue alors, Enfant, — toi, je te voi
Pure et tenant pourtant quelque chose de moi !

. . . .

Enfant, mon lendemain, mon aube à l'horizon,
Toi, ma seule famille et toute ma maison,
C'est bonheur désormais et devoir de te suivre :
Elle manquant, hélas ! pour toi j'aurais à vivre.
Pour ta dot de quinze ans j'ai déjà de côté
L'épargne du travail et de la pauvreté ;
Je l'accroîtrai, j'espère... O lointaines promesses !
(22 août 1832.)

(*Le Livre d'amour*, XVI. — *A la petite Adèle.*)

Sainte-Beuve, qui les connaissait bien, puisque c'est lui qui les réhabilita et les remit en honneur, aurait dû suivre leur exemple : son *Livre d'amour* n'en serait ni plus ou moins admiré, dans les parties qui sont vraiment belles ; l'histoire n'aurait pas à lui reprocher d'avoir compromis, par un sentiment de haine et de vanité tout ensemble, son renom de galant homme, — et Victor Hugo — à qui l'article d'Alphonse Karr avait mis la guêpe à l'oreille, et qui toute sa vie fut tenu en éveil par l'éventualité de cette odieuse publication — Victor Hugo ne s'en serait pas vengé d'avance en décochant contre son ancien thuriféraire cette flèche terrible trouvée, dans ses papiers avec la mention suivante : « Ne publier ceci que si le libelle paraît; autrement, faire grâce à cette vilaine ombre. »

A S.-B.

Que dit-on? on m'annonce un libelle posthume
De toi? C'est bien. Ta fange est faite d'amertume;
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux.
Je n'ai point oublié ton regard monstrueux,
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Et que sur l'escalier te poussant par l'épaule,
Je te dis : « N'entrez plus, monsieur, dans ma maison!
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison.
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
Ta lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout
Et ce que méditait ta laideur dédaignée!
Car on pressent la toile en voyant l'araignée!

D'aucuns diront peut-être que ces vers, qui font songer au fer rouge des *Châtiments*, et l'incident d'ordre domestique qu'ils relatent, sont de nature à authentiquer ce que Sainte-Beuve a divulgué de ses relations intimes

avec Adèle. Moi, je réserve mon sentiment, car la matière est extrêmement délicate, et,pour le dire tout haut, je voudrais entendre une autre cloche que celle que nous avons entendue jusqu'ici. Je sais bien qu'il y a les lettres de Victor Hugo à Sainte-Beuve qui sont déjà passablement éloquentes, mais si elles ont le tort grave de faire naître le soupçon, elles n'apportent pas la preuve désirée, attendue. Cette preuve matérielle, il n'y avait qu'un document qui fût capable de la fournir, c'était la correspondance d'Adèle avec Sainte-Beuve : or, elle a été malheureusement détruite. Je dis malheureusement, parce que je crains que cette destruction ne soit allée à l'encontre du but que se proposèrent ceux qui en prirent la responsabilité.

M. Jules Troubat m'écrivait un jour à ce sujet :

« Mon cher confrère et ami,

« Peu de temps avant sa mort, Sainte-Beuve dit à son son ami Paul Chéron, de la Bibliothèque Nationale : « Il y a là-haut deux coffrets (1) qui vous seront remis après ma mort ; ils renferment les lettres de Madame X... Vous les conserverez pour défendre ma mémoire au besoin ; je vous les donne, parce que vous possédez une maison de campagne à Sannois, où il n'y a pas de danger d'être bousculé, comme à Paris, par les nouveaux percements de boulevards... » — L'événement, continue M. Jules Troubat, voulut que la maison de campagne de Chéron à Sannois (2) fût occupée et dévastée par les Allemands, et que les coffrets en question fussent restés dans son logement de Paris, rue de Chabrol. A la mort de Sainte-

(1) En 1843, dans son testament, Sainte-Beuve disait à Juste Olivier qu'il trouverait une petite cassette de bois jaune renfermant un paquet de lettres cachetées et autres pièces qu'il pourrait ou détruire, ou garder soigneusement en s'assurant que le *secret absolu* de ces papiers serait gardé.

(2) Il y est mort en 1881.

Beuve, les scellés furent apposés sur sa maison par des gens qui visaient le testament, mais les coffrets susdits furent distraits de l'apposition des scellés, comme n'intéressant ni l'actif, ni le passif de la succession, et mis en possession de Chéron par M. Benoît-Champy, dans son cabinet du Palais de Justice, qui rendit à ce sujet un référé... On m'a dit ces temps derniers que les lettres de Madame X... avaient été brûlées par le fils de Chéron, qui avait convoqué à cet effet M. M... (1). »

J'ignore à quelles raisons céda le principal auteur de cet acte regrettable, et, bien que je m'en doute, je ne me permettrai pas de les discuter. Je dirai seulement qu'il y avait peut-être un autre moyen de sauvegarder l'intérêt de la noble mémoire qui était en cause, tout en respectant les dernières volontés de Sainte-Beuve. Si M. Paul Chéron avait pu prévoir cet autodafé, je suis convaincu qu'il aurait donné en mourant la correspondance de Mme Victor Hugo à la Bibliothèque Nationale, comme il lui avait donné, deux ans auparavant, l'exemplaire du *Livre d'amour* annoté par Sainte-Beuve. C'est, à mon avis, ce que son fils aurait dû faire, s'il avait des scrupules ou si cette correspondance l'embarrassait. Il aurait même pu mettre cette condition à ce legs, que ladite correspondance ne serait ouverte que dans cinquante ou cent ans. A cette époque, ce qui nous passionne, nous autres témoins, n'aura plus guère pour nos petits-neveux qu'un intérêt de pure curiosité, et je ne vois que l'histoire littéraire, avec ses yeux tout autour de la tête, qui se préoccupera de savoir si Sainte-Beuve a dit ou non la vérité dans *le Livre d'amour*. A défaut des preuves matérielles, — et qui sait si elles sont toutes détruites ! — elle

(1) Ici il y avait des noms que je ne puis citer.

se rabattra certainement sur les preuves morales. Et j'entends déjà la discussion qui sera soulevée dans les deux camps. Les partisans de Victor Hugo s'étonneront avec quelque raison, d'ailleurs, que l'héroïne du *Livre d'amour* qui ne cessa jusqu'à sa mort d'entretenir des relations d'amitié avec son auteur, ne lui ait pas réclamé ses lettres, si elles étaient de nature à confirmer les déclarations de Sainte-Beuve.

Et les partisans de celui-ci ne manqueront pas de dire que, si on les a jetées au feu, c'est qu'elles étaient compromettantes.

Qui vivra verra !

CHAPITRE II

SAINTE-BEUVE ET GEORGE SAND

I. — Commencement de leurs relations. — Leurs points de contact et leurs affinités naturelles. — Opinion de George Sand sur *Volupté*. — Elle recherche l'amitié de Sainte-Beuve qui la fuit tout d'abord. — Pourquoi ? — Elle se demande si c'est Lamennais qui l'empêche de la voir. — Quand elle le sait amoureux, elle le rassure. — Une lettre de Sainte-Beuve à retrouver.

II. — Sainte-Beuve offre à George Sand de la mettre en rapports avec Musset. — Elle le trouve trop *dandy* et lui préfère Alexandre Dumas. — Effet que lui produit Jouffroy, le philosophe. — Elle finit par s'éprendre de Musset auquel elle se donne plutôt par amitié que par amour. — Le rôle de Sainte-Beuve entre *Lui* et *Elle*. — Après les avoir réconciliés, il leur conseille de ne plus se voir. — George Sand se retire à Nohant.

III. — Sainte-Beuve se brouille avec elle, à cause de ses relations avec Pierre Leroux et Lamennais. — Son opinion sur elle, de 1838 à 1848. — Ses lettres à Juste Olivier à son sujet. — Sa peur du socialisme. — La *Revue Indépendante*.

IV. — George Sand défend Pierre Leroux contre les attaques de Sainte-Beuve. — La révolution de 48 les sépare de nouveau. — Elle se retire dans le Berry. — Ses romans champêtres. — Sainte-Beuve en rend compte à son retour de Liège et renoue avec elle. — Il cherche à désarmer Proudhon, mais n'y réussit pas.

V. — George Sand et l'Académie française. — Le prix de 20,000 francs accordé à M. Thiers. — Le dîner Magny. — George Sand y vient escortée de Flaubert et de Dumas fils. — « La chère lumière de sa vie. » — Aux funérailles de Sainte-Beuve.

Ils étaient tous les deux du même âge, mais de caractère, sinon de tempérament, absolument opposé : elle

tout en dehors, de sens et d'esprit débridés, s'affichant sans vergogne avec ceux qu'elle admettait dans son lit, sous prétexte que sa vie, de par la popularité, appartenait au public; lui, tout en dedans, voluptueux comme pas un, mais renfermé, replié sur lui-même, cachant sa vie de très bonne heure à l'aide d'un faux nom pour être plus libre de ses mouvements et pour mieux couvrir ses amours de contrebande. Très enthousiaste de sa nature, mais se méfiant de ses admirations et se reprenant presque aussi vite qu'il se donnait, tant le sens critique était développé en lui. — Et tous les deux ayant cela de commun qu'ayant « une âme d'acolyte », ils traversèrent à peu près les mêmes écoles, en quête d'un maître ou d'un guide, et que, sous le rapport des idées et des mœurs, ils n'avaient aucun préjugé.

I

Quand et comment s'étaient-ils connus? Ce fut au commencement de l'année 1833, par l'intermédiaire de Gustave Planche, qui était alors le cornac littéraire de George Sand — son cornac et son chevalier servant. Sainte-Beuve avait parlé en termes élogieux d'*Indiana* et de *Valentine*, et elle avait exprimé le désir de l'en remercier de vive voix. Le premier billet d'elle fut pour demander deux places pour la première représentation de *Lucrèce Borgia* (1). Les suivants, qui ne se firent pas

(1) Le 18 janvier 1833, Victor Hugo écrivait à Sainte-Beuve : « Je vais faire retenir les deux stalles que vous désirez à l'amphithéâtre (stalles rouges), ce sont les meilleures places de la salle. Elles seront inscrites sous votre nom. » (*Corresp. de Victor Hugo.*)

attendre, furent pour l'inviter à venir la voir aussi souvent qu'il le voudrait, et puis pour lui demander des conseils. Entre temps ils s'étaient lu des fragments de *Lélia* et de *Volupté*, et cette double lecture avait achevé de les éclairer l'un sur l'autre. Si *Lélia*, par sa hardiesse, avait effrayé quelque peu Sainte-Beuve, *Volupté*, par son fonds de mysticisme, avait charmé le cœur de George Sand. « Vous êtes plus près de la nature des anges, lui écrivait-elle le 11 mars 1833; tendez-moi donc la main et ne me laissez pas à Satan. Faites ma paix avec Dieu, vous qui croyez toujours et qui priez souvent (1). »

C'était l'heure où Sainte-Beuve était dans le fort de sa passion pour Mme Victor Hugo et dans le plein aussi de sa ferveur religieuse.

Quant à George Sand, son cœur était pour le moment inhabité. Elle venait de rompre avec Mérimée, auquel elle s'était donnée sans amour et qui ne l'avait pas comprise, et elle cherchait, non pas un amant, elle se croyait désormais incapable d'amour, mais un ami sûr et de tout repos. Cet ami sincère et désintéressé, il lui parut qu'elle l'avait trouvé dans Sainte-Beuve.

(1) Voir, à l'appendice de la dernière édition de *Volupté*, les pages critiques que la lecture de ce livre inspira à George Sand, en 1834. — Le 15 décembre 1860, revenant sur ses premières impressions, elle écrivait à Sainte-Beuve : « ..Je vous dirai, dussé-je vous fâcher, que l'homme qui a écrit *Volupté* n'est pas un écrivain de second rang; il a tous les écarts, tous les mystères, toutes les souffrances et toutes les puissances du génie. Je n'avais pas été frappée de cela à la première lecture comme je l'ai été à la seconde, vingt-cinq ans plus tard, et je suis fâchée de n'avoir pas fait cette dernière lecture plus tôt. Je vous aurais *abîmé* dans mes *Mémoires*, j'aurais dit : « Il est de cette grande famille de passionnés et d'enthousiastes dont il dit tant de mal et tant de bien, comme s'il n'était pas juge et partie en dépit de lui-même. Il a classé les écrivains en deux séries : ceux qui ont plus d'éloquence et ceux qui ont plus de jugement; ceux qui agitent le monde et ceux qui le civilisent. Et il n'avait peut-être pas le droit de donner la préférence aux derniers, car il était des premiers tout autant que des seconds. Attrape! » (*Lettres de George Sand à Sainte-Beuve et à Alfred de Musset.*)

« Si je vous comprends bien, lui mandait-elle le 3 juillet 1833, vous êtes intolérant, vous souffrez des choses que vous n'approuvez pas. Bien, c'est beaucoup que d'être ainsi, et quoique je me sois quelquefois moquée avec vous de ce je ne sais quoi de *prêtre* que vous avez dans l'esprit, j'admire cela. C'est en quoi vous me paraissez meilleur que les amis frivoles qui ne tiennent pas à estimer pourvu qu'on les amuse. J'ai de cette rigidité quand il s'agit de choisir un ami, mais quand je l'ai pris et adopté, je le subis tel qu'il est, car les anges peuvent tomber, et je ne reconnais pas d'autre perfection absolue que celle de Dieu (1) ! »

Cependant Sainte-Beuve hésitait à entrer dans les vues que George Sand avait sur lui et ne répondit pas d'abord à ses ouvertures. Pourquoi? Elle s'en montra fort intriguée et chercha à en deviner la cause. A la réflexion, elle se dit que si ce n'était pas la religion, ce ne pouvait être que l'amour. Elle savait qu'il suivait alors la direction spirituelle de M. de Lamennais. Mais était-ce bien ce saint prêtre qui l'empêchait d'aller chez elle? N'était-il pas plutôt amoureux de quelque femme jalouse? Lasse d'attendre sa réponse, elle lui écrivit qu'elle avait besoin de lui, qu'il avait en lui cette force qu'elle cherchait, qu'elle ne sentait pour lui rien de cet engouement frivole qui peut se donner le change à lui-même et convertir le remède en poison. « Je vous comprenais mieux, lui disait-elle, et je vous aimais d'une amitié douce, ferme et loyale, à peu près comme j'aime Planche mais avec une plus haute estime. » — Et pour achever de le rassurer sur ses intentions, elle ajoutait en parlant de Planche : « On le regarde comme mon amant, on se trompe; il ne l'est pas, ne l'a pas été et ne le sera pas. »

(1) *Revue de Paris*, du 15 novembre 1896.

Sainte-Beuve n'avait pas besoin pour lui-même de cette protestation d'amitié pure. Comme il le déclara plus tard, il était « garanti alors contre tout autre genre d'attrait et de séduction par la meilleure, la plus sûre et la plus intime des défenses (1) ». Mais il faut croire que cette garantie ne suffisait pas à la tranquillité de celle qu'il aimait, puisqu'il n'accepta le rôle tout particulièrement délicat qui lui était offert qu'après avoir mis les lignes rassurantes de Lélia sous ses yeux!... Ah! que je paierais cher le plaisir de lire dans l'original la réponse de Sainte-Beuve à George Sand! A-t-elle été perdue, qu'on ne l'a pas encore publiée, ou des scrupules exagérés, quoique respectables, empêchent-ils celui qui la détient de la livrer à l'impression? Toujours est-il que Sainte-Beuve profita de la permission de son amie pour entrer avec George Sand dans la voie des confidences.

« Vous aimez, s'empressa de lui répondre Lélia, vous êtes aimé, vous êtes heureux! que le ciel en soit béni! Mais gardez bien votre trésor et ne le risquez pour rien au monde. Toutes vos confessions augmentent ma vénération pour vous, et plus que jamais j'ai confiance à la parole d'un homme qui aime, qui lutte, qui souffre et prie!

« Si la personne, ajoutait-elle, dont vous m'avez parlé souvent, consent à ce que nous nous voyions quelquefois, à la bonne heure! Si vous croyez que la lecture de mes lettres puisse lui ôter tout motif de souffrance, montrez-lui mes lettres, confiez-lui mes aveux. Je ne crains aucune intolérance, aucune raillerie, aucune indiscrétion de la part d'une femme qui vous comprend et vous aime. Croyez que je sens tout le prix de votre amitié, que je respecte les sentiments de votre cœur et qu'à cet égard, si

(1) *Portraits contemporains*, t. I. Article sur George Sand.

vous avez jamais besoin pour *elle* de refuge, d'argent, de service quelconque, tout ce que j'ai est à vous. »

Et voilà comment Sainte-Beuve devint l'ami de George Sand, son confident le plus intime et, pour un temps au moins, son directeur de conscience.

II

Mais bientôt cette amitié toute fraternelle ralluma dans le cœur de George le feu mal éteint du désir. Sainte-Beuve qui, pour jouer à l'ange, n'était pas une bête, s'en aperçut le premier et, ne pouvant la réconcilier avec Dieu, lui suggéra de renouer avec le diable. Il lui proposa de la mettre en rapports avec Alfred de Musset, mais elle le trouvait « trop dandy » et lui préférait Dumas en l'art de qui, disait-elle, elle avait trouvé de l'âme, abstraction faite du talent. Dumas vint et s'en retourna comme il était venu. Je suppose qu'il se montra trop pressé et trop rond, en un mot, trop commis-voyageur. Je n'ai pas eu le temps de consulter là-dessus ses *Mémoires*. C'est alors que Sainte-Beuve pensa à Jouffroy, le philosophe. Ah! certes, avec celui-là George Sand aurait pu causer métaphysique! quand on sait et qu'on dit si bien *comment les religions finissent*, on doit avoir beaucoup d'idées. Oui, mais justement, je ne sais pourquoi, Jouffroy faisait l'effet à George Sand d'être « bon, candide, inexpérimenté pour un certain ordre d'idées où elle avait vécu et creusé ». « Je ne prétends pas le juger sans le connaître, écrivait-elle à Sainte-Beuve; je ne veux pas négliger de le connaître par la seule crainte de le trouver trop régulièrement bon. Vous me dites de lui

des choses qui s'accordent fort bien avec l'idée que j'en ai, et qui me confirment dans une opinion que j'ai de tous les hommes, c'est qu'il n'y a pas de confiance entière possible à réaliser : les gens qu'on estime, on les craint, et on risque d'en être abandonné et méprisé en se montrant à eux tel qu'on est; les gens qu'on n'estime pas comprendraient mieux, mais ils trahissent. Cela est triste, mais ce qui prouve que c'est vrai, c'est que, cela même, il faudrait le penser et ne pas le dire (1). »

Ce combat se livrait en George Sand au printemps de l'année 1833. Quand arriva la canicule, elle s'énamoura *sérieusement* de Musset, qu'elle avait rencontré dans un dîner chez Buloz. Le *dandy* qu'il était lui avait témoigné tout de suite une candeur, une loyauté, une tendresse qui l'avaient ravie. D'abord, elle avait nié cette affection de jeune homme et de camarade; elle l'avait même repoussée, mais il avait été si pressant qu'elle s'était rendue par amitié plutôt que par amour. Et maintenant qu'elle était heureuse, elle se demandait combien de temps durerait non pas ce caprice, mais cet « attachement senti ». — « J'ai aimé une fois pendant six ans, écrivait-elle à Sainte-Beuve, une autre fois pendant trois, et maintenant je ne sais pas de quoi je suis capable. Beaucoup de fantaisies ont traversé mon cerveau, mais mon cœur n'a pas été aussi usé que je m'en effrayais; je le dis maintenant parce que je le sens. »

Et c'était vrai. Dans son roman avec Musset, qui ne fut, hélas! pas plus long qu'une nouvelle, elle apporta une jeunesse de cœur qui sentait moins la trentième année que la vingtième. Je crois même que des deux, c'est elle qui fut la plus jeune, malgré les six ans qu'elle avait de plus que lui. Elle avait rompu avec lui, elle

(1) Lettre du mois d'avril 1833.

l'avait trompé, reconquis et puis perdu pour toujours, que son amour durait encore. C'est en vain que, pour lui échapper, elle s'était sauvée jusqu'au fond du Berry; son image charmante, son souvenir cruel la poursuivaient partout. Durant des années sa solitude de Nohant ne retentit que de son nom; elle bramait dans ses bois comme une biche qui a soif d'amour et que rien ne peut désaltérer. Sainte-Beuve lui-même, malgré tout son dévouement et toute sa science, ne parvint pas à fermer sa blessure. Car, après avoir tout fait pour les réunir à Paris, quand ils revinrent l'un derrière l'autre de Venise, il s'employa de tout son cœur à les séparer définitivement lorsque les scènes de Venise recommencèrent, et je ne sais rien de plus touchant que le rôle qu'il joua dans ces douloureuses circonstances. Il alla, durant des mois, de l'un à l'autre comme le médecin qui soigne en même temps deux malades, mais la tâche du médecin du corps est moins ingrate que celle du médecin de l'âme, car si le premier guérit souvent avec l'aide de Dieu ou de la nature, le second perd non moins souvent son temps et sa peine. Or, c'est précisément ce qui arriva à Sainte-Beuve. Un beau jour, ennuyé de soigner une malade qui ne voulait pas guérir, il lui tira discrètement sa révérence. Il faut dire que, dans le même temps, lui-même traversait une crise morale où il n'avait pas trop de toutes ses forces et de tous ses moyens. Non seulement, en effet, il venait de perdre en Lamennais son guide spirituel, mais il fut à la veille de perdre sa maîtresse — et nous savons que chez lui, comme chez plus d'un romantique, d'ailleurs, la religion s'amalgamait alors d'une façon étrange avec l'amour. Son amie lui resta quelques années encore, mais le nuage qui avait un moment obscurci leur ciel laissa son ombre sur son âme.

De ce jour, il eut le sentiment que cette passion *sans issue*, comme il l'écrivait à Victor Pavie, aurait une fin plus ou moins prochaine, et ce sentiment-là ne fit qu'aviver sa souffrance.

III

Pendant cette crise, et tout en se plaignant de l'abandon de Sainte-Beuve, George Sand fit la connaissance de Michel de Bourges qui la retourna et changea subitement le cours de ses idées. On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire *Mauprat* et les *Lettres d'un voyageur*. Cette amitié, pourtant, fut d'assez courte durée. Lamennais, qui vint immédiatement derrière Michel, le supplanta, je ne dis pas dans le cœur de George, il était incapable d'allumer une passion et encore plus d'en contracter une lui-même, mais dans son esprit orienté désormais vers la question sociale. Cela acheva de la brouiller avec Sainte-Beuve qui, ayant faussé compagnie à Lamennais depuis les *Affaires de Rome*, n'admettait pas qu'elle pût subir son influence. Enfin, le voyage que l'auteur de *Joseph Delorme* fit en Suisse, en 1837, élargit encore le fossé que le dissentiment avait creusé entre eux. Mais le séjour prolongé de Sainte-Beuve à Lausanne eut les plus heureux effets sur son esprit et sur son cœur. D'abord, il se détacha [presque entièrement de l'infidèle qui avait si profondément troublé sa vie; ensuite, au contact de Vinet, il devint moins intolérant et plus large. Un an ne s'était pas écoulé, depuis son retour à Paris, qu'il avait revu Lamennais chez George Sand. Le hasard avait voulu qu'en 1838 George fît à son tour un voyage en Suisse

et qu'elle y rencontrât le poète aimable dont Sainte-Beuve avait été l'hôte durant huit mois. Le nom de Juste Olivier, en leur rappelant à tous les deux des souvenirs très doux, les rapprocha, les réunit de nouveau, non plus au titre de confidente et de directeur de conscience, mais au titre plus simple de camarades, et les lettres de Sainte-Beuve au poète de Lausanne que j'ai là, sur ma table, vont nous donner une idée assez exacte des rapports qui s'établirent à partir de 1840 entre lui et George Sand (1):

« 6 mars 1840. -- J'ai eu hier une joie à votre sujet. Le dîner avec Mme Dudevant s'est bien passé, elle a été si bonne enfant que je suis allé la voir chez elle. Elle m'en a donné la permission après le dîner. Je lui ai parlé de mes voyages en Suisse, de Lausanne : « Oh ! je connais « là, m'a-t-elle dit, un jeune pasteur fort aimable appelé « Olivier qui m'a un jour apporté des fleurs d'une manière « charmante, de ces fleurs bleues qui croissent en haut « des montagnes. Il avait su je ne sais comment que je « les aimais. Il m'a beaucoup parlé de sa femme aussi. » Je n'ajoute rien; mais alors j'ai beaucoup ajouté comme vous pouvez croire. Je lui ai parlé du *Sapin* et de la chanson sur les *Beaux jours envolés :* c'est mon refrain quand je parle d'Olivier, parce qu'en deux mots cela le sacre grand poète. Je lui ai cité la dernière strophe. Elle m'a dit qu'elle voudrait avoir le tout. J'ai répondu que je vous demanderais toute la chanson. Ainsi le cher Oli-

(1) Dès le mois de décembre 1838, il écrivait à Juste Olivier : « Mme Sand est à Palma dans les Baléares : j'ai vu d'elle l'autre jour la plus jolie et la plus folle lettre qu'on puisse imaginer, écrite par elle à Mme Buloz du milieu des orangers. Cela donne regret vraiment de ne plus l'aimer. Elle est avec le pianiste polonais Chopin qui *règne* avec Mickiewicz, prenez garde à ce point-là. Noble poète, il en est encore sur son compte à la foi, à l'amour : je n'en suis plus qu'à l'admiration, mais il ne faut jamais blesser l'amour ! Au reste, vous l'aimez tous un peu, surtout Olivier, et moi un *petit* encore, cela pourrait bien être... » (*Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*)

vier me l'adressera à son intention et non sans une fleur bleue, s'il lui plaît. En somme j'ai été content de la revoir très simple, pas folle, pas hautaine, avec ses bons instincts et décidée à être sage désormais, m'a-t-elle dit, car il est grand temps. Cela fait tomber bien des calomnies et de sottes paroles, de revoir tout simplement les gens qu'on a sincèrement aimés et qui ont eu quelque affection pour vous, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas eu l'*irréparable* entre vous (1). »

« 13 mars 1840. — Les vers ont été accueillis avec beaucoup de plaisir : Mme Dudevant doit me donner une lettre pour vous la prochaine fois que je la verrai. Les *Fleurs bleues* l'ont charmée et elle a admiré *les Vieux chênes*. Elle a lu ceux-ci à M. de Lamennais qui était chez elle lorsqu'elle les a reçus, et l'austère banni du sanctuaire a répété avec émotion l'application à lui-même de la dernière strophe :

Aux nouveaux dieux, ivres de l'encensoir (2). »

« Avril 1840. — Etant allé voir Mme Sand l'autre jour, par le premier beau matin de printemps, comme elle sortait en voiture avec sa fille et Chopin, je l'ai accompagnée à la promenade. Nous avons été au Bois de Boulogne et entendu le bruit des pins dans une petite sapinière près de la mare d'Auteuil : nous avons causé Suisse et canton de Vaud. Ce que j'ai admiré, c'est que durant ces trois heures de promenade printanière et sensée, elle n'a pas songé à me parler de sa pièce (*Cosima*) qui se joue dans trois jours et ne s'en est pas souvenue. Voilà un trait rare et qui compense bien des fautes d'écrivain.

(1) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*
(2) *Idem.*

Elle a vraiment tout mon cœur depuis cette reprise d'amitié (1). »

« 16 mai 1840. — Pour *Cosima*, notre bravoure de chevalier ne nous a pas empêchés d'être battus à plate couture, mais en chevalerie, ces petits accidents-là ne tirent pas à conséquence. On se relève de dessus l'herbe un peu bosselé, un peu chiffonné, et tout est dit (2). »

Mais cette reprise d'amitié, comme il disait, ne devait pas aller longtemps sans anicroche et sans réserve.

Le 3 août 1840, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier :

« Mme Sand passe au communisme, à la prédication des ouvriers : son futur sermon sera, je le crains, dans ce sens. Elle ne se conduit pas bien, et afin de rester au mieux avec elle, je ne la vois pas du tout. »

Le communisme auquel elle était passée n'était pas bien méchant, puisqu'il était représenté alors par Pierre Leroux, mais Pierre Leroux, qui avait poussé Sainte-Beuve dans le saint-simonisme, et dont un temps il avait eu la bouche pleine, était devenu tout à coup sa bête noire.

Quand parut la *Revue Indépendante* (1841), Sainte-Beuve mandait à Juste Olivier : « Pour Mme Sand, sa *Revue* est un coup de tête, le but est le communisme. Leroux en est le pape ; ils sont déconsidérés en naissant et n'en ont pas pour six mois... Ce Leroux écrit philosophie comme un buffle qui patauge dans son marais... Si vous avez lu les deux numéros de la *Revue Indépendante*, vous aurez vu jusqu'où vont le pathos et la promiscuité... Je n'ai pas vu Me Sand depuis son retour ; il y a des gens que je n'aimerais pas y rencontrer et qui

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*
(2) *Idem.*

doivent y être souvent. Pour peu que je tarde, comme elle est injurieuse, cela nous brouillera encore sans autre cause... »

Un peu plus tard (6 juillet 1843), il écrivait encore à Juste Olivier : « Le bruit était que Mme Sand avait donné rendez-vous à Ponsard à Constantinople pour....... avec lui. Ce n'est qu'un bruit, j'espère, mais enfin avant le départ d'ici, ils se sont vus. Je crois que ce voyage à Constantinople dont les journaux ont parlé n'est pas vrai... »

Et encore, à la date du 22 novembre 1843 : « Lèbre me disait hier : « Oh! que les lettres de George Sand à M. (Musset) sont belles! Mme Sand est une belle âme!... Oh! pour le coup, c'est trop fort. — Oui, une belle âme, lui ai-je dit, et une grosse croupe, comme on a dit de Mme d'Agoult, maigre et idéale, que c'était *une âme et des cheveux* (1). »

On voit par ces extraits que Sainte-Beuve suivait George Sand, du cœur et des yeux, des yeux surtout, et qu'elle n'avait pas tout à fait tort de dire — quelques années plus tard — qu'il ne l'avait pas toujours ménagée en paroles. Si elle avait su qu'en 1845, peu de temps après sa réception à l'Académie française dont elle avait rendu compte en termes dithyrambiques, Sainte-Beuve, pour faire sa cour à Mme d'Arbouville, lui avait communiqué une trentaine de lettres de George Sand à lui adressées sur son roman avec Musset, elle aurait été froissée de cette indiscrétion qui étonne de sa part et qui choque, mais elle lui aurait pardonné tout de même, d'abord parce qu'elle n'avait pas de rancune, ensuite parce que, malgré ses aversions et ses attaques acerbes contre les personnes qu'elle admirait et qu'elle respectait, elle lui était recon-

(1) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

naissante de lui avoir été secourable, avec sollicitude et délicatesse, dans certaines détresses de son âme et de son esprit. « Ma vie intellectuelle, lui disait-elle un jour, s'est composée de vous, de M. de Lamennais et de Leroux. » Et c'était lui qui le premier lui avait prononcé le nom de Leroux et qui l'avait enthousiasmée pour Lamennais.

IV

Pourquoi donc Sainte-Beuve s'était-il pris d'aversion et presque de haine pour son ancien camarade du *Globe?* C'est que, depuis sa sortie du *National*, — je laisse de côté les raisons d'ordre privé, — Sainte-Beuve n'avait cessé d'aiguiller à droite, tandis que George Sand penchait de plus en plus à gauche. La République qu'il avait saluée, acclamée en 1830, par derrière le roi-citoyen, à présent lui causait je ne sais quelle frayeur, et sans pour cela faire sa cour à « la race pourrie des d'Orléans », il était devenu, par ambition académique tout au moins, l'ami de ceux qui défendaient le trône. Or, le « communisme » de Pierre Leroux lui faisait l'effet d'une arme de guerre, d'un bélier destiné à battre en brèche la monarchie, et maintenant qu'il était assis tant bien que mal dans son fauteuil de bibliothécaire à la Mazarine, il était devenu tout à fait conservateur, soit dit sans jeu de mots. Il n'est pas jusqu'au titre d'*indépendante*, pris par la Revue de George Sand et de Pierre Leroux, qui ne l'irritât contre ce dernier, cette épithète lui paraissant, je ne sais pourquoi, une offense à l'adresse de ceux qui, comme lui, écrivaient dans la *Revue des Deux Mondes*. Natu-

rellement, George Sand se défendait d'avoir de si noirs desseins.

« Voulez-vous donc, lui écrivait-elle au mois de décembre 1845, voulez-vous mettre entre nous une barrière imaginaire? Demandez à votre cœur ce qu'il en pense, il donnera grand tort à votre esprit. Croyez-vous donc que j'aie, avec le fanatisme de certaines croyances que j'avoue, l'intolérance des catholiques et l'orgueil des dévots?... Croyez-vous que je m'estime valoir plus que vous, parce que, dans mon espoir, dans ma joie, je crois voir ouverte une porte que vous croyez voir fermée?... Sans doute, je voudrais que vous eussiez la même espérance, la même vision, au lieu de cette désespérance et de cette vision qui vous attristaient si profondément l'an dernier. Je crois voir clair : si je ne le croyais pas fermement, pourrais-je faire semblant! Oh! rappelez-vous comme vous m'avez consolée et fortifiée autrefois, lorsque j'étais sceptique jusqu'à la démence, et malheureuse à perdre l'esprit. Je sais que j'avais les mêmes instincts, les mêmes besoins, les mêmes désirs qu'aujourd'hui. Seulement je croyais tout cela brisé par l'impossible; il y avait bien des choses que je ne comprenais pas lorsque vous me les disiez et que je comprends aujourd'hui. Je me rappelle tout ce que vous me disiez, comme si c'était hier, et si vous aviez encore mes lettres, ce qu'à Dieu ne plaise, car elles étaient absurdes comme j'étais alors, vous en trouveriez une où je vous disais que je ne voulais voir ni Jouffroy, ni Leroux, ni aucun homme vertueux, parce que dans ce temps-là je ne croyais point aux hommes sages et vertueux dont vous vouliez m'entourer; mais je vous demandais à me faire faire connaissance avec Dumas et Musset; je m'imaginais que ces hommes souffraient des mêmes angoisses que moi, que le *sombre* de

leur talent venait des mêmes causes. Vous qui saviez le contraire, vous me trouvâtes absurde et même coupable; vous eûtes raison.

« Que s'est-il donc passé depuis pour que vous disiez de Leroux : « *Il me le paiera* » ? N'est-ce pas toujours le même homme, et vous, n'êtes-vous pas toujours le même homme? Vous trouvez sans doute qu'il regarde trop loin; lui, sans doute, trouve que vous regardez trop près... Ne le mêlons point à notre querelle. Je vous aime trop tous deux pour vouloir souffrir que vous vous plaigniez à moi l'un de l'autre... Vous ne voulez pas me voir, je n'insiste pas. Vous devez avoir quelque meilleure raison que celles que vous me donnez. J'ai beau chercher quelles sont les *personnes* que vous ne voulez pas rencontrer chez moi, je n'en vois pas une seule que je n'aie vue l'an passé lorsque vous êtes venu chez moi... C'est vous qui, le premier, m'avez prononcé le nom de Leroux et qui m'avez enthousiasmée pour M. de Lamennais... Leroux, vous l'aviez pressenti et deviné, était l'intelligence qui pouvait suppléer aux défaillances de la mienne, en même temps que son sentiment humain répondait à tous les élans de mes sentiments humains. Il y a cinq ans que je le lis et que je l'écoute; chaque progrès de son être a retenti dans le mien, quoique à un degré bien moins élevé et en touchant des cordes qui rendent des sons d'une nature différente. Voilà le lien qu'il m'a fait et que vous m'avez fait... Vous m'avez mis dans un certain chemin où je n'ai pas reculé, bien que sautant à droite et à gauche assez bêtement. Je sais bien que vous avez perdu la foi que vous aviez commencé à me donner. Je ne puis vous en faire un crime. Dans ce temps maudit, pouvons-nous gouverner notre esprit battu par tous les vents !.... »

Cette lettre était trop belle et trop sensée pour que Sainte-Beuve n'en fût pas touché malgré tout. A partir de ce moment, il parla d'elle et de Leroux avec moins d'aigreur, tout en gardant ses préventions contre le « communisme ». Mais les événements sont plus forts que les hommes, je veux dire qu'ils les divisent souvent quand ils ne demandaient qu'à se rapprocher. La Révolution de 48 mit du sang et des larmes entre les utopistes et ceux qui ne l'étaient pas. Sainte-Beuve, dont les journées de Juin avaient réalisé toutes les craintes, ne songea plus qu'à s'expatrier et s'en alla faire un cours à Liège, pendant que George Sand, retirée et comme terrée au fond de son Berry, se consolait de ses illusions perdues en écrivant des romans champêtres. A son retour de Belgique, Sainte-Beuve, que l'élection du prince-président avait rassuré, reprit sa plume de critique et consacra un long article aux bergeries de George Sand. C'est par là qu'ils se reprirent une fois de plus, mais cette fois pour ne plus se brouiller. Le coup d'Etat avait fait un exilé de Pierre Leroux et mis un bâillon sur la bouche de Lamennais, qui bientôt allait mourir. Chopin, qui avait été le consolateur de George Sand pendant de longues années, dormait sous terre depuis 1849. De ses amitiés de jeunesse, une seule restait à cette pauvre Lélia, la plus désintéressée et la plus pure — celle de Sainte-Beuve. Il redevint ce qu'il était au temps de leurs folies amoureuses, — je dis *leurs*, parce qu'il était alors aussi fou qu'elle, tout en paraissant plus sage — il redevint son confident et son conseil. Après la mort de Musset et la publication de *Lui et Elle*, qui fut la réplique cruelle d'*Elle et Lui*, elle eut un moment l'idée de publier leur correspondance de 1833 à 1834, qui contenait tout leur roman d'amour, mais Sainte-Beuve, à qui elle l'avait con-

fiée, l'en dissuada après lecture. Non que cette publication, dans l'esprit de Sainte-Beuve, dût nuire à George Sand; il était si convaincu qu'elle n'avait pas joué à Venise, au pied du lit de Musset, le rôle abominable que lui prêtait son frère, qu'il avait emprunté à une lettre d'Alfred la phrase suivante pour servir d'épigraphe au volume — si jamais il était publié.

« Non, non, j'en jure par ma jeunesse et par mon génie, il ne poussera sur ta tombe que des lis sans tache ! »

Peut-être aurait-il conçu des doutes sur la « pureté » de George Sand s'il avait connu sa lettre à Pagello, intitulée « En Morée »... Mais passons ! Un peu plus tard, il essaya d'amadouer Proudhon qui disait pis que pendre d'elle, et durant tout un dîner chez Magny, suivi d'un thé chez lui Sainte-Beuve, thé qui se prolongea jusqu'au matin, il le chapitra, le sermonna en présence de Garnier, leur éditeur, qui avait favorisé leur rencontre, mais ce fut en pure perte. Bien loin de désarmer, Proudhon ne fit qu'aiguiser sa plume, et l'on sait comment il arrangea Mme Dudevant dans son livre sur la *Justice dans la Révolution*.

V

En 1863, comme il ne pouvait être question, à cause de son sexe, de la faire entrer à l'Académie, Sainte-Beuve, aidé de Mérimée et de Jules Sandeau, piquante association, entreprit de lui faire décerner par la noble compagnie le prix de 20.000 francs que Thiers, de Rémusat et quelques autres demandaient pour Jules Simon.

Je crois même qu'il l'aurait remporté, si Victor Cousin n'était intervenu et n'avait complètement brouillé les cartes. C'est du moins ce que me conta un jour Jules Simon. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ni lui ni elle n'obtinrent le prix et qu'il fut, en désespoir de cause, décerné à M. Thiers, qui l'abandonna généreusement pour constituer un prix à son nom.

Puis vinrent les dîners Magny et les petits dîners plus intimes de la rue Montparnasse, où Sainte-Beuve priait George Sand de choisir elle-même ses convives, comme il faisait pour la Princesse. La dernière fois qu'elle dîna chez lui, elle vint accompagnée de Flaubert et de Dumas fils. C'étaient, certes, deux fiers chandeliers. Les Goncourt rapportent en leur *Journal* que, le 21 mai 1868, elle fit son entrée chez Magny en robe fleur de pêcher, tout en l'honneur de Flaubert, auquel elle disait un jour dans le tuyau de l'oreille : « Il n'y a que vous ici qui ne me gêniez pas. » Pourtant, si j'en crois le *Journal* des Goncourt, on avait là son franc parler !

George Sand était alors une bonne grand'mère aux traits empâtés, aux yeux voilés de brume, comme certains lacs à l'approche du soir, mais son esprit était resté jeune, grâce à la gymnastique auquel elle le soumettait depuis plus de trente ans. Il semble, en effet, que ce mot ait été fait pour elle : *nulla dies sine linea.* La bonne fée sa marraine, avait mis dans son berceau un encrier inépuisable et une plume dont elle aurait pu dire comme Louis Veuillot, avec une légère variante :

O *plume*, mâle outil et bonne aux fortes mains !

Je ne sais pas si cette plume fut enterrée avec elle, en tout cas, elle en était aussi digne que l'épée des

anciens preux, car, en dépit de ses écarts, elle fut généreuse autant que vaillante, et je ne m'étonne pas qu'aux funérailles de Sainte-Beuve, George Sand ait accompagné son corps au cimetière, appuyée sur le bras de Dumas fils. Si la « chère lumière de sa vie » s'était éteinte avec Sainte-Beuve, Dumas était certainement, de tous les écrivains de la seconde moitié du XIXe siècle, celui en qui elle pouvait le mieux se voir revivre.

CHAPITRE III

Mme JUSTE OLIVIER

I. — La famille de Mme Juste Olivier. — Ses premières poésies. — Souvenir qu'elles ont laissé à un de ses amis d'enfance. — Lord Byron et Chateaubriand. — Présentation de Caroline Ruchet à l'auteur du *Génie du Christianisme*. — Elle épouse M. Juste Olivier. — Le recueil des *Deux Voix*. — *Le Sapin*. — La voix *grave* et la voix *légère*. — Caractère de Juste Olivier et de sa femme. — Ils entrent en relation avec Sainte-Beuve. — Visite que le poète des *Consolations* leur fait à Aigle, en 1837. — Mme Olivier le presse de revenir à Lausanne y faire son cours sur Port-Royal. — Lettre qu'elle lui écrit à ce sujet. — Sainte-Beuve cède à ses instances. — Son installation à Lausanne, à l'hôtel d'Angleterre. — Son séjour dans cette ville et l'influence de ce milieu sur lui.

II. — Premier voyage de Mme Juste Olivier à Paris, en 1842. — L'hôtel du bon La Fontaine. — Plaisirs que lui procure Sainte-Beuve pendant son séjour. — Son Journal. — Impression qu'elle fait sur Doudan. — Première déception : une lettre d'elle à Sainte-Beuve. — La *Revue des Deux Mondes*, malgré l'appui de Sainte-Beuve, refuse les premiers articles de Juste Olivier. — Olivier achète la *Revue Suisse*. — La Révolution de 1845 le décide à quitter le canton de Vaud. — Il vient chercher fortune à Paris. — Ce que Sainte-Beuve rêvait pour lui. — Brouille passagère entre Sainte-Beuve et Mme Olivier à propos de leur établissement. — Leur correspondance à ce sujet. — Leur réconciliation.

III. — Juste Olivier, sans renoncer à la littérature, s'établit maître de pension à Paris. — La Révolution de 48. — L'Ecole d'administration et les lectures du soir aux ouvriers. — Juste Olivier renonce à rejoindre Agassiz en Amérique. — Sainte-Beuve va professer à Liège. — Après la mort de sa mère, Sainte-Beuve s'installe dans sa maison, rue Montparnasse. — Mme Olivier lui procure une domestique. — Le dîner de la crémaillère. — Mort

de Charles-Arnold Olivier, filleul de Sainte-Beuve. — Les dernières années du critique des *Lundis*. — Juste Olivier et le dîner Magny. — Adieux littéraires de Sainte-Beuve à la Suisse romande. — Son éloge de M. Monnard.

I

Elle se nommait Caroline Ruchet. Elle appartenait à une des meilleures familles de la partie orientale du canton de Vaud, c'est-à-dire d'Aigle et de Bex, et elle était un peu plus âgée que Sainte-Beuve, étant née à Aigle le 1er octobre 1803 (1).

Toute jeune, elle montra de grandes dispositions pour la poésie. Comment cela lui vint-il? Peut-être comme au tambourinaire de Daudet, en écoutant chanter le rossignol, car il y en avait un alors dans le pays qui mettait toutes les têtes à l'envers. Ce rossignol à voix humaine n'était autre que lord Byron. Il avait élu domicile, tout près de Genève, dans une villa appartenant à M. Diodati —beau-frère de Mme de Staël-Vernet— et tous les échos du lac se renvoyaient ses chants. Mlle Ruchet lui consacra ses premiers vers, mais elle en fit d'autres qui semblent avoir laissé une impression plus forte à un de ses amis d'enfance.

Dans une lettre datée de Rome du 11 avril 1892 et adressée à Mme Bertrand, cet ami, nommé M. Frossard, se souvenait, après quatre-vingts ans passés, d'une pièce de vers intitulée *l'Ancien Cimetière de Montreux*, qu'il lui avait entendu dire, à la cure d'Aigle où son père, à lui, était pasteur, et encore d'un récit légendaire qu'elle avait emprunté à un drame d'amour, très populaire en ce

(1) Elle est morte à Gryon sur Bex, le 1er mars 1879, trois ans après son mari, qui mourut à Genève le 7 janvier 1876.

temps-là, qui avait eu pour théâtre Fagi, rocher près duquel s'élève aujourd'hui le grand hôtel d'Aigle.

Ces vers de Caroline, qui couraient manuscrits et volaient de bouche en bouche dans tous les villages d'alentour, lui avaient fait très vite une jolie réputation, si bien qu'un jour, dans sa seizième année, elle fut introduite dans la société veveysanne et prise en affection quelque temps après par M. Diodati, susnommé, ancien pasteur et professeur de théologie, qui, aimant beaucoup les lettres, se plut à lui servir de guide.

Mais l'événement capital de la jeunesse de Caroline, celui qui faisait date dans sa vie, qu'elle avait marqué d'une pierre blanche, fut sa présentation à Chateaubriand. C'était au mois de mai 1826. Chateaubriand, sur les conseils de Mme de Duras, était venu se reposer à Lausanne que, dans son langage de poète, il appelait « une cité riante et triste, espèce de fausse ville de Grenade (1) ». Il était accompagné de sa femme qui était malade et venait de Hyères. Je n'ai pas besoin de dire s'il fut fêté. Il eut beau se tenir à l'écart, il fut, durant les deux mois de son séjour à Lausanne, l'objet des attentions les plus délicates de toute la société. Or, le lendemain de la distribution des prix de l'Académie à laquelle il avait assisté et où il avait eu le plaisir de s'entendre nommer « *l'écrivain le plus célèbre de notre temps* », le professeur Levade, grave personnage entre tous, lui demanda la permission de lui présenter une jeune poétesse qui était l'honneur du canton de Vaud. La présentation eut lieu chez Mlle Rosalie de Constant, femme distinguée et très lettrée elle-même, autour de laquelle se réunissaient à cette époque

(1) Sur le séjour de Chateaubriand à Lausanne, cf. la brochure publiée à Fribourg, en 1903, par M. l'abbé Pailhès sous le titre : *Chateaubriand, Mme de Duras et Mlle de Constant.*

les rares survivants de la société littéraire qui, au dix-huitième siècle, avait jeté tant d'éclat sur Lausanne. C'est Mlle de Constant que Mme de Duras avait chargée du soin de loger M. et Mme de Chateaubriand. L'auteur du *Génie du Christianisme* fut on ne peut plus gracieux pour Mlle Ruchet. Comme la pluie s'était mise à tomber au moment où elle allait prendre congé de lui, il lui offrit galamment son bras et l'accompagna sous son parapluie, à travers Lausanne, jusque chez les dames Frossard, où elle était descendue (1).

Longtemps après, quand il la revit à l'Abbaye-aux-Bois où l'avait entraînée Sainte-Beuve, il fut le premier à lui rappeler le jour qu'il l'avait complimentée à Lausanne et lui demanda si elle faisait toujours de beaux vers.

Caroline Ruchet avait donc débuté sous de glorieux auspices. La Muse qui l'avait bercée attendit cependant qu'elle eût vingt-sept ans pour mettre sa main dans celle d'un autre poète. Juste Olivier, à qui ses poésies et chansons vaudoises avaient fait un nom dont plus d'un était jaloux, cherchait alors une voix de femme qui répondît à la sienne. Il la trouva dans Caroline, et c'est ainsi qu'un beau matin de l'année 1835 Sainte-Beuve reçut de Lausanne un volume de vers intitulé *les Deux Voix*.

Ces *Deux Voix*, tout en n'en faisant qu'une, étaient fort distinctes, si distinctes que notre critique *entresaisit* tout de suite les différences qu'il y avait entre elles, mais je ne sais pas s'il ne se trompa point de chanteur et s'il n'attribua point à l'un ce qui était à l'autre. Plus d'un s'y était déjà laissé prendre, et encore aujourd'hui, quand on lit ce recueil de poésies sans en connaître les deux auteurs, je défie bien qu'on ne soit pas dupe de la même

(1) Cf. *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*. Genève, 1901-1902.

illusion. Qui croirait, par exemple, que les stances du *Sapin* (1), qui sont d'une voix si grave, sont sorties d'un

(1) Voici cette pièce du *Sapin*, qui, dans son temps, fut très populaire et que Sainte-Beuve prisait beaucoup.

LE SAPIN

Ainsi qu'une grande pensée
Qui féconde un cœur désolé,
Sur la cime étroite, élancée,
Se dresse un sapin exilé.
Jouant avec leur chevelure,
Le vent seul arrache un murmure
A ses rameaux, fléchis en vain,
Car nul oiseau ne les caresse,
Et la voix des forêts sans cesse
Roule autour d'eux son chant lointain...

L'arbre a grandi, fier et sublime,
Sur son piédestal glorieux,
N'aimant que l'aigle de l'abîme,
Le soleil, la neige et les cieux.
Il buvait la tiède rosée,
Les parfums qu'à l'herbe embrasée
Enlève un souffle humide et frais;
Et d'air pur baignant ses feuillages,
Il s'enveloppait de nuages
Afin de s'endormir en paix.

Parfois, sur la couche glacée
Où tombent ses fruits résineux,
Une empreinte rouge est tracée;
Des ours la laissent après eux.
Ce sang vermeil comme la rose
Sous les vents de la nuit éclose,
Est la seule fleur du rocher :
Mais lorsqu'il paraît sous ses branches,
L'arbre y jette ses barbes blanches,
Et semble vouloir le cacher.

Il hait aussi l'épervier sombre,
Quand il vient, d'un vol tournoyant,
Enlacer sa tige dans l'ombre,
Ou mesurer son front géant.
Au battement confus des ailes
Il mêle des plaintes nouvelles,
Et, froissant ses dards à grand bruit
Il dresse ses bras, les balance,
Frissonne, et mugit, et s'élance...
Épouvanté, l'oiseau s'enfuit.

Pourquoi souffrirait-il l'approche

gosier féminin? C'est pourtant vrai : la voix *grave* du recueil des *Deux Voix* était celle de la femme, et la voix *légère*, celle du mari. Symbole charmant, quoiqu'à contre-sens, de l'accord qui se fit dès le premier jour entre ces deux âmes si bien appareillées et si dignes l'une de l'autre. Autant, en effet, Juste Olivier était doux, timide,

De quelque habitant du vallon?
Il doit vivre seul sur sa roche,
Que le temps lui soit court ou long :
Il doit tout ignorer du monde;
Et sans une voix qui réponde
A ses vagues appels d'amour
Il faut qu'il vieillisse et supporte
Ce que chaque an nouveau rapporte,
Et les tourments de chaque jour.

Ainsi, roidissant son courage,
Il revoit toujours, au matin,
Bondir l'avalanche sauvage
Qu'éveille un murmure incertain.
Il entend le glacier sonore
Longtemps après gronder encore,
Imitant la foudre en courroux;
Et sur la cascade troublée,
Quand tombe une roche écroulée,
Il sait ce que font de tels coups.

Ne le plaignez pas, si la terre
A fui son abri soucieux.
Il est malheureux, solitaire,
Oui! mais sa tête est près des cieux.
Qui sait quelle haleine bénie,
Ou quelle enivrante harmonie
A parfois bercé son sommeil?
Ah! pour lui les anges peut-être
N'ont pas dédaigné d'apparaître
Dans un blanc rayon du soleil.

Un jour, luttant avec l'orage
Qui tourmentait ses longs rameaux,
Il gémit, et d'un cri sauvage
Salua des destins nouveaux,
Car la nue, agitant ses ailes,
Sur lui jetant des étincelles,
Semblait un céleste envoyé.
Et l'embrassant avec furie,
L'arbre au tonnerre se marie;
Puis il retombe foudroyé.

concentré, doutant toujours de lui-même, malgré sa finesse et son « air narquois », autant sa femme était fière, ardente, ambitieuse, expansive, tout en étant très puritaine et quelque peu susceptible (1). Mais ces qualités, qui dénotent généralement un caractère entier et résolu, — Sainte-Beuve disait qu'elle avait reçu de la nature une organisation de Romaine — étaient enveloppées chez Mme Juste Olivier d'un nuage de mysticisme qui leur enlevait ce qu'elles avaient parfois de trop arrêté, et c'est par le côté mystique plus encore que par sa beauté qu'elle plut tout d'abord à Sainte-Beuve.

Et comment n'aurait-il pas été touché, subjugué, conquis, après avoir lu la lettre suivante, qu'à peine rentré de sa première et rapide excursion en Suisse il reçut de Mme Juste Olivier, le 29 août 1837?

« Pendant cette aimable visite, à propos de laquelle vous avez mis mon *indulgence* dans votre lettre, sans doute afin qu'elle fût quelque part, nous n'avons pas tout dit, il me semble, sur la résolution que vous allez prendre. Au risque de vous effrayer beaucoup, de vous répéter des choses que vous savez mieux, et de vous faire sourire par l'importance que je mets à jeter d'ici un poids à côté de la balance, je veux renouer un instant l'entretien suspendu. Vous savez d'avance que ce n'est pas une causerie parisienne; et cela me place à l'aise dans mon sérieux, aussi bien que dans mes scrupules

(1) Puritaine et détestant la corruption jusque dans les discours, elle paraissait fâchée lorsque Sainte-Beuve se permettait de lui conter ses fredaines avec Xavier Marmier, son Pylade d'alors, parce qu'elle redoutait pour lui toutes les contagions immorales. Quant à sa susceptibilité, elle éclate déjà dans ce fragment de lettre de Sainte-Beuve (6 mars 1839) : « Il y a des reproches voilés, et je vous jure qu'en lisant et relisant, il m'est impossible d'y rien voir sinon que j'ai eu quelque gros tort dont je ne me suis pas aperçu. Expliquez-vous, je vous prie, dites *quoi*. Et entre nous pas de nuages. » (*Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*)

de n'avoir pas assez éclairé la vérité. Pour être compris, ils demandent une certaine disposition d'âme, une certaine pente du cœur où vous replaceraient tout naturellement le souvenir un peu vif, l'impression un peu présente de nos graves conversations. Mais se souvient-on au milieu des enivrements du retour? c'est ce que vous ne nous direz peut-être pas. Se souvient-on, en retrouvant sa mère, d'avoir accepté ailleurs quelque chose de maternel, dans la forme que prenaient les sollicitudes d'un intérêt véritable? Se souvient-on, au revoir des anciens amis, qui nous font la vie douce et légère et la renouent au passé, de tout le charme du présent? Se souvient-on d'avoir senti que la chaîne du temps a des anneaux lointains, plus suprêmes encore, qui nous lient à ce qui précéda le monde et à ce qui le suivra, puis, par ci, par là, à quelques êtres, qui n'ont guère d'autre date dont ils puissent se réclamer auprès de nous? Quand chaque aurore apporte son poème, son drame ou son conte, inconnus, scintillants, rapides, fascinateurs, se souvient-on de la Divine Comédie, qui roule dans l'ensemble des choses la vérité de son spectacle éternel, en attendant la fatalité de son dénouement qui ne vient qu'avec le dernier rayon du soleil sur les yeux mourants, avec le dernier jour de la terre?

« Tout ceci m'entraîne, mais pourtant non loin de mon sujet. Ne s'agit-il pas en effet de savoir pourquoi vous vivez, et vous voulez vivre? C'est un choix moral, plus qu'un autre, que vous allez faire. Si je ne me trompe, votre conscience vous a dit que vous retirer à l'écart pour examiner le grand problème de la destinée vous conduirait à y trouver Dieu, et à l'accepter, pour vous comme pour l'univers, chose que toute âme d'homme doit faire à son tour et seule, que nul ne peut vous épar-

gner. Sans doute, le moyen en question n'est pas unique, n'est pas infaillible; mais si Dieu vous l'a montré, il le sera pour vous. *Si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas votre cœur*. Quand il se pourrait faire que vous n'eussiez d'autre profit religieux d'avoir obéi à ce que vous sentez au fond de vous être un appel moral, que d'avoir obéi, vous seriez encore amplement dédommagé de ce qu'il vous en a pu coûter. Tout fait trace en nous, vous le savez; et le premier effort sur une bonne route appelle et facilite le second. Vous n'en êtes pas à ceux-là, sans doute : mais cependant aucun de nous ne saurait, sans éminent danger, mépriser l'évidence d'une direction divine. Votre conscience intellectuelle, si je puis ainsi parler, vous tient à peu près le même langage. Elle vous montre assez clairement les avantages d'un long travail, austère et utile, au bout duquel un peu de repos pour la pensée sera légitimement acquis. Je n'insisterai donc pas là-dessus. Quant au reste, vie matérielle monotone autant dans ses distractions que dans sa simplicité, soins d'amis, sollicitude désintéressée, admiration et sympathies acquises, retraite peu sonore mais fidèle, poésie de la nature et du fond des choses achetée par quelque insipidité et pâleur de détail : voilà ce que vous savez déjà. J'ai grand'peur que vous n'en ayez trop peur. Cependant, si vous sautiez par-dessus l'abîme, yeux fermés, comme vous aurez peut-être la force de l'essayer, vous verriez combien le gazon de l'autre rive vous recevrait mollement.

« Quand vous avez été parti, beaucoup de choses me sont ainsi revenues, évidentes et pressantes. Je n'ai plus senti notre plaisir dans votre intérêt, et celui-ci, se faisant ainsi plus pur, s'est enhardi et mieux révélé. J'ose donc vous presser, vous conseiller, vous conjurer même

de bien réfléchir avant de dire non, si vous y penchez; et de chercher, dans une conviction sentie et raisonnée, le pouvoir de convaincre ceux des vôtres qui voudront vous garder près d'eux. Dans le chagrin que nous éprouverions s'ils l'emportaient, il y aurait sûrement pour nous du chagrin personnel (non de jalousie, comme l'enchaînement de ma phrase le ferait faussement croire, mais de cœur); mais c'est surtout pour vous que nous serions affligés. A moins toutefois que vous ne parvinssiez à nous démontrer, dans le parti pris, votre plus évident avantage; or celui dont je parle est bien difficile à recomposer. Adieu, monsieur. Mon frère et ma sœur vous remercient de vos aimables paroles à leur égard. Quant à nous, c'est tout à fait votre faute s'il nous semble à présent que nous sommes séparés d'un ami *de toujours;* et cette faute, vous n'avez pas l'air de vouloir la réparer.

« M. Diodati m'écrit toutes sortes de douceurs à votre sujet: de ces choses comme nous les pensons et comme nous ne les disons pas.

« Caroline Olivier. »

Cette lettre, d'un accent romantique si pénétrant et si profondément religieux, ne fut pas étrangère, on n'en saurait douter, à la décision que prit Sainte-Beuve d'aller discourir sur Port-Royal à Lausanne (1); il ne l'avait pas attendue, d'ailleurs, pour être fixé, je ne dis pas sur le mysticisme de Mme Olivier, mais sur le caractère sérieux et grave de l'hospitalité qu'il avait reçue à Aigle pendant quelques jours et qu'on lui offrait de nouveau pour plusieurs mois. N'a-t-il pas dit à l'adresse de ses

(1) Sur la façon dont il entra en relations avec M. et Mme Juste Olivier, consulter mon introduction à sa *Correspondance inédite* avec eux.

hôtes dans une des meilleures pièces des *Pensées d'août*, qui date de ce temps:

Salut! je crois encore! Ainsi j'espérais dire
A ce lac immortel que j'allais visiter;
Il me semblait qu'au cœur que le spectacle inspire,
Ma défaillante foi renaîtrait pour chanter.
. . . .

J'ai vu la paix du cœur, l'union assurée,
Le saint contentement des biens qu'on a trouvés,
Et les grâces au Ciel pour leur seule durée.
Et le renoncement des autres biens rêvés :

J'ai vu l'intelligence en sa démarche à l'aise,
Sans s'user aux détours, suivant un but voulu,
L'étude simple et haute où trop d'essor s'apaise;
En face des grands monts, Dante parfois relu ;

Parfois, la poésie en prière élancée,
Du même heureux sillon faisant monter deux voix,
Vos destins s'enfermant, mais non votre pensée,
Et le monde embrassé du rivage avec choix.

Des vrais dons naturels j'ai compris l'assemblage,
La force antique encore et l'antique douceur;
Et causant d'aujourd'hui, de ce Paris volage,
A table je goûtais le chamois du chasseur.

Ce que je n'ai pas dit à la montagne austère,
A la chapelle, au lac qui m'a laissé son deuil,
Mes amis, je le dis à l'ombre salutaire,
Au foyer domestique, au cordial accueil,

Aux vertus du dedans, partout, toujours possibles,
Au bonheur résigné, sobre et prudent trésor,
Au devoir modérant les tendresses sensibles :
Amis, en vous quittant, — salut! je crois encor !

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il revint à Lausanne, au mois d'octobre 1837. Que s'il n'accepta pas, comme il l'avait fait à Aigle, l'entière et complète hospitalité chez ses amis, ce ne fut pas, soyez-en persua-

dés, pour se dérober au soins *maternels* que lui réservait Mme Juste Olivier, mais pour des raisons toutes particulières qu'il exposa très franchement alors à son mari. Il avait ses habitudes, voire ses manies de vieux garçon ; il aurait eu peur de leur être une gêne et tenait à conserver la liberté de ses mouvements. Il avait besoin d'avoir un endroit à lui tout seul, où il fût « dans son atelier comme une taupe dans son trou, comme Han d'Islande dans son antre(1). » Mais s'il descendit à l'hôtel d'Angleterre et s'il y établit son cabinet de travail, il fut convenu tout de suite qu'il prendrait chez eux ses repas du soir, qu'il y recevrait ses amis qui tous étaient les leurs et qu'il se considérerait comme de la maison. On a pu voir, au chapitre de ce livre qui traite de son cours sur Port-Royal, qu'il fit effectivement partie de la famille Olivier. Pendant les sept mois que dura son séjour à Lausanne, il ne se passa pas le plus petit événement au n° 34 de la rue Martheray, qu'il n'y fût mêlé d'aussi près que possible, et l'on peut dire que, dans ce laps de temps, ils vécurent tous trois comme frères et sœur.

A son arrivée, il avait eu certains scrupules et leur avait tenu ce langage : « Vous avez un louis d'or ; vous me dites : Mettons nos louis d'or ensemble. Je sais que je n'ai pas un louis d'or, mais seulement une pièce de trois baches, et je dis non. Vous vous attristez et vous blessez un peu. Je vous dis : Eh bien ! mettons ensemble votre louis d'or et ma pièce de trois baches si vous y consentez. J'apporterai moins que vous dans cette amitié, mais du moins j'y apporterai d'abord du contentement et le bonheur de recevoir plus que je donne, ce qui est un des premiers caractères de l'amitié (2). »

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre du 23 octobre 1837.
(2) Lettre inédite de novembre 1841 communiquée par Mme Bertrand.

Quand il partit, il était heureux de la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers eux et se promettait bien d'avoir sa revanche. Il ne l'eut pourtant pas aussi complète qu'il l'avait désirée d'abord, matériellement parlant. Nous avons vu que, par divers testaments, jusqu'en 1851, il avait donné tout ce qu'il possédait à Juste Olivier. Qu'on ne l'accuse pas d'ingratitude, s'il les révoqua plus tard au profit d'une autre personne. Ce ne fut pas entièrement de sa faute. Le temps amène souvent dans les idées des modifications qui semblent avoir leur contre-coup sur le cœur. Sainte-Beuve, en dépit des contradictions de sa conduite, n'oublia jamais ce que les Olivier avaient fait pour lui, et je crois que, s'ils étaient restés à Lausanne, au lieu de venir chercher fortune à Paris, les nuages qui éclatèrent entre eux à différentes reprises ne se seraient peut-être jamais formés (1).

II

Mais on ne saurait tout prévoir, et lorsqu'en 1842 Mme Juste Olivier vient tâter le terrain à Paris, ce fut sur les sollicitations et les encouragements de Sainte-Beuve : « Venez à Paris, lui écrivait-il, avec le désir de le voir, de le connaître, de nous faire plaisir, et vous n'y aurez aucun mécompte. Quant à la littérature, vous la forcerez vous-même à rendre l'oracle (2). »

Elle vint donc seule d'abord, en éclaireur, et des-

(1) Je crois aussi que, si le petit Charles-Arnold Olivier, son filleul, avait vécu, c'est à son profit qu'il eût déshérité ses parents.
(2) Lettre inédite, hiver 1841.

cendit à l'hôtel du bon La Fontaine « qu'il suffisait de nommer, pour qu'on ôtât à l'instant son chapeau ». Car le choix de l'hôtel n'avait pas été une petite affaire, et il avait fallu compter avec les mauvaises langues de Lausanne. C'est même un peu beaucoup à cause d'elles et pour les désarmer que Sainte-Beuve avait refusé de la recevoir chez sa mère. Mme de Tascher, à qui il en avait parlé, lui avait dit que pour Lausanne l'hôtel du bon La Fontaine serait plus convenable et qu'il ne saurait avoir lieu à aucun *qu'en dira-t-on* (1). Toutes ces précautions prises, il s'arrangea de manière à être libre pour rendre à Mme Olivier le séjour de Paris aussi agréable que possible, et sous le rapport des distractions elle n'eut, en effet, qu'à se louer de ses bons offices. Cela ressort des petits billets ci-dessous et des extraits suivants du journal de voyage de Mme Olivier.

Voici d'abord les billets de Sainte-Beuve :

« Chère Madame,

« C'est dimanche à huit heures du soir qu'est la réunion chez Mme Récamier. Ainsi vous pourrez profiter des billets du Conservatoire. Il faut prendre toutes les muses à la fois.

« Chère Madame, vous ne ferez la consultation avec M. Veyne (2) qu'au dîner, s'il vous plaît.

« J'espère bien vous saluer le matin un moment.

« Voici un petit mot de ma mère qui vous montrera l'obligeante intention de Mme Geoffroy Saint-Hilaire : vous en pourriez reprofiter.

« Tout à vous de respects et d'amitiés.

« SAINTE-BEUVE. »

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre du mois de novembre 1841.
(2) C'est le Dr Veyne, médecin et ami de Sainte-Beuve, qui soigna le petit

« Chère Madame,

« Si vous étiez libre aujourd'hui, à l'heure du dîner, j'aurais l'honneur de vous voir et même de vous prendre pourvu que vous le vouliez bien, à ce moment-là.

« Mille hommages.

« SAINTE-BEUVE. »

« Chère Madame,

« Voici des billets de Mme Quinet pour *le Jardin des Plantes*. Emile Deschamps me laisse ce petit billet à votre intention. M. Doudan, que j'ai vu hier, irait chez vous s'il osait. Il faudrait que j'eusse la lettre pour la lui envoyer ou la lui faire remettre rue de l'*Université, 90*. J'espère vous rencontrer pourtant.

« Mille hommages et amitiés.

« SAINTE-BEUVE. »

« Ce vendredi.

« Voici, chère Madame, un billet de Mme Eynard à votre intention. Je lui réponds que je vous envoie son billet et que très probablement vous irez mardi soir, qu'Olivier soit arrivé ou non. S'il ne l'était pas, j'irais avec vous. Je vous y laisserais une heure pour aller chez M. Molé un instant (c'est sa soirée) et je viendrais vous y reprendre.

« Vous pourriez écrire un petit mot à Mme Eynard (1). »

Voici maintenant les extraits du journal de Mme Olivier.

« *5 mars 1842*. — Mickiewicz m'apporte une lettre de George Sand, fort aimable, et croit que Chopin est son mauvais génie, son vampire moral, sa croix, qu'il la tourmente et finira peut-être par la tuer. Sainte-Beuve m'en-

Charles-Arnold Olivier dans la cruelle maladie qui devait l'emporter dix ans après.

(1) Lettres inédites communiquées par Mme Bertrand.

voie une loge aux Français. Nous y allons. La loge est délicieuse et nous y sommes comme chez nous. Sainte-Beuve vient m'y voir un instant.

« *Mardi, 8 mars.* — Visite chez Mme Sand. Elle est jolie, plus femme que dame ; cependant, par instants, plus ceci que je n'imaginais. Simple et bonne enfant au fond. Forte de corps et d'esprit, les doigts mignons et fort bien posés autour d'une cigarette, avec une grâce sans affectation. La mise unie, les yeux superbes et beaucoup d'individualité, même dans l'arrangement si simple de ses cheveux noirs. Au fond d'une grande cour, un équipage armorié devant une petite porte et un escalier mesquin. Une servante dérangée, un peu souillon ; de petites pièces, des fleurs, des choses rares; un air général de sans façon dans la richesse. Elle déteste Paris et se croit pauvre (1).

« *Vendredi 11 mars.* — Dîner chez Mme Sand, froid. L'ordinaire mal soigné, mais l'extra ordinaire : du vin d'Espagne dans des bouteilles charmantes, un brasero espagnol, des citrons doux et des limons d'Espagne apportés par Mme Viardot, la musique de Chopin, le bouquet blanc de bruyères, de lilas et de camélias. Mme Sand m'afflige plus à la voir qu'à la lire : on la sent inaccessible excepté par le cœur. L'orgueil est en sentinelle, la sécurité du succès rend indifférent à l'opinion. On passerait cent ans ainsi à côté d'elle sans parvenir à lui dire un mot sérieux. Pauvre femme ! Elle a

(1) Dans une lettre à son mari, à propos de cette même visite, Mme Olivier dit : « J'avais vu mardi Mme Sand qui m'a fort bien reçue et que j'ai trouvée beaucoup plus jolie femme que je ne m'y attendais, mais aussi d'apparence plus forte et plus *géniale* que je n'aurais cru : le tout assaisonné d'une cigarette et d'un bout d'oreille qui montre à la fois du Pierre Leroux et du Rabelais. Elle a été très bonne, simple, accueillante, et nous y dînons aujourd'hui, Mickiewicz et moi, pour entendre Chopin. N'ai-je pas du courage? »

les faits du bonheur, elle n'en a pas, on le sent, les réalités; une foi vide ; une famille qui l'aime, mais qui s'élève au gré des influences les plus journalières, légères ; un amour, une passion peut-être, mais pour qui ? Pour un homme d'esprit et de talent charmant, mais de cœur, je ne crois pas. Le manque de fond se sent partout. Les amis mortels changent. C'est une âme affamée au festin des Harpies. Elle-même a de la grâce, mais ce n'est pas celle des femmes précisément. Sa grâce ressemble à sa personne, forte, entassée un peu autour des épaules. Les extrémités sont bien.

« *Mars.* — Sainte-Beuve est le seul homme ici d'assez bon goût parmi ceux que je connais, la seule puissance qui ait pu se passer de cœur.

« Mickiewicz prétend que le français est la plus menteuse des langues, et qu'il est difficile, presque impossible, d'être sincère en français. Beaucoup plus austère de jugement et simple de pitié, fervent de cœur, ici qu'à Lausanne, Mickiewicz est plus rassuré pour moi aussi et prétend qu'un ouvrage qui a des entrailles se fera nécessairement jour sans les moyens artificiels.

« Sainte-Beuve et Mme Didier disent la même chose de Mme Sand, chacun à leur manière, c'est qu'elle absorbe les affections, les engloutit, qu'elle est *fatale*...

« *Mercredi.* — Visite charmante de Mme Valmore si bonne. Il y a plus de douleur à Paris que partout ailleurs. En parlant de Leroux, Sainte-Beuve dit que le creux de son gousset fait le creux de son système et qu'il lui fallait de la grande morale pour prouver que les autres étaient de grands coquins, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'il en était, lui, un petit.

« *Lundi matin.* — Olivier est arrivé... Chose douce, extraordinaire et simple à la fois pour moi que de le

recevoir dans un chez moi qui n'était pas déjà le chez lui. Le soir aux Italiens, nous avons entendu le premier acte de *Norma* et les deux derniers des *Puritains*. Je vais chez Mme Eynard. J'arrive si tard qu'on est à table déjà, ce qui m'embarrasse un peu. MM. de Broglie, de Girardin, Doudan, Rolle, Delessert et un autre. Par bonheur je tombe heureusement en conversation avec MM. Rolle et Doudan (1) qui reste le soir. On cause de la lecture de l'*Abailard* de M. de Rémusat pendant laquelle M. Pasquier s'est commodément endormi, un manche d'écran dans le col de son gilet, prudemment! la main l'aurait peut-être laissé tomber. Ces drames disproportionnés, pleins d'esprit, mais sans vérité humaine, ont des lectures de 2 à 4 heures, et Sainte-Beuve croit que leur but n'a été que politique et tout simplement de rapprocher M. de Rémusat et M. Molé (2). »

Ces fragments de journal, si intéressants comme notes de choses vues, laisseraient supposer que, durant son séjour à Paris, le cœur de Mme Olivier était tout à la joie. Mais les apparences sont souvent trompeuses, et Sainte-Beuve n'avait pas réussi à la dissiper complètement, malgré la peine qu'il s'était donnée pour cela. D'abord, toute romantique qu'elle était de nature et d'éducation,

(1) Quelques jours après, Sainte-Beuve écrivait à Mme Olivier, qui était rentrée à Lausanne : « Vous avez laissé, chère Madame, un très présent souvenir dans l'esprit de M. Doudan qui m'a souvent reparlé de vous et qui regrette, m'a-t-il dit, de vous avoir si peu vue. Ce qu'il aime en vous c'est un mélange, m'a-t-il dit encore, et de simplicité naïve et de supériorité ou de confiance tenant à l'esprit. Il se rappelle encore votre air aisé et rougissant quand vous êtes arrivée tard chez Mme Eynard. Cela, sans que vous vous en soyez doutée, vous a beaucoup réussi. Je ne vous dirais pas tout cela si je ne savais pas que vous avez distingué l'esprit et le goût de M. Doudan. Le voilà justifié... » (*Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, p. 297).

(2) Ces fragments du journal de Mme Olivier m'ont été communiqués par Mme Bertrand.

elle n'avait point l'âme romanesque. Depuis qu'elle avait associé sa vie à celle de Juste Olivier, elle avait fait comme la femelle du rossignol quand elle couve, elle avait cessé de chanter (1), se contentant d'écouter les chants de son mari, de l'inspirer, de l'exciter, car j'ai dit qu'elle était ambitieuse, et si elle rêvait pour lui d'un plus grand théâtre que celui de Lausanne, c'était parce qu'elle l'en croyait digne. De plus sa situation de professeur d'histoire à l'académie de Lausanne était à la merci des événements, et la prudence lui faisait un devoir de les devancer, au lieu de les attendre. Voilà pourquoi, tout en s'amusant à Paris, elle ne perdait pas de vue l'objet principal, pour ne pas dire unique de son voyage. Mais Sainte-Beuve semblait l'avoir quelque peu oublié. Elle avait apporté avec elle un manuscrit dont elle espérait beaucoup (2). Quinze jours s'étaient écoulés, qu'il ne lui en avait pas dit un mot encore. L'avait-il seulement remis à Buloz, auquel il était destiné? Un matin, n'y tenant plus et redoutant peut-être un désappointement pour Olivier qui s'apprêtait à la rejoindre, elle prit sa plume et écrivit la lettre suivante à Sainte-Beuve :

« Paris, samedi matin, mars 1842.

« Vous allez être ravi! encore aujourd'hui vous échappez à cette position d'ami parisien d'une campagnarde, qu'en vain je vous allège. Je m'en vais à la galerie

(1) Pas tout à fait pourtant, et de temps à autre il lui arrivait bien de rimer encore, soit que Sainte-Beuve la priât de lui traduire *le Chant de l'Épée* de Koërner, soit qu'elle-même fût inspirée par quelque événement du pays vaudois, comme, par exemple, en 1841, lorsqu'on érigea à Cully un monument au major Davel. C'est d'elle, en effet, que sont les vers suivants qu'on peut lire sur ce monument :

A son pays esclave offrant la liberté,
Comme un héros antique il mourut seul pour elle
Et, pieux précurseur de notre ère nouvelle,
Il attendit son jour dans l'immortalité.

(2) *Mme de Flers.*

Aguado, chez Mme Eynard, chez M. du Bochet, que j'ai hier cherché vainement, son adresse s'étant trouvée fausse. Je ne rentrerai qu'à la hâte pour dîner et repartir, peut-être pour votre concert, peut-être pour le théâtre. Demain, je sors pour être à deux heures à un autre concert, de par Mme de Gasparin. Le soir, je vais à *Don Juan*, aux Italiens, avec Mickiewicz. J'espère que voilà une vie dissipée et digne de vous satisfaire. Ah! cher ami! si vous aviez voulu faire l'effort nécessaire pour bien comprendre ma position ici et mon voyage, combien vous m'auriez épargné de souffrances! Votre amitié est bonne, charmante, douce à retrouver, mais je ne la reconnais plus. Est-ce bien vous qui croyez que quelques jours d'étourdissement ne sont pas pour moi une perte inutile et irrémédiable? Est-ce bien vous qui pensez ainsi! Vous n'avez donc pas lu mes lettres? Ou bien vous les jetiez sur l'heure dans un abîme d'indifférence et d'oubli. Je vous en prie, ne prenez pas ceci pour un reproche, ce n'est qu'un étonnement, un étonnement qui vous comprend même autant qu'on peut le faire et qui n'existerait pas si je vous avais trouvé moins disposé à reconnaître, à exagérer en certain sens les droits de l'amitié pour me rendre toutes sortes de bons offices à l'exception du seul qui importât véritablement. Je n'ai rien dit avant dimanche, puisque c'était inutile, mais je vous en conjure, passé ce jour-là, remettez mon manuscrit, puisque vous voulez le faire, et que je puisse au moins dans une quinzaine, après le refus que j'attends, commencer véritablement mes démarches auprès des libraires. Je ne sais si Olivier viendra. Je lui écris de ne le faire qu'armé d'un stoïcisme à toute épreuve, et il en a moins que moi pour moi. La lutte contre les choses est assez grande pour qu'il soit sage de n'en créer point d'autre. »

Comment Sainte-Beuve prit-il cette lettre un peu vive? Nous n'avons pas sa réponse; il m'est donc impossible de le dire, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il remit le manuscrit d'Olivier à Buloz, qu'il le recommanda à Bonnaire, à de Mars, à toutes les autorités de la *Revue des Deux Mondes*, que Bonnaire le lut, que de Mars opina pour l'impression et qu'en fin de compte — après avoir parlé de changements à y faire, qui lui paraissaient indispensables — Buloz, sur l'avis de sa femme, le lui renvoya par Bonnaire en lui réitérant son désir d'être agréable à Mme Olivier : « Ainsi, disait Sainte-Beuve à son mari, tout ce que j'avais pris de précautions a tourné contre la réussite (1). »

Mais Olivier n'en fut pas autrement surpris, car il était philosophe et, depuis que les portes de la *Revue des Deux Mondes* s'étaient fermées sur son *Davel*, qui pourtant était et reste une très belle chose, il avait perdu sinon toute espérance, du moins toute illusion de ce côté.

Il ne s'obstina donc pas à poursuivre ce qu'il regardait comme une chimère — et, en attendant de meilleurs jours, il rentra à Lausanne, où il continua de labourer son champ, sous l'inspiration exclusive du « génie du lieu ». Mais ce champ, par un concours de circonstances inattendues, s'agrandit tout à coup dans des proportions telles qu'il dépassa les limites du canton et devint toute une province, toute la Suisse française. Depuis quelques années, Olivier collaborait assez régulièrement à la *Revue Suisse* que l'imprimeur Ducloux avait fondée à Lausanne et dont Charles Secretan était le principal rédacteur. En 1843, il s'en rendit propriétaire et, durant trois ans, il lui

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, lettre du 5 mai 1842.

consacra tout son temps, toute son intelligence, toute son activité. Pourquoi trois ans seulement, allez-vous dire? Parce que la malchance, qui poursuivait Olivier partout, voulut qu'en 1845, au moment où il allait cueillir les fruits de son travail, une révolution moitié politique et moitié religieuse éclatât à Lausanne, qui bouleversa tout le canton et jeta sur le pavé tout le personnel enseignant de l'Académie. Si bien qu'on vit cette chose cruelle et qu n'était pas encore arrivée depuis le temps de la Réformation : on vit des fils de réfugiés français obligés à leur tour de chercher un refuge en France.

Olivier fut de ce nombre. Après avoir transporté sa revue à Neuchâtel, il la vendit et, sur les conseils de Sainte-Beuve, qui, pendant ces trois années de lutte, avait été son très dévoué collaborateur, il vint s'installer à Paris avec toute sa famille. Le rêve de Mme Olivier était enfin exaucé, mais elle n'était pas au bout de ses peines. Sainte-Beuve aurait voulu qu'Olivier se fît, à côté de lui, une place à la *Revue des Deux Mondes*, dans le genre de celle que Lèbre y avait prise.

Déjà, en 1844, à la suite de l'insertion de son premier article dans la revue de Buloz, il écrivait à sa femme :

« L'article d'Olivier est très bien et lui a fait ici beaucoup d'honneur ; sa place est prise, il faut la garder et l'étendre, Buloz a dû lui écrire. Olivier a bien fait de lui envoyer des détails sur l'affaire du Valais. S'il peut venir un jour pour quelques semaines ici, il assurerait de plus en plus sa relation, mais la voilà bien nouée. Son style si fin, si ingénieux, si artiste n'a besoin pour nous que d'une chose : un peu plus d'espace et un tissu moins *dru*, éluder et éclaircir. Il aura tout dès lors... Cette collaboration et la *Revue Suisse*, le voilà inviolable (1). »

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

Et quelque temps après, pour le décider, Sainte-Beuve était revenu à la charge, en disant qu'à eux deux, lui et sa femme, ils pouvaient très bien avec leurs seules forces se faire à Paris une situation égale à celle qu'y occupaient M. et Mme Emile Souvestre.

Et, en effet, la femme qui avait écrit la nouvelle intitulée *l'Honneur de famille* (1), la notice sur Mme de Charrière, et qui devait un peu plus tard écrire l'article sur *Caliste* comparée à *Manon Lescaut* et à *Leone Leoni*, de George Sand (2), était autre chose et mieux qu'un bas-bleu. Mais j'ai déjà dit que Mme Olivier, toute occupée de son ménage, ne faisait de la littérature qu'à ses moments perdus, et elle n'en avait guère. Olivier ne pouvait donc pas compter de ce côté-là sur elle.

Quant à lui, il était tout prêt à donner les coups de collier nécessaires. Et il se mit tout de suite à l'œuvre. Malheureusement Buloz, tout en lui témoignant beaucoup d'intérêt, beaucoup d'égards, commença par refuser sa copie, sous un prétexte ou sous un autre. Or, il fallait vivre, et ce n'est pas avec les promesses plus ou moins vagues du directeur de la *Revue des Deux Mondes* qu'il pouvait nourrir sa femme et ses enfants. Sainte-Beuve, quoique préoccupé de cette situation, n'avait pas l'air de bien la comprendre ou, plutôt, il en rejetait la responsabilité directe et immédiate sur le manque de décision de son ami ou, ce qui revenait au même, sur son peu de confiance en son talent (3). Un jour qu'il était allé faire visite

(1) Sur *l'Honneur de Famille*, lire les lettres que Sainte-Beuve écrivait à Mme Juste Olivier le 15 novembre et le 15 décembre 1838, dans sa *Correspondance inédite* avec elle et son mari.

(2) Sainte-Beuve a reproduit cet article de Mme Olivier à la suite des *Lettres de Lausanne* dans l'édition de *Caliste* publiée par lui chez Jules Labitte en 1845. On le trouvera à l'appendice du présent volume.

(3) Sainte-Beuve lui écrivait à ce sujet à la fin de l'année 1845 : « ... Pour quoi cette vie littéraire d'ici (depuis que je vous connais) vous a-t-elle ins-

à Mme Olivier, il s'oublia jusqu'à se répandre devant elle en paroles désobligeantes pour lui. Mme Olivier ne se contenta pas de les relever avec vivacité, elle eut le tort de les répéter à son mari. Comme ils s'étaient déjà contrariés quelques jours auparavant au sujet d'une chronique de la *Revue Suisse* qui, par certaines critiques, pouvait laisser deviner la main de Sainte-Beuve (1), cet incident ne fit que les exciter davantage les uns contre les autres. Il y eut bouderie et puis échange de lettres où chacun fit voir en plein son caractère. C'est même à cause de cela que je crois devoir publier ces lettres ici. De la sorte, le lecteur aura toutes les pièces du procès sous les yeux.

Voici d'abord la lettre de Mme Olivier :

« 26 janvier 1846.

« Vous savez, mon cher Sainte-Beuve, que je suis très orgueilleuse, aussi orgueilleuse que capable de réelles et profondes amitiés ; donc, aussi longtemps que j'ai pensé souffrir seule d'une si grande indifférence de votre part, tout à coup mise à la place de sentiments que je regardais comme sacrés, j'ai souffert en *Romaine*, sans mot dire. Je n'aurais même peut-être jamais rien dit si, là

piré un mélange d'attrait et d'effroi ? Croyez que rien de ce qui vous touche ne m'a été indifférent et que j'ai tout observé à cet égard. Vous avez besoin de Paris, vous vous en êtes sevré de peur de l'aimer, la destinée vous en rapproche, et vous ne l'avez abordé que sur la défensive, vous faisant à vous-même des difficultés, au lieu d'y entrer franchement comme vous le pourriez, plume en main. » *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

(1) On sait que, de 1843 à 1845, Sainte-Beuve collabora secrètement à la *Revue Suisse* où ses chroniques parisiennes étaient très remarquées. Mais pour dépister les chiens il ne fallait rien laisser passer qui pût le trahir ; aussi dans beaucoup de ses lettres à Olivier trouve-t-on cette mention : « ceci pour vous seul. » Or, quand parut *Carmen*, Juste Olivier, qui trouvait « au fond de cette œuvre quelque chose de profondement mauvais », ne crut pas devoir le dissimuler et le dit d'autant plus franchement que Sainte-Beuve, avec qui il en avait causé à table, n'en avait pas lui-même bonne opinion. Pourtant Sainte-Beuve fut très contrarié de cet article qui n'avait pas été concerté entre eux et qui, d'après lui, était de nature à le découvrir.

même, dans cet instant, une idée ne me saisissait, que tant d'affection (si vous en aviez) ne se dissipe pas comme un rêve au matin, des relations si douces et si intimes ne peuvent pas se rompre sans faire mal aussi bien à vous qu'à moi ; lors même que vous en avez conservé la part suprême, l'amitié d'Olivier. Vous seul savez si je me trompe. Mais si, en effet, mon amitié vous manque, la vie est-elle assez douce, assez riche pour qu'on en dédaigne les biens les plus désirables et les plus consolants ? Venez donc si vous pouvez me comprendre ; nous sommes trop amis malgré tout pour avoir des égards et des politesses. Je prendrai votre visite comme un serrement de main. »

Sainte-Beuve, en d'autres temps, aurait pris un fiacre et se serait rendu à l'invitation de Mme Olivier. Il se contenta de lui envoyer la réponse suivante :

« Ce 27 janvier 1844.

« Votre lettre m'arrive dans un jour où j'ai passé quatre heures à l'Académie à entendre des discours et où j'ai à commencer un article qui doit paraître le 1er (1). Elle est la bienvenue malgré tout, mais je ne puis y répondre comme je le voudrais, en allant à vous. Il est vrai que j'ai été blessé ; vous m'avez (ou peut s'en faut), en redisant des paroles vives qui m'étaient échappées, brouillé avec un ami ; de plus, il ne m'a pas été possible d'entrer dans une explication ultérieure à ce que je vous avait dit ; *il* a répondu le lendemain par une lettre qui n'avait aucun à-propos, et, à la lettre que je *lui* ai écrite, c'est *vous* qui avez répondu en me signifiant d'une manière polie mon congé. J'ai gardé les lettres, je les ai relues ; forme à part, c'en est le fond.

(1) Il s'agit du compte-rendu de la réception d'Alfred de Vigny à l'Académie française, qui parut, en effet, le 1er février 1846.

« Dans les idées que j'ai des femmes, elles ne doiven jamais brouiller ensemble deux hommes qui n'ont pa de très fortes raisons pour cela ; elles ne le doiven jamais.

« J'ai été blessé que vous l'ayez fait. Votre mari étan ce qu'il est et ne voyant que par vous, il m'est deven impossible d'avoir un éclaircissement à fond avec lui, i aurait fallu vous nommer et il ne l'aurait pas souffert d'ailleurs, à moi-même, cela ne m'eût pas convenu.

« En un mot, je me suis trouvé avoir blessé non pas un ami ou une amie pris à part, mais un ménage — u ménage uni — dans ce cas-là, j'ai dû m'effacer ; — quan un arbre élevé, qui plane, est frappé de la foudre et prê à casser, celui qui a sa chaumière auprès prend la hach et l'abat. J'ai dû essayer de faire ainsi durant les jours d congé qui m'avaient été faits et qui ont duré une semaine. On fait de l'ouvrage en huit jours quand on est arden et qu'on souffre. Je me suis retrouvé ensuite avec Olivie comme avec un ami avec qui on est embarrassé et lui de même. Avec vous il sera difficile que je retrouve jamais confiance.

« J'apprécie vos hautes qualités, notre affection d'autrefois; je n'ai pu comprendre la facilité du sacrifice avec laquelle vous rompiez (car c'était rompre). Vous m'assurez aujourd'hui qu'il n'en est rien, et je vous crois. Quant à moi, je courrais à vous si je le pouvais matériellement ces jours-ci.

« J'irai quand je serai libre, le mieux sera de parler d'autre chose; le temps seul peut redonner quelque consistance à ce qui a reçu un coup si imprévu. Ma sensibilité n'est pas assez riche pour éprouver de ces pertes impunément, il lui faudra faire désormais bien des économies pour réparer. Si vous voulez bien m'y aider, peut-

être y parviendrai-je. Adieu. Je ne puis me relire tant mes yeux sont fatigués.

« Adieu encore (1). »

Evidemment, Sainte-Beuve avait été profondément blessé de l'attitude de Mme Olivier à son égard, et je ne comprends pas que cette lettre, si amère qu'elle soit, lui ait laissé à elle une impression « d'injustice et de légèreté ». Ce sont, en effet, les termes dont elle se servira pour la qualifier en l'envoyant quatre jours plus tard à son mari qui était à Lausanne. Quand on prend si facilement son parti de la rupture avec un ami de dix ans, on ne doit pas s'étonner que cet ami, malgré son indifférence apparente, en éprouve de l'amertume et du chagrin. Or, il n'y a pas de doute possible sur ce point, quoiqu'elle ait dit le contraire à Sainte-Beuve, Mme Olivier avait eu bel et bien la velléité de rompre avec lui, et ce n'est que pour être agréable à son mari qu'elle s'était résignée à lui tendre la main. Et voici ce qu'elle écrivait à Juste Olivier après mûre réflexion :

« 1er février 1846.

« Tu comprendras aisément par les incluses ce que j'ai fait pour te faire plaisir. J'ai fait un effort subit et violent pour croire à des sentiments *humains* chez Sainte-Beuve, et je lui ai écrit, sans peine, dans cette disposition toute bonne et toute prévenante. Tu liras ce qu'il m'a répondu et tu comprendras la pénible impression de cette amertume, de cette rancune, de cette injustice et de cette légèreté. Quoi qu'il en soit, je ne puis me repentir d'une démarche que j'ai faite pour toi, et j'accepte comme une preuve d'amour à te donner cette désagréable reprise

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

d'un commerce désormais sans confiance, sans charme et sans illusion. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour dissimuler et parer cette ruine (1). Je jouirai du moins d'une chose, c'est de savoir à quel point Sainte-Beuve se trompe quand il croit que tu subis mon influence et que tu cèdes à mon action; car, ici, c'est moi au contraire qui, comme bien souvent, sans que cela paraisse aussi évidemment, c'est moi qui agis et qui veux agir pour toi, contre toutes mes convictions et impressions. Jamais, pour aucune autre cause au monde, je ne me serais exposée, connaissant l'homme, à être traitée de nouveau comme une petite fille ou comme une femme tracassière, Maintenant c'est fait. Garde-toi bien d'y rien changer, d'avoir même l'air de le savoir, si tu écris et si l'on t'écrit. C'est bien pour le coup que l'on m'accuserait sans merci... »

Heureusement que Juste Olivier était moins « orgueilleux » et plus conciliant que sa femme. Comme il aimait beaucoup Sainte-Beuve et qu'au fond, en dépit de certaines apparences, il savait qu'il était payé de retour, il se dit, en rentrant à Lausanne, quand il fut seul et qu'il examina froidement la situation, que la sagesse était de « le prendre tel qu'il était, avec ses défauts d'artiste, de critique et de célibataire, avec sa vivacité ardente, son obstination, sa rudesse, sa fougue, son inflexibilité fébrile et passionnée; qu'en l'y aidant un peu on le ramènerait aisément à un cours paisible et naturel (2) », — et ne

(1) Il faut croire qu'elle y réussit assez bien et que la reprise de leurs relations ne fut pas sans charme, puisqu'elles se prolongèrent jusqu'à la mort de Sainte-Beuve. Mais tout cela était écrit sous l'empire de la colère et des déceptions qu'avait éprouvées Mme Olivier, en constatant que Sainte-Beuve, qui leur devait tant, ne faisait rien pour eux.
(2) C'est ainsi qu'il s'exprimait dans une lettre adressée à sa femme.

pouvant se décider à rompre, il lui adressa la lettre qu'on va lire.

« 2 février 1844.

« Mon cher ami,

« Voilà quinze jours que je suis de retour à Lausanne, quinze jours qui me semblent déjà de longs mois et pendant lesquels j'ai dû me rappeler très souvent notre amicale gronderie sur ma disposition à me faire des idées noires sans fondement, pour ne pas trop penser que malgré votre promesse vous ne m'écrivez point. Puis, je me remets aussi devant les yeux tout ce monde de billets qui vous assiègent de tous les coins de Paris chaque matin et dont vous m'avez montré le coffret la dernière fois que je vous vis. Mais ce sont là toutes mes consolations, et je vous aime trop, je crois toujours trop à notre vieille et simple amitié, malgré la tristesse dont des malheurs trop réels m'ont frappé, pour qu'elles suffisent à me tranquilliser. Je vis d'ailleurs dans une solitude si remplie de si pénibles souvenirs et de perspectives si peu agréables que je m'imagine toujours qu'un mot de vous va venir m'y chercher. Mais surtout, comme j'en sortirais bien en vous suivant par la pensée chez Mme Olivier, vous ou du moins une lettre de vous ! Car vous ne vous écrivez même plus !

« Voyons, cher ami, pour moi, pour notre passé, pour notre avenir d'âme et de cœur à tous deux, faites un effort ! Oubliez donc, elle et vous, qu'elle a ressenti trop vivement votre vivacité ! Elle était faible, souffrante, convalescente à peine ; je la retrouvai en rentrant toute en larmes, dans une nouvelle crise de son mal ; c'est là surtout ce qui m'a fâché ; si j'en ai accusé d'autres, ce mouvement de colère, aveugle peut-être, vous prouve du moins que je songeais surtout à la peine que je vous

avais faite, à ce qui en avait été l'occasion, et non point à vous accuser. Maudite rencontre de deux esprits irascibles, car vous l'êtes également l'un et l'autre, ne vous déplaise! et ne faut-il pas que ce soit moi qui en aie été le sujet, moi, le plus débonnaire des hommes et à qui ni mortel, ni mortelle ne devrait faire de la peine, car c'est vainement une cruauté! Songez aussi à l'état d'angoisse et de douleur presque égarée où venait de nous mettre la révélation de tout ce que pouvait attendre Arnold (1), ce que nous apprenions pour la première fois, tandis que vous et nos amis qui aviez eu l'amitié de nous le cacher, le saviez depuis longtemps.

« Enfin, j'aurais tort et je serais bien malhabile de revenir sur tout cela, si je n'aimais pas cent fois mieux vous montrer que j'ai gardé toute ma confiance en vous, en votre esprit et en votre cœur. Pardonnez-moi donc la peine que je vous ai faite, ce que j'ai pu vous écrire qui a pu vous blesser, et recommençons une amitié encore mieux éprouvée après cette secousse, et que nous saurons mieux ménager.

« Il devient de plus en plus probable que je retournerai à Paris, peut-être même plutôt que je ne le comptais. C'est ici une démoralisation politique et morale qui ne fait que s'accroître, et contre laquelle nous autres ne pouvons rien, car tout ce qui n'est pas pleinement au nouvel ordre de choses n'a plus au pays nul écho, et n'en reprendrait que dans un grand malheur national : je ne désire certes pas, pour ma part, le retrouver à ce prix. Quant à mes vues sur Paris, l'affaire de la librairie pourrait se renouer avec Ducloux, qui est toujours ici, et qui voudrait autant d'une association avec moi qu'il

(1) Son fils malade.

ı'en veut pas avec Delay. Mais je ne sais pas si nous ourrons marcher de conserve, quoique, nous étant toujours aimés et appréciés, nous nous soyons retrouvés ans y penser très bons amis ! Je vous assure que je uis aussi très disposé à faire à la *Revue des Deux Mondes*, ou ailleurs, ma petite part du groupe avec vous du nieux que je pourrai m'y essayer encore, et sans me écourager de commencements qui, je l'ai toujours compris, ne peuvent être que longs. Enfin, mon ami, l'essentiel est que vous m'aimiez alors même que vous trouvez ue je fasse fausse route, et que cela vous met en colère ontre moi, mais pour moi. Songez qu'il y a des gens, t je suis malheureusement de ce nombre jusqu'ici, pour esquels il est aussi difficile de se tenir debout que pour 'autres de marcher et d'avancer vers le but. Quant à ous, ne me dites pas que vous vous sentez *alourdi* : out ce que vous avez écrit depuis une année montre rop d'activité, de libre possession de vous-même et de râce, pour que vous en soyez cru sur parole; vous émentez trop bien à l'instant par les faits.

« Voilà Berne sens dessus dessous, et avec une constituante cantonale « corps franc ». Ainsi mon fameux travail diplomatique, s'il ne valait rien comme article, se rouve pourtant vérifié au fond dans une de ses principales conclusions. Je n'étais pourtant pas si pasteur que Buloz le croyait bien.

« Les pauvres Buloz, les voilà aussi avec une très rande épreuve! dites-leur bien, je vous prie, toute la art que j'y prends. Je suis trop dans le cas du *non ignarus mali* pour dire cela comme un vain compliment de ondoléance.

« Si vous aviez voulu m'envoyer quelques lignes sur 'affaire du Conseil royal ! Songez que je n'y entends

rien ou pas grand'chose. Je suis toujours dans la craint de vous faire de la peine sans le savoir avec cette *Chroni que* que je ne puis quitter, car la *Revue Suisse* est dan un moment de crise, avec tous ces pasteurs abonnés qu risquent maintenant de mourir de faim (1).

« D'ici, je puis avoir aisément des épreuves, et vou seriez imprimé comme sous mes yeux, sans la moindr faute, je vous en réponds. Vous ne m'enverriez que c que vous voudriez, et sur les points qui, pour les per sonnes ou pour la cause, pourraient vous tenir au cœur Notre tort à tous deux a été de nous persuader, moi pa nécessité, il est vrai, que je pouvais rédiger à moi seu ces points-là, même avec vos indications. C'était s'ex poser à coup sûr à ce qui est arrivé. Je ne me hasarde du reste, de revenir là-dessus que pour vous montre combien dans tous les sentiers mon désir de cœur es toujours de cheminer avec vous ; mais je n'ai pu sup porter l'idée que ce fût de moi que vous y vinssent le épines. »

Cette lettre était trop cordiale pour ne pas produir son effet, et d'ailleurs Juste Olivier venait d'enfoncer un porte aux trois quarts ouverte d'avance : elle le fut tou à fait quand, le surlendemain, Sainte-Beuve reçut d Lausanne le petit billet que voici :

« Mercredi, 4 février.

« En même temps que je vous envoyais hier ma lettr écrite de la veille, j'en recevais une de Mme Olivier qu me dit qu'elle s'est décidée à vous écrire, et que vous lu avez répondu et que vous lui annoncez votre visite. Merci à tous deux. Mme Olivier a prévenu mon secret et

(1) Les pasteurs vaudois avaient démissionné, à la suite de la révolution de 1845, pour ne pas accepter la Constitution proclamée par M. Druey.

bien vif désir, mais comme c'est une chose où le libre mouvement du cœur est tout, je m'étais défendu de le lui exprimer. Encore une fois, merci à tous deux, et que j'aie la joie de vous retrouver près d'elle pour me recevoir comme par le passé. Croyez qu'en toute chose, même en amitié, les orages peuvent avoir un bon côté.

« Votre dévoué,

« J. Olivier. »

Le mot final de cette lettre me rappelle ce que Victor Hugo écrivait un jour à son amie Juliette Drouet : « Il n'y a de nuages que dans le ciel et dans l'amour! »

Dans le ciel, ajouterai-je, ils amènent une pluie souvent bienfaisante; dans l'amour, ils se terminent généralement par des larmes, et nous savons que, lorsqu'elles coulent, elles ne se trompent pas.

A peine avait-il reçu le post-scriptum de Juste Olivier que Sainte-Beuve alla voir sa femme qu'il trouva « les mains dans l'eau de savon, lavant une dentelle (1) » — ce qui les fit rire tous deux... et acheva de les désarmer. Et je suppose que le billet suivant, bien que non daté, se rapporte à cette réconciliation :

« De telles querelles sont douces, lui écrivait-il, la vôtre, vous l'avouerai-je, ne m'étonne pas. Hier je me suis reproché à un certain moment de ne pas vous avoir mieux marqué combien j'étais touché et heureux de votre témoignage. Le visage et la voix, non le cœur, m'y ont manqué. Le fait est que j'ai été seulement souffrant de corps et triste, de cette tristesse inévitable qui est la couleur des cieux à certains jours, et qui n'était pas faite pour s'éclaircir en face de votre souffrance persistante. Ce que vous me dites aujourd'hui doit la dissiper avec

(1) Lettre de Mme Juste Olivier à son mari.

tout son nuage. Ce qui en paraîtra ne sera plus qu'u rhume de cerveau. S'il en restait quelque chose au fond après de si bonnes paroles de vous, ce serait un tort, c serait une preuve que je suis un peu indigne, ce dont j vous ai prévenue; mais vous m'avez promis de ne pa m'être moins amie pour cela, et il y a encore pour mc quelque chose de doux à penser que l'âme amie est géné reuse et vaut mieux (1).

« S.-B. »

III

Voilà donc la paix rétablie entre le ménage Olivier e Sainte-Beuve. Il y aura bien encore de loin en loin de discussions entre eux, et même à un certain moment au début de l'Empire, une brouille ou plutôt un refroi dissement qui se traduira par une abstention de rap ports complète, sans pourtant qu'il y ait rupture, mai ils se retrouveront toujours avec plaisir, et il suffira qu'O livier fasse un pas vers Sainte-Beuve, pour que celui-c revienne, la main tendue.

Cependant, il fallait aviser aux moyens de vivre à Paris — ce qui n'était pas facile, avec la timidité nativ d'Olivier et les goûts plus littéraires que pratiques de sa femme. Après avoir essayé de différentes choses, ils pri rent leur courage à quatre mains et s'établirent maîtres de pension. Comprenons-nous bien : leur pension n'était n un hôtel ni une école, c'était une chose mixte et qui tenai des deux. Olivier ayant entendu exprimer mainte fois de-

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

vant lui le regret qu'il n'y eût pas, à Paris, une maison de famille où les jeunes gens de la Suisse romande pussent achever leurs études en toute sécurité, comme s'ils avaient été dans leur canton, près de leurs parents, l'idée leur était venue de donner corps à ce désir, et ils avaient loué sur la place Royale, à deux pas de chez Victor Hugo (1), un appartement double, pour recevoir sous leur toit, à des prix raisonnables, des pensionnaires adultes de leur pays. En même temps, pour les aider à supporter les frais de leur première installation, Olivier collabora régulièrement au *Semeur* et à *l'Espérance* et fit, dans une école libre, un cours de littérature à des demoiselles de bonne maison.

Sur ces entrefaites, 48 éclata, qui traversa une fois encore tous leurs projets et, du même coup, fit à Sainte-Beuve des loisirs inattendus. Comme ils n'avaient aucune confiance dans la République de Lamartine, ils songèrent d'abord à se réfugier tous ensemble dans celle de Washington. Agassiz, qui s'y trouvait à ce moment-là et qu'Olivier avait pressenti, les encouragea fortement à l'y rejoindre. « On vit ici, leur disait-il, et l'on apprend à y vivre de toutes ses facultés. Ne regardez ni en arrière, ni à côté de vous ; les ruines qui vous entourent pourraient troubler la perspective. Venez prendre part à l'élan qu'ont reçu dans ce pays les sciences, les lettres et les arts. En y apportant votre tribut, vous recueillerez des fruits dont on sème seulement les germes en Europe ; vous apprendrez à les cultiver, et, rassuré dans votre marche, vous retournerez dans la patrie riche des dépouilles d'un autre monde ; j'y retournerai alors avec vous, et le temps qui s'écoulera d'ici là nous le passerons

(1) Ils habitaient au n° 7 et Victor Hugo au n° 6.

ensemble. Je puis vous offrir pour le moment un asile arrivez avec armes et bagages tout droit chez moi à Cambridge (1). »

Certes, l'offre était tentante et plus d'un l'aurait acceptée. Cependant, ils la déclinèrent, Sainte-Beuve à caus de sa mère, qui avait quatre-vingt-quatre ans et dont i craignait d'avancer la fin en s'en allant si loin d'elle Olivier et sa femme à cause des aléas que, malgré tout présentait un pareil voyage ! Et la suite des événement leur donna raison. Peu de temps après, en effet, Olivie trouva l'emploi de son talent dans l'école d'administratio que la République venait d'adjoindre au Collège de France et Sainte-Beuve fut nommé, sur sa demande, professeur de littérature à l'Université de Liège, à la surpris générale, car il avait négocié cette affaire dans le secre le plus absolu, n'y mettant que ses amis de la plac Royale.

« Chère Madame, écrivait-il à Mme Olivier le 30 (juille ou août) 1848, je trouve votre lettre en arrivant de Bruxelles. Rien n'est fait encore, mais tout est mûr. Dès qu'i y aura une *solution* vous serez la première informée. Jusque-là, chut ! Je suis revenu fatigué et même un pe malade; aussi je ne pourrais vous aller voir. J'ai à garder la chambre le plus possible (2). »

Que si vous me demandez pourquoi Sainte-Beuv entourait ses démarches de tant de mystère, je vou répondrai qu'il était sur le point de résigner ses fonction de bibliothécaire à la Mazarine, et qu'en homme pruden il voulait être fixé du côté de Liège avant d'envoyer s démission.

(1) *Œuvres choisies de Juste Olivier*, p. CLX.
(2) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

Il n'attendit pas longtemps. Le 2 septembre 1848, à heures du soir, il mandait à Mme Olivier.

« Chère Madame,

« Ma nomination pour Liège est signée, et j'envoie a démission. Veuillez prévenir à l'instant M. Souvestre.

« Je suis tout à vous et aux vôtres (2). »

J'ai raconté au volume précédent toutes les péripéties u séjour de Sainte-Beuve en Belgique. Je n'y reviendrai onc pas.

Cependant, je croirais diminuer l'intérêt de ce chapitre faire tort aux vrais sentiments que Sainte-Beuve avait our les Olivier, si je ne rappelais pas ici, en quelques lies, les lettres désolées qu'il leur écrivit pendant l'année 'il passa à Liège. Un proverbe dit que les absents ont ujours tort, et un autre ajoute : loin des yeux, loin du eur ! Il faut rendre cette justice à Sainte-Beuve qu'il fit entir ces deux proverbes chaque fois qu'il voyagea hors France, — d'où il est permis de conclure que chez i le fond valait mieux que la surface. Il avait beau chanr d'idées, les variations de son esprit n'entamaient que fficilement son cœur. Quand il s'était donné pour de on, il avait mille peines à se reprendre même envers ux qui lui avaient manqué ; à plus forte raison, quand avait affaire à des amis fidèles. C'est pour cela que, dans utes les circonstances pénibles ou douloureuses de sa e, il se tournait du côté des Olivier. Il avait gardé de n séjour à Lausanne un souvenir si doux, que l'accueil oid qu'il reçut à Liège lui parut plus froid encore. Aussi ec quel empressement il revint à Paris, quand son cours t terminé ! Mais il était à peine revenu qu'il était frap, coup sur coup, dans ses plus chères affections. Au mois

1) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

de mars 1850, il perdait Mme d'Arbouville ; au mois d
novembre de la même année, il perdait sa mère. C'e
alors que l'amitié de nos Lausannois lui sembla bonn
Mme Olivier, surtout, se multiplia pour adoucir son ch
grin. Il habitait, depuis son retour de Liège, chez le do
teur Paulin, rue Saint-Benoit; dès que la maison de
mère fut en état de le recevoir, il y transporta ses p
nates errants, Mme Olivier lui procura une bonne dome
tique qu'elle avait sous la main; et le billet suivant, da
du 16 octobre 1851, témoigne qu'il voulut planter la c
maillère avec ses amis de Lausanne :

« Cher ami,

« Serez-vous assez bon, vous et Mme Olivier, pour q
je puisse compter sur vous à dîner pour samedi
6 heures 1/2. Dites vous-même si 6 heures 1/2 ét
trop tôt. Vous serez reçus sans façon aucune, il y au
Des Guerrois. Je voudrais que le petit nombre d'ustensi
et de vaisselle que j'ai pût permettre de vous deman
d'amener un de vos enfants, mais un autre jour no
demanderons à Mme Olivier d'amener Thérèse, e
Olivier, Arnold. Aujourd'hui c'est le premier petit dî
que j'essaie depuis la restauration de la petite maison

« A vous de cœur.

« Ste B. (1). »

Hélas ! on a bien raison de dire que l'homme prop
et que Dieu dispose. Arnold était atteint d'un mal
curable. Un jour du mois d'avril 1852, son père,
lieu de l'emmener dîner chez son parrain, le conduisit
cimetière — ce qui acheva d'attrister Sainte-Beuve.

« Mon cher ami, écrivait-il alors à Juste Olivier

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Bertrand.

ıvais déjà par Veyne le triste et douloureux état de ce auvre enfant. Les paroles ne sont rien pour consoler es douleurs comme celles que Mme Olivier et vous ressentiez depuis déjà longtemps à son sujet; vous n'en vez aujourd'hui que la dernière et la plus cruellement ttendue. J'y prends bien part, mon pauvre ami. Vos raies consolations sont dans vos croyances, dans vos onnes croyances; elles sont aussi pour Mme Olivier et our vous dans la vue et l'affection de ces beaux et harmants enfants qui vous entourent et qui, sans faire ımais oublier leur frère, vous permettront d'y penser ıns ressentir le vide et la stérilité des douleurs soliıires. Dites à Mme Olivier mes amitiés bien émues, et royez-moi, mon cher ami, tout à vous de cœur.

« Sainte-Beuve. »

A cette époque Juste Olivier, en dehors des leçons u'il donnait à ses jeunes pensionnaires de la Suisse omande, exerçait les fonctions de correcteur chez son ompatriote Ducloux qui, chassé comme lui de Lausanne ar la révolution de 1845, avait monté une imprimerie Paris. Et Sainte-Beuve ne perdait aucune occasion de servir. Déjà, en 1850, quand le gouvernement eut imaıné de faire pour les ouvriers des lectures du soir et que ıste Olivier eût été nommé un des lecteurs titulaires, ainte-Beuve, qui avait concerté avec lui le programme e ses lectures (1), en prit texte pour faire son éloge (2).

(1) « Je veux l'entendre à sa première lecture, écrivait-il à Mme Juste ivier. J'ai à causer avec lui sur ses lectures. N'a-t-il pas un programme liste des *cours* et des *noms* des professeurs ? Pourrait-il me procurer e affiche ou m'indiquer la date du journal où je les trouverais? J'ai à re là-dessus un article prochain et c'est sur lui que je compte pour m'onter. Je verrai aussi M Souvestre. Quand Olivier fait-il sa première lecre? « (*Correspond. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olier.*)

(2) « Quel grand et bel article, si sympathique et si judicieux, vous avez

Et comme il n'avait encore rien dit, la plume à la main du poète des *Deux Voix* et des *Chansons lointaines* malgré l'admiration qu'il professait pour lui, il s'acquitt de ce devoir dans un des *Lundis* qu'il consacra au mou vement poétique en 1865. Preuve dernière qu'à cett époque, malgré les changements que sa nomination d sénateur avait apportés dans la vie publique et privée d Sainte-Beuve, leur amitié tenait toujours. Elle était mêm en quelque sorte plus tendre. Ils se voyaient plus sou vent. Quant ce n'était pas rue Montparnasse, c'étai place Royale ou bien encore rue Contrescarpe-Dauphine chez Magny, au dîner de quinzaine dont Sainte-Beuv avait été l'un des fondateurs et dont il était resté, ave Juste Olivier, un des convives les plus assidus.... Et alor même qu'ils auraient cessé de se voir, ils auraient toujour gardé l'un pour l'autre un sentiment assez fort pour con jurer l'oubli. Sainte-Beuve, je l'ai dit ailleurs et je tien à le répéter ici, parce que le secret de cette amitié d trente-deux ans est là, Sainte-Beuve n'avait trouvé dan sa vie qu'un foyer qui, par la douceur et l'intimité d l'accueil, lui rappelât la maison paternelle : c'était celu des Olivier à Lausanne (1).

Quand il vint s'y asseoir en 1837, il avait au cœur un blessure si profonde que, mal pansée, elle pouvait êtr mortelle. Mme Olivier le soigna si bien qu'il guérit. D

consacré à nos *Lectures !*... J'ai bien remarqué que votre plume m'a cher ché et distingué dans le nombre plus que je ne mérite et qu'elle m'a *touch* comme vous disiez, même trois fois, toujours de bonne amitié. Vos conseil ne nous seront pas moins utiles que votre secours... » (*Lettre* de Just Olivier à Sainte-Beuve, du 31 janvier 1850.)

(1) Il écrivait à Mickiewicz, le 28 décembre 1838, en l'engageant à accepte la proposition d'un cours provisoire qui lui était faite par l'Académie d Lausanne : « Entre tous je vous recommande comme un trésor de poési d'affection, de toutes les vertus aimables, le foyer de nos chers amis Olivie Nulle part vous ne pourriez vous appuyer plus fortement... » (*Corresp. d Sainte-Beuve*, t. I, p. 85.)

son affection quasi filiale pour le pays de Vaud. Plus rd, quand les Olivier se transportèrent à Paris, il lui mbla, malgré la différence des situations, que la pierre : leur nouveau foyer était un morceau de celle de Launne ; le cœur lui battait aussi doucement lorsqu'il franissait le seuil de leur maison de la place Royale, que rsqu'il entrait chez eux, là-bas, rue Martheray. Et us il vieillissait, plus il demeurait attaché à la terre vauise. C'était mieux pour lui qu'un pays de prédilection, était le « petit Liré », la petite patrie, celle qui nous est us douce, sinon plus chère que la grande. Il était aussi er de ses gloires locales que si elles avaient été des oires françaises. Cela est si vrai qu'en 1869, dans l'adirable étude qu'il fit sur le général Jomini et qui devait re, pour ainsi dire, son dernier chant, il trouva le oyen, à propos de M. Monnard, de tracer un portrait ı vieux Suisse si chaud, si vigoureux, si ressemblant, ıe Juste Olivier, qui était alors à Lausanne, en fut ému squ'aux larmes (1). « *Le Suisse*, y disait-il, *a un ranz ernel dans le cœur.* » Mot profondément vrai, mais qui : lui serait probablement jamais venu à la bouche, s'il en avait par lui-même senti toute la justesse. Et qui it si dans sa pensée ce n'était pas son adieu au pays : Vaud! Le 10 juillet, en réponse à une lettre de Juste livier qui l'invitait à venir s'y reposer, il lui écrivait ı'il ne le reverrait plus. Trois mois après, il rendait le ernier soupir dans d'atroces souffrances, et l'amie qui i avait tenu lieu de mère en 1837 et qui, depuis, l'avait mé comme une sœur, eut le chagrin de n'avoir pu lui rmer les yeux.

(1) Voir, à la fin de la *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et me Juste Olivier*, la lettre de Sainte-Beuve à M. Adert, directeur du *Jourl de Genève*.

CHAPITRE IV

SAINTE-BEUVE ET MADAME D'ARBOUVILLE

I. — Sophie de Bazancourt. — Arrière-petite-fille de Mme d'Hou detot, l'amie de Jean-Jacques.— Elle épouse, à 22 ans, M. Loy d'Arbouville. — Lettre qu'elle écrit, à propos de son mariage, Mme de Barante, née Césarine d'Houdetot, sa tante. — La lu de miel. — « Les oiseaux de ma femme. » — Sa mauvaise san l'oblige à quitter son mari, qui servait en Afrique. — Elle ouv un salon à Paris. — Son portrait au physique et au moral. - Ses premiers vers publiés sous le titre : *Poésies de ma gran tante*. — Stances sur Lamennais.

II. — Comment Sainte-Beuve fit sa connaissance. — Le comte Mo et les Doctrinaires. — Mme d'Arbouville et l'Académie français — Une légende d'Arsène Houssaye à ce sujet. — Sainte-Beu se prend d'amour pour Mme d'Arbouville. — Sentiment vr qu'il lui inspire. — Influence qu'il exerce sur elle. — Cette i fluence est visible dans sa nouvelle intitulée *Résignation*. - Sainte-Beuve lui lègue en 1843 son *Imitation de Jésus-Chri* — Pièces de vers qu'il a publiées sur elle dans ses Poésies co plètes. — Un pendant au *Livre d'amour*. — « Ami, ne m'aim pas ! » — *Le Clou d'or*. — Lettres d'amour de Sainte-Beuve Mme d'Arbouville.

III. — Les dernières années de cette charmante femme. — Saint Beuve quitte sa chaire de Liège, pour aller la voir à Lyon au pri temps de 1849. — Est-il vrai qu'il fut écarté par le P. Ravign de son lit de mort ? — Chagrin qu'il ressentit de sa perte. — que sont devenues les lettres qui lui furent adressées p Mme d'Arbouville.

I

Si quelqu'un pouvait nous laisser, de la femme exqui

[q]ue fut Mme d'Arbouville, un portrait en pied digne d'elle, [c]'est assurément Sainte-Beuve qui la fréquenta pendant [p]lus de dix ans, et dont elle fut, comme il l'écrivait un [j]our, la meilleure amie à cette époque (1841-1850); mais, [p]ar un scrupule qui fait honneur à sa délicatesse, il [s]'abstint de parler d'elle tant qu'elle vécut, de peur d'of[f]enser sa modestie, qui était réelle, et, quand elle mourut, [l]e chagrin qu'il ressentit de sa perte lui fit littéralement [t]omber la plume des mains. En sorte que, pour bien con[n]aître l'opinion du critique et de l'ami sur Mme d'Arbou[v]ille, nous en sommes réduits à la chercher dans les [c]ourts billets qu'il adressait de loin en loin à Collombet, [à] Baudelaire, à Juste Olivier, à Mme Blanchecotte, etc. [J]'oublie à dessein le petit roman du *Clou d'or*, dont elle [e]st l'héroïne mystérieuse et voilée.

Encore si M. de Barante, dans la notice qu'il a mise [e]n tête des *Poésies et nouvelles* de Mme d'Arbouville, [a]vait su nous rendre sa physionomie et mettre en lu[m]ière les traits saillants, l'expression vraie de son carac[tè]re! Mais non, les quelques pages qu'il lui a consacrées [s]ont, à cet égard, d'une insignifiance d'autant plus regret[t]able qu'à défaut de la palette de Sainte-Beuve il n'avait [q]u'à donner libre cours à ses souvenirs pour la peindre [a]u naturel.

Elle était, en effet, la nièce propre de Césarine d'Hou[d]etot, femme de l'historien des *Ducs de Bourgogne;* sa [m]ère Elisa d'Houdetot, mariée en 1809 au général baron [d]e Bazancourt, avait vécu pendant dix ans auprès de son [a]ïeule, la comtesse d'Houdetot, l'amie de Jean-Jacques, [q]ui l'avait adoptée et sous l'œil de laquelle elle avait été [é]levée. Mais Élisa, comme Césarine, n'avait hérité de [s]a grand'mère que l'amour des lettres. Sa mère, née de [C]éré, était une mystique, et nous verrons tout à l'heure

que Mme d'Arbouville en tenait autant que de noblesse. Sa tante, Mme de la Briche, était une mystique, elle aussi; je prends le mot dans son sens le plus religieux. C'est Mme de la Briche qui avait élevé Césarine, et l'on aura une idée de son mysticisme par la petite anecdote suivante : le jour où M. de Barante partit pour Saint-Pétersbourg en qualité d'ambassadeur (1835), après avoir entendu la messe avec Césarine dans la chapelle de Champlâtreux, elle lui sauta au cou en lui disant : « Césarine, promettez-moi de prier Dieu toujours à l'Élévation pour que vous me retrouviez. » Et Césarine, pour être plus sûre de tenir sa promesse, s'enfonça dans la lecture de sainte Thérèse et de Mme Guyon. « Je viens de lire les pages de Fénelon, écrivait-elle un jour à sa tante, je n'ai plus besoin de faire la morale aux gens. Je leur dirai : Lisez Fénelon, il parle de la religion comme je la sens; il me va bien plus au cœur que Bossuet. L'un persuade la raison et l'autre le cœur. Bossuet est une meilleure lecture pour les forts, Fénélon pour les faibles (1). »

Tel est le milieu dans lequel fut élevée Sophie de Bazancourt. Pourquoi s'étonner qu'elle en ait gardé toute sa vie, jusque dans le tourbillon du monde, le cachet particulier et l'empreinte distinctive?

Née le 29 octobre 1810, elle avait vingt-deux ans quand elle épousa M. François-Aimé-Frédéric Loyré d'Arbouville, chef de bataillon au 2e régiment d'infanterie légère, qui en avait trente-quatre (2), et voici en quels termes elle faisait part de son mariage à Mme de Barante :

(1) Cf. le t. II de nos *Derniers Jansénistes.*

(2) M. Loyré d'Arbouville était né à Paris, passage des Mathurins, cul-de-sac des Saindriers, le 26 pluviôse an VI (14 février 1798), de Michel-Marie-François Loyré d'Arbouville et de Sophie-Adélaïde-Emilie-Manégonde Le Blanc Boisricheux, mariés en 1789 à Fontenoy (Eure-et-Loir).

Garde surnuméraire des gardes du corps du Roi (légion départementale de la Seine) le 29 mars 1814, sous-lieutenant au 4e régiment d'infanterie d

« Paris, 25 novembre 1832.

« C'est à vous, chère bonne tante, que je veux apprenre la grande nouvelle de la décision de mon mariage. l y a vingt-quatre heures que mon sort est décidé pour oujours.

« Maman et moi nous sommes dans une agitation que otre cœur devinera. Au milieu de tout mon trouble il a bien quelques éclairs de bonheur, mais ce qui domine st une angoisse inexprimable. Je passe mes journées en résence d'une idée grande et solennelle et je n'ai pas ncore abordé ce qu'elle a de doux et de rassurant. Je e suis tranquille que quand M. d'Arbouville est là. Alors e m'effraye moins de ce qui est effrayant. Il est bon et a dans sa physionomie quelque chose de doux et de rave, qui promet à la fois et ce qui donne le bonheur t ce qui le conserve.

« Hier, j'étais heureuse autant peut-être que l'on peut être, quand je l'entendais dire à maman qu'il serait our elle le fils le plus soumis et le plus tendre, et quand l'a appelée pour la première fois : ma mère.

« Cette manière d'aimer tous ceux que j'aime est le noyen le plus sûr qu'il pût prendre pour toucher mon œur et je lui sais gré de m'avoir déjà si bien comprise.

« Je suis bien profondément triste de votre absence n ce moment. J'aurais eu besoin de vous entendre approuver notre choix. J'aurais eu besoin de vous entendre lire que vous aimerez M. d'Arbouville comme votre fils.

a garde royale le 23 août 1817, capitaine des gardes à pied ordinaires du orps du Roi le 6 juin 1821, chef de bataillon le 15 novembre 1826, il fut ommé lieutenant-colonel du 6e de ligne le 27 juillet 1835, colonel du 26e de gne le 15 mars 1838, maréchal de camp le 18 décembre 1841 ; il fit, de 830 à 1847, la plupart des campagnes d'Afrique, et, après avoir rempli les onctions d'inspecteur général, fut admis à faire valoir ses droits à la retraite le 25 juillet 1856. (Extrait de ses états de service communiqués par ministère de la Guerre.)

Je ne peux pas me faire à l'idée que vous n'assisterez pas à ma messe de mariage : il y a peut-être si peu de beaux jours dans la vie, qu'il est triste de n'en avoir pas un sans regret... (1). »

Le mariage accompli sous les plus heureux auspices n'en démentit aucun.

Quinze mois après, elle écrivait à Mme de Barante :

« Collioure, 1er avril 1834.

« Je mène ici une vie fort triste, les occupations de mon mari l'éloignent souvent et longtemps de moi, alors je me trouve seule dans ce pays étranger, si loin de tous ceux que j'aime, mon cœur se serre et je finis par pleurer ; pour éviter cette tristesse qui ne remédie à rien, je m'occupe le plus possible : je lis, je fais de la musique, j'écris des vers. Je crois que j'ai fait des progrès et qu'il serait même possible qu'en travaillant je parvinsse à faire quelque chose de bon. J'ai quelquefois envie de vous envoyer, pour les soumettre au jugement de mon oncle, quelques-unes de mes pièces de vers. Mais je crains d'abuser de sa complaisance et je n'ose pas ; en attendant mieux, Fritz est très fier de mes pauvres ouvrages, il les lit le plus souvent qu'il peut, et il jouit d'une manière bien aimable des compliments que l'on me fait. Mon mari est définitivement le meilleur homme du monde, je ne lui connais pas un défaut, nous nous aimons passionnément. Aussi, je vous assure que les inconvénients d'une garnison disparaissent pour moi, et mes adorateurs savent bien vite à quoi s'en tenir. On m'assure qu'à Paris on s'occupe de la nomination de Fritz. L'espérance d'un prochain avancement me soutient dans ma solitude. Je

(1) Lettre inédite communiquée par M. le baron Claude de Barante.

rme mille projets charmants pour l'avenir, car il y a emède à tout avec un intérieur aussi doux que le mien. près nous être bien désolés, nous sommes quelquefois omme deux enfants, riant pour le plaisir de rire. J'ai ans ma chambre une immense volière, c'est un petit onde où se passent en miniature tous les événements u nôtre, les uns meurent, les autres couvent, les petits aissent, etc. Fritz, qui d'abord détestait ma ménagerie, 'aime maintenant à cause du plaisir que j'y trouve : vous iriez de voir cet homme en uniforme à quatre pattes par erre arrangeant les nids, baisant les tourtereaux et tout ela parce que « ce sont les oiseaux de ma femme » !

« Il y a quelque temps, comme j'attendais une lettre ui n'arrivait pas, je dis : « Je voudrais être à demain. » ritz me répondit : « Pas moi, ce serait un jour de moins passer près de toi. »

« Adieu ma bonne tante, je vous aime de toute mon me (1). »

Cependant la vie de garnison n'allait qu'à moitié à cette me songeuse et plutôt triste, et le climat de l'Afrique, où I. d'Arbouville avait été envoyé, ne lui convenait pas du out. Pendant quelque temps elle résista de toutes ses orces à l'idée de se séparer de son mari, mais, à la fin, uand elle tomba malade, elle fut bien obligée de céder ux prescriptions des médecins. Elle revint alors à Paris, ù elle donna libre champ à ses goûts littéraires, et ouvrit n salon qui fut bientôt un des plus recherchés du faubourg Saint-Honoré (2). Ce n'est pas que Mme d'Arbouville fût précisément jolie. Sainte-Beuve disait qu'elle était

1) Lettre communiquée par M. le baron Claude de Barante.

(2) Elle habitait alors rue d'Anjou, mais elle ne tarda pas à élire domicile, place Vendôme, n° 10.

« *mieux*, et de celles qui auraient dû être belles et qu'u simple accident a voilées, mais en qui tout révèle la p mière intention naturelle (1) ». Cela me rappelle le m de Mme Dorval qui disait : « Je ne suis pas belle, je su *pire.* » Mais, évidemment, ce pire et ce mieux n'avaie pas le même sens dans l'esprit de la comédienne et da celui du critique. La beauté plu morale que physiq de Mme d'Arbouville parlait surtou âme, si l'on s' rapporte au témoignage de ceux qu t approchée (2 A trente ans, elle était restée enfant et paraissait pl jeune que son âge, peut-être parce qu'elle n'avait p encore été mère (3), peut-être aussi parce qu'elle éta poète. Rien ne conserve la jeunesse du corps comme feu sacré de la poésie — à condition pourtant que la lan n'use pas le fourreau. « Je fais de la musique, j'écris d vers », écrivait-elle à sa tante dans la lettre ci-dessus elle ajoutait qu'avec du travail, elle ne désespérait pas d faire quelque chose de bon. Elle disait vrai. Si l'on pren la peine de feuilleter son volume de poésies, on est bie forcé de reconnaître qu'à côté de pièces médiocres et q sentent trop l'imitation il y a des pièces excellentes d'un tour vraiment personnel. Naturellement, le fond d livre est religieux et catholique ; il est même, à certai point de vue, un peu trop catholique-romain, comm dans l'ode sur *les Paroles d'un croyant*. Mais il ne fau pas demander à une femme plus qu'elle ne peut donne et Mme d'Arbouville, en anathématisant Lamennais, se fa sait tout bonnement l'écho des saintes colères que ce pam

(1) *Le Clou d'or*.
(2) « C'était une belle âme captive dans une douloureuse prison, dit Vicomtesse de Janzé; sa santé l'avait faite laide; sa laideur la rendait m lancolique et sa mélancolie la rendait attrayante. » (Cf. *Etude et récits su Alfred de Musset*, p. 152.)
(3) Elle devait mourir sans enfants.

hlet célèbre avait déchaînées dans le monde catholique jusque dans la société qui ne l'était pas.

Seigneur ! vous êtes bien le Dieu de la puissance.
Que deviennent sans vous ces hommes qu'on encense
Si d'un souffle divin vous animez leur front,
Ils montent jusqu'aux cieux, en saisissant leur lyre,
Votre souffle s'écarte, ils tombent en délire
Dans les gouffres sans fond.

Pourquoi, Dieu créateur, détruisant votre ouvrage,
Du chêne encor debout dessécher le feuillage ?
Magnifique, il planait entre le ciel et nous ;
Sa grandeur expliquait la grandeur infinie,
Il servait de degrés à mon faible génie
Pour monter jusqu'à vous.

Le plus beau de vos dons est la mâle éloquence
Qui soumet par un mot un monde à sa puissance,
Sceptre devant lequel tout fléchit et se tait.
Mais le Dieu juste et bon, des talents qu'il nous donne
Demande compte, et dit au pécheur qui s'étonne :
Ingrat, qu'en as-tu fait ?

Et toi, prêtre de Dieu, qui bénit la chaumière,
Qui dit à l'étranger : « L'étranger est ton frère,
Nourris-le, s'il a faim, couvre-le s'il est nu » ;
Du Dieu qui ne voulut qu'un sanglant diadème,
Qui laissa sur la terre un agneau pour emblème,
Prêtre, que réponds-tu ?

Tu souris dans tes chants à l'orage qui gronde ;
Son tonnerre lointain fait frissonner le monde :
Il s'ébranle... et l'espoir illumine ton front.
Baissant à ton niveau le Dieu de l'Evangile,
Ta voix dans les clameurs de la guerre civile,
Ose lancer son nom !

Arrête, Dieu résiste à ton bras téméraire,
Son temple s'est ému ; des voûtes de Sainte-Pierre,
Des portiques de Rome, un cri s'est échappé...
Tandis qu'avec orgueil tu chantais ta victoire,

De ta tête tombait l'auréole de gloire ;
La foudre t'a frappé.

. . . .

Oh! rends-nous, Lamennais, le printemps de ta vie,
Tes chants que répétait ma jeune âme ravie;
Mon cœur ne s'émeut plus aux accents de ta voix;
De ton noble flambeau s'éteignit la lumière,
Et je pleure à genoux, dans mon humble prière,
Ta gloire d'autrefois!

Les poésies de Mme d'Arbouville parurent en 184 mais elles ne furent pas mises dans le commerce, c elle avait horreur du bruit et de tout ce qui sentait publicité. Elle ne les recueillit que pour les distribu discrètement dans son cercle intime; encore ne voulu elle pas les éditer sous son nom, et M. de Barante no apprend que, par un jeu de son imagination, elle attr bua ses premiers essais poétiques à un auteur dont el racontait l'histoire. « Mais en inventant, dit-il, le perso nage de « la grand'tante, » elle lui donna, peut-être inv lontairement, une sorte de ressemblance avec elle-mêm Elle la représenta dans une situation calme, dans u vie douce et sans malheur, et se complaisant toutefois une rêverie mélancolique, à une contemplation des ag tations d'un monde où elle ne se mêlait pas, à la pei ture des passions et des chagrins qu'elle n'éprouva point et dont elle faisait un thème poétique. »

Ainsi avait procédé Sainte-Beuve dans son recueil de *Poésies de Joseph Delorme*, cette rencontre toute fo tuite ne fut pas étrangère, comme on peut le croire, à l sympathie qu'il ressentit pour Mme d'Arbouville dès qu' lui fut présenté. Peut-être même fut-elle cause que, san vouloir la mystifier, mais bien plutôt pour avoir son sen timent très net et très franc sur Joseph Delorme, i

s'amusa à prolonger le jeu d'imagination dont parle M. de Barante. On raconte, en effet, qu'il ne se fit connaître à Mme d'Arbouville comme étant l'auteur de la *Vie et des Poésies de Joseph Delorme* que pour mieux justifier le jeune poète à ses yeux, car il va sans dire que, tout en goûtant certains vers, elle n'éprouva que désenchantement à la lecture de cette poésie matérialiste.

II

Quand Sainte-Beuve fit la connaissance de Mme d'Arbouville, il y avait environ trois ans qu'il était revenu de Lausanne. J'évoque ici le souvenir de ce voyage au pays de Vaud, parce qu'il marque une date mémorable à tous les points de vue dans la vie de l'illustre critique. Au point de vue littéraire, c'est à Lausanne, dans son cours sur Port-Royal, et à son retour à Paris dans ses travaux sur Fontanes, qui en furent la suite, que Sainte-Beuve dépouilla complètement le romantique ardent et quelque peu dévergondé qu'il s'était montré jusqu'aux *Pensées d'Août*. Au point de vue social et moral, c'est dans le commerce des époux Olivier, dans ses conversations avec Vinet, qu'il apprit à régler sa vie et qu'il éprouva le besoin de se ranger. Lui qui, au début des *Consolations*, disait à Ulric Guttinguer, son compagnon d'étude et de plaisir :

Non, jamais, non, l'amour, l'amour vrai, sans mensonge,
Ses purs ravissements en un cœur ingénu,
Et l'unique pensée où sa vertu nous plonge,
Et le choix éternel, je ne l'ai pas connu !

Il fut à la veille de le connaître, en 1840, et ce n'est

pas sa faute s'il ne put réaliser son rêve. On n'a qu'à lire sa lettre au général Pelletier (1) pour se faire une idée du chagrin qu'il ressentit en se voyant éconduit par celle de ses filles dont il avait demandé la main. Mais il était écrit qu'il mourrait dans la peau d'un vieux garçon. Quoi qu'il en soit, à partir du jour où il rencontra Mme d'Arbouville, on peut dire qu'il connut à la fois les deux phases successives dont parle Pascal, la phase de l'amour et celle de l'ambition.

C'est par le comte Molé qu'il lui fut présenté. M. Molé avait été poussé à ses débuts par Fontanes, qui avait rendu compte de ses *Essais* dans *le Journal des Débats* et l'avait comparé modestement à Vauvenargues, pendant que Chateaubriand, « appliquant à leur auteur ce mot du poète grec, qui résume les deux conditions considérées par les anciens comme la marque d'une éducation achevée », disait de lui dans *le Mercure de France* : « Il sied bien à un homme armé de jouer de la lyre (2). » — Le jour où Sainte-Beuve entreprit d'écrire la vie de Fontanes, il se mit tout naturellement en rapports avec les hommes du Consultat qui l'avaient fréquenté chez Joubert, ou chez Mme de Beaumont, et c'est ainsi que, de proche en proche, de Chateaubriand au chancelier Pasquier, il pénétra peu à peu dans la haute société où régnait Mme d'Arbouville. L'ambition seule le conduisait alors. Il s'était mis en tête d'entrer à l'Académie avec son livre sur *Port-Royal* (3), et il savait que les clefs de

(1) Cf. sa correspondance, t. I, p. 110.
(2) Cf. *les Correspondants de Joubert*, par Paul de Raynal, p. 315.
(3) Il écrivait en 1839 à Mme Juste Olivier : « Je ne serai pas encore de l'Académie cette fois, mais si mon volume paraît en décembre, et si vers ce temps il y a quelques vacances, il est probable que j'aurai des chances, et si mes amis du dedans de l'Académie me poussent et me font signe, peut-être alors que le grand courage me prendra pour en finir et que je me pré-

la place étaient aux mains de M. Molé et de ses amis, les doctrinaires. A tort ou à raison, Mme d'Arbouville passait même déjà pour avoir le privilège de faire les « immortels », et cela seul nous explique l'empressement que mit Sainte-Beuve à lui faire sa cour (1) ; mais bientôt, comme cela arrive souvent en pareil cas, le sentiment qui lui avait appris le chemin de la place Vendôme, où elle avait fixé son domicile, se changea en un autre, d'un ordre moins intéressé et plus intime,

J'ai parlé de la sympathie que Sainte-Beuve avait éprouvée dès le premier jour pour Mme d'Arbouville. Cette sympathie avec le temps éclata en un amour d'autant plus vif que les yeux et le manège, tout de coquetterie, de la femme qui en était l'objet, laissaient entendre qu'elle n'y était pas indifférente. Oui, Mme d'Arbouville aima

senterai. » (*Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*)

(1) Elle se croyait un peu de l'Académie, dit Arsène Houssaye dans ses *Confessions* (t. II, p. 37), parce qu'on n'y faisait rien sans elle. C'était le mot de son ami Sainte-Beuve. Aussi lui dit-elle un jour : « Voilà pourquoi vous faites tant de bêtises. » — « Elle tenta, continue Houssaye, de réhabiliter Alfred de Musset à l'eau pure : elle lui sema de fleurs le chemin de l'Académie. A tous les quarante qui venaient à ses causeries, elle dit un jour : « C'est moi qui fais les visites d'Alfred de Musset. » Il fut élu, je me trompe, ce fut Mme d'Arbouville, qui obtint toutes les voix. On ne refuse rien aux femmes, lui dit M. de Salvandy, qui avait d'ailleurs donné la croix au poète de *l'Espoir en Dieu.* »

Ainsi parle l'auteur du *41e fauteuil.* Bien que le mot qu'il prête à Mme d'Arbouville me paraisse apocryphe, je ne puis le démentir, n'ayant pas le moyen de le contrôler, mais tout ce qu'il nous raconte de l'élection d'Alfred de Musset est absolument faux. D'abord, Alfred de Musset ne fut élu qu'au mois de février 1852, en remplacement de Dupaty, et Mme d'Arbouville était morte le 22 mars 1850 ; ensuite, ce qui prouve qu'elle ne s'intéressait qu'à moitié à sa candidature, si tant est qu'elle s'y intéressât, c'est que Musset s'étant porté le 26 mars 1850, quatre jours par conséquent après la mort de Mme d'Arbouville, il n'obtint que cinq voix; et dans ces cinq voix ne figuraient ni Sainte-Beuve, ni Molé, ni Pasquier. Ils avaient voté pour Montalembert, un des concurrents de Musset; ceux qui avaient voté pour le poète des *Nuits* étaient Alfred de Vigny, Empis, Cousin, Lamartine et Victor Hugo.

Voilà comment Arsène Houssaye écrivait l'histoire! Fiez-vous donc maintenant à ses *Confessions !*

Sainte-Beuve, mais en tout bien tout honneur, hâtons-nous de le dire, quoique M. Pons ait insinué le contraire dans le livre à scandale que l'on sait (1). Et pour affirmer cette chose dont on n'est jamais sûr, à ce que dit le sage, je ne m'en fie pas seulement aux apparences, je m'en rapporte encore et surtout au témoignage de Sainte-Beuve lui-même. On n'ignore pas qu'il se vantait assez facilement de ses bonnes fortunes. Eh bien, loin de s'être flatté d'avoir possédé Mme d'Arbouville et de l'avoir compromise en vers ou en prose, ainsi qu'il le fit pour la femme d'Olympio, il a écrit longtemps après sa mort, comme pour la défendre dans l'avenir au regard de ceux qui pourraient la soupçonner d'avoir eu à son endroit un moment de faiblesse, il a écrit à une autre femme qu'elle avait été « sa meilleure amie d'alors, mais une amie qui n'a pas su l'être, hélas ! comme il le faut au cœur pour qu'il soit entièrement rempli et satisfait, heureux d'un plein bonheur, puis uniquement désolé. » Et, comme pour donner plus de poids à ce témoignage, il ajoutait : « J'avais passé l'âge de ces bonheurs qu'on ne mérite jamais, mais qu'on obtient sous le rayon de la jeunesse. Que sera-ce depuis (2) ? »

Est-ce clair ? Sainte-Beuve avait, en effet, tout près de quarante ans quand il connut Mme d'Arbouville, et si elle portait beaucoup moins que son âge, il portait largement le sien depuis son retour de Lausanne. Dans ses lettres à Juste Olivier que j'ai sous les yeux, je remarque qu'il se plaignait beaucoup de sa santé, de son manque de voix, du mal dont il souffrait à la poitrine. Cela lui

(1) *Sainte-Beuve et ses inconnues.* — C'est à tort, par exemple, que Pons a appliqué à Mme d'Arbouville la nouvelle de Sainte-Beuve, intitulée *Madame de Pontivy*, puisqu'au moment où il la fit paraître (mars 1837) Sainte-Beuve ne connaissait pas encore cette charmante femme.

(2) Lettre à Mme Blanchecotte, du 21 mai 1856, *Corresp.*, t. I, p. 214.

donnait un aspect maladif qui n'était point pour déplaire à une femme sensible et naturellement compatissante. Et, de même qu'il avait séduit la Muse inspiratrice des *Consolations* par ses airs malheureux — et son malheur était alors d'avoir perdu la foi de sa prime jeunesse, et c'est pour la retrouver qu'il filait sa quenouille au pied de la Madone du Cénacle; — de même, je suppose, il enchanta le cœur de Mme d'Arbouville par les élévations mystiques et les soupirs d'amour de son âme apaisée, consolée, Dieu sait comment !... Aussi bien, tous ceux qui l'ont fréquenté à une époque quelconque de sa vie s'accordent à dire que le charme de sa conversation faisait oublier sa laideur, et c'est une chose acquise que, si l'homme se laisse prendre par les yeux, la femme se laisse prendre par les oreilles. Comment une femme à l'âme tendre et mystique n'aurait-elle pas vibré en entendant Sainte-Beuve paraphraser à ses pieds certaines pièces des *Consolations* et des *Pensées d'août?* Autant les poésies de *Joseph Delorme*, par leur accent matérialiste, étaient de nature à froisser les sentiments religieux de Mme d'Arbouville, et nous savons qu'elle les jugea sévèrement, autant les autres étaient faites pour les flatter.

Joignez à cela que le premier volume de *Port-Royal*, paru en 1840, était l'objet de toutes les conversations dans le monde aristocratique (1), comme dans le monde

(1) Le P. Lacordaire écrivait, le 4 octobre 1840, à Mme la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin :

« Ma *Vie de saint Dominique* est sous presse. Vous l'aurez à la fin de novembre. Mme Swetchine en raffole, et je n'ose presque croire tout ce qu'elle m'en dit de bien... J'espère que cette lecture vous remettra un peu de M. Sainte-Beuve. L'histoire de Port-Royal ne ressuscitera pas le jansénisme ; M. Sainte-Beuve n'a fait que lui mettre une épitaphe en style aussi subtil que cette hérésie pouvait souhaiter... » (Cf. les *Lettres du R. P. Lacordaire à Mme la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin*, pp. 67-68) Cette Eudoxie de la Tour du Pin, qu'était-elle au marquis Aynard de la Tour du Pin qui écrivait, en 1834, un si intéressant mémoire sur *Volupté ?* (Cf. *Volupté*, appendice.)

littéraire, chez Mme de Boigne, comme chez Mme de la Briche, chez Mme d'Agoult, comme chez la comtesse Molé, où l'on rencontrait Sainte-Beuve, voire chez son ami Guttinguer, où il n'allait plus (1), et vous aurez l'explication de la sympathie et puis de l'amour que Mme d'Arbouville éprouva pour la personne de Sainte-Beuve.

M. le comte d'Haussonville, dans les quelques pages qu'il a consacrées à cette amoureuse amitié, dit que le critique des *Lundis*, à partir de sa liaison avec Mme d'Arbouville, subit littérairement son influence et qu'elle est manifeste en ses études sur Mlle Aïssé et Mme de Krudner. Je n'y contredirai point, d'autant que Sainte-Beuve a passé sa vie à subir l'influence de quelqu'un, des femmes comme des hommes. Mais ce que M. d'Haussonville n'a pas remarqué, c'est que Mme d'Arbouville subit encore plus visiblement la sienne : cela saute aux yeux dans la nouvelle qu'elle a publiée sous le titre de *Résignation* et dont le cadre, le milieu, les personnages, celui d'Ursule principalement, sont absolument jansénistes (2). Lorsque cette nouvelle parut dans la *Revue des Deux Mondes*, Buloz avait demandé à Sainte-Beuve de la présenter au public en quelques pages préliminaires. Mais Sainte-Beuve avait décliné cet honneur qui eût été pourtant un véritable plaisir pour lui, et cela par discrétion, par délicatesse, de peur sans doute de laisser poindre la flamme dont il était alors dévoré (3). Ce fut Labitte que l'on chargea de ce soin, encore Labitte prit-il un pseudo-

(1) « ... Vous savez sans doute, aussi bien que moi, écrivait Alfred Tattet à Ulrich Guttinguer, que Racine a fait une histoire de Port-Royal, — car je ne veux pas encore quitter le thème favori de Sainte-Beuve... » (Voir à l'appendice du t. I de cet ouvrage.)

(2) On trouvera cette nouvelle à l'appendice.

(3) Les affections bien vraies, écrivait-il à Juste Olivier, le 16 mars 1841, ont leur pudeur et craignent d'en trop dire devant tous. (*Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M et Mme Juste Olivier.*)

nyme pour mieux dépister les chiens, Labitte passant, à juste titre, pour être l'*alter ego* de Sainte-Beuve. Et vous allez voir jusqu'où Sainte-Beuve poussa la circonspection et la réserve. Lorsque Mme d'Arbouville se décida à publier son petit volume de nouvelles, voici en quels termes il en parla dans sa chronique de la *Revue Suisse* du 28 avril 1843 : « ... On est d'ailleurs en veine littéraire. La vente qui a eu lieu depuis lundi dans les appartements du Palais-Royal et qui finit aujourd'hui mercredi au profit de la Guadeloupe et sous les auspices de la reine, a mis en circulation dans la haute société un charmant recueil de nouvelles inédites, trois nouvelles : *Marie-Madeleine*, une *Vie heureuse* et *Résignation*, composées par une jeune femme du monde pour elle seule et quelques amis ; mais la reine l'ayant su et désiré que ce fût imprimé à l'Imprimerie royale et vendu pour cette infortune extraordinaire, il a fallu obéir. C'est pur, délicat, poétique, tout à fait touchant, fort au-dessus de ce qu'on est convenu d'appeler *distingué* en pareil genre. Les trois cents exemplaires ont été épuisés le second jour : un vrai, louable et charmant succès. » C'est tout. Sainte-Beuve, en envoyant ces quelques lignes à Juste Olivier, lui avait bien recommandé de ne pas nommer l'auteur : « L'ouvrage étant d'une personne que j'aime infiniment, ne mettez juste que ce que je vous en dis, ou rien ; — il n'y a pas de nom et ce serait contrarier la personne que de le dire (1). »

Nous sommes en 1843, année critique et climatérique pour Sainte-Beuve. Le monde où il s'est laissé entraîner par ambition et où il est resté par amour n'a point rempli son idéal : il n'est pas encore de l'Académie et il n'est pas aimé comme il voudrait l'être. Il est donc très malheureux

(1) Fragment inédit d'une lettre de Sainte-Beuve du 26 avril 1843.

et se plaint dans toutes ses lettres. C'est au point que, tout en rimant des épîtres à la comtesse Molé (1) et des sonnets à la duchesse de Rauzan (2), sans parler des vers sans dédicace qu'il adresse à Mme d'Arbouville (3), il se reprend à songer à l'infidèle qui lui a inspiré *le Livre*

(1) *Epître à la Fontaine de Boileau* (Poésies complètes de Sainte-Beuve, t. II, p. 273).

(2) Voir aussi les stances à elle dédiées (t. II, p. 421) et dont voici les premiers vers :

> Partez, puisqu'un départ est nécessaire encore,
> Puisque la guérison que notre France ignore,
> Vous rappelle en Bohême au murmure d'une eau ;
> Partez, et qu'en chemin la poussière embrasée
> Sur votre front pâli s'adoucisse en rosée !
> Que le jour ait moins de fardeau !

(3) Sainte-Beuve a fait beaucoup de vers pour elle, mais toujours par discrétion il ne les a point dédicacés. M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul possède une brochure in-8 de 29 pages, sans titre, sans date, sans lieu, sans nom d'auteur, ni d'imprimeur. Sur la première page blanche, Sainte-Beuve a signé son nom et écrit au-dessous de sa signature : « Ces vers sont de moi. » En voici le contenu : I. « Depuis longtemps je ne chante plus ; mais quand une blessure m'arrive, il m'échappe en fuyant quelques gouttes de sang sur les fleurs ; et ce sont mes seuls vers. » (*D'un poète persan*). — II, *Amie, il faut aimer* (*Poésies*, I, p. 204). — III. *Dans les coins bleus...* (*Poésies*, I, 205). — IV. *Quand votre père...* (*Poésies*, I, 207). — V. *Plus que Narcisse...* (*Poésies*, I, 208). — VI. *Rondeau...* (*Poésies*, I, 211). — VII. *Sonnet. Une soirée encore* (*Poésies*, I, 214). — VIII. *Comment chanter...* (*Poésies*, I, 209). — IX. Imité de l'ANTHOLOGIE (correction au crayon : DANS LE GOUT DE). « Ils disent que votre lèvre charmante exprime la fermeté. Mais combien elle exprime autre chose encore, même dans son repos. — Et quelle autre chose ? — Oh ! un je ne sais quoi : cela prend un nom quand vous parlez. » — X. *En vue d'elle*. « Dans l'amour même, à le prendre au vrai, et si quelque vanité étrangère ne s'y mêle, on est beaucoup plus sensible à ce qu'on y porte qu'à ce qu'on y trouve. De là vient qu'à l'instant où l'on sent qu'on y porte moins, on s'en dégoûte souvent avec un cœur fier et qu'on résiste si aisément à celui qu'on inspire. » (*Pensées morales*.) — XI. *Héroïde* (*Poésies*, I, 212). — XII. *Dans ces essors...* (La citation grecque de la note est ajoutée à la main.) (*Poésies*, I, 285). — XIII. *Sonnet. Osons tout...* (*Poésies*, I, 217). Le dernier sonnet, cité par M. Pons dans *Sainte-Beuve et ses inconnues*, comme faisant partie du *Livre d'amour*, n'y figure point et ne fut point fait pour Mme Victor Hugo, mais bien pour Mme d'Arbouville.

M. Michaut, à qui j'emprunte cette note, dit — et c'est évidemment l'opinion de M. de Lovenjoul — que cette brochure inconnue de Sainte-Beuve est un second *Livre d'amour* écrit pour Mme d'Arbouville. Je le crois aussi, et rien que la comparaison des deux recueils suffit pour écarter l'idée que Mme d'Arbouville ait été autre chose que l'*amie* de Sainte-Beuve. Je prends ce mot dans son sens le plus pur.

d'amour; il fait imprimer secrètement ce mauvais livre, pour être plus sûr qu'il lui survivra, et quand Alphonse Karr, ayant découvert le pot-aux-roses, c'est ici le cas de le dire, lui administre dans *les Guêpes* la volée de bois vert que l'on sait, il rédige son testament comme s'il se sentait près de sa fin.

Je l'ai sous mes yeux, ce testament (1) : il offre ceci de tout particulièrement curieux qu'il y est question des deux femmes que Sainte-Beuve a le plus aimées en ce monde. L'héroïne du *Livre d'amour* en occupe la première partie et Mme d'Arbouville l'autre. Après avoir recommandé à Juste Olivier, son légataire universel, de s'emparer des exemplaires brochés ou non du *Livre d'amour* et de les conserver jusqu'à la mort des *deux personnes* qui, ainsi que moi, dit-il, n'en doivent pas voir la publication, il ajoute :

« Je voudrais que parmi les livres de ma bibliothèque deux ou trois volumes que je me réserve de désigner (tels par exemple qu'une *Imitation de Jésus-Christ*, dorée sur tranche, une *Valérie* de Mme de Krudner demi-reliée, en deux volumes, une *Ourika* (2), un volume intitulé *Poésies de ma Grand'tante*) fussent offerts comme souvenir du plus respectueux et du plus profond attachement à Mme d'Arbouville (Paris, place Vendôme, no 10). Elle sera bonne de les accepter comme souvenir du plus dévoué et du plus humble de ses admirateurs et serviteurs. »

Or, ce n'est pas au hasard et sans dessein que Sainte-Beuve a fait choix de ces livres. L'*Imitation de Jésus-Christ* a été longtemps son livre de prédilection, son

(1) On le trouvera dans la *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*. Il est du 19 décembre 1843.
(2) Roman de Mme de Duras.

livre de chevet. Il y avait même écrit, sur la feuille de garde, du temps qu'il était janséniste ou qu'il croyait l'être, ces mots dignes de Gerson : « *Ama nesciri*, aime à être ignoré, complais-toi dans l'obscurité. » — La *Valérie* de Mme de Krudner lui rappelait des souvenirs plus tendres et surtout plus passionnés, et qui sait si ce n'était pas un reproche qu'il faisait là à Mme d'Arbouville ? Mme de Krudner, dans les moments décisifs avec son amant, fait une prière à Dieu en disant : *Mon Dieu, que je suis heureuse! Je vous demande pardon de l'excès de mon bonheur.* Elle reçoit ce sacrifice, comme une personne qui va recevoir la communion. »

Mais ce n'était pas le seul souvenir agréable que cet exemplaire de *Valérie* rappelait à Sainte-Beuve. Il y avait encarté une romance manuscrite, paroles et musique, ayant pour titre : *Adieux de Gustave à Valérie*, composée sur l'un des passages du roman. Et sur la garde on lisait ces deux mentions dont l'une était de sa main : « Donnée par Mme la comtesse Molé. S.-B. » Et l'autre, de l'écriture de Mme Molé : « Offert à l'auteur de la notice par l'auteur de la romance. »

C'était donc un souvenir du château du Marais que Sainte-Beuve léguait là à Mme d'Arbouville, l'auteur des *Poésies de ma Grand'tante*. Mais je crois bien qu'elle n'en a jamais rien su. Et quand même elle en aurait eu connaissance, cela ne l'aurait pas déterminée à modifier sa conduite à l'égard de Sainte-Beuve. Elle était trop foncièrement honnête, elle aimait trop son mari pour accorder à l'ami plus qu'elle n'avait le devoir et le droit de lui donner. Dans le temps où Sainte-Beuve rédigeait son testament, elle écrivait à Mme de Barante :

« Champlâtreux, 4 novembre (1842 ou 1843 ?).

« J'aurais voulu, chère tante, vous remercier, vous épondre plus tôt : mais je viens d'être fort souffrante t il m'a été impossible d'écrire, ne fût-ce que quelques gnes ; ma santé très faible, vous le savez, a besoin d'un eu de joie pour ne pas être tout à fait mauvaise ; je suis nalade quand je suis triste, et le départ de mon mari n'a laissée abattue, désolée, ayant la fièvre. Je vous emercie de la preuve de bon souvenir que vous venez de ne donner ; vous devez prier pour ceux que vous aimez t vos prières doivent être écoutées. Votre affection me araît en ce moment une bénédiction et je vous la denande pour mon mari. Il a courageusement accompli son levoir en quittant une vie douce et intime pour aller hercher des fatigues, des privations et peut-être des langers. Moi, j'ai trop l'orgueil de mon mari pour avoir ait obstacle à ce qui peut ajouter à sa bonne renommée t aux chances brillantes de sa carrière. Mais tout cela lit, le cœur n'en est pas moins déchiré et le courage vous bandonne quand il n'est plus nécessaire, c'est-à-dire uand tout est accompli. Me voici donc encore seule, sans levoirs obligés, sans occupations forcées, ayant tout le oids, toute la direction de moi-même. J'espère reprenlre bientôt le goût du travail qui me plaisait quand 'étais plus heureuse. J'espère jouir de la bienveillance, 'intérêt de mes amis que j'irai chercher comme par le assé, et j'attendrai ainsi l'hiver prochain, époque à aquelle Fritz et moi nous espérons que je pourrai faire n voyage en Afrique. Je suis à Champlâtreux, doucenent consolée par la présence des personnes dont mon œur a l'habitude. Cependant il vient trop d'étrangers our que la joie de les voir soit entière. Champlâtreux n ce mois-ci offre plus de distractions à mon chagrin

qu'il ne lui donne de consolation et j'aurais mieux aimé un genre de vie plus intime.

« Adieu, ma chère tante, je vous renouvelle tous mes remercîments pour votre lettre qui m'a profondément touchée. Rappelez-moi affectueusement au souvenir de mon oncle. Il sait tout le prix que j'attache à ne pas être oubliée de lui. J'ai souhaité toute ma vie de lui plaire et le but était bien haut pour moi. Je vous trouve heureuse d'être à Barante. J'ai gardé de ce lieu un souvenir doux comme un souvenir de jeunesse et de bonheur (1). »

Cette lettre prouve par son accent de sincérité que la vie de château, telle qu'on la pratiquait à Champlâtreux et au Marais, dans sa famille, n'avait point dissipé l'âme de Mme d'Arbouville. Non, certes, que l'encens de ses adorateurs lui fût désagréable, elle était trop femme pour n'en être pas glorieuse, mais les adulations ne l'avaient jamais grisée ; son cœur était demeuré fidèle à l'homme distingué dont elle portait fièrement le nom, quoique les absents passent pour avoir toujours tort, et lorsque Sainte-Beuve lui disait en strophes ardentes :

Amie, il faut aimer quand le feu couve encore
Et qu'une main fidèle en refait les apprêts ;
Il faut rendre à l'autel ce qui tout bas dévore
Et qu'on regrette après.

Il faut aimer tandis que l'âme endolorie
N'a laissé qu'un éclair au front inaltéré,
Et qu'à de jeunes yeux l'amant soumis s'écrie :
« Par toi je revivrai ! »

Amie, il faut aimer pour qu'à l'heure où tout passe,
A l'âge où toutes fleurs quitteront le chemin,
Dans les landes du soir en entrant, tête basse,
Nous nous serrions la main.

(1) Lettre inédite communiquée par M. le baron Claude de Barante.

Il faut aimer pour l'heure où les suprêmes transes
Dans un sein qui se brise éteindront les soupirs;
Le dernier nous rendra toutes les espérances
Et tous les souvenirs (1)!

Elle lui répondait par l'envoi de cette fleur de poésie que je cueille dans son herbier :

Ne m'aimez pas!... je veux pouvoir prier pour vous,
Comme pour les amis dont le soir, à genoux,
Je me souviens, afin qu'éloignant la tempête,
Dieu leur donne un ciel pur pour abriter leur tête.
Je veux de vos bonheurs prendre tout haut ma part,
Le front calme et serein, sans craindre aucun regard;
Je veux, quand vous entrez, vous donner un sourire,
Trouver doux de vous voir, en osant vous le dire.
Je veux, si vous souffrez, partageant vos destins,
Vous dire : Qu'avez-vous? et vous tendre les mains.
Je veux, si par hasard votre raison chancelle,
Vous réserver l'appui de l'amitié fidèle,
Et qu'entraîné par moi dans le sentier du bien,
Votre pas soit guidé par la trace du mien.
Je veux, si je me blesse aux buissons de la route,
Vous chercher du regard, et sans crainte, sans doute,
Murmurer à voix basse : ami, protégez-moi!
Et prenant votre bras, m'y pencher sans effroi.
Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie
Nous détournant pour voir la route... alors finie,
Nos yeux en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé.
Laissez les sentiments qu'on brise et qu'on oublie;
Gardons notre amitié, que ce soit pour la vie!
Votre sœur, chaque jour, vous suivra pas à pas...
Oh! je vous en conjure, ami, ne m'aimez pas!...

Que si quelqu'un doutait encore de la pureté de son amitié pour Sainte-Beuve, je lui conseillerais de consulter *le Clou d'or* (2), que M. Jules Troubat a publié, en

(1) *Poésies complètes de Sainte-Beuve*, t. I, p. 204.
(2) 1 vol. in-16, chez Calmann-Lévy.

1880, dans un beau désordre qui est ici un effet de l'art... de l'éditeur.

En lisant les lettres et les notes confidentielles qui le composent, je m'étais demandé, quand il parut, si nous étions en présence d'un roman de pure imagination ou d'un roman vécu. Le doute n'est plus possible aujourd'hui que M. G. Michaut, dans la bibliographie, malgré tout incomplète, de sa belle thèse sur Sainte-Beuve (1), a donné les dates de ces documents, d'après les manuscrits que possède M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Les lettres sont toutes de la seconde moitié de l'année 1844, mais pour les bien comprendre, pour en goûter le sel et le miel, il importe de les ranger dans l'ordre chronologique où elles ont été écrites, je ne dis pas envoyées, car il y en a quelques-unes que Sainte-Beuve oublia à dessein de mettre à la poste, les trouvant sans doute, à la réflexion ou à la seconde lecture, un peu trop hardies tout de même.

On connaît ses théories en matière d'amour et sa règle de conduite envers les femmes.

Il disait : « On se demande toujours si l'amitié sincère, forte, durable, est possible entre un homme et une femme. Oui, je le crois, cela se peut, mais à une condition : il faut qu'il n'y ait pas toujours eu amitié pure et simple ; qu'à un moment aussi court, aussi fugitif que vous voudrez, la passion ait parlé, qu'il y ait eu abandon, faiblesse. »

Et encore : « Posséder vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, et ne fût-ce qu'une seule fois, une femme qu'on connaît depuis longtemps et qu'on a aimée, c'est ce que j'appelle planter ensemble le clou d'or de l'amitié. »

(1) 1 vol. in-4, chez Fontemoing, 1903.

Et enfin : « Avec les femmes aimées qui nous ont poussés, rompre : mieux vaut une rancune aimante. · Avec les femmes aimées qui nous ont souri, contiuer de vivre dans un doux oubli reconnaissant. »

C'était aussi la manière de voir de Senac de Meilhan, ie prisait beaucoup Sainte-Beuve (1) :

« Celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, irituelle et douée de sens actifs, a goûté, disait l'auur des *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, ce que vie peut offrir de plus délicieux. — Un quart d'heure un commerce intime entre deux personnes d'un sexe fférent, et qui ont, je ne dis pas de l'amour, mais du ût l'une pour l'autre, établit une confiance, un abann, un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas rouver après dix ans de durée. »

Pour donner plus de saveur aux lettres qui forment trame du *Clou d'or*, Sainte-Beuve, en manière d'épiaphe, avait mis en tête du canevas de cet ouvrage les ux réflexions ci-dessus de Senac de Meilhan. Mais rien vaut encore à cet égard la note confidentielle publiée ns le volume sous le n° VIII et qui en est comme la éface.

Cette note est du 2 juillet 1844 ; en voici les principaux ssages :

«... Elle est un charmant mélange de bon sens, de èreté, de coquetterie et de vertu. Il y a là de quoi rir la plus divine saveur d'amitié. Mais je ne suis pas gne de l'amitié puisqu'elle ne me suffit pas, et je ne

) On lit dans le *Journal des Goncourt*, t. II, p. 190 ; — 1864, lundi vril, chez Magny :

... Il (Sainte-Beuve) me répète qu'il s'est retranché dans la philosophie Senac de Meilhan. Les plaisirs des sens sont pour lui les seuls. Il n'a que plus de relations de société ! Il ne s'est gardé que trois femmes : la icesse, la Poésie et Mme de Tourbey. »

connais qu'un autre sentiment pour le sceller et l'assur
à jamais entre deux personnes faites pour l'union d
cœurs.

« ... Elle a bien de l'esprit, mais elle n'a pas compris
vie, ni ce que c'est qu'un sentiment sérieux, natur
auquel toutes les bonnes grâces de la société ne sa
raient donner le change — et qui aurait demandé si p
— une seule fois — et toujours !

« ... Après tout, sous tous ces airs de raison, elle
plus fière que tendre, plus glorieuse que passionn
L'amour-propre est au fond de tout et La Rochefoucau
a raison : mais l'amour-propre chez quelques-un
consiste à vouloir être passionnément aimées, coûte q
coûte, et à aimer aussi, c'est-à-dire à vouloir le bonh
des deux. Chez elle, quelles que soient ses affections g
cieuses, l'amour-propre la porte surtout à être appr
vée, à ne pas être blâmée, à sauver sa *gloire*.

« Mme Récamier, Mme de Maintenon étaient de ce
race-là. Je les ai toujours haïes. Comment m'y suis
laissé prendre? »

Voilà donc la thèse posée et tout le sujet du livr
Une femme doit-elle céder à temps à l'ami ou lui rés
ter et se sauver?

Pour Sainte-Beuve, nous savons déjà que la répo
n'était pas douteuse, mais, pour Mme d'Arbouville, il f
croire qu'il n'en était pas de même, puisqu'il va, d
les lettres du *Clou d'or*, livrer un siège en règle à
vertu, laquelle n'est à ses yeux que de l'amour-propr

Et d'abord n'était-elle vraiment que cela? En dé
de sa longue habitude de lire au fond des âmes, je cr
que Sainte-Beuve se trompait. Il disait tout à l'heu
et il le répétait à chaque instant, qu'elle était plus g
rieuse que tendre. En apparence, peut-être ; au fo

rtainement pas. Si elle était glorieuse comme toutes
femmes de se voir adorée, de se sentir aimée par un
mme du talent de Sainte-Beuve, elle l'était davantage
core du nom qu'elle portait et de l'amour de M. d'Ar-
uville, et c'est à son mari qu'elle réservait toute sa ten-
esse. Libre, peut-être eût-elle satisfait Sainte-Beuve,
r elle avait une très sérieuse affection pour lui ; mais
e était de celles qui n'admettent point le partage, et
st justement parce que le poète de *Joseph Delorme* la
esurait à l'aune d'une autre — glorieuse aussi, mais
aucoup plus tendre — qui lui avait cédé, quand elle
ait tout autant de raisons de lui résister, c'est pour
a, dis-je, qu'il se trompait sur son compte.

«... Oh ! que de sentiments perdus, consumés en eux-
êmes ! Comment laisser perdre ainsi les trésors du
ur ! Je lui ai dit qu'elle était la plus dissipée des fem-
s sérieuses ; je lui dirai aussi qu'elle est la plus tendre
s glorieuses ; mais pour glorieuse, au fond, elle l'est.
le veut toujours, en amour, des fleurs ; elle ne comprend
n à la connaissance vraie des sentiments naturels ; il
nt un moment où, les fleurs données, ils n'ont plus
'à produire leur *fruit*. Mais elle ne veut pas de ce fruit,
demande toujours et toujours des fleurs, rien que des
urs. Elle se trompe. Mon cœur n'est pas de ceux qui
laissent mettre en *serre chaude* pour fleurir constam-
ent et avorter. Oh ! non pas ! Elle ne sort pas du point
vue factice du monde ni du cercle *embelli* et men-
ur. »

Ces lignes sont tirées d'une autre note dite confiden-
lle, en date du 9 juillet 1844.

« Elle veut toujours en amour des fleurs ! » — Il est
cheux qu'en regard des lettres de Sainte-Beuve on n'ait
s publié celles de Mme d'Arbouville : *le Clou d'or* en

eût été beaucoup plus piquant (1), et nous saurions pe
être — je dis peut-être, car la femme honnête et qui
respecte ne lâche guère la bride à sa plume en de par
sujets (2) — si la vertu de Mme d'Arbouville était
l'essence de celle de Mme Récamier ou de Mme de Ma
tenon. « Que de choses bonnes à côté de celles que n
aimons ! disait-elle un jour (1848) ; il faut faire place
nous pour un certain contraire. » Mot charmant et
suggéra cette réflexion à Sainte-Beuve, quand il le
pour la première fois : « Ce devrait être là la devise
critique étendu et intelligent (3). » Il aurait pu ajout
et de l'amoureux qui se désespère.

Voici une dernière lettre de lui qui me semble met
les choses au point, relativement à sa liaison avec Mme d'
bouville. Elle est du 26 octobre 1844, et c'est la derni
du *Clou d'or* :

« Chère Madame,

« Je viens vous demander vos ordres pour jeudi ;

(1) Les lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve sont toujours entr
mains de M. Jules Troubat, mais il paraît que Sainte-Beuve a subordonné
publication à des conditions qui la rendent impossible pour le moment.

(2) «... Pendant ce temps, pas un mot, mais pas un ! n'est échappé de v
plume, qui sentît l'abandon, qui dérogeât aux lignes rigoureuses que vous
étiez prescrites. Vous avez tenu rigoureusement ce que vous aviez ré
d'avance. Si quelqu'un écrivant une lettre dans un moment d'émotion o
main tremble, s'était dit de n'écrire que sur une feuille de papier bien rég
de manière à ce que pas une ligne ne fût droite, il aurait fait matériellemen
que vous avez su faire au moral. Il m'a été impossible de ne pas reconnaît
ressentir tout cela. Je sais tous les obstacles, je les apprécie, je crois a
montré que je n'avais pas le dessein (quand j'en eus la possibilité) d'abuser d'
situation aussi entourée, aussi délicate ; mais enfin il n'y a eu aucun aband
aucun mot qui répondît à ceux que j'implorais. Je sais maintenant ou jan
la mesure de cette affection : je sais ce que c'est que de faire dépendre son b
heur unique de vous, d'une parole de vous... » (Lettre du *Clou d'or* (n° 5)
tre le 3 et 20 septembre 1884.)

(3) *Les Cahiers* de Sainte-Beuve, p. 146.

is être ce jour-là à l'Académie (1) depuis deux heures demie jusqu'à quatre heures et demie. Le reste des ures sera trop honoré d'une minute passée à vous voir.

« Vous avez été très aimable de songer à m'écrire; vous tes toujours, aimable; ce qu'il y a de mal entre nous, st la *situation* qui, passez-moi le mot, n'est pas franche, st pas naturelle. Pour que je le dise et que je le sente si après une saison dont tant d'heures se sont passées ès de vous, il faut que cela soit. Ce que je vous ai dit bas est vrai : il vous devient comme nécessaire de ps en temps de défaire la trame, de la laisser se aire un peu, afin qu'on puisse recommencer toujours, s'arrêter toujours au même point; sans quoi on cour- t risque d'avancer, sinon de l'achever. De là ces peti- rigueurs, ces froideurs non pas calculées, mais indi- ées et nécessaires, ces épouvantements de la moindre ole un peu franche et libre sur de certains sujets, ique vous ayez déjà entendu la même chose cent fois; là enfin ces lettres aimables qui arrivent à temps, t ce qu'il faut pour empêcher de se décourager, sans tefois donner de l'espoir. On traite ainsi les prison- rs, qu'on veut conserver pour un certain temps; on r donne juste assez de nourriture pour qu'ils ne meu- t pas.

Chère Madame, j'ai bien pris *ma part* dans ce que s avez dit sur le plaisir de voir ses amis à Paris, s je n'en ai pas pris que ma part, et vous même vous iveriez plus mauvais et présomptueux que je m'en ibuasse davantage.

Il y a, en outre, cette foule d'amis pour qui on met robes decolletées au risque de s'enrhumer : ceux-là bien leur part aussi.

Sainte-Beuve avait été élu à l'Académie française, le 14 mars 1844.

« Il y a enfin quelqu'un qui a mieux et qui lui s
prendra tout (1).

« Chère Madame, si je vous disais encore une fois t
ce que je sens, je dirais que tout cela est misérable :
à ce moment et depuis bien longtemps, je le sens. M
il arrivera sans doute encore qu'une fois j'enfonc
ma pensée, mes sentiments, et que vous, vous maint
drez votre empire, heureuse d'atteindre à vos fins, m
sans avoir donné dans votre vie la moindre minute
bonheur à celui qui vous aura aimée.

« Sainte-Beuve. »

Après cela, je crois qu'il est permis de dire comm
Palais : la cause est entendue!...

Que si vous demandez maintenant et pour conc
comment un esprit aussi subtil que celui de Sai
Beuve put se fourvoyer de la sorte, je vous répon
nettement et sans hésiter que ce fut la faute de sa m
vaise éducation. Je ne parle pas de la première, mai
la seconde, celle qu'il se donna lui-même. S'étant no
de 18 à 25 ans, de l'étude exclusive du XVIIIe siècle m
rialiste et sensualiste, il avait fini par se persuade
après la conquête suivie de la possession de Mme X..
d'après ce qui se passait sous ses yeux dans le m
— que les mœurs françaises étaient demeurées les mê
qu'au beau temps de Mme Geoffrin et de Mme d'Epina
qu'il n'y avait qu'à frapper à la porte secrète d'une
femme pour qu'elle s'ouvrît.

« Le XVIIIe siècle avait du bon, disait-il un jo

(1) Ce quelqu'un, cela va sans dire, était M. d'Arbouville. « Je vo
être libre et plus jeune, écrivait Sainte-Beuve encore à son amie, je d
derais à votre mari de l'accompagner en Orient comme secrétaire ou
autre titre : au moins je secouerais la vie, et peut-être forcément
regarderiez quelquefois de ce côté. » (Lettre VI.)

d'Arbouville, s'il n'avait pas trop appuyé. Vieillir : une personne qui sait la vie et avec qui on l'a goû- vieillir ensemble, mais satisfaits et fidèles : il y a là le bonheur humain retrouvé (1). » Oui, mais lui si *appuya trop* et je crois qu'il voyait juste quand il vait : « Le mal est ailleurs, il est en moi, je ne suis fait pour le monde!... »

Ion, il n'était pas fait pour le monde; c'est pour cela après y avoir vécu le temps de se faire agréer à l'Aca- nie et de nouer avec Mme d'Arbouville l'intrigue amou- se que l'on sait, il lui tira sa révérence et s'enferma à le tour dans son cabinet d'étude.

III

Iais on aurait tort de croire qu'il renonça au monde quement par dépit d'amour. La politique et surtout question d'argent entrèrent pour une bonne part dans renoncement qui, d'ailleurs, se fit lentement et ıme par degrés. Dès 1841, il écrivait à Juste Olivier ses « besoins étaient augmentés et devenus plus *stocratiques* (2) ». En 1844, à la veille de son élection 'Académie, il lui mandait que sa situation était ısoutenable et ruineuse, moralement et physiquement, ıuse des obsessions auxquelles il était en butte de la t du monde (3) ». Cela ne l'empêchait pas, quelques ıées après, de louer, non loin du château du Marais, petite maison dans le village « afin de pouvoir tra-

Lettre XI du *Clou d'or*.
) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste ier.*
) *Id.*

vailler et dîner chaque jour » en compagnie de Mme d'A bouville. « Il prêtait alors aux jeunes femmes que pareilles confidences pouvaient intéresser certaines le tres que George Sand lui avait adressées peu d'anné auparavant, au plus fort de ses orages, et où elle épa chait dans le sein d'un ami qu'elle croyait discret tout les amertumes de son cœur (1). » Et M. de Spoelber de Lovenjoul raconte, dans ses *Lundis d'un chercheu* qu'après avoir lu ces lettres Mme d'Arbouville les re voya à Sainte-Beuve en les accompagnant d'un bill de sa main contenant ces mots que le critique souligi curieusement : « Si jamais, dans longtemps, ces lettr devaient paraître, je voudrais qu'elles eussent pour ép graphe cette phrase du psaume, belle en latin: *Dieu a voulu ainsi afin qu'une âme désordonnée fût à elle-mêr son supplice* (2). » Preuve nouvelle de la droiture ses sentiments et de la pureté de son cœur.

Quand éclata la Révolution de 1848, Sainte-Beuv qui avait déjà la République en haine et qui devait démettre de son poste de bibliothécaire à la Mazari dans les circonstances héroï-comiques que l'on sait, songea qu'à s'expatrier. Après avoir hésité quelq temps entre l'Amérique et l'Angleterre, il accepta d'all faire un cours sur Chateaubriand à l'Université Liège, faussant ainsi compagnie à toute la société Marais, de Chatenay et de Champlâtreux. Il est vr que Mme d'Arbouville avait quitté Paris pour rejoind son mari à Lyon, où il avait un grand commandemer Mais il ne rompit point avec elle pour cela, bien contraire. Depuis 1845 il avait pris son parti de la « tuation fausse » qu'elle lui avait faite et, en désesp

(1) Cf. *Sainte-Beuve* par le Vicomte d'Haussonville, p. 190.
(2) *Les Lundis d'un chercheur*, p. 172.

ause, se contentait de son amitié. Amitié profonde ncère dont elle reçut par trois fois le touchant témgnage durant la maladie qui devait l'emporter. Elle un cancer au sein. A peine était-elle installée près on mari, à Lyon, qu'elle tomba gravement malade. sitôt, sans hésiter, Sainte-Beuve lâcha son cours accourir auprès d'elle. Ce premier voyage eut lieu nois d'avril 1849 et semble lui avoir inspiré ce beau et daté de Liège :

Non, je n'ai point perdu mon année en ces lieux :
Dans ce paisible exil mon âme s'est calmée ;
Une absente chérie, et toujours plus aimée,
A seule, en les fixant, épuré tous mes feux.

Et tandis que des pleurs mouillaient mes tristes yeux,
'avais sous ma fenêtre, en avril embaumée,
De pruniers blanchissants la plaine clairsemée ;
— Sans feuille, et rien que fleur, un verger gracieux !

'avais vu bien des fois Mai, brillant de verdure,
Mais Avril m'avait fui dans sa tendre peinture,
Non, ce temps de l'exil, je ne l'ai point perdu !

Car ici j'ai vécu fidèle dans l'absence,
Amour ! et sans manquer au chagrin qui t'est dû,
'ai vu la fleur d'Avril et rappris l'innocence !

mois d'août suivant, il fit un second voyage à Lyon tour duquel il s'arrêta à Dijon et puis à Troyes consulter les archives jansénistes, qui sont très dans les bibliothèques de ces deux villes. Et il si découragé alors qu'il écrivait à Collombet : « Rien ut pour moi Lyon. Je suis bien triste au fond, et je udrais plus que l'étude, un cloître ; et le soir sous ands arbres, l'entretien de quelques amis. Est-ce qui va me donner tout cela ? Certainement ce n'est

pas Liège. Ainsi j'essaierai encore d'asseoir cette tri vie quoique je sente bien que le dernier et sombre id que je cherche, je ne l'atteindrai pas plus que je n'ai atte le premier. Enfin il faut aller jusqu'à ce qu'on tombe (1)

Mais ce n'est pas lui qui devait tomber le premier ; fut Mme d'Arbouville. A la fin de l'année 1849, son é s'était tellement aggravé, que son mari jugea prudent la ramener à Paris (2). Sa dernière maladie fut extrê ment douloureuse. Sainte-Beuve la vit encore une ou de fois en présence de M. d'Arbouville ; mais, quand ell sentit mourir, elle refusa de le recevoir. Pourquoi n'en sais rien. On a dit que c'était le P. Ravignan l'avait écarté de son lit de mort. J'en doute, pour part. Le P. Ravignan, qui avait reçu la confession Mme d'Arbouville, savait qu'en dehors de certains m vements de coquetterie envers Sainte-Beuve elle n'a rien à se reprocher. Je crois plutôt que c'est elle qui, pitié, pour lui épargner un grand chagrin, ne voulut lui faire ses adieux. Et, en effet, quand elle eut re l'âme (3), la douleur de Sainte-Beuve fit peine à voir. déjà dit que, sollicité de faire son éloge, il laissa cet neur à d'autres. Il la pleura toute sa vie et le seul m ment qu'il lui ait élevé fut au plus profond de son c Une fois cependant, il semble avoir regretté d'avoir g le silence à son endroit ; c'est en 1859, dans une l qu'il adressait à Baudelaire, à la suite d'un article avait été « bassement insulté par M. Babou ». — « I déjà attaqué dans l'*Athenæum*, écrivait-il, à propos meilleure amie que j'eusse, Mme d'Arbouville, et pa

(1) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet.* — Troyes, le 11 août 1849.

(2) Il avait pris un congé, qu'il prolongea durant toute la maladi femme. Ce n'est qu'après sa mort qu'il reprit du service.

(3) Mme d'Arbouville mourut le 22 mars 1850.

un portrait de cette charmante et regrettable femme ı'avait fait M. de Barante et qui est la nullité même, il déclaré ce portrait bien supérieur à celui que *j'eusse* it, que *j'aurais pu faire*, si j'en eusse fait un (1). » ıis après tout ce que je viens de dire nous savons le cas 'il faisait de son intelligence, de son amitié, de son ıour. Il a écrit quelque part au bas d'une page : Mme d'Arbouville, une femme que l'avenir aussi conîtra. » Peut-être pens-ˈt-il alors à la publication loinne des lettres qu'elle lui avait écrites et qu'il gardait igieusement. Elles doivent être très belles, en effet, et ur ma part, je fais des vœux pour qu'elles voient le ır le plus tôt possible. C'est déjà trop que nous soyons out jamais privés de celles (2) que Sainte-Beuve adressa a divine créature dont il a dit dans une heure de mécolie et de suprême regret : « Le soir de la vie apparıt de droit à celle à qui l'on a dû le dernier rayon ! »

) *Correspondance de Sainte-Beuve,* t. III, p. 153.

) Elles furent brûlées après la mort de Mme d'Arbouville, et sur sa remandation expresse, par M. d'Arbouville lui-même, mais les lettres qui ent le caractère de celles que M. Jules Troubat a publiées dans *le Clou* , on pense bien que Mme d'Arbouville ne les avait pas conservées.

CHAPITRE V

SAINTE-BEUVE ET ONDINE VALMORE

I. — Le portrait à l'aquarelle d'Ondine Valmore par Berjon, de Lyon. — Sainte-Beuve lui trouvait quelque chose d'angélique et de puritain. — D'où lui venait son prénom de Hyacinthe. — Le premier ami de sa mère. — Une énigme historique. — Henri de de Latouche et Marceline Desbordes. — Une lettre d'Ulric Guttinguer à Sainte-Beuve. — « Le Loup de la vallée et la Colombe. » — Le premier enfant de Marceline. — Quel était son père ? — Enregistré après sa mort sous le nom de Marie-Eugène de Bonne à la mairie de Bruxelles. — Pourquoi Latouche est à mes yeux le père de cet enfant. — Que tout le désigne comme tel : son prénom d'Hyacinthe, son surnom d'Olivier, son voyage en Italie. — Lettre que Marceline écrit à Sainte-Beuve à son sujet.

II. — Date de leurs premières relations. — Un quatrain de Marceline et un sonnet de Sainte-Beuve pour Ondine. — Quand il part pour l'Italie en 1839, c'est Ondine qui lui envoie l'adieu de ses parents. — Sainte-Beuve est éconduit par la fille du général Pelletier. — Chagrin qu'il en éprouve. — Ondine l'en console. — Elle devient amoureuse à Douai. — Conseils de sa mère à ce sujet. — Premiers vers d'Ondine. — Différence au point de vue poétique entre elle et sa mère. — Un sonnet de Sainte-Beuve. — Opinion qu'il professait sur le talent poétique d'Ondine. — Elle part pour l'Angleterre sous prétexte d'y guérir d'une maladie de poitrine. — Poésies inédites qu'elle adresse de Londres à sa mère sur *le Départ* et *l'Anniversaire*. — Elle envoie à Sainte-Beuve une autre pièce intitulée *la Rose*.

III. — A son retour d'Angleterre, elle entre comme sous-maîtresse à la pension Bascans. — Cour que lui fait Sainte-Beuve. — Il lui donne à traduire différentes odes d'Horace. — Quelques-uns de ses billets à lui adressés. — Elle traduit les hymnes de Cooper's. — Sainte-Beuve avait d'abord pensé à l'épouser. — Ce qui l'en empêcha. — Ondine est nommée, en 1848, inspectrice des pensio[ns]

nats de demoiselles du département de la Seine. — Elle épouse M. Langlais, député de Mamers, et perd son premier enfant. — Quelques lettres de ses camarades de pension. — La vie d'Ondine à Saint-Denis-d'Anjou. — Elle tombe malade à son retour à Paris. — Sa mort. — Lettre que Sainte-Beuve écrit à sa mère à cette occasion.

Le hasard — ce ministre de la Providence, comme l'appelait un jour M. Royer-Collard — amène décidément de curieuses rencontres.

Au moment où j'allais commencer cette étude, un de mes amis découvrait à Tours, dans la boutique d'un marchand de bric-à-brac, un petit portrait d'Ondine Valmore, peint à l'aquarelle par Berjon, de Lyon. Antoine Berjon (1753-1843), qui était un peintre de fleurs renommé, a fait aussi quelques têtes d'anges. Or, c'est avec les ailes d'un angelot qu'est représentée notre Ondine, et le portrait est ravissant. Il n'est pas daté, mais il doit être de 1830 ou des environs, car Ondine paraît avoir de neuf à dix ans, et nous savons qu'elle naquit à Lyon le 7 novembre 1821 et que son père quitta le théâtre de cette ville pour aller jouer sur celui de Rouen, vers le milieu de l'année 1832.

Ondine a déjà dans cette peinture le caractère sérieux et ferme qu'elle montra par la suite. Les yeux sont bleus comme ceux de sa mère, mais plus en dedans, quoique à fleur de tête, moins évaporés, plus réfléchis. La bouche ne rit pas davantage, la figure, encadrée de cheveux très blonds, est plutôt pâlotte, et l'ensemble de la physionomie respire je ne sais quelle douceur résignée. Quand elle avait vingt ans, Sainte-Beuve lui trouvait « quelque chose d'angélique et de puritain ». Je pense qu'il l'eût reconnue dans cette tête d'ange dont l'aile gauche — était-ce le présage d'une mort prématurée? — s'ouvre

toute grande dans le ciel. En tout cas, je remercie le ha-sard qui m'a rendu possesseur de cette charmante image elle m'a permis, en effet, de pénétrer par les yeux jus-qu'au fond de l'âme de l'exquise créature que sa mèr — avant de la surnommer Ondine — avait baptisée d nom symbolique d'Hyacinthe (1), en souvenir de l'homm aimé qui la rendit si malheureuse.

On ne sait pas encore, d'une façon positive, le nom d celui qui fut le premier ami de Mme Desbordes-Valmore Parmi ceux qui s'intéressent aux dessous de l'histoir littéraire, quelques-uns portent leurs soupçons sur Henr de Latouche, les autres sont convaincus qu'il ne fit qu traverser la vie de Marceline à une date restée incer-taine. Je ne vois qu'une personne qui ait été mise pa elle dans le secret de cette passion : c'est Paulin Duchambge, son inséparable, celle dont elle disait u jour qu'elles étaient à elles deux les deux tomes d'u même ouvrage. Mais je ne crois pas que ce soit Paulin qui ait jamais trahi le nom de l'ami de Marceline. Ce se-rait plutôt Henri de Latouche qui se serait trahi lui-même car il était assez vaniteux de sa nature et très heureux d passer pour le bourreau des cœurs. Nous verrons tout à l'heure qu'Ulric Guttinguer était au courant de cett intrigue. Qui sait si Guttinguer n'avait pas été renseign par Emile Deschamps, qui fut l'ami et le collaborateu de Latouche, en 1818 (2)? En tout cas, voici ce qu'au mois de juin 1838, au moment où Sainte-Beuve prépa-

(1) C'était un des prénoms de Latouche qui s'appelait aussi *Joseph* (Hya-cinthe-Joseph-Alexandre) comme Mme Desbordes-Valmore s'appelait Mar-celine-Félicité-*Josèphe*, ce qui semble avoir fait dire à cette dernière, par-lant du nom de son ami : « Tu sais que dans le mien le ciel daigna l'écrire. »

(2) Ils firent jouer ensemble à cette date une comédie en trois actes et en vers qui eut un succès honnête au théâtre de l'Odéon, et publièrent en col-laboration aussi des *Lettres à David sur le Salon de 1819*.

rait son article sur *les Pleurs* de Mme Desbordes-Valmore, Ulric écrivait au critique des *Lundis :* « Vous voilà donc, mon cher ami, dans les vers de Mme Valmore, bien jolis par doux éclairs, et, comme des éclairs, étincelants dans l'obscurité. Vous y rencontrerez *le Loup de la Vallée* (3), dont elle ne s'est pas encore réveillée, dit Mme Duchambge, et pour qui ont été exhalés tous ces beaux élans de passion désolée, qui la mettent tant au-dessus et au-dessous des autres femmes. C'est l'André Chénier femelle, et le malheur, fiction, hélas! et réalité! »

Et Sainte-Beuve répondait à Guttinguer, le 2 juillet suivant : « Je ne savais pas que ce fût pour *le loup* que *la colombe* avait tant gémi. Je ne m'étonne plus que, l'autre jour, elle m'en ait parlé. « Il est bon, » me disait-elle ; « il n'aspire plus qu'au profond « repos ». Elle veut me le faire connaître. En vérité, je ne le crains pas trop. Quel mal peut-il faire désormais, ou même vouloir? Nous sommes un peu tous des débris (1) ».

Ainsi donc, en 1838, tout le monde, ou à peu près, ignorait le nom de celui qui avait enchanté le cœur de Marceline. On savait encore moins qu'elle avait eu un enfant avant son mariage. Ce dernier fait ne nous a été révélé qu'en 1895 par M. Benjamin Rivière, bibliothé-

(1) Il avait acheté, dit-on, avec le produit de la vente des *Mémoires de Mme Manson*, qu'il avait fait paraître en 1818, une petite maison sise à Aulnay, en face de la *Vallée aux Loups* de Chateaubriand, où avait habité pendant quelque temps le poète de *la Jeune Captive*. Cette maison appartient aujourd'hui à M. Sully Prudhomme. Tant il est vrai que les maisons ont, comme les livres, leur destinée.

(2) Cf. *Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, p. 232. — Quand Sainte-Beuve écrivait ces lignes, l'héroïne du *Livre d'amour* venait de rompre avec lui. Plus tard, dans ses *Memoires inédits*, Sainte-Beuve a été plus affirmatif encore : « L'amant-poète, célébré dans les élégies de Mme Valmore, est Latouche, et celui de Mme Dufrénoy est Fontanes. »

caire de la ville de Douai, dans sa préface à la *Correspondance intime de Marceline Desbordes-Valmore*. Encore M. Rivière n'a-t-il pu nous dire quel était le père de l'enfant. Il s'est même trompé gravement en appliquant à Valmore tel passage d'une lettre de Marceline qui, évidemment, s'applique à Latouche. Aussi, avant de nous occuper d'Ondine et de ses relations avec Sainte-Beuve, qui furent très chastes, il me paraît indispensable d'établir nettement celles de sa mère avec Henri de Latouche qui furent très passionnées et très douloureuses.

I

Et d'abord Latouche fut-il le premier ami de Mme Desbordes-Valmore et le père de son enfant? Sur ce point tout particulièrement délicat, j'avoue que nous en sommes réduits aux conjectures (1) ; mais si la preuve

(1) M. Jules Lemaître, qui s'est beaucoup occupé de Marceline, a mis tour à tour en avant les noms de H. de Latouche, du comte de Marcellus et de Saint-Marcellin, fils naturel de Fontanes. De son côté, M. Arthur Pougin, après avoir discuté et rejeté les titres de ces différents personnages, dans un article très intéressant du *Gaulois* (nº du 1er mai 1898), parle d'un certain Dupuy des Islets et d'un M. H. Audibert, mais sans croire davantage que l'un ou l'autre ait été le vrai père de l'enfant de Marceline. S'il avait eu connaissance, à cette époque, du billet écrit par Guttinguer à Sainte-Beuve et de la réponse de ce dernier à Guttinguer, peut-être aurait-il conclu, comme nous, en faveur de Latouche, en dépit de la fausse déclaration faite à la mairie de Bruxelles, le 11 avril 1816, pour établir que l'enfant de Marceline, décédé la veille de ce jour, était né de son légitime mariage avec M. Jean-Eugène de Bonne, négociant, dans le courant de l'année 1810. Quel était ce de Bonne? Un ami complaisant sans doute qui se dévoua dans la circonstance pour sauver l'honneur de Marceline. En tout cas, ce qui paraît certain c'est que l'officier de l'état civil, qui reçut la déclaration du décès de l'enfant, se fit le complice de ce généreux faux en écritures publiques, car c'est lui qui l'année suivante (4 septembre 1817) signa l'acte de mariage de Marceline.

térielle et certaine nous manque, les preuves mora-
ne nous font point défaut, elles sont même si nom-
uses et si accablantes — pour me servir d'une expres-
n usitée au Palais — qu'elles équivalent selon moi à
e certitude.

Examinons les faits dont nous sommes sûrs et lais-
ıs-les parler d'eux-mêmes.

En 1813, le 3 mars, Marceline écrivait à son frère
ix, qui était prisonnier des Anglais :

« Je t'envoie vingt francs par la voie que tu m'indiques,
qui est, je le sais, la voie la plus sûre. C'est bien peu,
er Félix, mais je n'ai pas besoin de te faire des ser-
ns pour te faire croire que c'est tout ce que je puis.
and je pourrai renouveler cette petite douceur, je m'en
ai une fête. Cela fait du bien à un prisonnier qui la
oit et à une sœur qui l'offre. Mais ce napoléon que je
ıvoie aujourd'hui, tu ne m'en dois aucune reconnais-
ıce. C'est un enfant beau comme le jour qui a deux ans
qui se nomme Eugène, qui me l'a remis pour toi.
ublie pas ce nom-là (1). »

Cette lettre est doublement précieuse pour la biogra-
e de la jeunesse de Marceline. Non seulement, en
t, elle établit qu'elle était mère, mais elle nous donne
ge de son enfant. Si, donc, il avait deux ans au prin-
ıps de 1813, c'est qu'il était né entre 1810 et 1811.
cela, me demanderez-vous ? A Paris, évidemment (2),
sque, après avoir quitté, en 1806, le théâtre Feydeau,

(1) *Corresp. intime de Marceline Desbordes-Valmore*, t. I, p. 16. Elle
ait baptisé Eugène, du nom de la plus jeune de ses sœurs aînées (Eugé-
, pour laquelle elle avait une affection profonde.

(2) Il appert, en effet, de l'acte de décès de cet enfant qu'il était né à Paris,
mois de juillet 1810. Voici, d'ailleurs, la teneur de cet acte :

MAIRIE DE BRUXELLES, BRABANT MÉRIDIONAL

ACTE N° 950

u onzième jour du mois d'avril, l'an dix-huit cent seize, à onze heures,

où elle fit ses débuts, après avoir joué à Lille, à Rou
et à Bruxelles, elle revint en 1810 à Paris où, en att
dant son entrée à l'Odéon, elle se lia avec une actr
nommée Délie ou Délia qui, de 1812 à 1820, fit les bea
jours de ce théâtre (3).

C'est même cette Délie, s'il faut en croire les élég
de Marceline, et nous savons maintenant qu'elle y a r
toute sa vie et toute son âme, c'est cette princesse de
rampe qui la jeta en quelque sorte dans les bras de s
séducteur.

Oui ! cette plainte échappe à ma douleur :
Je le sens, vous m'avez perdue.
Vous avez, malgré moi, disposé de mon cœur;
Et du vôtre jamais je ne fus entendue.
Ah ! que vous me faites haïr
Cette feinte amitié qui coûte tant de larmes !
Je n'étais point jalouse de vos charmes,
Cruelle ! de quoi donc vouliez-vous me punir?

acte de décès de Marie-Eugène de Bonne, décédé le dix de ce mois, à
heures de relevée, âgé de cinq ans, neuf mois et seize jours, né à P
(Seine), demeurant rue de l'Evêque, 5e section, no 1377, fils de M.
Eugène de Bonne, négociant, et de dame Marceline Desbordes,
jointe.

Sur la déclaration du père, âgé de cinquante-trois ans, et de Jean-H
Bataille, fabricant, âgé de trente-cinq ans, demeurant même rue, qui
signé.

Constaté par moi, baron Louis Devos, chevalier de l'ordre du Lio
Belgique, officier de l'état civil, soussigné. Duquel acte il a été donné
ture.

Signé : J. Battaille, J.-Eugène de Bo
le baron Devos.

(1) « Délie ou plutôt Délia (mon père ne peut retrouver le nom de fam
était fille d'un consul de France à Smyrne ou à Constantinople. Elle jo
à l'Odéon, vers 1813, les premiers rôles. Talent passable, mais de gr
yeux orientaux, un grand éclat, des traits réguliers, fort séduisante.
ne manquait pas d'esprit, ne médisait jamais, ne cherchait point à nui
ses *camarades* ; enfin elle avait un cœur excellent et facile ; — jal
pourtant... Voilà, bien cher monsieur Sainte-Beuve, tout ce que mon
peut retrouver dans ses souvenirs... » (Lettre de M. Hippolyte Valm
fils de Marceline, à Sainte-Beuve.)

Elle débuta à l'Odéon, le 12 mai 1812, dans *les Fausses Confidences*
Marivaux. (Note de M. G. Monval, archiviste de la Comédie-Française.

Vos succès me rendaient heureuse ;
Votre bonheur brillait dans mon chemin ;
Et quand je vous voyais attristée ou rêveuse,
Pour vous distraire encor j'oubliais mon chagrin.
Mais ce perfide amant dont j'évitais l'empire,
Que vous avez instruit dans l'art de me séduire,
Qui trompa ma raison par des accents si doux,
Je le hais encor plus que vous.
Par quelle cruauté me l'avoir fait connaître ?
Par quel affreux orgueil voulut-il me charmer ?
Ah ! si l'ingrat ne peut aimer,
A quoi sert l'amour qu'il fait naître ?
Je l'ai prévu, j'ai voulu fuir ;
L'amour jamais n'eut de moi que des larmes
Vous avez ri de mes alarmes,
Et vous riez encor quand je me sens mourir (1).

Marceline se méfiait alors d'autant plus de l'amour, ;'elle en avait déjà beaucoup souffert. A vingt ans, c'est e-même qui le raconte, pendant qu'elle chantait au éâtre Feydeau, des peines profondes, — et ces peines- furent toujours chez elle des peines d'amour, — l'a- ient obligée à renoncer au chant, parce que sa voix ne sait que pleurer. La musique roulait dans sa tête ma- le, et une mesure toujours égale arrangeait ses idées 'insu de sa réflexion. Elle fut forcée de les écrire pour délivrer de ce frappement fiévreux, et M. Alibert, qui ignait sa santé devenue très frêle, lui conseilla d'écrire mme un moyen de guérison, n'en connaissant pas ıutre. C'est alors qu'elle composa ses premières poé- s. Mais la source des larmes n'était pas encore ou rte en elle, et c'est au père de son enfant, c'est à son :mier ami qu'il était réservé de la faire jaillir. Elle écri- it un jour, beaucoup plus tard, à Antoine de Latour, i lui avait demandé quelques notes biographiques :

ı) *Poésies de Mme Desbordes-Valmore*, 1842, à Délie, p. 62.

« ...J'aurais adoré l'étude des poètes et de la poési
il a fallu me contenter d'y rêver comme à tous l
biens de ce monde... Je ne vois âme qui vive de
monde littéraire qui forme le goût, qui épure le la
gage. Je suis mon seul juge, et, n'ayant rien appr
comment me garantir? Une fois en ma vie, mais p
longtemps, un homme d'un talent immense m'a
peu aimée, jusque-là de me signaler, dans les v
que je commençais à rassembler, des incorrections
des hardiesses dont je ne me doutais pas. Mais ce
affection clairvoyante et courageuse n'a fait que t
verser ma vie, envolée de côté et d'autre. Je n'ai pl
rien appris, et, vous le dirai-je? Monsieur, plus dés
de rien apprendre. Je monte et je finis comme je pe
une existence où je parle bien plus souvent à Dieu qu'
« monde. »

Quel était cet homme d'un talent immense, qui l'av
aimée une fois dans sa vie, mais pas longtemps? Ne
cherchons pas ailleurs que parmi les poètes, puisq
c'est lui qui lui apprit l'art des vers. En 1810,
n'étaient pas nombreux, ceux auxquels pourrait s'app
quer l'éloge pompeux de Marceline; pour ma part,
n'en vois qu'un qui ait tenu plus que ses promess
C'est Henri de Latouche. Justement, en 1811, n
voyons qu'il fut couronné à l'Académie française p
un poème sur la mort de Rotrou et qu'il fit représen
à l'Odéon une petite comédie en un acte et en vers,
Projets de sagesse, qui devait être le point de départ
sa fortune. Non que le succès de cette pièce ait été gra
la donnée n'y portait guère, mais il y avait de l'esprit
les vers ne manquaient pas d'une certaine tournure.
nous ajoutons que l'auteur avait vingt-six ans, que, s
être beau, il était très séduisant de sa personne

ıvait un grand souci de tout ce qui mène à plaire », 'il était de bonne famille et bien apparenté (1), on xpliquera facilement qu'avec un peu d'audace il ait ıssi dans le monde des théâtres et qu'il ait plu à Mar-ine. Écoutons-la chanter :

J'étais à toi peut-être avant de t'avoir vu.
Ma vie, en se formant, fut promise à la tienne;
Ton nom m'en avertit par un trouble imprévu,
Ton âme s'y cachait pour éveiller la mienne.
Je l'entendis un jour, et je perdis la voix;
Je l'écoutai longtemps, j'oubliai de répondre :
Mon être avec le tien venait de se confondre;
Je crus qu'on m'appelait pour la première fois.
Savais-tu ce prodige? Eh bien! sans te connaître,
J'ai deviné par lui mon amant et mon maître,
Et je le reconnus dans tes premiers accents.
Quand tu vins éclairer mes beaux jours languissants,
Ta voix me fit pâlir et mes yeux se baissèrent ;
Dans un regard muet nos âmes s'embrassèrent ;
Au fond de ce regard ton nom se révéla,
Et sans le demander j'avais dit : « Le voilà (2) ! »

Mais cet amour ne semble pas avoir duré longtemps ; veux dire que les nuages le traversèrent de bonne ure. Comment fut-il brisé ? Pourquoi ? Dans quelles rconstances ? Marceline seule aurait pu nous renseigner elle a eu la pudeur et le bon esprit de se taire. Toute-is, dans une de ses plus belles élégies, elle en a dit assez ır voie d'allégorie pour nous laisser entendre que son ni, à un moment donné, était parti en voyage, bien loin, ır delà les mers :

Quoi ! les flots sont calmés, et les vents sans colère

(1) Cf. *la Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, par Arthur Pougin, 81.

(2) Il était le neveu de M. Thabaud, administrateur de la Loterie, et de . Porcher, comte de Richebourg, sénateur. Il fut pendant quelque temps ıployé dans les Droits-réunis sous la direction de M. François, de Nantes.

Aplanissent la route où je vais m'égarer :
J'ai vu briller le phare et l'onde qui s'éclaire
Double l'affreux signal qui doit nous séparer !...

Et encore :

Ma sœur, il est parti ! ma sœur, il m'abandonne !
Je sais qu'il m'abandonne, et j'attends, et je meurs,
Je meurs. Embrasse-moi, pleure pour moi... pardonne.
Je n'ai pas une larme, et j'ai besoin de pleurs (1).

Tout voilés qu'ils soient, ces vers sont assez transparents pour faire penser encore à M. de Latouche. Il est acquis, en effet, que, vers 1812, il obtint je ne sais quelle mission pour aller en Italie et qu'il y demeura trois ans. Trois ans ! il en faut moins à un cœur qui ne demande qu'à se détacher. Et l'amant de Marceline avait probablement conçu le projet de s'éloigner d'elle, quand elle devint mère. C'est une si lourde responsabilité qu'un enfant né d'un amour illégitime ! Toujours est-il qu'au bout d'un certain temps l'amoureux oublia de donner de ses nouvelles. Ce fut la première grande douleur de Marceline. Dieu lui en envoya une plus grande encore en lui prenant son enfant.

J'ai tout perdu : mon enfant par la mort,
Et... dans quel temps ! mon ami par l'absence,
Je n'ose dire, hélas ! par l'inconstance.
Ce doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

Elle était alors engagée au théâtre de Bruxelles. La mort de son petit Eugène lui arracha des cris qui auraient ému les pierres. D'abord elle se tourna vers Délie, cause première de tout ce qui lui était arrivé :

Toi, dont jamais les larmes
N'ont terni la beauté,

(1) *Poésies de Mme Desbordes-Valmore*,, éd. Charpentier, 1842, p. 78.

Enveloppe tes charmes,
Enchaîne ta gaieté ;
Que ta grâce divine,
Sous un voile de deuil,
S'abandonne et s'incline
Sur le bord d'un cercueil :
Vois-tu, sous l'herbe tendre,
Ce précoce tombeau ?
Là mon cœur vient attendre
Qu'on en creuse un nouveau.
Oui, mon fils ! l'arbre sombre
Qui se penche vers toi,
En te gardant son ombre
Croîtra bientôt sur moi !

Dans le même temps, elle écrivait à son frère :

« 17 juin 1816.

« Mon ami, tu te plains de mon silence, il est pourtant en vrai que je t'ai écrit dans le moment le plus cruel ! iis non, non, pas le plus cruel, puisque j'avais encore ie ombre d'espérance, et maintenant, tout est fini, je en ai plus ! Je suis si anéantie de larmes, ma tête et on cœur sont si en désordre que je ne sais même pas plaindre d'un malheur qui me tue. J'avais tout supprté avec courage, mais, mon cher ami, ce dernier coup a frappée au cœur ! J'ai perdu ce que j'ai le mieux aimé monde, et comment l'ai-je perdu ! Cette image s'attac à moi... N'est-ce pas un ange qui me suit ? Oui, cher lix, j'ai beaucoup souffert. Ce petit ami, cet adorable fant était l'unique charme et le seul espoir de ma vie. triste existence se traîne à présent. Oh ! je suis bien alheureuse !... »

Et elle disait que sans son père, — dont elle avait augenté la pension à partir de la mort de son enfant, car, in d'être à charge à sa famille, elle trouva toujours

moyen de lui venir en aide, — elle disait que sans so père elle se serait tuée. Preuve nouvelle que Marceline mis dans ses vers toutes ses pensées et tout son cœu Mais il était écrit qu'avant de mourir de sa belle mo elle viderait le calice des sept douleurs. « Née à la port d'un cimetière, au pied d'une église dont on allait bris les saints », elle était prédestinée à mener le deuil d toutes ses affections, à ensevelir tous ses enfants, u seul excepté, et elle en eut cinq, dont quatre de Valmor qu'elle avait rencontré tout jeune à Bordeaux et q l'épousa, encore toute en larmes, le 4 septembre 181 à Bruxelles... A ce moment-là, en effet, la pauvre Ma celine ne doutait plus de l'infidélité de son ami, « l'a sence » était devenue de « l'inconstance », et dans s désespoir et dans sa solitude, elle avait pris la main q lui tendait Valmore. Mais cela n'avait pas été sans pei et sans beaucoup d'hésitation. Quand on a bien aimé u fois, il semble que le cœur ne puisse plus aimer, et cœur de Marceline était encore plein de celui qui l'av abandonnée, et, loin de le maudire, elle adressait à Di cette *Prière pour lui :*

Dieu ! créez à sa vie un objet plein de charmes ;
Une voix qui réponde aux secrets de sa voix !
Donnez-lui du bonheur, Dieu ! donnez-lui des larmes ;
Du bonheur de le voir j'ai pleuré tant de fois !

J'ai pleuré ; mais ma voix se tait devant la sienne ;
Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera ;
Il ne dira jamais : « Soyons heureux, sois mienne ! »
L'aimera-t-elle assez, celle qui l'entendra ?

Qu'il la trouve demain ! Qu'il m'oublie et l'adore !
Demain ! à mon courage il reste peu d'instants.
Pour une autre aujourd'hui je peux prier encore ;
Mais... Dieu ! vous savez tout : vous savez s'il est temp

L'ancien ami de Marceline s'était effectivement maé (1). Je ne saurais dire s'il l'était en 1816, quand Marline perdit son enfant, mais il l'était sûrement en 1819, iand elle publia son premier recueil de vers et quand i-même édita les *Poésies* d'André Chénier. Car voyez ielle coïncidence ! Latouche n'atteignit vraiment la ande renommée que l'année même où Mme Desbordesalmore se fit connaître comme poète, — et avec des vers i'il avait en partie inspirés !...

Comment se retrouvèrent-ils ? A quelle date exactement dans quel lieu ? Mystère ! Ce qu'on peut tenir pour rtain, c'est qu'ils avaient renoué en 1821, avant que me Desbordes-Valmore et son mari partissent pour Lyon. en trouve la preuve dans les faits suivants. Nous avons i que, lors de la naissance d'Ondine, sa mère l'avait iptisée Hyacinthe, qui était le prénom de M. de Latoue. Ce trait est déjà passablement significatif, mais en ici d'autres qui le sont davantage encore. Lorsque . de Montmorency fut nommé membre de l'Académie inçaise (1825), Sainte-Beuve raconte qu'il eut la noble ée de céder son traitement à un homme de lettres dans besoin, ce qu'avait fait précédemment Lucien Bonarte, qui, l'on s'en souvient, avait cédé sa pension de nstitut à Béranger commençant. Mme Récamier, de nne heure avertie par M. de Latouche, songea aussitôt résenter Mme Valmore au choix de M. de Montmorency ; ais, de sa part à elle, on se heurta à une délicasse. Mme Valmore, au premier mot qu'on lui en toua, eut d'instinct un mouvement de refus, et elle

1) « Il inspira plus d'un dévouement de femme, sans parler de la sienne r il était marié, et à une femme de mérite, ce qu'il cachait aussi tant il pouvait) ; il se fit plus d'une fois aimer. » (*Causeries du lundi.* Artisur M. de Latouche.)

remercia Mme Récamier par une lettre très digne (1).

L'année d'après (1826), Marceline écrivait de Bordeau[x] à son oncle Constant Desbordes :

« On m'a dit que M. de Latouche avait les vers que j[e] destinais à l'impression et qu'il trouve mieux de garde[r] pour une autre fois. Il ne nous écrit pas, et je ne veu[x] pas le fatiguer de nos lettres ; mais dites-lui, en le remer[-]ciant mieux que je ne le ferais moi-même, qu'il devrai[t] me faire envoyer une épreuve pour que je regarde u[n] peu comment on m'arrange, car ils font tout cela comm[e] si j'étais morte. Il faut qu'il obtienne de M. le librair[e] qu'il fasse mettre deux lignes en note, au bas du *Lépreux* que cette faible copie est un hommage (ou quelque chos[e] comme cela) rendu à l'auteur du *Lépreux de la cit[é] d'Aoste*. Et à propos, si *le Pauvre Pierre* n'est pas adress[é] à M. Alibert, croyez-vous qu'il soit content ? Arrange[z] cela à son goût, car, d'un autre côté, c'est bien peu d[e] chose à lui offrir. Je suis très confuse et presque affligé[e] des soins et des peines que prend pour nous M. de La[-]touche. Comment pourrons-nous jamais les reconnaître[?] Ce sera dans un autre monde. »

Cette lettre prouve évidemment, — et ceux qui con[-]naissent la nature foncièrement honnête de Mme Desbor[-]des-Valmore n'en ont jamais douté, — cette lettre prouv[e] que l'ancienne intimité avait fait place, dans ses rela[-]tions nouvelles avec M. de Latouche, à une amitié tout[e] de repos, entretenue par la douceur du souvenir (2). D[e]

(1) Cf. *Mme Desbordes-Valmore*, par Sainte-Beuve, p. 57.

(2) M. Arthur Pougin a inséré, dans *le Gaulois* du 1er mai 1898, une le[t]tre de Marceline à son premier ami, qui, loin de nous aider à éclaircir l[es] choses, ne fait que les embrouiller. Cette lettre est un vrai rébus. Cepe[n]dant, le petit nom d'Olivier qu'elle donne à cet ami pourrait bien enco[re] s'appliquer à Latouche, car il publia plus tard, sous le titre d'*Olivier*, u[ne] nouvelle qui fit grand bruit en son temps.

ıoment qu'elle avait donné sa foi à Valmore, elle s'était ıré de lui demeurer fidèle. Mais ce n'était pas le tromər que de songer parfois aux années, mêlées de joie et tristesse, qui avaient précédé leur mariage, et elle s avait si peu oubliées qu'en tête de la lettre ci-dessus le disait à son oncle : « Voilà ce que je vous envoie : tte lettre par occasion et *les Deux Ramiers* que j'ai faits t hiver d'après nature ; ils étaient bien jolis et amouux comme en plein été. » Or, dans ces vers, il n'était ıestion que de *son* absence.

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine
Semez vos dons à mon cher voyageur !...

Que si quelqu'un, après tout cela, doutait encore que . de Latouche ait été le premier ami de Marceline, je i conseillerais de méditer les lignes suivantes que, lors la malheureuse tournée qu'elle fit en Italie, en 1838, le adressait à Pauline Duchambge :

Milan, *30 juillet*. — « Je t'envoie comme un sourire on premier chant d'Italie. Leurs voiles, leurs balcons, urs fleurs m'ont soufflé cela, et c'est à toi que je les 'die. Venir en Italie pour guérir un cœur blessé à mort amour (ce dernier mot a été effacé), c'est étrange et tal. »

30 septembre. — « Et moi, sais-tu ce que je regrette cette belle Rome ? La trace rêvée qu'il y a laissée de s pas, de sa voix si jeune alors, si douce toujours, éternellement puissante sur moi (1). Je ne demande-

(1) Tous ceux qui ont connu Henri de Latouche s'accordent à dire qu'il ait une voix séduisante et que sa conversation était plus séduisante encore. ettre d'Emile Deschamps à Sainte-Beuve, article sur Latouche dans les *useries du lundi*.) Le son de sa voix, dit l'auteur de *Volupté*, était flatr, insinuant ; il avait de la sirène dans la voix. Et ce qui prouve que arceline était restée sous son charme, c'est qu'elle en parle à chaque inst dans ses élégies.

rais à Rome que cette illusion ; je ne l'aurai pas.

Enfin, quand Latouche mourut, est-ce que Sainte-Beuv aurait écrit la lettre suivante à Marceline, s'il n'avait pa été dans le secret de ce violent amour ?

« 12 (?) mars 1851.

« Chère Madame,

« Si ceci vous ennuie le moins du monde, tenez-l pour non avenu.

« Il est mort, ces jours-ci, un de vos anciens amis su qui je voudrais écrire avec impartialité et justice, laissar de côté le caractère, ne m'occupant que de l'esprit et d talent. Et qui, mieux que vous, peut m'en parler et m'e donner l'idée et l'*éclair ?*

« Vous me l'avez fait rencontrer chez vous un jou Nous nous sommes traversés sans jamais beaucoup nou rejoindre ! Vous deviez être le lien, et le lien n'a pa tenu.

« Aujourd'hui, s'il ne vous est pas trop désagréabl de m'écrire un jugement senti sur ce brillant, coquet inquiet esprit, rendez-m'en l'impression vive, poétique indulgente, et comme il sied envers ceux qui ont fa moins de mal qu'ils n'en pouvaient faire.

« Encore une fois, laissons l'homme, et ne nous sou venons que du charmant et séduisant esprit qui a été près du talent. N'est-ce pas ainsi que vous jugez au fon M. de Latouche ?

« A vous, chère Madame, à vous et aux vôtres, de loi comme de près, et toujours.

« Sainte-Beuve. »

Qu'on lise maintenant la réponse de Mme Desborde Valmore :

« 18 mars 1851.

« Un grand accablement m'a empêché de vous répon-
e. Pardonnez-moi, je l'ai essayé plusieurs fois ; mais
ıns quel coin de mon sort laborieux trouver de la soli-
ıde pour me recueillir?

« Pensez, cette fois, que c'est presque sur une tombe
ı'il faut demander un peu d'ordre à mon esprit abattu.
omment oserais-je, de là, juger celui d'un autre? Quel
ıgement peut-on écrire avec des larmes dans les yeux?

« Oui, vous avez raison, ce serait par *éclair*, à mon
su, que vous saisiriez les impressions gardées dans ma
émoire, la mémoire comprimée, de cet esprit incom-
réhensible qui vous occupe. Mais nous ne nous voyons
ıs. Comment faire? Votre voix me ranimerait et je trou-
erais des paroles pour vous répondre. Ici, je suis trop en
oi-même. C'est vraiment un triste asile, et je ne vou-
rais pas mêler un mot de tristesse personnelle à ma let-
e. Mais je suis frappée à terre par tant de pertes irré-
ırables! Ces cris sourds m'atteignent de partout comme
ne terrible électricité, et je sens bien que personne ne
e tient compte de ce dernier coup de foudre, — que
ieu peut-être, qui sait tout, qui plaint tout! J'étais déjà
ı deuil, et à peine ai-je soulevé le voile qu'il faut le
ıbattre sur son âme, et je n'en peux plus !

« D'ailleurs, je n'ai pas défini, je n'ai pas deviné cette
ıigme obscure et brillante. J'en ai subi l'éblouissement
la crainte. C'était tantôt sombre comme un feu de
ırge dans une forêt, tantôt léger, clair, comme une fête
enfant; un mot d'innocence, une candeur qu'il adorait,
isait éclater en lui le rire franc d'une joie retrouvée,
un espoir rendu. La reconnaissance alors se peignait
vive dans ce regard-là que toute idée de peur quittait
s timides. C'était le bon esprit qui revivait dans son

cœur tourmenté, bien défiant, je crois, bien avide d
perfection humaine, à laquelle il voulait croire encore
« Il semblait souvent gêné de vivre, et quand il s
dégoûtait de l'illusion, quelle amertume revenait s'éten
dre sur cette fête passagère!... Admirer était, je crois
le besoin le plus passionné de sa nature malade, car
était bien malade souvent, et bien malheureux! Non, c
n'était pas un méchant, mais un malade, car l'apparitio
seule d'un défaut dans ses idoles le jetait dans un pro
fond désespoir, ce n'est pas trop dire. Il en avait u
quand nous l'avons connu. Jamais il n'en parlait ouver
tement dans nos entretiens, qu'il cherchait sans dout
pour distraire un passé plein d'orages. Quelle organisa
tion fut jamais plus mystérieuse que la sienne! Pourtan
à force de charme, de douceur sincère, mon oncle, qu'
aimait tout à fait, mon oncle (1), d'un caractère droi
pittoresque et religieux, le jugeait simple, candide, affec
tueux. Il l'a été! il l'a été! Et heureux, et soulagé auss
de pouvoir l'être par cette affection tout unie!

« On l'a cru jaloux, littérairement parlant. Il ne l'
jamais été. Mais injuste, prévenu, oh! oui. Sa colère e
son dédain étaient si grands, quand il se détrompai
d'un talent, d'une vertu, d'une beauté, dont la découvert
et la croyance l'avaient rempli de tant de joie! Après
quelle ironie contre sa propre simplicité! Comme il s
déchirait d'avoir été volé, disait-il, par lui-même!
souffrait beaucoup; croyez-le et ne l'oubliez jamais.
s'attendrissait d'une fleur et la saluait d'un respect pieux
Oui. Puis il s'irritait d'oublier qu'elle est périssable.
levait les épaules et la jetait dans le feu. C'est vrai...

(1) L'oncle de Marceline, Constant Desbordes (1761-1828), était un pein
tre de talent. Il a fait d'elle un portrait remarquable qu'elle offrit de so
vivant au musée de Douai.

« Depuis, peut-être à force de contenir son imagination et sa parole écrite, il en a trahi la liberté et l'éclat. Ses derniers livres, je n'ai pas osé les lire!... Je vous le redis peut-être inutilement; mais son esprit *parlé* était plus irrésistible quand il se croyait bien écouté et bien compris, et qu'il respirait de sa maladie noire. Seul, il songeait trop au public, qui juge à froid, juge formidable et sans appel! La flamme souffrait alors d'une rêverie trop longue. L'épouvante du ridicule paralysait l'audace qu'il applaudissait dans les autres. Il n'était pas homme à subir les humiliations de la terre, et il ne courait plus par l'effroi de tomber!... Pour lui, plutôt périr immobile que d'exciter le rire en s'aventurant, ce rire qu'il n'épargnait pas toujours, dont il se repentait souvent! Ne le croyez-vous pas aussi? N'avez-vous pas bien judicieusement observé qu'il est loin *d'avoir fait le mal qu'il pouvait faire?*

« C'est d'une justice et d'une charité profondes ce que vous dites là.

« Quel immense empire n'a-t-il pas dû obtenir sur ses colères! Quelle grandeur silencieuse de ne pas s'être vengé, lui dont l'orgueil brûlant s'est cru tant de fois si mortellement offensé, car le craindre, c'était l'insulter! Il faut trouver dans ce courage qu'il a eu, muet et solitaire, de quoi racheter toutes les larmes qu'il a fait couler. Vous le pensez, n'est-ce pas? Oh! pensez-le, dites-le, comme vous savez tout dire, pour être équitable, car il y a des choses qui sont entendues entre ciel et terre, et qui peuvent consoler partout!

« Décidez si cette âme ombrageuse n'a pas limité elle-même son essor, si les souffrances du corps n'ont pas obscurci cette gloire, qui s'annonçait si haute!

« Voilà tout ce qu'entre vous et moi je puis formuler

de ma pensée... En quoi peut-elle aider la vôtre? Du moins, dans ce monde et partout, c'est ainsi que je vous le dirai toujours, parce que je crois en vous, à votre indulgente amitié pour la mienne, et pour l'obscurité de ma raison.

« MARCELINE DESBORDES-VALMORE (1). »

S'il y a des cris qui ne trompent pas, il me semble que celui-ci ne saurait nous tromper. « Il l'a été! il l'a été! » ces mots-là, et combien d'autres! sont partis du cœur et mettent à nu l'ancienne blessure!...

II

C'est en 1837, quelque temps avant son départ pour Lausanne, que Sainte-Beuve semble avoir noué des relations amicales avec Mme Desbordes-Valmore. Jusque-là il n'avait fait que l'entrevoir chez Brizeux ou Pauline Duchambge, son inséparable, dans les courtes stations parisiennes qui séparaient les saisons théâtrales de son mari; mais ils avaient déjà échangé quelques lettres quand Marceline était à Bordeaux ou à Lyon, car elle avait de bonne heure montré du goût, de l'admiration pour les poésies de Sainte-Beuve, si différentes des siennes, et je suppose que le quatrain suivant qu'elle lui adressa un jour doit remonter au temps où parurent *les Consolations* :

Vous avez une plume, au vulgaire cachée,
Qui semble près du cœur, toute vive arrachée,
Comme si quelque oiseau, divin et familier,
Logeait dans ce cœur tendre et s'y laissait lier (1).

(1) Ce quatrain a été publié par M. de Lovenjoul dans son *Sainte-Beuve inconnu.*

Quoi qu'il en soit, les relations de Sainte-Beuve avec Mme Desbordes-Valmore devinrent très suivies à partir de la fin de 1837, et je ne crois pas me tromper en disant que les charmes d'Ondine y furent pour beaucoup.

Ondine, qui entrait alors dans sa dix-septième année, avait des points de ressemblance et de contraste avec sa mère. Petite de taille, d'un visage régulier avec de beaux yeux, elle avait quelque chose d'angélique et de puritain, un caractère sérieux et ferme, une sensibilité pure et élevée. A la différence de sa mère qui se prodiguait à tous, et dont toutes les heures étaient envahies, elle sentait le besoin de se recueillir et de se réserver. Ces réserves d'une si jeune sagesse donnaient même parfois un souci et une alarme de tendresse à sa mère qui n'était pas accoutumée à séparer l'affection de l'épanchement (1). »

Evidemment, c'étaient ces réserves de sagesse et les points de contraste qu'elle avait avec sa mère qui, chez Ondine, avaient presque aussitôt attiré et retenu l'attention de Sainte-Beuve. Car, tout en sympathisant avec Marceline, il la trouvait trop larmoyante et surtout trop expansive. N'oublions pas non plus qu'il était en deuil d'un amour qui, pour avoir satisfait, sept ans durant, sa vanité et l'ardeur de ses sens, n'en avait pas moins troublé profondément sa vie, et que l'âme la plus dévergondée, la plus perverse, éprouve à de certains moments le besoin de se retremper dans une source pure.

A peine Sainte-Beuve était-il arrivé à Lausanne qu'il adressait à Mme Desbordes-Valmore un sonnet qu'il avait fait en traversant le Jura, « comme une pauvre petite fleur, disait-il, à offrir de loin à Mlle Ondine (2) ».

(1) *Mme Desbordes-Valmore*, par Sainte-Beuve.
(2) *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. I, p. 46.

Et l'année suivante, quand il partit pour l'Italie (2 mai 1839), c'est Ondine qui lui envoya l'adieu de tous les siens dans le billet que voici :

« Je vous dis adieu, Monsieur, bien triste de n'avoir pu le faire ce matin; mais, c'est au revoir, n'est-ce pas? et j'espère que, d'ici à votre retour, Dieu remplira nos vœux à tous en vous faisant heureux. »

« HYACINTHE VALMORE. »

Je passe vite sur ces deux années qui n'amenèrent aucun événement notable dans la vie de Sainte-Beuve, et j'arrive à l'année 1840 qui faillit la retourner de fond en comble. Pendant qu'il était dans le canton de Vaud, la paix du cœur dont il avait joui au sein de la famille de Juste Olivier et les mœurs tranquilles et saines des ménages d'alentour lui avaient fait regretter plus d'une fois de ne pas s'être laissé marier pour vivre là, « à un demi-quart d'heure de Lausanne ». Mais, comme il l'écrivait à Juste Olivier, on ne m'aurait épousé que pour venir à Paris, et pas si bête (1)! »

Pas si bête! c'est bientôt dit, mais vous pensez bien que ce n'était là qu'une boutade dans la bouche de Sainte-Beuve. Il se connaissait trop pour s'imaginer de bonne foi qu'il pourrait vivre, à trente-cinq ans, en pleine renommée, et en pleine force, dans un coin retiré de la Suisse romande. Il n'y a que lorsque le diable devient vieux qu'il se fait ermite, et encore! le diable qui menait alors Sainte-Beuve n'avait pas dit son dernier mot : il avait encore à lutiner un certain nombre de cœurs avant de songer à la retraite finale. D'ailleurs, lui-même se rendait si bien compte, à la réflexion, qu'il était fait pour vivre de la vie de Paris, que, dans une autre lettre à Juste Olivier,

(1) *Œuvres choisies de Juste Olivier*, Lausanne, 1879, t. I, p CXI.

arlant du Léman dont il était plus que jamais épris, il ui disait : « Il faut que j'y vive, que j'y passe régulièrenent cinq mois d'été, à l'étude libre, à la pensée, à la olitude, à la tristesse, à l'amitié. Je reviendrai passer 'hiver de sept mois à Paris, et y faire le *condottiere*, le irate critique infatigable et, autant que possible, équiable. Mais j'aurai mes étés, et je les aurai près de vous. Nous verrons à arranger tout cela (1). »

A la bonne heure ! mais il était écrit qu'il ne reverrait lus le Léman qu'une seule fois et au passage, en reveiant d'Italie (juin 1839), et que Paris l'aurait désormais out entier. A son retour de Rome, son premier soin fut l'amarrer plus solidement sa barque aux berges de la Seine. Après s'être fait nommer, par Victor Cousin, bibliothécaire à la Mazarine, il pensa à se créer un intéieur. Il allait assez régulièrement chez le général Peletier, qui soutenait ouvertement la presse libérale. Peu peu il se prit d'amour pour la plus jeune de ses filles, t un soir que l'aînée lui avait paru l'y engager à mots ouverts, il s'était risqué à demander sa main. Mais il vait été gracieusement éconduit et il en avait éprouvé ine peine si vive qu'il ne remit plus les pieds chez le énéral (2).

« J'ai à m'excuser près de vous, lui écrivait-il au mois l'octobre 1840, de n'avoir pas encore eu l'honneur de ous aller saluer. J'ai aussi, pour une dernière fois, à ous rendre compte d'une situation que ma démarche,

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

(2) Soyons exact : il y retourna malgré lui dès le surlendemain du refus, t, s'il faut en croire la lettre qu'il écrivit à Juste Olivier le 1er septembre 840, il erra trois jours durant « comme un chien sous le soleil : *Hæret lateri lethalis arundo* ». (*Op cit.*, CXVIII.) — Lire à ce sujet la poésie qui ermine le volume des *Consolations*.

lors de votre retour précédent, a si soudainement changée, et sur laquelle, avant d'entrer dans le long silence, je vous dois et me dois à moi-même de donner une explication finale. J'ai essayé, depuis votre départ, de cultiver, comme par le passé, des relations bien précieuses, mais auxquelles le plus grand charme du passé était ravi. J'ai cru un moment y avoir réussi, avoir triomphé assez de moi, ou plutôt m'être assez complètement remis à mon penchant, pour ne ralentir qu'à peine une assiduité aussi désirée que combattue. Mais, vous l'avouerai-je? si je dissimulais au dehors, je le payais trop au dedans. Vous le comprendrez sans que je l'étale ici. D'une part, être reçu avec toute la bonne grâce du monde et même de ce qu'on appelle amitié; de l'autre étouffer et irriter en soi un sentiment désavoué, une souffrance qui tout bas s'ulcère et remporter un long trouble qui se prolonge bien avant à travers les seuls remèdes possibles de l'étude et de l'isolement : je n'ai pu y suffire, et, à partir d'un certain jour, je me suis dit, avec la seule force que je retrouvais en moi de m'abstenir désormais et de fuir dans mon ombre. L'irrégularité apparente de cette conduite, aux yeux de ceux qui auraient le loisir de la remarquer, ne peut, je me le suis dit, compromettre que moi, que mes prétentions soupçonnées et déçues, que mon amour-propre enfin. S'il en eût été autrement, j'eusse trouvé le courage dans une obligation sérieuse. Devant désormais avoir très peu l'honneur de vous voir ou même de vous rencontrer, souffrez, général, que je vous assure ici des sentiments de respect et d'inviolable souvenir qui, de ma part, ne cesseront de s'attacher à vous et à ce qui vous entoure. »

Or, pendant que Sainte-Beuve voyait s'évanouir ainsi tous ses beaux projets de mariage, Ondine Valmore,

qui était à Douai, près de son oncle, était prise, elle aussi, du mal d'aimer, et sa mère, qui s'en était doutée à sa correspondance, lui envoyait de Paris toutes sortes de bons conseils.

« Le médecin, lui écrivait-elle, le 9 juillet 1840, m'a répété très sérieusement que ta santé était *en toi ;* que tu étais parfaitement organisée, physiquement, seulement la tête trop vive et trop remplie, comme l'épi trop plein qui fait plier le corps. Il faut donc à côté un *tuteur*, et tu l'as en toi-même : un peu de raison, de la gaieté et jamais d'excès en rien. Avec tout cela, donc, dis-moi, tu seras une charmante, gracieuse et forte femme! Là! couvre tes bras, ta poitrine et tes épaules; chausse-toi bien chaudement et moque-toi de tes cheveux : ils reviendront. Les oiseaux perdent leurs plumes tous les ans et n'en pleurent guère. »

Ce dernier trait sent encore l'enjouement. Mais voici que le ton s'élève et devient grave :

« 6 août 1840 : Je compte sur l'expérience de ces demi-malheurs pour te prémunir, toi, chère moi-même, et t'habituer à une grande fermeté d'action dans tout ce que l'honneur te permet d'accorder à ton indépendance. Ne sois jamais l'esclave que de ton devoir. Echappe à tout le reste, en couvrant toujours et quand même *l'obligeance parfois tyrannique des Péla de ce monde* (1). Autant il te faut l'estime de toi-même pour parler d'autre chose, autant que je le sais, Dieu merci! il te faut estimer autrui pour y attacher de la valeur. En cela je donne à ton juste orgueil une latitude sans limite. Ta dignité de jeune fille, d'honnête fille, te sauvera de toute espèce d'atteinte et de fausse pitié contre les semblants

(1) Diminutif de Paméla. C'était le petit nom de la fille de Mme Branchu. Nous la retrouverons plus loin.

de trouble et des sensibilités feintes qui détruisent le calme de tant d'existences pures. A Douai, tu es près de la Vierge et de Mme Sandeur; à Paris, auprès de la Vierge et de ta mère! Partout enfin, avec la Vierge et ta conscience! Va, je n'ai peur de rien! Je t'embrasse, je t'aime. »

« 22 août :... Tu n'aimeras jamais que ce que tu pourras estimer, et chez toi la fierté est un témoignage d'innocence. Heureusement que tu as du temps pour choisir, car tu trouveras difficilement qui te vaudra, orgueil de mère à part. »

Marceline disait vrai : sa fille Ondine était une de ces natures d'élite qu'on ne rencontre ici-bas que de loin en loin et qui sont plutôt faites pour décourager que pour encourager l'amour ; mais l'amour entre dans le cœur des anges comme des démons, et, quand la jeune fille approche de ses vingt ans, il suffit souvent d'un regard pour y allumer un incendie. Heureusement qu'Ondine se défiait d'elle-même et du sentiment qui tournait tout autour de son cœur. Ayant été habituée dès l'enfance à se confesser à sa mère, elle n'hésita pas, dans la circonstance, à s'ouvrir à elle, et bien lui en prit, car sa mère acheva de lui dessiller les yeux :

« Paris, le 30 août 1840.

« Viens, ma fille, que je t'aime et que je t'embrasse. Que tu as bien fait de venir à moi, dans ce trouble qui m'a étonnée autant que toi-même ! D'une part, ton cœur est soulagé, de l'autre j'accours le soutenir. Veille sur toi car l'état de fièvre où sont tes nerfs depuis longtemps peut te rendre très impressionnable physiquement, sans que toi-même y sois sérieusement engagée. L'avenir seul te révélera clairement où tu en es, et surtout l'absence. A

on âge un immense besoin d'aimer circule dans le sang t dans le cœur. Il est bien souvent inévitable de se tromer et de se mettre en garde contre des motions passaères qui trompent tant de cœurs purs et honnêtes. On it : « Puisque j'éprouve ce trouble nouveau : c'est que 'est là l'objet que j'attendais pour aimer !... » Mon cher nfant, crois mes tendres conseils, tu te tromperais et tu romperais innocemment autrui. Eloigne-toi des occaions qui peuvent amener de telles épreuves. Tu vois, au este, que le jeune homme le plus timide, le plus modéé, et, je crois, le plus chaste, est bien hardi quand il béit à son instinct. De là viennent tant d'unions mal éfléchies et qui font souvent le malheur de deux existences mêlées à la hâte. De tels rêves coûtent cher ! Et la ie est longue quand on se réveille. L'émotion de plaire, rois-le bien, a ces étonnements surtout après une éception qui vient d'attrister tout l'esprit d'un enfant. es femmes les plus sages sont celles qui ne donnent pas rop de valeur à ces élans *très habituels* à tous les homes, et qui s'en garantissent avec pudeur, sans *terreur* i *tristesse*, ni reproches exagérés contre elles-mêmes. 'encourage rien ; demeure sage et naturelle. Qu'une itié trompeuse ne t'égare pas en faveur de ceux qui paaissent souffrir pour toi. Si un sentiment d'amour vrai rend de la consistance, crois que c'est aux parents qu'un eune homme se déclare, sinon, c'est une épreuve peu stimable qu'il fait sur votre fragilité — et Dieu sait ce u'il en résulte...

« Viens à moi ! rien qu'à moi. Mon cœur t'appartient : est bien plus rempli d'indulgence pour toi que pour oi-même, mais il est aussi plein de lumière et tu n'as ien à craindre tant que tu seras avec moi (dans l'abence même.) Elle va pourtant finir, cette absence, mon

cher ange. Fais que ce soit à ton honneur. Si je vais à Bruxelles où je serais déjà sans l'affreuse gêne d'argent où je suis encore, je te verrai en passant et je te prendrai au retour. »

Et comme avec Mme Desbordes-Valmore la poésie ne perdait jamais ses droits, elle terminait ainsi cette épître où elle avait mis tout son cœur de mère et toute sa douloureuse expérience d'amante trahie et abandonnée :

« J'allais t'écrire, quand j'ai reçu ta lettre et répondre à l'autre dont les vers sont si charmants. Il y en a deux que tu changeras, mais *leur mouvement et la pensée sont ravissants*..

Est-ce que, d'aventure, Ondine aurait été poète, elle aussi? — Mon Dieu, oui ; elle avait hérité cet autre don de sa mère, mais il faut qu'on le sache tout de suite, elle n'entendait pas la poésie comme elle. Ondine n'était ni une Sapho ni une Ophélie. Son vers ne coulait pas à gros bouillons comme une fontaine de larmes ; il était sobre, sérieux, réfléchi, comme sa délicate personne ; bref, si l'on veut une comparaison qui rende bien ma pensée, je dirai qu'Ondine était plutôt un André Chénier mâle (1). On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire la pièce suivante, qu'elle adressait à Sainte-Beuve au mois d'avril 1840 :

L'hirondelle tressaille. Au premier rayon pur,
L'air tiède ouvre son aile.
Attentive, joyeuse, elle cherche un nid sûr ;
Et nous cherchons comme elle.

Puis, quand elle a trouvé sous quelque toit désert,
Sous quelque pieux dôme,

(1) Par opposition à Marceline, que Saint-Beuve appelait un jour l'André Chénier femelle.

Un coin voilé de mousse aux yeux du ciel ouvert,
Meublé d'un peu de chaume,

Elle jette un doux cri de grâces au Seigneur ;
Et, redoublant de zèle,
Elle veut que son nid renferme tout son cœur,
Et nous voulons comme elle.

Alors, faisant sa place à chacun des enfants
Qui babille et qui saute :
« Ah ! dit-elle, au milieu de nos jeux triomphants,
« Il manque encore un hôte !

« Il manque un rossignol et son chant tout d'amour,
Qu'apprit mon cœur fidèle.
Oh ! j'oserai vers nous l'emmener tout un jour ! »
— Oserons-nous comme elle ?

Elle vole, elle vole à l'asile chanteur,
Qui de loin charme et brille :
« J'inaugure mon nid, venez, de votre sœur
Bénir l'humble famille.

« Quand on est tant aimé, dites, frère, aime-t-on ?
Au toit de l'hirondelle
Venez ! » ...Et du poète ailé la voix répond :
Oh ! répondez comme elle !

ONDINE VALMORE.

A quelle occasion notre jeune poétesse avait-elle dressé cette invitation, — car c'en était une (1), — au oète de *Joseph Delorme* ? Je ne saurais le dire, mais e que je puis assurer, c'est qu'elle revint à Paris, dans 'automne de 1840, juste à temps pour consoler Sainte-Beuve. Il était, en effet, bien triste depuis que la porte

(1) A la suite de ces vers Mme Desbordes-Valmore avait ajouté : « Si vous 'avez pas donné le vingt-quatrième jour de ce mois, nous vous le demanons à cinq heures après-midi... Jugez de l'heure que nous vous demandons vous faire partager : mon bon Valmore sera là pour serrer vos mains vec les nôtres !... » (*Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte de Spoelberch e Lovenjoul, p. 194.)

du général Pelletier s'était refermée pour toujours derrière lui, et le sonnet suivant que je cueille dans une lettre de lui à Mme Desbordes-Valmore, en date du 21 mars 1841, prouve qu'il n'en avait pas encore pris son parti six mois après :

Puisqu'aussi bien tout passe et que l'amour a lui,
Puisqu'après le flambeau ce n'est plus que la cendre,
Que le rayon pâli n'est plus même à descendre ;
Puisqu'en mon cœur désert habite un morne ennui ;

Si le loisir du chant me revient aujourd'hui,
Qu'en faire, Muse aimée ! Et nous faut-il attendre
L'écho qu'hier encore il était doux d'entendre,
Dernier soupir du nom qui pour toujours m'a fui ?

Oh ! sortons de moi-même ! et de mon âme errante
Suspendons loin de moi la corde murmurante !
Ailleurs, je sais ailleurs des endroits consacrés :

Et comme un timbre d'or qui parfois chante ou pleure,
Mon vers harmonieux sonnerait les quarts d'heure
Heureux ou douloureux des amis préférés.

Les amis préférés de Sainte-Beuve — je parle de ceux de Paris, car il en avait d'autres à Lausanne qui lui étaient tout aussi chers — ses amis préférés étaient pour le moment les Desbordes-Valmore. Aussi passait-il son temps à les obliger et à les servir. Après avoir obtenu de M. Salvandy, ce Mécène des poètes, une petite pension pour Marceline, il lui avait ouvert la librairie Charpentier pour laquelle il préparait un volume tiré de toutes ses poésies; et plus il la lisait, plus il ressentait d'affection pour elle et pour les siens, pour Ondine surtout. Quand parut le volume en question (1842) on devine la joie de la mère en lisant les lignes suivantes qui terminaient la notice de Sainte-Beuve :

« ... Ses derniers vers nous arrivent toujours remplis 'accents de sollicitude et d'espérance pour sa pauvre ouvée. Déjà même, du bord de ce doux nid, gloire et ouceur maternelle ! une jeune voix bien sonore lui épond. Je voudrais dire, mais je ne me crois pas le roit d'en indiquer davantage. Je rappellerai seulement, n l'altérant un peu, la jolie épigramme antique : « La ierge Erinne était assise, et, tout en remuant le fil de oie de la broderie légère, elle distillait avec murmure uelques gouttes de miel de l'abeille d'Hybla. » Puisse avenir tenir du moins les récentes promesses envers elle ui les a payées assez chèrement ! Puisse-t-elle, suivant expression d'un poète aimable, se racquitter en bonheur our tout le passé ! »

Hélas ! la jeune voix qui chantait au bord du nid de Iarceline ne devait pas chanter longtemps. Avant même ue Sainte-Beuve eût exprimé le vœu ci-dessus en public, ndine, dont la santé avait toujours été délicate, s'était ue prise d'un mal indéfinissable, et la fille de Mme Bran-hu, Paméla Lefèvre, qui habitait Londres, avait persua-é à Mme Desborbes-Valmore de la confier aux soins du octeur Curie qui, paraît-il, faisait des cures homæopa-iques merveilleuses — soit dit sans jeu de mots.

Un matin donc du mois d'avril 1841, Sainte-Beuve vait reçu de Marceline le billet suivant :

IMPROMPTU

Si vous étiez toujours notre ange,
Et sans qu'un tel vol vous dérange,
Léger, vous viendriez demain,
A votre jeune sœur serrer un peu la main.

Elle s'en va vers l'Angletere,
Pour se reposer de la terre ;

On la mettra sur un vaisseau,
Où je l'irai chercher, malgré ma peur de l'eau !

« Là !.... Je suis confondue de voir partir Ondine, même pour si peu d'instants. Nous vous tiendrons une cuillerée de chocolat tout prêt, demain vendredi, de neuf à midi, si vous pouvez mêler cette douceur à mon sacrifice ! Moi, je vais la chercher dans trois semaines, pour la ramener aux examens définitifs. Cette sage petite fille mérite bien d'aller regarder nos bons ennemis sous le nez (1). »

Mais ce qui ne devait être qu'une consultation et une promenade devint un séjour de plusieurs années pendant lequel Ondine fit mieux que de regarder les Anglais sous le nez. Elle se perfectionna dans leur langue, elle étudia leur littérature, elle lut de préférence les lakistes, sur le conseil de Sainte-Beuve, elle s'essaya à en traduire quelques-uns ; bref elle fit tant de vers que, tout en admirant, sa mère en fut épouvantée.

« J'ai passé deux heures à lire tes vers l'autre nuit, lui écrivait-elle le 29 septembre 1841. Mon cher trésor, qu'ils sont bien et purs ! je les ai lus à la Vierge avec des larmes. N'en fais pas avant un an. Laisse reposer cette sainte agitation, afin de lui donner toute sa force. Ils se font tout seuls en toi, sois en sûre, et un jour tu n'auras plus qu'à les écrire. M. Sainte-Beuve est charmé de ta lettre. Hier il est venu t'en remercier. Il est tout malade comme nous... »

Je suppose que la pièce de vers suivante était parmi celles qui avaient tant ému le cœur de Marceline, car elle est datée de 1841. C'est la suite en quelque sorte de la

(1) *Sainte-Beuve inconnu,* p. 196.

poésie qu'elle avait adressée à Sainte-Beuve au mois de mars 1840 :

DÉPART

L'an passé, c'était fête au toit de l'hirondelle.
Tout chantait dans son nid, tout chantait dans son cœur ;
Les petits au soleil battaient gaiement de l'aile
Et de leurs cris d'amour saluaient le Seigneur.

C'était beau. Dans le cercle un rossignol prit place ;
Peut-on croire avec lui que les printemps sont courts !
L'hiver était caché. Rien ne disait sa trace :
On pensait que l'été devait durer toujours.

L'hirondelle disait : « Oh ! que la vie est douce !
(Le cœur de l'hirondelle est si faible à l'espoir !)
Voyez ! Les blés viendront, Dieu sourit, l'herbe pousse,
Nous voilà réunis pour aimer et tout voir.

« Oh ! cette fois enfin la nature est constante !
Nos cœurs ont trop souffert pour se tromper encor.
Tout s'émeut, tout renaît sous une main puissante,
Salut ! c'est le bonheur avec ses rayons d'or. »

Mais l'orage est venu. La paisible couvée
A vu fondre l'hiver au milieu de ses jeux ;
Et puis dans l'ouragan mainte plume enlevée,
Sanglante, a tournoyé sous le vent furieux.

Le grand souffle a brisé le nid, seule richesse
De la pauvre famille éperdue ; et les bois,
Etonnés et noircis d'une prompte vieillesse,
N'ont plus qu'un sombre écho pour répondre à sa voix.

Maintenant elle part. Pauvre déshéritée !
C'est aux soleils lointains qu'elle se traîne encor.
Plus d'orgueil, plus de chant, l'aile aux vents agitée,
Dans le deuil des chemins tente un tremblant essor.

Ils s'en vont. Un beau jour vaut-il ce qu'il leur coûte !
Le rossignol a fui. Tout est sombre, ils s'en vont ;

Et leur vol inégal hésite sur la route
Où Dieu qui les regarde a dit : Ils souffriront !
(1841)

HYACINTHE VALMORE (1).

Quelques semaines plus tard Ondine, sans tenir compte de la prière de sa mère, lui envoyait cette autre poésie pour fêter le vingtième anniversaire de sa naissance.

L'ANNIVERSAIRE

A maman

Vingt ans ! quoi ! j'ai vingt ans, ma mère, et les journées
Ont apporté cette heure en jouant avec moi !
Quoi ! de si courts instants ont formé vingt années !
L'adolescence ainsi courut-elle pour toi ?

Comme au bruit d'une étrange et charmante nouvelle,
J'ai tremblé ce matin en saluant ce jour ;
Ce jour tout revêtu de grâce solennelle,
Pour m'annoncer vingt ans me réveille à mon tour.

Mais toi, dis ? quel penser dans ton cœur vient de naître
La surprise ou l'effroi t'ont fait chercher les cieux ;
Tu tremblais. A la fois, soudain j'ai vu paraître
Un sourire à ta lèvre, une larme à tes yeux.

La nouvelle t'effraie, ô mère absente et sage !
Tu lis dans l'avenir et ton cœur m'y défend :
Oui, l'avenir est pris, mais qu'importe ? à tout âge
Serai-je pas toujours ta vie et ton enfant ?

Ne crains pas, j'ai vingt ans, tout s'éveille en mon âme
Je n'ai pas peur de vivre et ne recule pas.
Dans mon cœur qui bat vite entre une sainte flamme.
Une route sans fin s'ouvre devant mes pas.

(1) Cette poésie inédite a été trouvée dans les papiers de Sainte-Beuve qui sont entre les mains de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Va ! je vivrai toujours ! je me sens immortelle !
Et c'est pourquoi je marche en relevant mon front.
Va! je vivrai toujours! et la flamme éternelle
Ne s'obscurcira pas sous un terrestre affront.

Ne crains pas de me voir commencer le voyage,
Légère de trésor pour payer le bonheur :
Il viendra sans compter. Ledivin héritage
M'a mis l'espoir dans l'âme et la foi dans le cœur.

J'entre donc sans trembler dans la grande carrière,
Ma richesse est en moi qui ne peut pas mourir,
Qui se fécondera sous la sainte lumière;
Mon bonheur est en toi que nul ne peut ravir.

J'ai vingt ans! à vos pieds je me mets tout entière,
Dieu, père de ma mère, et qui l'aimez en moi !
J'ai vingt ans! sur ton sein presse-moi la première,
Mère! mon âme est tienne et s'en retourne à toi.

Avant de m'élancer au chemin de la vie,
Laisse-moi prendre haleine un moment dans tes bras.
Mets ta main sur mes yeux, je me sens éblouie:
Le bonheur m'enveloppe et me parle tout bas,

Je m'arrête charmée. Oh! que la vie est belle !
Que Dieu qui fait tout vivre est grand devant mes yeux!
Que je l'aime partout! que le bonheur fidèle,
Règne bien avec lui dans l'infini des cieux!

Non! je ne tremble pas devant vous, Dieu du monde!
Dieu tendre, Dieu puissant. Je rends grâce à genoux.
J'ai compris vos grandeurs, et d'une amour profonde,
Je répands mon encens et mon cœur devant vous !

Après le doux printemps de notre blonde enfance,
Notre été nous arrive et brunit nos cheveux.
Dieu! vous mettez la force où le travail commence.
Vous vous faites robuste en nous faisant heureux.

Oui, plus je vois l'espace et l'immense nature,
Plus je sens la douceur de l'éternel amour;

Et plus baignant mon cœur à votre source pure,
Mes yeux deviennent forts pour contempler le jour.

Ne vous cachez donc plus, ma craintive pensée;
N'enfermez plus l'essor d'un vouloir frémissant,
Mesurant votre course à ma force oppressée,
Ne craignez plus au loin de devancer l'enfant.

Montez! montez! ardente et pieuse colombe,
Prêtez une aile libre aux élans de mon cœur!
Traversez les secrets lumineux de la tombe,
Et rapportez d'en haut le secret du bonheur,

Levez-vous tout entière et conquérez le monde,
Puisque Dieu le découvre à votre humble regard;
Parcourez l'univers et revenez féconde,
Des trésors devinés rapportant votre part.

Hier un voile épais vous défendait la route,
Hier tout nous disait: ne vous éveillez pas!
Aujourd'hui l'air d'été vous fait libre. J'écoute!
Mon cœur s'attache à vous pour s'élever d'en bas.

Voilà, certes, de nobles accents, et je conçois que Saint Beuve, qui dirigeait les premiers pas de cette jeune Mus en ait été remué profondément (1).

(1) Voici une autre pièce à lui dédiée, qui doit être de la même époq

LA ROSE

A Monsieur Sainte-Beuve.

Quand nous respirons cette rose
Au front pâle, au souffle embaumé,
Tu nous dis qu'en son sein repose
Un ver enfermé.

Tu la saisis et tu la cueilles,
Fouillant dans son calice vert
Qui, tout dépouillé de ses feuilles,
Reste à découvert.

Puis, tu fais voir l'insecte avide
Se tordant, roulé tout au fond
De la pauvre fleur au cœur vide
Que tes mains défont.

Eh! quoi! savant inexorable,

III

Cependant Ondine était revenue de Londres et avait ı y retourner au bout de quelques semaines, « tous- nt plus que jamais et ayant bien de la peine à respirer ». ı mère attribuait cette rechute au mauvais état du gement qu'ils habitaient alors rue d'Assas, mais le mal ait une cause plus lointaine et plus dangereuse; On- ne avait le germe de la phtisie... Singulière idée, dira- on, de l'avoir envoyée en traitement dans un pays de ouillards! Sans doute, et Marceline était la première en faire l'observation à ceux qui l'entouraient, mais, nsi qu'elle l'écrivait à Sainte-Beuve, elle ne trouvait ıs un mot pour la rappeler, du moment qu'on lui assu- it que la retenir à Londres c'était fortifier sa santé. elle ajoutait : « Comme c'est ma vie, je me donne du urage pour attendre patiemment, ou du moins des isons pour me taire. Il y a si longtemps que je n'aime us pour moi! Elle est si charmante à aimer pour elle- ême! »

Tuant la rose avant l'hiver,
Tu détruis une fleur aimable,
Pour trouver un ver!

En admirant les belles choses
Avions-nous donc trop de candeur?
Va, grâce à toi, toutes les roses
Vont nous faire peur.

Ah! plutôt dans les fleurs mortelles
Montre-nous le miel précieux.
Apprends-nous à trouver en elles
Ce qui vient des cieux.

Apprends-nous à laisser la lie
Qui se cache au fond de notre eau,
Et que l'âme immortelle oublie
Le ver du tombeau!

(Sans date.)

Pauvre femme! elle avait bien raison de dire qu'ell était née *peuplier* et qu'elle tremblerait et qu'elle pleure rait toujours!

« Il faut marcher contre le vent, écrivait-elle un pe plus tard à sa famille, quand on est restée à quatorz ans orpheline et nue,et portant au cœur le courage d'u dragon sous une enveloppe d'oiseau. On ne voit pas le cœurs, on ne choisit pas avec Dieu. Sa volonté m'a fa sortir de la race errante qui fuyait les bûchers (1). Un austérité douloureuse occupe un coin de mon âme, e compagnie de la plus tendre charité... »

Mais il y a des moments où le *dragon* le mieux tremp perdrait courage et où l'absence de ceux qu'on aim vous devient un supplice.

« Enfin, le voilà parti, ce mois toujours le même, li on dans une lettre écrite par Marceline à sa chè Ondine, le 1er mai 1843; son poids me tient courbée. y a un an que tu es repartie, et je suis comme toi, m fille, ma fille, ma chère fille, lasse de t'écrire, parce qu'e effet c'est ta présence qu'il me faut (il me la faut irrév cablement) et parce que le cœur n'a pas toujours le paroles de ses sentiments.Les cheveux blancs s'amasse sur ma tête, et tu seras bien heureuse, Ondine, si le tendres désespoirs de ta mère paient la belle destin que je demande à Dieu pour toi!... En attendant tu bien gentille de faire de nécessité vertu et d'avoir obten cette trêve où tes forces se seront retrempées pour pr duire tout ce qui couve en toi de bonnes et saintes ch ses.M. Sainte-Beuve t'attend sur tes gages donnés (2).

(1) Mme Desbordes-Valmore était issue, du côté paternel, d'une fam protestante qui, chassée de Bordeaux par la révocation de l'Edit de N tes, s'était réfugiée à Genève, d'où elle était originaire, et dont une part ralliée ensuite au catholicisme, était venue s'établir à Douai.

(2) Ses premières poésies.

› met haut et à une place pure. Je ne t'ai pas dit que › connais maintenant sa mère, toute petite et adorable 'amour pour son fils. Sa maison est celle de la *Fée ux miettes*. Il y sent bon de calme et de fleurs. Elle i'a demandé de tes nouvelles.

« Je laisse là ma lettre, souhaitant qu'elle parte aujour-'hui, 1er mai. Prends mon cœur en masse, tout gros u'il est plein d'une immortelle tendresse pour son ıfant (1). »

On aimerait à lire les réponses d'Ondine, mais elles nt été probablement perdues dans les déménagements ıccessifs de sa mère, et tout ce qu'on sait d'elle, à par-r de cette époque, c'est que, après un traitement des lus énergiques chez le docteur Curie, elle revint à peu rès guérie dans le courant de l'année 1844, et que l'an-ée suivante, pour échapper aux privations de l'intérieur : ses parents, elle se décida à entrer comme sous-maî-esse à la pension Bascans, où elle avait fait une partie : ses études.

Suivons-la dans ce pensionnat de demoiselles. Il était tué à Chaillot et dirigé par une personne de grande dis-nction appelée Mme Lagut. M. Bascans était un ancien dacteur du *National*, dont la femme était très répan-ıe dans le monde et qui était lié lui-même avec Armand arrast et Sainte-Beuve. Inutile de dire que ce dernier pprocha de plus en plus ses visites à M. et Mme Bas-ıns, après que la fille de Mme Desbordes-Valmore fut venue leur sous-maîtresse... « Ils avaient pris l'habi-de de donner chaque soir des réunions de famille ıxquelles étaient admises, avec les personnes du hors, les jeunes maîtresses des classes qui n'étaient

(1) *La Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, p. 287.

pas occupées. Ces réunions, toujours assez nombreuses étaient très animées, sans être bruyantes. Dans un coi du salon, un whist était installé pour les amateurs d ce jeu, et dans un autre on se livrait à des conversation variées, voire à de petits jeux d'esprit qu'aimait beau coup Ondine. Parfois Sainte-Beuve ne dédaignait pa de prendre part à ces modestes et innocentes distrac tions (1), et il excellait dans le jeu des petits papiers,qui proquos ou bouts-rimés qu'une personne de la sociét lisait à haute voix au milieu des éclats de rire de tout l monde (2). » Mais il mettait au-dessus de tout cela l plaisir de causer seul à seul en tête à tête avec la sous maîtresse de la pension Bascans (3).

« Dans les années heureuses où je la voyais assez sou vent, écrivait-il un jour à Mme Desbordes-Valmore, e avant que toute mon existence fût retournée en 1848 combien n'ai je point passé auprès d'elle de doux e salutaires moments ! C'étaient mes bonnes journées qu celles-ci où je m'acheminais vers Chaillot à trois heure et où je la trouvais souriante, prudente et gracieusemen

(1) Ondine lui écrivait le 19 avril 1846 :

« Ce mal de gorge s'est changé en une forte fièvre en sorte que je doi rester couchée au moins deux jours. Si vous venez demain avec la galett je ne pourrai pas en être, ce qui me sera très dur ! Voulez-vous remettre l *dînette* à un autre soir ? Nous ne serons que des demoiselles, nous feron notre thé nous-mêmes.

« Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble servante.

« ONDINE VALMORE. »

(2) Cf. *la Fille de George Sand*, par Georges d'Heylli, 1900. — Solang Sand fut mise en pension chez Mme Bascans vers 1840 et y connut Ondin Valmore.

(3) Mme Bascans, écrivait Ondine à Sainte-Beuve, le 20 octobre 1846, veu que je vous dise qu'elle a un charmant boudoir tout neuf : que bien qu' soit meublé d'un poële de faïence et de quatre chaises de paille, on y boi d'excellent chocolat ; enfin, que si vous y veniez un de ces soirs, elle serai très enchantée et vous ferait les honneurs de son mieux... »

(*Lettre inédite communiquée* par M. le vicomte de Spoelberch de Lover joul.)

onfiante. Nous prenions quelque livre latin (1) qu'elle levinait encore mieux qu'elle ne comprenait, et elle arriait comme l'abeille à saisir aussitôt le miel dans le buison. Elle me rendait cela par quelque poésie anglaise, ar quelque pièce légèrement puritaine de William Cooer (2) qu'elle me traduisait, ou mieux par quelque pièce

(1) Le 7 août 1846, Ondine écrivait à Sainte-Beuve :
« J'ai lu ce soir l'*Ode à la Fortune*. Je crois que je l'ai bien comprise, uf ce passage que je ne sais pas rendre :

Diffugiunt *cadis*
Cum fœce diccatis amici
Ferre jugum pariter dolosi.

uand vous n'aurez rien de mieux à faire, je vous le demande... »
Dans une autre lettre du même mois :
« ..... J'ai bien travaillé. J'ai lu les *Cinq Odes* et les précédentes. Je ois avoir tout compris, sauf un vers :

Non hoc pollicitus tuæ.

C'est dans l'ode XV, vers 33. A quoi se rapporte ce *tuæ?* »
Dans une autre enfin du 20 octobre 1846 :
« ... Moi, j'ajoute que j'ai lu votre *Homère*, et que j'aurais bien voulu us écrire aussitôt le bonheur que j'y ai trouvé. Ce que vous dites de la ge lue tous les matins pour maintenir l'élévation de l'âme, m'a plu sinlièrement, et cet article m'a semblé une de ces pages-là. Au revoir, Monur, je travaille un peu en attendant plus... »
(*Lettres inédites* communiquées par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenul.)

2) « Après votre départ, hier, lui mandait-elle un jour (1845 ou 1846) j'ai mandé *Cooper's hymns* à une *vraie* puritaine, fille d'un missionnaire qui bite notre maison. Elle m'a raconté avec enthousiasme la vie si orageuse, belle, au fond de ce poète. J'ai lu quelques hymnes qui m'ont paru très nties, très élevées. J'en savais plusieurs sans connaître le nom de l'auteur.
« Je vous remercie de m'avoir donné la pensée de lire ce livre et je vous voie, toute fraîche, cette mauvaise traduction d'une de celles qui m'ont le is frappée ce matin. La connaissez-vous?

DANS L'AFFLICTION

(*God moves in*, etc., p. 232.)

Dans un chemin mystérieux,
L'esprit de Dieu voyage,
Sur les flots, dans l'ombre des cieux,
Tout voilé par l'orage.

Relève-toi, chrétien tremblant;
Le nuage qui gronde,
Gros de tendresse, en éclatant,
Rafraîchira le monde.

Ah ! comment le jugerions-nous?

d'elle-même et de son pieux album qu'elle me permet-tait de lire. »

Et il lui arrivait quelquefois de recevoir de cette gra-cieuse amie des billets dans le genre de celui-ci :

« En rentrant ce soir, j'ai trouvé votre lettre et *Pasca* que je n'ai point quitté depuis. Me voilà occupée et heu-reuse pour bien des jours. C'est une douceur profond que de trouver de pareils amis dans le passé, et de pou-voir vivre encore avec eux malgré la mort (1). »

En lui l'amour respire ;
Sous l'air imposant du courroux
Il cache son sourire.

Ses projets mûrissent toujours :
La graine germe et pousse ;
Le bouton, amer quelques jours,
Donne une fleur plus douce.

En vain on veut lever les yeux,
Aux desseins qu'on lui prête !
Il est son seul juge en tous lieux,
Et son seul interprète.

« Au revoir, Monsieur, bien des choses affectueuses de la part de Mme Bas-cans. J'ai changé les deux vers et je les enverrai à ma mère.

« Recevez tout mon respect.

« ONDINE VALMORE.

« (Dimanche.) »

En marge de la dernière strophe de cette pièce de vers inédite, Sainte-Beuve avait écrit : « C'est comme les hymnes du *Bréviaire* traduites pa Racine. »

(1) Qu'on lise encore la lettre que voici :

« 15 juillet [1847]. — Mme Bascans vous prie, Monsieur, de venir jeud avant six heures, si vous pouvez, si vous voulez, si cela vous arrange. Ell serait heureuse et nous aussi de vous voir avant et après le dîner. M. Ar-mand Marrast sera là. On parlera affaire Teste et autres.

« Si je n'avais été prise ce matin par une visite inattendue d'inspectric je vous aurais écrit longuement pour vous prier d'aimer Jean-Paul. et d le lire. Il en est digne par bien des points, surtout pour ceux qui ne de-mandent pas tout à un auteur, ni la même chose qu'à tous les autres. sent et dit, avec une émotion sincère, la nature, et ce qu'elle donne d charmes ou de consolations ; il peint l'amitié, comme l'ayant sentie ave une âme élevée, délicate et forte. On peut bien lui pardonner (en les sautan quelques ombres chinoises, quand on trouve avant et après des pages vra-ment touchantes et inoubliables... »

Et celle-ci, datée du 25 mars 1848 : « ... Depuis qu'on fait tenir les si

Je ne m'étonne donc pas qu'un jour il ait conçu dans la solitude de son cœur le projet de s'unir à cette jeune femme exquise et qu'il s'en soit ouvert à Mme Bascans. Mais cette idée qu'il caressa durant des mois et qui avait souri autant à la mère qu'à la fille, quand on leur en avait parlé officieusement, Sainte-Beuve, je ne sais pourquoi, renonça peu à peu à y donner suite. Et il continua comme par le passé à visiter Mlle Ondine et à lui témoigner les mêmes égards attendris et respectueux.

S'était-il rendu compte qu'avec les dix-sept ans qui les séparaient l'un de l'autre il était alors bien mûr pour elle? Le peu de santé d'Ondine lui avait-il donné à réfléchir, ou bien s'était-il dit que son manque de fortune ne lui permettait pas décemment d'épouser une fille sans dot? Je crois qu'il y avait de tout cela dans son refus d'aller plus loin (1). En tout cas, il fut bien inspiré en demeurant

les dans les heures, le temps nous paraît un peu long et nous croyons, Monsieur, qu'il y a bien des années que nous ne vous avons vu; Mme Bascans me charge de vous demander comment vous êtes. Elle est tout entière au tourbillon Pour moi, je ne sais que penser de ce qui se passe, et je souffre de ne savoir ni me réjouir ni m'attrister. La seule chose qui me frappe, c'est que tout le monde se fait grand homme, et que les hommes ordinaires ayant tous du génie, il n'y a plus que les hommes de génie qui puissent se contenter d'avoir du bon sens.

« Du reste, je ne tiens guère à cette opinion, et je suis toute prête à en changer si vous me dites, Monsieur, que tout est pour le mieux, et qu'en les regardant de haut, toutes les petites imperfections du moment se perdront dans de beaux résultats... »

(*Lettres inédites communiquées* par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.)

(1) Lire à cet égard la lettre qu'il adressait le 25 décembre 1846 à Mme Bascans et qui m'a tout l'air de se rapporter à ce projet de mariage : « ... Il m'est survenu toutes sortes de mécomptes dans mes affaires privées, et je me trouve hors d'état de suffire, pour le moment à l'engagement que j'ai pris de concert avec vous .. Tout cela m'a donné bien de l'ennui et du travail de tête, mais la partie la plus sensible pour moi est l'impossibilité où cela me réduit, pour le moment de faire face à une dette, la plus sacrée et la plus douce... » (*Corresp. de Sainte-Beuve*, t. I, p. 140.)

Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1845-46, lorsqu'il courtisait Ondine, Sainte-Beuve était dans le plein de sa passion pour Mme d'Arbouville. Peut-être même l'aurait-il demandée en mariage, sans cela, car à cette époque sa

dans l'expectative, car s'il avait épousé cette charmante Ondine, il se serait ménagé de grands chagrins. Il a écrit quelque part :

« La nature se présente deux fois à nous pour le mariage ; la première fois à la première jeunesse. On peut lui dire alors : *Repassez*. Elle n'insiste pas trop. Mais la seconde fois, à cette limite extrême, lorsqu'elle reparaît, lorsqu'elle insiste avec un dernier sourire, prenez garde : si vous la repoussez encore, elle se le tiendra pour dit, elle ne reviendra plus. »

Elle ne revint plus, en effet, pour lui, et, après avoir chassé toute sa vie sur les terres d'autrui, après avoir couché plus d'une fois dans le nid des autres, il mourut seul.

Mme Desbordes-Valmore redoutait cette fin pour sa fille ; aussi, lorsque Ondine approcha de la trentaine, pensa-t-elle sérieusement à la marier. Mais elle rêvait d'un mariage qui l'eût affranchie de l'esclavage de sa condition. C'est un si dur métier que celui de répétitrice quand on est déjà d'une santé délicate ! La révolution de 48 réalisa une partie de son rêve. Nous avons dit que M. Bascans était lié avec Armand Marrast. Quand ce dernier fut appelé à la mairie de Paris par le gouvernement provisoire, il s'empressa de nommer Ondine inspectrice des pensionnats de demoiselles du département de la Seine. Restait à lui trouver un mari. Le 25 mai 1849, Marceline écrivait à son frère :

« Ondine, toujours affairée comme une hirondelle, t'envoie ses gracieuses amitiés. Je te dirai (cœur à cœur) que je voudrais bien la voir occupée à faire son nid, car

situation matérielle était bonne. Ce n'est qu'en 1848 qu'elle redevint assez précaire, par l'abandon qu'il fit, un peu légèrement, de son poste de bibliothécaire à la Mazarine.

enfin elle est au bel âge pour cela, et cette jeunesse a besoin d'aimer enfin. Un bon et honnête mari irait bien à cette charmante et sage enfant. Elle rit quand j'en parle, et moi je ne ris pas, car il faut une dot aux filles. Il est vrai que sa profession lui donnera dans un an trois mille livres de rentes — c'est déjà beaucoup dans un ménage. Prie Notre-Dame pour qu'un bel amour s'allume dans cette jeune âme, pourvu qu'il soit partagé! »

La Notre-Dame de Marceline était celle de Douai, sa ville natale; elle avait pour elle un véritable culte et recommandait toujours à son frère d'ôter son chapeau à son intention, quand il passait devant son église. A force de la prier et de couvrir ses pieds de fleurs, elle obtint de Notre-Dame la grâce qu'elle lui demandait. Le 6 janvier 1861, Ondine épousait M. Jacques Langlais, avocat, député de Mamers (Sarthe), qui avait dix ans de plus qu'elle et deux enfants issus d'un premier mariage (1). Cette union, contractée sous les plus heureux

(1) Né à Mamers, le 27 février 1810, Jacques Langlais, fils d'un tisserand, ut élevé pendant cinq ans aux frais de sa ville natale. Entré au séminaire u Mans, il reçut les ordres mineurs et enseigna la rhétorique au collège de ıelars. La révolution de Juillet ayant changé le cours de ses idées, il se lança dans la politique et vint à Paris, en 1833, faire ses études de droit. ıeçu avocat en 1837, il collabora à plusieurs journaux et à l'*Encyclopédie atholique*. En 1840, il devint rédacteur à *la Presse* où il soutint le minisre Guizot. Nommé représentant du peuple en 1848 par le département de Sarthe, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élecıon du 10 décembre il se rapprocha de la droite et se rallia à la politique u prince-président. Après avoir fait partie jusqu'en 1858 du Corps legislatif, u il se signala comme rapporteur des projets de loi relatifs à la composition u jury et à l'organisation municipale, il entra au Conseil d'Etat et accepta u mois de septembre 1865 le portefeuille des finances de l'empire du Mexiue où il mourut subitement le 23 février 1866. « J'ai une triste nouvelle à onner à Votre Majesté, écrivait Bazaine à l'empereur, le 26 du même mois: mort subite de M. Langlais, qu'un travail excessif avait beaucoup fatigué t dont le moral, quoique ferme, était par moment ébranlé par les difficules qui à chaque instant surgissaient dans l'accomplissement de sa tâche. Il été frappé par un épanchement au cerveau, le 23 au soir.» (Emile Ollivier, '*Empire libéral*, t. VII.)

auspices, ne fut cependant pas heureuse (1). Je veux dire qu'elle fut de courte durée. Un an après, Mme Langlais perdait son premier né. Ce fut pour Marceline un mauvais présage, et, en effet, vers le même temps, Ondine ressentit de nouveau les atteintes du mal qui, dix ans auparavant, l'avait conduite aux portes du tombeau. Elle était allée passer la belle saison à Saint-Denis d'Anjou (Mayenne), dans une propriété appartenant à son mari, et la douceur du climat, la gaieté répandue dans l'air et sur tous les visages de ce pays de délices, lui avait d'abord fait beaucoup de bien. Cela se sent au ton de la lettre qu'elle adressait à son frère Hippolyte au mois d'octobre 1852 :

« Dans quelques jours nous serons ensemble, cher frère, et il faut tout le besoin que nous avons de nous voir, pour nous consoler de rentrer dans ce Paris qui

(1) « Eh bien, lui écrivait, le 13 septembre 1851, Marie de R..., une de ses amies de pension, à propos de ce mariage, eh bien, si, la signorina deviendra signora, charmante nymphe de l'onde aux yeux bleus et aux blonds cheveux. L'inspectrice de l'Université de la Ville, je crois, ne présidera plus à la confection d'un tas de petits cuistres, métier insipide et qui fausse la nature d'une personne beaucoup plus poète et plus enfant que pédante. En attendant, belle Ondine Ondinette, ce que vous pouvez faire de mieux est bien certainement de vous ébattre, de vivre le nez au soleil à la façon des chèvres dont vous mangez le fromage, de vous bourrer de soupe et de rosbeef, de ne songer qu'à respirer en liberté et de nous revenir fraîche éclose et fortifiée. Ayant le plus grand soin de votre précieux corps, devenez taupe et tout ce que vous voudrez, pourvu que vous soyez bien, et que je ne vous voie pas comme à Chaillot sans souffle ni couleurs. »

Dans une autre lettre écrite de Lima, le 7 mars 1851, je relève ce passage : « Je suis si heureuse de la nouvelle que tu me donnes, mon Ondine bien-aimée, que je ne sais comment te féliciter. Commençons par élever nos cœurs vers Dieu qui a bien voulu qu'il y ait un cœur capable de comprendre le tien ; qu'heureux doit être ton mari ! Je ne doute pas de ses qualités ; ton jugement a été toujours bon, comment ne l'aurait-il pas été dans cette occasion, et puis, mon Ondine, tu es de ces êtres si angéliques que, serait-on un monstre, on deviendrait ange auprès de toi... »

(*Lettres inédites,* communiquées par Mme Langlais, de Saint-Denis d'Anjou, veuve de M. Aimé Langlais, fils du mari d'Ondine, lequel mourut en 1883 consul à Jérusalem. Mme Langlais a gardé pour la mémoire d'Ondine une véritable piété.)

nous fait peur. Je n'ose pas penser à cette rue de Seine: il me semble que je vais retrouver là l'horrible hiver de l'an passé. Ici, on oublie tout, on se plaint par *genre*, mais sans amertume; on dort, on mange, on n'entend point de sonnette, on s'éveille pour dire : « Va-t-on déjeuner ? » On se promène à âne et on rentre bien vite pour demander : « Va-t-on dîner? » Il y a des fleurs, des herbes, des senteurs de vie qui vous inondent malgré vous-mêmes ; il y a une atmosphère d'insouciance qui vous berce et vous rend tout facile, même la souffrance. Que n'es-tu là? Tu prendrais ta part à tant de bien ! Tu nous aiderais à traduire Horace dans un style élégant et philosophique comme celui-ci :

> Cueillons le jour, buvons l'heure qui coule ;
> Ne perdons pasde temps à nous laver les mains,
> Hâtons-nous d'admirer le pigeon qui roucoule,
> Car nous le mangerons demain.

« Ne fais pas attention au pluriel rimant avec un singulier, c'est une licence que la douceur de la température nous fait admettre. Nous devenons de véritables Angevins : *Molles*, comme dit César (ou un autre).

« Ne te marie pas avant notre retour. Je tiens à être consultée sur la toilette de la mariée, peut-être sur la mariée elle-même. Quant à l'Alice de la rue Miromesnil, cela me paraît fruit vert destiné à devenir fade. Je crois qu'il n'y a pas grande intelligence dans ce front-là ! Il est vrai que je la connais peu. Embrasse tendrement mon cher père. Tout le monde ici se rappelle à ton souvenir et les colons demandent de ses nouvelles tous les dimanches. Dis-lui que l'un d'eux va avoir son onzième enfant. Il saura lequel. Bien entendu qu'il ne paiera pas la ferme.

« Je ne te dirai rien de ma mère. Je veux te laisser la surprise.

« Que ne puis-je rapporter cette campagne si belle, si riche, si diverse dans les derniers jours d'automne! Chaque promenade est un enchantement.

« Je t'aime.

« Ondine. »

Je ne te dirai rien de ma mère ! Hélas ! pendant qu'elle écrivait ces lignes, elle ne se doutait pas que sa mère ne la quittait pas des yeux et qu'elle jouait devant elle la comédie de la gaieté. Mme Desbordes-Valmore ne vivait pas, en effet, de voir l'état de fièvre et de maigreur dans lequel se consumait cette pauvre Ondine. Elle trouvait qu'elle avait des physionomies d'une mobilité extrême, une faim étrange, et, dans son langage imagé, elle disait que son âme était habitée par des milliers d'oiseaux qui ne chantaient pas ensemble, mais qui se craignaient et se fuyaient.

Tout d'abord elle s'était mis en tête que sa fille avait le ver solitaire, mais à la longue, quand elle entendit sonner sa petite toux sèche, elle fut bien obligée de se rendre à l'évidence terrible : n'était-ce pas ainsi qu'elle avait déjà perdu sa fille Inès (1) ?

« J'ai cru à un mieux sensible et attesté par le médecin, écrivait-elle à Mlle Camille Derains le 30 décembre 1852 ; mais quoi ! ma chère Ondine est l'ange de l'incrédulité. C'est le mal dissolvant, c'est l'arme impossible à combattre. Les bras me tombent. C'est donc que Dieu m'abandonne! Vous croyez bien que je ne peux écrire

(1) Inès Valmore, née à Bordeaux le 29 novembre 1825, mourut à Paris le 4 décembre 1846.

qu'à une femme aussi infortunée que vous. Avec toutes les autres les paroles me manquent ; il faut mentir ou redouter leur éclat. Vous savez seule ce que je peux renfermer sans crier. Langlais n'arrivant pas, je reste nuit et jour (1). Je ne pourrai donc aller serrer vos mains quand je me l'étais promis... Laissez-moi m'abreuver un moment avec vous de l'idée que je suis maudite par le Dieu que je prie ! »

Pauvre mère, si chrétienne et si résignée, fallait-il qu'elle souffrît pour jeter vers le ciel ce cri désespéré ! Elle n'avait pourtant pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Le 12 février 1853, Ondine s'éteignait dans ses bras.

Quelques jours après, elle écrivait à Sainte-Beuve :

« Parmi tous, vous seul, je crois, devinez l'étendue de ma douleur. Je vous remercie de tous les sentiments qui vous la révèlent. Je vous remercie d'une larme de pitié qui vous vient aux yeux pour moi et du serrement de cœur fraternel que sa perte vous cause, je le sens ! — Vous l'avez bien connue, vous lui avez donné de la lumière pure. Vous avez aimé l'innocence de son sourire... Elle l'avait encore en fuyant !... — Oui, je vous remercie pour elle, sainte et douce colombe ; je vous remercie pour moi ! — et pour vous — d'avoir été son ami. »

Et Sainte-Beuve lui répondait.

« Ce 19 février 1853.

« Vous dites bien vrai, chère Madame et amie et mère si éprouvée : j'ai ressenti toute votre douleur. Depuis longtemps et de loin je suivais l'affaiblissement de cette jeune santé déclinante et je tremblais en silence d'une

(1) Ondine habitait à Passy, rue de la Pompe, 117, et sa mère rue Feydeau.

fin trop prévue. Vous êtes véritablement une mère de douleur ; ici, du moins, il y a tout ce qui peut adoucir, élever et consoler le souvenir : cette pureté d'ange dont vous parlez, cette perfection morale dès l'âge le plus tendre, cette poésie discrète dont elle vous devait le parfum et dont elle animait modestement toute une vie de règle et de devoir, cette gravité à la fois enfantine et céleste par laquelle elle avertissait tout ce qui l'entourait du but sérieux et supérieur de la vie... Vous qui ne pleurez plus, vous souvient-il de nous? C'est à vous, poète et mère, qu'il appartient de recueillir et de rassembler toutes ces chères reliques, toutes ces reliques virginales, car je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'elle ait cessé d'être ce qu'il semblait qu'un Dieu clément et sévère lui avait commandé de rester toujours. Rassemblez toutes ces traces de poésie, toutes ces gouttes de parfum qu'elle a laissé tomber dans son passage (1) : un jour, quand le

(1) Voici, pour moi, la perle de l'écrin d'Ondine. Cette pièce de vers n'est pas datée, mais elle doit être du même temps que celles que j'ai données dans le corps de cette étude :

Quand on vint devant lui raconter la nouvelle
De la touchante mort d'une si jeune belle,
Il voulut tout savoir. Et chacun fut surpris
De le voir calme encor, lorsqu'il eut tout appris !

Puis il parla longtemps. Il dit: C'est bien dommage !
Mourir ainsi ! Voyez ! Mais on meurt à tout âge !...
Nul ne le croit frappé. Jaloux de sa douleur,
Rien sur son front calmé n'avait trahi son cœur.

Seulement sa parole était plus éloquente,
Et moi je devinai dans sa voix plus vibrante
Que de pleurs étouffés le poids impérieux
Avait gonflé le cœur, étant chassé des yeux.

Ah ! craignons pour nos deuils la douleur indiscrète,
Souffrir trop haut n'est plus souffrir.
Moi, je veux, mes amis, cette larme secrète
S'il m'arrive aussi de mourir !

Au bas de cette poésie inédite et qui m'a été communiquée par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, Sainte-Beuve avait écrit cette note : « Quell jolie pièce ! quelle touchante inspiration ! C'est de l'André Chénier moral !

temps aura coulé sur cette plaie trop saignante, et quand nos cheveux auront encore plus blanchi, nous les parcourrons ensemble avec une bienfaisante tristesse. Ma vie depuis quatre ans est tellement une corvée continue et assujettie, une vie de prolétaire littéraire qui fait son temps, que je n'ai pas couru à vous et que je laisse cette lettre vous arriver sans moi. Mon cœur, croyez-le bien, reste fidèle au passé et inviolable dans ses souvenirs (1). »

Que dites-vous de cette lettre et de cette phrase murmurée en tremolo comme sur les cordes d'un violoncelle : « Je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'elle ait cessé d'être ce qu'il semblait qu'un Dieu clément et sévère lui avait commandé de rester toujours ! » Il est clair que Sainte-Beuve regrettait qu'un autre que lui eût respiré le parfum de cette âme virginale.

Son vœu suprême ne s'est point accompli non plus. Les poésies d'Ondine n'ont pas été recueillies, et il est probable qu'elles ne seront jamais publiées. J'avais espéré trouver son album à Saint-Denis d'Anjou, mais Mme Langlais m'a dit qu'en 1880, à la suite d'une visite que lui fit Hippolyte Valmore, frère d'Ondine, tous ses écrits avaient été remis à M. Valmore père. C'étaient, pour la plupart, des prières et des hymnes. Le peintre de fleurs lyonnais était décidément bien inspiré quand il lui mit au cou des ailes d'ange.

(1) *La Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, p. 108.

CHAPITRE VI

SAINTE-BEUVE ET LA PRINCESSE MATHILDE

I. — La dernière année de Sainte-Beuve. — Impératrice manquée. — Napoléon III et la princesse Mathilde. — Il lui offre comme résidence le Petit-Trianon. — Elle préfère un hôtel aux Champs-Elysées. — La princesse Mathilde comparée à Marguerite de Navarre. — Ses relations avec les écrivains et les artistes. — Théophile Gautier, son bibliothécaire et son bouffon. — Caractère de son amitié pour Sainte-Beuve. — Il lui choisit son professeur d'histoire. — Il disait qu'elle avait l'esprit historique. — Opinion de la princesse sur *le Lion amoureux* de Ponsard. — Plus républicaine qu'impérialiste. — Portrait qu'elle trace de Sainte-Beuve. — Sentiment d'admiration et de reconnaissance qu'il en éprouve. — Elle le comble de cadeaux.

II. — Sainte-Beuve au Sénat. — Le dîner du Vendredi-Saint. — L'histoire et la légende. — Mme de Tourbey. — La princesse Mathilde se brouille avec l'impératrice à cause de Sainte-Beuve. — L'empereur, le prince Napoléon et Havin. — Sainte-Beuve et les rédacteurs du *Temps*. — La dernière visite de la princesse au critique des *Lundis*. — *Vassal* de l'Empire. — Opinion de Flaubert sur le passage de Sainte-Beuve au *Temps*. — Ce qu'il aurait dû faire après avoir quittté *le Moniteur*. — Sa dernière lettre à la Princesse. — « Non, ce n'est pas possible ! » — Elle se réconcilie avec lui par le canal de M. Zeller, la veille de sa mort. — A quand la publication de ses Lettres à Sainte-Beuve ?

C'est ici la dernière amie.

Un an avant d'aller s'asseoir sur sa chaise curule du Luxembourg, Sainte-Beuve avouait à table, chez Magny, qu'il n'avait presque plus de relations de société. « Je

n'ai gardé, disait-il, que trois femmes : la Princesse, la Poésie et Mme de Tourbey (1). »

Quelle était cette princesse à laquelle il donnait la préférence sur la Muse de sa vingtième année et sur l'amie du prince Napoléon? Il est à peine besoin de la nommer, car il n'y avait sous l'Empire qu'une princesse pour les artistes et les gens de lettres. Cette princesse n'était autre que la princesse Mathilde.

I

Quand Napoléon III monta sur le trône, non content de donner le titre d'Altesse à sa cousine Mathilde-Létitia-Wilhelmine Bonaparte, fille de l'ex-roi Jérôme, qu'il avait failli épouser, étant en exil, il lui offrit, pour la remercier d'avoir fait, jusqu'à son mariage, les honneurs du palais de la Présidence, la jouissance du Petit-Palais de Versailles. Mais le Petit-Trianon était trop loin de Paris, et les souvenirs qu'y a laissés Marie-Antoinette n'étaient point pour lui faire envie. Outre qu'elle ne se sentait aucun goût pour les bergeries, et qu'elle préférait de beaucoup la société des gens de lettres et des artistes à celle des moutons les mieux pomponnés, musqués et enrubannés, la Princesse voulait être dans ses meubles comme une bonne bourgeoise. L'Empereur lui

(1) Mme de Tourbey, qui était alors une des plus jolies femmes de Paris habitait rue de l'Arcade où elle recevait à dîner, tous les vendredis, le prince Napoléon et quelques familiers du Palais-Royal. Sainte-Beuve l'aimait beaucoup et l'invitait à sa table chaque fois que le prince Napoléon lui faisait l'honneur de dîner chez lui. C'est elle qui, pour ses funérailles, envoya la couronne de violettes qui fut déposée sur le corbillard, à l'exclusion de toutes les autres.

donna aux Champs-Elysées un hôtel que rien ne distinguait à l'extérieur de ceux qui l'entouraient, et elle acheta ensuite au bord du lac d'Enghien une magnifique propriété qui avait appartenu au maréchal Catinat et dont elle fit sa résidence d'été. C'est dans ces deux habitations que s'écoulèrent — avec quel éclat suivi de quelles tristesses! — les trente plus belles années de sa vie.

On peut dire que, de 1853 à 1870, pendant toute la durée du second Empire, tous ceux qui portaient un nom dans la politique, les arts ou les lettres, défilèrent dans les salons de la rue de Courcelles et s'assirent à la table de la Princesse. Mais la politique n'était pas son affaire. Elle la laissait à son grand frère qui, par tempérament et pour renouer la tradition, jouait au Palais-Royal vis-à-vis de l'empereur, son cousin, le rôle de Philippe-Egalité vis-à-vis du roi Louis XVI. Si elle recevait le monde officiel une fois par semaine, cérémonieusement, en grande pompe, de dix heures à minuit, elle n'était heureuse qu'au milieu des poètes, des savants, des peintres, des sculpteurs et des musiciens qu'elle recevait tous les autres jours dans l'intimité, sans apparat et sans pose (1).

On l'a comparée souvent à Marguerite de Valois. La comparaison est plus flatteuse que juste. Je ne sais si la princesse Mathilde avait des mœurs aussi bonnes que la reine de Navarre. J'ai entendu dire qu'elle mettait en pratique certains contes de *l'Heptaméron*, mais ceci regarde la légende ou la chronique scandaleuse; ce qui intéresse l'histoire, ce que nous savons de façon certaine, c'est qu'elle maniait la plume aussi bien que le pinceau, qu'elle était aussi brave que généreuse et que, plus heureuse que la sœur de François Ier, elle ne fut jamais mise

(1) *Journal des Goncourt*, t. II, p 100.

en demeure de se séparer, à cause de leurs idées, des esprits forts qui faisaient partie de sa cour et dont quelques-uns s'appelaient Renan, Taine, Sainte-Beuve.

Napoléon savait très bien que sa cousine lui avait beaucoup de reconnaissance et fermait les yeux sur ses fréquentations, si risquées qu'elles fussent par moments. Il n'y a que sur la fin de son règne, encore était-ce pour plaire à l'impératrice — qu'il lui reprocha de lui avoir forcé la main en nommant Sainte-Beuve sénateur. Car c'est elle et elle seule qui fit cette nomination.

Bien qu'arrivé tard chez elle, — leurs relations ne dataient, en effet, que de 1861 — la princesse Mathilde s'était prise tout de suite pour Sainte-Beuve d'un sentiment qu'elle n'éprouvait pour aucun autre de ses familiers. Théophile Gautier, qui le lui avait présenté, était le poète et le boute-en-train de la maison (1), comme Nieuwerkerke et Clodius Popelin passaient pour en être les favoris. C'est Théo qui, dans les réunions intimes, allumait et entretenait le feu de la conversation, et l'on sait qu'il était sans rival dans cet art si difficile! C'est

(1) Lui-même se disait son bouffon, comme dans ce joli sonnet à elle dédié, qu'il improvisa un jour sur des rimes données et sur le sujet choisi de « la Verandah ».

Sous cette verandah, peinte en vert d'espérance,
On arrive et l'on part avec un souvenir
Si doux, qu'on y voudrait aussitôt revenir
Sous les fleurs du tropique et les plantes de Franc .

Une main de déesse y guérit la souffrance.
Au mérite modeste elle ouvre l'avenir.
Elle sait couronner comme elle sait punir.
Pour le génie elle est pleine de déférence.

Devant elle enhardi, l'esprit primesautier,
Ainsi qu'Euphorion dansant sur la prairie,
Peut, entre terre et ciel, se montrer tout entier.

Pour que son œil pétille et que sa lèvre rie
Et que de toute humeur sa lèvre soit guérie,
Il suffit d'un bon mot de son bouffon Gautier.

également lui qui était le bibliothécaire de la Princesse; au XVIe siècle on aurait dit son libraire, et la sinécure était assez lucrative (1).

Sainte-Beuve était tout à la fois quelque chose de plus et de moins à l'hôtel de la rue de Courcelles. S'il ne venait qu'en second et même en troisième ligne dans le cœur de la Princesse, il occupait le premier rang dans sa considération. A cet égard, il est fâcheux que nous n'ayons pas les lettres qu'elle lui écrivit de 1861 à 1869, elles achèveraient, je n'en doute pas, de nous prouver qu'il fut son confesseur, son mentor et son maître. Je prends ce dernier mot dans le sens de précepteur. C'est lui qui lui avait choisi son professeur d'histoire, lequel était M. Zeller, car il avait voulu qu'elle eût un professeur d'histoire. « Vous avez l'esprit historique, lui écrivait-il un jour (25 décembre 1865), en lui envoyant la collection des *Mémoires sur l'Histoire de France.* Votre Altesse est de la race historique même : à quelque page qu'elle ouvre cette collection, elle y trouvera des faits, des portraits, ce qu'elle aime. »

Cette façon de la traiter lui avait plu beaucoup. Aussi s'était-il établi dès le principe entre elle et lui un commerce de lettres et des rapports suivis où Sainte-Beuve, en dépit de sa mauvaise réputation, ne se départit jamais de la déférence la plus respectueuse. Je dois ajouter qu'entre elle et lui, il y avait des points de contact, des affinités de nature que les événements ne firent que rendre plus sensibles. Elle avait beau être très fière du nom qu'elle portait, elle était comme lui plus républicaine

(1) Quand il fut nommé son bibliothécaire, Gautier demanda aux Goncourt, qui le rapportent en leur *Journal*, si la Princesse avait vraiment une bibliothèque.

A quoi les Goncourt répliquèrent :

— Un conseil, mon cher Gautier, faites comme si elle n'en avait pas.

qu'impérialiste. J'en trouve la preuve manifeste dans la lettre suivante qu'elle lui écrivait le lendemain de la représentation du *Lion amoureux*.

« Samedi (20 janvier 1866)... La pièce de Ponsard a réussi. Elle m'a ravie — d'abord parce qu'on y parle français, que les sentiments qu'elle fait naître sont français, et qu'elle est jouée admirablement bien : mes vieux sentiments républicains se sont tous réveillés; — je serais partie avec les républicains pour exterminer les royalistes, ces mauvais Français. — J'ai essayé de siffler, lorsque le père de la jeune femme, qui se convertit à la jeunesse d'un général républicain et qu'elle épouse envers et contre tous, auquel Hoche vient de donner sa liberté, quand ce vieil émigré gracié lui dit : « Allons, ma fille, chez les Anglais. »

« J'ai été contente de moi. Je puis encore sentir vivement et patriotiquement. Mais le public a été forcé d'applaudir malgré lui, et il y a des pensées fières et fortes, superbes. J'ai passé une bonne soirée. Les gens qui ne pouvaient critiquer disaient nonchalamment : « Pourquoi remuer tout cela? » Quel esprit! quelle faiblesse! quelle lâcheté! Quant à moi, comme je ne suis pas assez noble pour avoir eu des parents guillotinés, je n'ai eu que les roses de la Révolution : je l'aime, je la comprends, sans excuser ses crimes; mais je suis indulgente pour ses erreurs et je voudrais voir tous les Français en sentir la grandeur et la défendre... »

Que voilà bien la femme qui a son franc parler et qui, de prime-saut, sans prendre garde à son titre d'Altesse et sans réfléchir aux conséquences, dit tout haut ce qu'elle ressent!

Cette lettre arriva à Sainte-Beuve en pleine consultation de médecin; elle ne lui causa aucune surprise, car

il connaissait « l'esprit historique » de la Princesse, et il savait depuis longtemps qu'elle maniait aussi bien la plume que le pinceau. C'est Giraud et Hébert qui avaient été ses maîtres en peinture ; quant à son professeur de style, je crois bien qu'elle n'en avait pas eu d'autre que la nature. En tout cas, ce n'est pas Sainte-Beuve qui lui avait donné cette vivacité, ces élans, ces tours de plume. Le lendemain du jour où elle vint chez lui pour la première fois — on verra dans quel but tout à l'heure — elle lui adressait le joli billet que voici :

« 4 juillet (1862).

« Dans un coin de Paris, il y a une rue moins fréquentée que les autres ; au n° 11 de la rue Montparnasse, on m'a donné un rendez-vous, accepté avec grande joie ; j'ai emporté de ma journée d'hier le plus charmant souvenir. J'ai découvert un délicieux petit nid ; j'y ai trouvé de fraîches odeurs, de l'isolement, pas trop de lumière ; dans une pièce longue une très grande table surchargée de livres — du papier, des plumes ; pas une tache d'encre ; au milieu de tout ce matériel vit un esprit éminent, fin, caustique, insinuant, indulgent, par bonté de cœur, par habitude de la vie ; — souriant à toutes les malices, en découvrant partout ; accessible à tout le monde, mais sachant garder ses préférences ; — philosophe à la façon des anciens Grecs auxquels il ressemble beaucoup par la forme extérieure ; — un croyant sans religion, un philosophe avec des indignations, un scrutateur par curiosité : enfin un esprit qui comprend tous les esprits, qui les explique tous ; et qui a le rare bonheur de n'avoir de la passion que ce qu'il en faut pour rester juste et impartial.

« Eh bien, comment ne pas être fière d'avoir pu occu-

ıer cet homme pendant plusieurs heures; de lui avoir nspiré le désir de me connaître assez pour donner de noi au public une appréciation qui pourrait flatter les ılus difficiles (1)! »

Je ne crois pas que Sainte-Beuve ait jamais été peint u pied levé avec cette légèreté de main et cette sûreté le touche par un critique de profession. Aussi fut-il ravi lu billet de la Princesse.

« Le voilà donc, lui écrivait-il quatre jours après, ce harmant portrait, fait d'un seul jet. On avait bien raion de m'en donner le désir. Je n'ose parler de ma reconıaissance; elle serait trop impossible à exprimer. J'aime nieux m'oublier pour ne voir que le crayon. Et vous ne irez plus maintenant que vous n'avez pas de nuances! me semble qu'il y en a. *Pas une tache d'encre*, est ien joli. Et cette passion dont il faut un peu pour être npartial et juste! Voilà comme vous devriez écrire toutes s fois que le cœur vous en dit et sur tout ce qui vous eviendrait de vos impressions et de vos souvenirs, — crire à bâtons rompus, sans autre souci que de fixer ne vivacité d'impression actuelle, un retour rapide vers passé. Au bout de quelques mois, de quelques années la se trouverait bien curieux. — Mais de quoi me êlai-je de paraître donner des conseils quand je ne ıis que remercier, être reconnaissant et graver cette date écieuse qui résume pour moi tant de bontés gracieuses d'indulgence? Vous-même, vous venez de la graver ı lettres ineffaçables. »

Ces dernières lignes, sous la plume de Sainte-Beuve,

(1) Cette page a été publiée par M. Jules Troubat en tête du volume de nte-Beuve intitulé : *Souvenirs et indiscrétions*; mais par une *discrétion* a pu induire en erreur un certain nombre de personnes, M. Jules Trout n'a pas dit de qui elle était.

n'étaient pas de l'eau bénite de cour. Outre qu'il n savait pas flatter, l'affection respectueuse qu'il avait voué à la Princesse était si profonde qu'elle résista à leur rup ture. Pendant huit ans, et je remarque que, de son fai ou non, les relations de Sainte-Beuve avec les femme qu'il a aimées ne durèrent jamais davantage, il ne cess de lui prodiguer les marques de son pieux attachement et la Princesse le paya royalement de retour. S'il est vra que les petits cadeaux entretiennent l'amitié, celle qu unissait le critique des *Lundis* à cette fille de roi n'au rait dû finir que dans la mort, car ainsi qu'il le lui écri vait au mois de décembre 1864, sa maison était monté par elle; il ne pouvait ni marcher, ni regarder, ni s retourner, ni s'asseoir, sans être en pleins cadeaux. Per dule, lampe, tapis, tableaux, fauteuil, écritoire, tout, jus qu'à la couverture de son lit, lui venait de la Princess Et avec quelle délicatesse tout cela lui était donné! L plus souvent elle s'introduisait chez lui, quand elle sava qu'il n'y était pas, pour mettre elle-même à leur place s présents. Elle ne savait que faire pour supprimer les di tances qui les séparaient l'un de l'autre au point de v social, et je crois bien que c'est dans ce but surtout qu'el l'avait fait nommer sénateur. En tout cas, ce lui fut u occasion toute naturelle d'afficher ses relations avec lu De ce jour-là, elle prit l'habitude de venir dîner tous l mois dans son petit hôtel avec les deux ou trois conviv que Sainte-Beuve laissait à son choix pour qu'elle f plus libre. Etait-il malade? et cela lui arrivait souven elle lui envoyait toutes sortes de douceurs, ou bien el accourait à son chevet et, comme cette autre fille de r qui profitait du sommeil d'Alain Chartier pour le bais sur le front, elle l'embrassait tout éveillé sans attend qu'il eût fait sa barbe.

II

Cependant, il arriva un moment où la fréquentation
e Sainte-Beuve devint assez compromettante pour une
tesse impériale. On sait qu'à peine entré au Sénat il y prit
défense, à propos de la publication de *la Vie de Jésus*,
la liberté de conscience outragée et méconnue dans la
rsonne d'Ernest Renan. Son discours sur la loi de la
esse (7 mai 1868) et le fameux dîner du Vendredi-
int (1) achevèrent de lui faire dans le monde officiel et
holique la figure d'un libre-penseur avéré. Sa petite
ison de la rue Montparnasse devint le centre de l'op-

(1) Ce dîner du Vendredi-Saint, dont une certaine presse a voulu faire
endant de *la Débauche de Roissy*, ne méritait vraiment pas les flots d'encre
l a fait couler.
'abord, bien loin d'avoir été prémédité, il fut improvisé, au contraire,
r le plaisir et la commodité du prince Napoléon qui, n'ayant de libre que
endredi et étant sur le point de partir pour Prangins, ne pouvait accep-
à dîner que ce jour-là : 10 avril 1868. — Ensuite, ce qui prouve que
te-Beuve n'avait pas l'intention de blesser les croyances catholiques en
ant un dîner gras le Vendredi-Saint, c'est l'anecdote que voici :
i dit plus haut que le prince Napoléon avait pour amie la jolie Mme de
rbey. Dès que le dîner fut arrêté, Sainte-Beuve, lui envoya une invita-
, pensant lui être agréable ainsi qu'au prince. Mais comme elle était
catholique elle s'empressa de faire observer à Sainte-Beuve que le ven-
i choisi était le Vendredi-Saint.
ainte-Beuve, qui n'y avait pas pris garde, en référa immédiatement au
ce qui répondit : « Qu'importe ! nous fêterons le Vendredi-Saint en bons
oliques que nous sommes. » Cela voulait dire : ne changeons pas le
u !
pendant, Sainte-Beuve, qui connaissait les sentiments religieux de Mme de
bey, lui renouvela son invitation en disant qu'il y aurait du maigre
elle. Mais elle ne vint pas, et ce fut heureux, car si elle était venue,
andale provoqué par la presse catholique eût encore été plus grand. —
onvives à ce dîner, où le maigre était représenté par une truite sau-
ée et le gras par un filet au madère et un faisan truffé, étaient : le
ce Napoléon, Taine, About, Renan, Flaubert et Robin, de l'Académie
sciences.

position, je ne dis pas antidynastique, car il ne lui vi
jamais à la pensée de trahir l'empereur, mais de l'opp
sition constitutionnelle.

Et les étudiants qui l'avaient sifflé lors de son cours
poésie latine vinrent manifester sous ses fenêtres et l
votèrent une adresse de félicitations, lui donnant ain
malgré son titre de sénateur, une popularité dont il n'
vait joui sous aucun régime.

C'est à ce moment-là que Napoléon III se permit
faire quelques remontrances à sa cousine ; mais elle ai
mieux se brouiller avec l'impératrice que rompre av
Sainte-Beuve, car elle était voltairienne comme lui,
sans jamais s'occuper de politique elle n'avait pas hés
à prendre le parti de son frère dans la querelle que
avait cherchée l'empereur, quelques mois auparava
à propos de la très belle lettre qu'il avait écrite sur
question romaine au critique des *Lundis*. On trouv
cette lettre à l'appendice du tome III de la corresp
dance de Sainte-Beuve, mais ce qu'on ignore généra
ment ce sont les circonstances dans lesquelles elle
mise sous les yeux de l'empereur, avant de recevoir
publicité du *Siècle* auquel elle était destinée. Il av
été convenu entre le prince Napoléon et Sainte-Be
que celui-ci l'enverrait à M. Havin, et le directeur
Siècle, après l'avoir lue, s'était engagé à la publier
lendemain même. Mais une indiscrétion éventa la mèc
Par qui commise ? on ne l'a jamais su au juste, cependa
étant donné le rôle double et louche que joua Ha
dans les dernières années de l'Empire, j'incline à cr
que l'indiscret ne fut autre que lui. Il avait trop d'int
à ménager l'empereur pour se permettre de lui lan
un pareil pétard dans les jambes. Toujours est-il qu
prince Napoléon, à son retour de Prangins, d'où sa le

tait datée, fut mandé aux Tuileries, et que l'empereur ui dit à brûle-pourpoint :

— Choisis entre ton beau-père et moi !

Le prince Napoléon ne choisit pas selon son cœur. uant à Sainte-Beuve, il en fut quitte non pour la peur, r il n'avait rien à craindre, mais pour une invitation la Princesse à se montrer désormais plus prudent. Elle vait qu'il avait la tête près du bonnet, pour l'avoir vu ns différentes circonstances rouler fiévreusement sa lotte de velours sur le haut de son crâne chenu, qui était le signe habituel de ses colères rentrées, et ec son instinct de femme habituée à lire dans les yeux ses amis, elle pressentait que, le jour où les choses iraient plus à son gré, il leur jouerait un tour de sa çon. Elle le voyait déjà avec une certaine mauvaise umeur recevoir dans l'intimité des ennemis irréconcibles du régime, comme Schérer et Nefftzer. Si elle ait su qu'il avait voté aux dernières élections législaes pour le rédacteur du *Temps* qui, après s'être fait nnaître par *les Comptes fantastiques d'Haussmann*, était posé, dans le VI[e] arrondissement de Paris, en iversaire irréductible de l'Empire, elle ne le lui aurait s pardonné. Aussi, quand elle apprit qu'il avait définiement quitté *le Moniteur* pour entrer dans ce journal publicain, son sang ne fit qu'un tour. Elle sauta dans voiture et accourut chez lui dans un tel état de surcitation et de fureur que M. Jules Troubat me dit jour, en me racontant la scène, qu'il avait senti sur joue le vent de son manchon. Comment avait-elle pris le passage de Sainte-Beuve au *Temps* ? Elle était nue le voir la veille, comme elle avait l'habitude de le ire, chaque dimanche, et elle ne lui en avait pas soufflé ot. Peut-être attendait-elle qu'il lui en parlât le pre-

mier; peut-être aussi n'avait-elle pas encore lu l'articl[e] que M. A. Nefftzer avait publié dans *le Temps* de[s] samedi et dimanche 2 et 3 janvier pour annoncer « l[a] collaboration illustre et enviable entre toutes » qui lu[i] était assurée.

« L'année commence bien pour *le Temps* et ses lec[-]teurs », disait M. Nefftzer. — Je pense qu'en lisant cel[a] la Princesse fut d'avis qu'elle commençait mal pour ell[e] et pour l'Empire, et que c'est sur cette réflexion qu'ell[e] donna l'ordre d'atteler et de la conduire rue du Mont[-]parnasse.

C'était le lundi 4 janvier 1869 (1). Sainte-Beuve cau[-]sait dans son cabinet de travail avec Edmond Schére[r] qui se retira dès qu'on eut reconnu le roulement de l[a] voiture de la Princesse. Elle monta l'escalier quatre [à] quatre, sans rien demander à personne, frappa à l[a] porte et, sans attendre qu'on lui dît d'entrer, elle paru[t] debout, les bras croisés, devant Sainte-Beuve qui, pen[-]dant quelques minutes, s'entendit traiter comme un la[-]quais sans pouvoir placer un mot pour sa justification.

A un moment donné, comme cette scène violente lu[i] avait porté sur la vessie et qu'il était obligé de se sonde[r] plusieurs fois par jour, il demanda à la Princesse l[a] permission de la quitter un instant et pria son secré[-]taire de monter lui tenir compagnie. Quand M. Jule[s] Troubat fut en sa présence, elle continua de discourir e[n] haussant encore la voix.

— C'est *le Temps*, criait-elle, qui a lancé la souscrip[-]tion Baudin.

— Pardon, dit respectueusement M. Troubat, la sous[-]cription Baudin est sortie des pavés de Paris!

(1) L'article de Sainte-Beuve avait paru la veille sous la date de ce jour

— C'est mon frère et moi qui avions fait nommer I. Sainte-Beuve sénateur.

— Je ne vois pas en quoi il a démérité... L'Empire a ne droite et une gauche... il l'a dit lui-même au Sénat... ne peut pas aller avec M. Rouher.

— Je ne viens pas de la part de M. Rouher.

C'est alors qu'elle lança à M. Jules Troubat ce mot ui le mit hors de lui.

— M. Sainte-Beuve était un *vassal* de l'Empire.

— Non, Princesse, il n'y a plus de vassaux, il n'y a ue des citoyens.

Là-dessus Sainte-Beuve rentra, mais la Princesse était artie en faisant claquer les portes.

Deux jours après, sa colère durait encore et elle disait Goncourt dans son salon de la rue de Courcelles.

«... Sainte-Beuve! je ne le verrai plus... Il s'est con- uit avec moi... lui... enfin. C'est à cause de lui que je e suis brouillée avec l'impératrice. Et tout ce qu'il a ı par moi! Dans mon dernier séjour à Compiègne, il 'a demandé trois choses : j'en ai obtenu deux de l'em- ereur. Et qu'est-ce que je lui demandais? Je ne lui emandais pas de renoncer à une conviction, je lui emandais de ne pas s'engager dans un traité avec *le emps*, et de la part de Rouher. Je lui ait tout offert... Il rait été à *la Liberté* avec Girardin, c'était encore pos- ble, c'était de son monde. Mais au *Temps*, nos enne- is personnels... où tous les jours on nous insulte... Oh! est un mauvais homme. Il y a six mois j'écrivais à aubert : « Je crains que Sainte-Beuve, d'ici à quelque mps, nous joue quelque tour... » C'est lui qui a écrit Nefftzer.., il y a de son ami d'Alton-Shée dans tout la. Et avec une parole d'amertume sifflante : « Il m'é- ivait au Jour de l'an que tout le confortable et le bien-

être qui entouraient sa maladie. il me les devait... Non on ne se conduit pas comme ça!... »

« Et elle suffoque, elle étouffe, elle se bat la gorge ave le haut de sa robe brodée qu'elle agite à deux mains, e des larmes qu'elle dévore lui montent dans la voix qu l'émotion étrangle par moments.

« Enfin je ne parle pas de la princesse! mais la femme la femme! Voyons, Goncourt, n'est-ce pas, c'est indi gne? »

« Elle fait quelques pas sur le tapis, agitant derriè elle la grande traîne de sa robe de soie blanche, e revient à moi : La femme! J'ai été dîner chez lui. Je m suis assise sur la chaise où avait passé Mme X... Du rest je lui ai dit chez lui : Mais votre maison est une maiso de coquines (1), un mauvais lieu, et j'y suis venue pou vous. Oh! j'ai été dure! Je lui ai dit encore : Qui ête vous? Un vieillard impotent. Vous ne pouvez pas seu lement vous servir dans vos besoins... Mais quelles am bitions pouvez-vous donc avoir encore?... Tenez, j'au rais voulu que vous fussiez mort l'année dernière, vou m'auriez laissé au moins la mémoire et le souvenir d'u ami. Cette scène m'a fait un mal, ajouta-t-elle, en tre saillant (2)...! »

(1) Maison de coquines, c'était trop dire. La maison de Sainte-Beuve, to célibataire qu'il était, ne fut jamais une garçonnière, et je crois qu'on lu fait une réputation de vieux libertin bien au-dessus de ses vices. En to cas il avait trop de respect de lui-même et trop de respect des autres po les étaler sous les yeux de Mme Dufour ou de Mlle Boitard, ses deux de nières gouvernantes. Nicolardot, qui pourtant ne l'a pas ménagé, a été for de reconnaître qu'il fut irréprochable dans son intimité ». Certes il aima beaucoup les femmes et ce livre dit assez la place énorme qu'elles ont occ pée dans sa vie, mais il les aimait plutôt pour elles-mêmes, pour le charr de leur conversation, pour leur beauté, pour leur esprit, que pour le plai sensuel qu'elles procurent. A présent, comme il était très voluptueux de nature, il est tout naturel qu'on en ait fait un coureur de guilledou, voi un « rôdeur ». Vous savez bien qu'on ne prête qu'aux riches.

(2) En reproduisant ici ce passage du *Journal* des Goncourt (tome I

Que s'était-il donc passé au juste pour que la princesse [M]athilde fût ainsi sortie de ses gonds? En vérité, rien [d]'extraordinaire. *Le Moniteur* ayant été disloqué pour [le]s besoins de la politique gouvernementale, Sainte-[B]euve, à qui *le Temps* faisait des offres réitérées, les avait [d]éclinées pour demeurer avec Dalloz au *Moniteur Uni[ve]rsel*, qui cessait d'être *officiel*, pensant qu'il allait [êt]re « plus libre et plus vif ». Or, ce fut le contraire qui [a]rriva. Dalloz dut partager la direction du journal [a]vec un associé dont les opinions étaient aussi cléricales [q]ue possible : à telle enseigne que, quelques jours après, [lo]rsque Sainte-Beuve envoya son premier article sur *[l']Enseignement des jeunes filles à la Sorbonne et les [L]eçons de poésie* de Paul Albert, on lui demanda d'y faire [l]es coupures à cause d'une critique toute littéraire qu'il [c]ontenait à l'adresse de l'évêque de Montpellier. Sainte-[B]euve refusa net, en disant qu'il ne voulait blesser la [c]onscience de personne, mais que ce serait la première [fo]is depuis quarante ans qu'il ferait une concession de [ce]tte nature. Et le 30 décembre 1868, il se retira du *Moni[te]ur* en écrivant à Dalloz un billet qui se terminait par [c]es mots : « Au diable les fanatiques ! »

Cinq jours après, l'article passait tel quel au *Temps*. [J]'ignore si, comme le dit la Princesse, d'Alton-Shée fut [p]our quelque chose dans ce coup de théâtre (1), mais ce

[p.] 255, 6 janvier 1869), je ne me porte point garant de l'authenticité des [pa]roles de la princesse Mathilde. M. Jules Troubat, dans une lettre au [Te]mps du 19 janvier 1904, a déclaré que le récit des Goncourt est « abso[lu]ment fantastique et fantaisiste ». Il doit le savoir mieux que personne. [Ce]pendant les propos que ces mémorialistes trop amis du cancan mettent [da]ns la bouche de la Princesse s'accordent si bien avec son tempérament [qu]e je n'ai pas hésité une seconde à les rapporter ici, estimant que, tenus [ou] non, ils traduisaient bien la pensée de la Princesse... en colère.

(1) Dans sa lettre au *Temps*, dont il est question plus haut, M. Jules Troubat, [pa]rlant de d'Alton-Shée, dit : « Le nom de d'Alton-Shée vient bien malheu[reu]sement dans le récit des Goncourt. L'ancien pair de France était ami et

qu'il y a de sûr c'est que ce fut l'éditeur Charpentier qui prévint Nefftzer. Il était venu rue Montparnasse apporter à Sainte-Beuve le montant de ses droits d'auteur sur la dernière édition de *Volupté*, et dès qu'il fut mis au courant de la situation, il conseilla au critique des *Lundis* d'accepter les offres du *Temps*. On sait le reste.

A présent, Sainte-Beuve manqua-t-il, dans l'espèce, aux devoirs qu'il avait contractés envers l'Empire en recevant le titre de sénateur? La question est assez délicate. Il est toujours fâcheux de mettre les apparences contre soi, eût-on cent fois raison dans le fond; or, il est certain que Sainte-Beuve avait mis dans cette affaire les apparences contre lui. Aujourd'hui que nous avons sous les yeux toutes les pièces du procès, je ne vois rien à reprendre, ou pas grand'chose, à la note justificative qu'on trouva dans son portefeuille, au lendemain de sa mort. Il était évidemment de bonne foi quand il disait: « Qu'importe l'organe? On ne doit me juger que sur mes articles. Je ne trahis pas mon parti en acceptant d'écrire dans un journal d'opposition, et ce n'est pas ma faute si le gouvernement de M. Rouher a si bien arrangé les choses qu'un écrivain ayant un titre officiel ne puisse plus dire toute sa pensée que dans une feuille adverse. Je quitte l'*officialité*, rien de plus, rien de moins! » N'empêche que son passage au *Temps* avait l'air d'une trahison ou d'une fuite. En tout cas, étant donnés les égards et la reconnaissance qu'il devait à la princesse Mathilde, il me semble qu'il aurait pu la consulter et, par un exposé sincère de la situation, la faire entrer doucement dans

cousin de Sainte-Beuve : il venait le voir très souvent; il l'assistait dans sa maladie, comme ne cessa de le faire le prince Napoléon pendant toute l'année 1869, mais il ne fut pour rien dans son passage au *Temps*. »

es vues. Cela lui était d'autant plus facile qu'il avait appui moral de son frère (1).

Quoi qu'il en soit, la façon injurieuse avec laquelle lle lui avait tiré sa révérence lui fit un mal énorme. Pendant uinze jours il hésita à relever, la plume à la main, le ıot de *vassal* qu'elle lui avait lancé dans le dos en s'en llant, comme le trait du Parthe. Pendant quinze jours - qu'on se le représente malade et pouvant à peine se :nir assis sur deux tabourets rapprochés, seule posture ans laquelle il sentait moins l'aiguillon de son mal, — rongea son frein et dévora ses larmes, espérant jus-u'à la dernière minute que la Princesse, mieux informée, 'ant une plus juste appréciation des choses, reviendrait ii tendre la main.

Au bout de quinze jours, comme elle ne bougeait pas, se résigna à lui écrire, non pour accuser ou s'excuser, ais pour exhaler la plainte très noble, enveloppée en-re dans une vague espérance de réconciliation, qu'on :ut lire à la dernière page des *Lettres à la Princesse*.

«... Vous m'aviez accoutumé, lui disait-il, à une ami-

(1) Flaubert, qui connaissait le pour et le contre, étant lié avec la Prin-sse et avec Sainte-Beuve, écrivait à Georges Sand quelques jours après r rupture : « Mon jugement là-dessus, si vous tenez à le savoir, est ce-ci. Le premier tort est à la Princesse, qui a été vive, mais le second et plus grave est au père Beuve qui ne s'est pas conduit en galant homme. and on a pour ami un aussi bon bougre, et que cet ami vous a donné nte mille livres de rente, on lui doit des égards. Il me semble qu'à la ce de Sainte-Beuve, j'aurais dis : « Ça vous déplaît? n'en parlons plus ! » manqué de manières et d'attitude... Pourquoi écrire dans les jour-ux quand on peut faire des livres et qu'on ne crève pas de faim. Il est d'être un sage celui-là ; il n'est pas comme vous ! » (*Corresp. entre orge Sand et Gustave Flaubert*, p. 152.)

Je crois que Flaubert avait raison, et que Sainte-Beuve eût agi sagement rentrant sous sa tente après après avoir quitté *le Moniteur*. En sortant ce journal il aurait donné à ses amis qui étaient au pouvoir une nouvelle uve de son esprit d'indépendance; en ne mettant pas sa plume au ser-e d'un organe républicain, quelque modéré qu'il fût, il eût gardé devant inion, pour le peu de temps qui lui restait à vivre, une attitude beau-up plus digne.

tié toute différente, — si différente que je n'ai pu cons
dérer l'entrevue de lundi que comme un accident extr
ordinaire, quelque chose qui n'était pas de vous, ma
d'un autre.

« Pour moi, j'ai mis le signet après la visite du dima
che. Le livre se ferme pour moi ce jour-là à cinq heur
et demie du soir : se rouvrira-t-il jamais un jour?

« Je sais ce que je dois à tant de bontés, à tant
souvenirs, à tant d'avances d'amitié dont les témoign
ges m'environnent et ne cesseront de m'entourer. L'éto
nement dont j'ai été saisi lundi et dont j'ai eu peine
revenir passera. Tout ce qui a précédé vit et vivra. E
ceci du moins je garderai la foi qui me manque si souve
ailleurs : même lorsque je ne pourrai plus espérer, j'a
tendrai encore, et une voix du dedans murmurera to
au fond de moi : *Non, ce n'est pas possible !* »

Ce fut sa dernière lettre à la princesse Mathilde ;
plutôt non, ce fut l'avant-dernière. Quelques mois aprè
il en dicta une autre sur son lit de mort à M. Zeller q
lui avait apporté un billet de la Princesse. Car elle s'éta
ressaisie — en femme généreuse qu'elle était — en appr
nant le danger que courait son ami d'hier (1), et si el
ne vint pas lui déposer sur le front le baiser d'adieu, el
voulut du moins qu'il sût, avant de mourir, qu'elle ava
tout oublié.

Maintenant qu'elle l'a rejoint dans l'autre monde, il n
reste à formuler un vœu, c'est que ses lettres à Saint

(1) Elle s'était même ressaisie auparavant, si j'en crois ce que M. Ju
Troubat raconte dans ses *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beu*
Trois mois après leur rupture, elle aurait dépêché M. Charles Edmond
critique des *Lundis* pour se réconcilier. Mais Sainte-Beuve aurait répon
« qu'il était embarqué au *Temps* dans des articles sur Jomini, et qu'il l
faudrait revenir de trop loin pour redescendre au rivage de Saint-Gr
tien. »

Beuve, dont elle exigea la restitution après la mort du grand critique, soient publiées le plus tôt possible. Il faut que la postérité, il importe que l'histoire ait sous les yeux tous les témoignages écrits, les demandes et les réponses, de cette belle et pure amitié qui ne connut qu'un nuage — mais un de ces nuages de Corse qui portent avec eux la foudre.

APPENDICE

I

JULIETTE DROUET (1)

(Se rapporte au chapitre premier de ce volume.)

Le 22 juin 1836, Victor Hugo écrivait de Fougères à s
femme, qui était en villégiature à Fourqueux :

« Je suis à cette heure dans le pays des fougères, dans u
ville qui devrait être pieusement visitée par les peintres, da
une ville qui a un vieux château flanqué de vieilles tours l
plus superbes du monde, avec des moulins à eau, des ru
seaux vifs, des rochers, des jardins pleins de roses, des ru
à pignons qui montent à pic, des églises hautes et basses, to
tes sortes de vieilles architectures rongées du lierre. J'ai
tout cela au soleil, je l'ai vu au crépuscule, je l'ai revu au cl
de la lune et je ne m'en lasse pas. C'est admirable. Il y a çà
là quelques maisons du temps de Louis XV, mais elles
peu de succès. Le goût Pompadour n'a rien à faire avec
chicorées dans ce pays-ci. Le rococo est malheureux avec
granit. Du reste, l'architecture, est en général, barbare.
pierre bretonne ne s'est prêtée aux coquetteries d'aucune é
que. Pas plus à celles de la Renaissance (2) qu'à celles

(1) J'ai publié cette étude dans la *Revue de Paris* du 15 février 1903
la reproduis ici parce qu'elle est le complément indispensable du chap
premier de ce volume.

(2) Victor Hugo commettait là, par ignorance, une véritable hérésie : i
tarda pas, d'ailleurs, à s'en rendre compte lui-même, car, peu après, à
suite d'une course à Dinan, il écrivait à Louis Boulanger qu'il y a
dans cette petite cité quelques façades « où l'art de la Renaissance s
assez bien tiré du granit ». Qu'aurait-il dit, s'il avait eu le temps de vis
les merveilleuses cathédrales et chapelles de la fin du xve et du comme
ment du xvie siècle, où la pierre dure, sous la main des artistes de la
naissance, a été ouvragée, ciselée, ajourée comme de la dentelle?

ouis XV. Mais certaines églises ont de l'austérité et de la randeur... »

Trois jours après, il mandait à Louis Boulanger :

« ... Une ville qu'il faut aussi que vous voyiez et que vous oyiez avec moi, c'est Fougères... Je reviens de Fougères omme La Fontaine revenait de Baruch, et je demanderais olontiers à chacun : Avez-vous vu Fougères? Figurez-vous ne cuiller ! grâce encore pour ce commencement absurde. La uiller, c'est le château ; le manche c'est la ville. Sur le châ-au rongé de verdure, mettez sept tours, toutes diverses de rme, de hauteur et d'époque ; sur le manche de ma cuiller, tassez une complication inextricable de tours, de tourelles, e vieux murs féodaux chargés de vieilles chaumières, de ignons dentelés, de toits aigus, de croisées de pierre, de alcons à jour, de machicoulis, de jardins en terrasses ; atta-iez ce château à cette ville et posez le tout en pente et de tra-rs dans une des plus profondes vallées qu'il y ait. Coupez le ut avec les eaux vives et étroites du Couasnon sur lequel ppent nuit et jour quatre ou cinq moulins à eau. Faites mer les toits, chanter les filles, crier les enfants, éclater les iclumes, vous aurez Fougères ; qu'en dites-vous (1) ?... »

J'ignore ce qu'en pensa Boulanger, mais moi qui connais ougères et qui sais que, lorsqu'il y vint en touriste au mois de ai 1836, Victor Hugo était accompagné de son amie, Juliette rouet, j'avoue que je donnerais tout le pittoresque de ce royal iysage pour le « grain de mil », le petit détail, qui y manque qui forcément devait y manquer : ce petit détail, c'est la aison natale de Juliette... Car c'est là, dans le faubourg de illé, rue de la Révolution (2), qu'elle naquit, le 10 avril 1806.

(1) *En Voyage*, par Victor Hugo.
(2) L'ancienne rue de la Révolution, à Fougères, est appelée rue de Rillé, puis 1845. On la désignait sous le nom de faubourg de Rillé avant le 20 ssidor an II, date où elle prit le nom de rue de la Révolution. En 1807, e fut appelée rue d'Antrain. Sous l'ancien régime, le faubourg de Rillé rmait une paroisse de Fougères. (Renseignements fournis par le chef de reau de l'état-civil de Fougères.)
Voici son acte de naissance :

Aussi bien, comme elle perdit son père et sa mère au ber-ceau (1), qu'elle fut transportée dans ses langes à Paris e qu'aucun membre de sa famille ne semble être resté à Fou-gères, peut-être qu'en 1836, quand elle y revint après trent ans d'absence, ne put-elle pas elle-même se faire montrer l petite maison basse où *Julienne*-Joséphine Gauvain — pou l'appeler de ses prénoms et nom véritables — avait vu le jour En tout cas, il y a quinze ans, personne ne put me l'indiquer Je le regrette pour la ville de Fougères qui se serait enrichi d'une curiosité doublement historique, puisque Victor Hugo donné le nom de Gauvain au héros de son roman *Quatre-Vingt Treize*.

Donc Julienne fut transportée à Paris aussitôt après la mo de ses parents. Elle y fut recueillie par un grand-oncle, Jea Baptiste Drouet, garde général des forêts, qui lui servit c père et dont elle prit le nom plus tard, par reconnaissance, sa doute.

Drouet ayant, ainsi que sa femme, des principes religieu très solides, l'enfant fut mise à sept ans au pensionnat d Petit-Picpus que dirigeaient les Bernardines-Bénédictines c

Le onze avril mil huit cent six, à trois heures du soir, par devant no Louis Binel, maire et officier de l'état civil de la commune de Fougères, c comparu *Julien Gauvain*, tailleur, âgé de vingt-neuf ans, demeurant à Fo gères, rue de la Révolution, lequel nous a présenté un enfaut du sexe fén nin, né le jour d'hier, à sept heures du matin, de lui déclarant et de *Mar Marchandet*, son épouse, auquel enfant il a déclaré vouloir donner les pı noms de *Julienne-Joséphine ;* lesdites déclaration et présentation faites présence de François Dorange, huissier, âgé de vingt-cinq ans, demeurai à Fougères, et de François Bannier, jardinier, âgé de soixante-huit ar demeurant en Lécousse. Et ont, le père et les témoins, signé avec nous présent acte, après que lecture leur en a été faite. — Signé : Julien Ga vain, François Bannier, Dorange et Louis Binel. (Extrait des registres l'état civil de Fougères.)

(1) Le père de Juliette — ou de *Julienne* — mourut à l'hospice civil Fougères, le 12 septembre 1807, à l'âge de trente ans. Marie Marchand sa femme, mourut à Fougères, rue de la Révolution, le 15 décembre 18 à l'âge de vingt-huit ans.

Les époux Gauvain-Marchandet s'étaient mariés à Fougères, le 10 flor an VII. Leur acte de mariage indique que le mari était né le 7 juillet 17 et la femme le 19 août 1779. (Communiqué par le chef de bureau de l'é civil de Fougères.)

l'Adoration Perpétuelle et où elle avait deux tantes *mères-vocales*, savoir : mère Sainte-Menechtide (née Gauvain), chargée du chant et du chœur, toute jeune, avec une admirable voix, et mère des Anges (née Drouet), qui avait été au couvent des Filles-Dieu et au couvent du Trésor, entre Gisors et Magny.

Ce qu'étaient les religieuses du Petit-Picpus, Victor Hugo, qui évidemment avait été documenté par « Juliette », nous l'a raconté tout au long dans un chapitre des *Misérables*. C'était une communauté de l'obédience de Martin Verga. Les Bernardines-Bénédictines pratiquaient l'adoration perpétuelle. Une robe de serge noire à manches larges, un grand voile de laine, une guimpe qui montait jusqu'au menton, coupée carrément sur la poitrine, un bandeau qui descendait jusqu'aux yeux, tel était leur habit.

Elles faisaient maigre toute l'année, jeûnaient durant le Carême et beaucoup d'autres jours qui leur étaient spéciaux, se relevaient dans leur premier sommeil pour lire le bréviaire et chanter matines, depuis une heure du matin jusqu'à trois, couchaient dans des draps de serge en toute saison et sur la paille, ne prenaient point de bains, n'allumaient jamais de feu, se donnaient la discipline tous les vendredis, observaient la règle du silence, ne se parlaient qu'aux récréations, qui étaient très courtes, et portaient des chemises de bure pendant six mois, du 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, jusqu'à Pâques.

Elles ne voyaient jamais le prêtre officiant, qui leur était caché par une serge tendue à neuf pieds de haut. Au sermon, quand le prédicateur était dans la chapelle, elles baissaient leur voile sur leur visage. Elles devaient toujours parler bas, marcher les yeux à terre et la tête inclinée. Un seul homme pouvait entrer dans le couvent, l'archevêque diocésain. Il y en avait bien un autre, qui était le jardinier, mais c'était toujours un vieillard, et, afin qu'il fût perpétuellement dans le jardin et que les religieuses fussent averties de l'éviter, on lui accrochait une clochette au genou.

C'est là que madame de Genlis avait voulu se retirer quand elle fut touchée de la grâce, mais elle trouva la règle trop dure et ne fit que traverser le Petit-Picpus.

Le pensionnat qui était joint au couvent recrutait ses élèves parmi la noblesse ; la plupart étaient riches. Elles étaient vêtues de bleu, avec un bonnet blanc et un saint-esprit de vermeil ou de cuivre fixé sur la poitrine.

Dès qu'elle y fut entrée, Julienne devint l'enfant gâtée de la maison, et il va sans dire que ses tantes firent tout ce qui dépendait d'elles pour lui donner la vocation religieuse. Malheureusement, elle avait reçu de la nature des qualités et des défauts qui, en s'accusant davantage avec les années, contrarièrent leurs desseins. Ce n'est pas elle qui se serait permis de dire que « de voir le pavé de la rue la faisait frissonner de la tête aux pieds ». Elle n'était pas assez mystique pour cela. Ses yeux et ses oreilles étaient tournés continuellement vers le monde dont lui parlaient ses camarades du noble faubourg. Elle écoutait avec un plaisir infini la flûte invisible qui jouait derrière le mur du couvent, à certaine heure de la journée, ce vieil air oublié maintenant qui fit rêver alors tant de jeunes filles : « Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme ! » Et le peintre de fleurs Redouté, qui par une tolérance spéciale était admis à lui donner des leçons, disait à qui voulait l'entendre que sa petite élève avait un vrai tempérament d'artiste... Avec cela, espiègle, mutine, coquette et s'amusant à mystifier tout le pensionnat. Ne s'avisa-t-elle pas un jour de laisser traîner sur les dalles du cloître un bout de papier où elle avait écrit : « Mon père, je m'accuse d'avoir été avarice ! Mon père, je m'accuse d'avoir été adultère ! Mon père, je m'accuse d'avoir élevé mes regards vers les monsieurs ! »

Elle avait beau n'avoir que neuf ou dix ans quand elle fit par écrit cette singulière confession, la chose en elle-même n'en scandalisa pas moins le couvent, à commencer par ses tantes. Elles furent bien plus scandalisées encore lorsque Julienne, présentée à monseigneur de Quelen comme postulante, lui déclara que cette présentation se faisait contre son gré. Elle avait

eize ans à cette époque et était jolie comme un cœur. Monseigneur de Quelen la regarda et dit aux religieuses de la rendre sa famille, ce qui fut fait le jour même. Mais ce n'est pas le out d'ouvrir la cage à l'oiseau prisonnier, la difficulté commence au moment précis où il est mis en liberté.

L'avenir tranquille que le garde des forêts avait rêvé pour a nièce s'étant évanoui de la sorte, notre homme fut quelque eu déconcerté : elle lui retombait sur les bras. Qu'allait-il aire d'elle? Comme il n'avait aucune fortune, force lui était e prendre un parti et d'ouvrir à Julienne une nouvelle carrière. aquelle? Avec des goûts comme ceux qu'on lui avait donnés ue Petit-Picpus et une éducation comme celle qu'elle y avait eçue, elle n'était pas d'un placement commode.

De 1822 à 1825, je ne saurais dire ce qu'elle fit, les derniers eprésentants de la famille ne l'ayant jamais su eux-mêmes. lais, en 1825, nous la trouvons dans l'atelier de Pradier, rue e l'Abbaye, en qualité de modèle (1). Deux ans après, Pradier jetait dehors avec l'enfant qu'elle avait eu de lui. Non seument elle était déclassée, mais encore elle était déshonorée. n pas de plus, et cette pauvre fille-mère, que sa beauté avait erdue, allait peut-être tomber sur le trottoir comme tant autres. Heureusement, elle avait de l'amour-propre, du savoir de l'ambition. Elle avait connu chez Pradier un ancien préfet Mont-de-Marsan aux Cent Jours, qui était pour le moment gisseur au Théâtre royal de Bruxelles : j'ai nommé Félix arel. Le hasard ayant voulu qu'elle le rencontrât dans cette njoncture, Harel lui conseilla d'entrer au théâtre, et elle ébuta sous ses auspices, au commencement de l'année 1829. année suivante, Harel étant revenu en France avec la troupe mademoiselle Georges, Julienne, qui avait pris le nom de liette, fut engagée par lui à la Porte-Saint-Martin, où elle

(1) On a dit qu'elle posa pour la statue de Strasbourg qui décore la place la Concorde. Il serait plus exact de dire — car elle n'avait plus de relans avec Pradier à l'époque où il fit cette statue — que le sculpteur se rvit, pour modeler la tête de la ville de Strasbourg, du buste qu'il avait t autrefois de Juliette.

débuta, le 27 février 1830, dans le rôle d'Emma, de *l'Homm du Monde*, comédie d'Ancelot et Saintine. Puis elle émigr vers l'Odéon, dont Harel était directeur en même temps qu de la Porte-Saint-Martin. Elle y joua dans *le Moine*, de Fonta (28 mai 1831); *le Jeune Prince*, de Merrille (7 juillet 1831) *l'Homme au Masque de Fer*, d'Arnould et Fournier (3 aoû 1831); *Catherine II*, d'Arnould et Lockroy (29 septembre 1831)

En 1832, elle revint à la Porte-Saint-Martin, où elle créa l rôle de Teresa dans la pièce du même nom — de Dumas pèr — et le rôle de la marquise dans *Jeanne Vaubernier*, un de triomphes de Mme Dorval (17 janvier 1833).

C'est alors qu'elle fit la connaissance de Victor Hugo. On raconté qu'elle l'avait subjugué et conquis en allant un bea matin lui demander, chez lui, place Royale, le rôle de la prin cesse Negroni dont personne ne voulait, parmi les actrices d théâtre, à cause de son insignifiance. La vérité, c'est q Victor Hugo et Harel eurent au contraire toutes les peines d monde à le lui faire accepter, Juliette ayant des prétentio au-dessus de son mérite, et que, pour l'y décider, l'auteur *Lucrèce Borgia* dut lui promettre de lui donner avant p une large compensation. La compensation fut plus large q Juliette n'eût osé l'espérer, puisque le poète tomba à ses pie quelques jours après la représentation de sa pièce. Il faut di que, dans le rôle de la princesse Negroni, elle éblouit tout monde par l'éclat de sa beauté.

Victor Hugo écrivait, le lendemain :

« Il y a dans *Lucrèce Borgia* certains personnages de seco ordre, représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs q sont de premier ordre et qui se tiennent avec une grâce, u loyauté et un goût parfaits, dans le demi-jour de leurs rôle L'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vi ment distingué mademoiselle Juliette. On ne peut guère d que la princesse Negroni soit un rôle. C'est, en quelque sor une apparition ; c'est une figure belle, jeune et fatale qui pa soulevant aussi un coin du voile sombre qui couvre l'Italie

xvie siècle. Mademoiselle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que quelques mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensée. Il ne faut à cette actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. »

De son côté *l'Artiste* disait :

« Elle sait tout ce qu'apprennent la nature et l'âme : elle ne sait pas ce qu'apprennent les professeurs du Conservatoire : souvent elle paraît ignorer combien il faut de pas pour traverser le théâtre, à quelle hauteur précisément il est permis de lever le bras, comment on doit arranger ses cheveux épars et faire certaines transitions. C'est le cygne qui perce les nuages de son vol majestueux et semble gêné pour marcher sur la terre. »

Et voici le magnifique portrait que Théophile Gautier nous traçait d'elle en parlant de la pièce, dans *le Figaro* :

« La tête de mademoiselle Juliette est d'une beauté régulière et délicate, qui la rend plus propre aux sourires de la comédie qu'aux convulsions du drame ; le nez est pur, d'une coupe nette et bien profilée ; les yeux sont diamantés et limpides ; la bouche, d'un incarnat vivace, reste fort petite, même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits charmants en eux-mêmes sont entourés d'un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux ; un front clair et serein, comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement l'éclat diaphane et lustré.

« Le col, les épaules et les bras sont d'une perfection toute antique ; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus. »

Victor Hugo n'avait donc pas besoin, pour devenir amou-

reux de cette déesse, qu'elle lui dénouât publiquement les cordons de ses souliers et lui baisât les pieds avec admiration, comme l'insinue son beau-frère, M. Paul Chenay, dans le livre qu'il a jugé à propos de publier naguère (1); il lui suffisait d'avoir des yeux, et c'est un fait que plus le poète est grand, plus il a le sens et le culte de la beauté.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que Victor Hugo subissait le charme de Juliette. Il y a, dans l'album de Mme Drouet, une pièce de vers datée du 26 mai 1837, que Victor Hugo fit et lui donna en souvenir du jour où il la vit « pour la première fois » : — si je ne me trompe, ce fut dans un bal en 1832; mais il n'osa ce jour-là s'approcher d'elle,

> Car le baril de poudre a peur de l'étincelle.

Il avait reculé pour mieux sauter, c'est le cas de le dire. Quinze jours après la représentation de *Lucrèce Borgia*, il pénétrait, en vainqueur et en vaincu tout ensemble, dans l'alcôve de la belle princesse Negroni.

Huit ans plus tard, dans la nuit du 17 au 18 février 1841 il écrivait :

« T'en souviens-tu, ma bien-aimée? Notre première nuit c'était une nuit de carnaval, la nuit du mardi gras de 1833 (2). On donnait je ne sais dans quel théâtre je ne sais quel bal où nous devions aller tous les deux. (J'interromps ce que j'écri

(1) *Victor Hugo à Guernesey*, p. 159.

(2) Victor Hugo, qui décidément n'avait pas la mémoire des dates, même de celles qui lui rappelaient les plus doux souvenirs, s'est trompé une fois de plus. Le mardi gras de 1833 n'était pas le 17 février, mais le 19. Voici à titre de document, la lettre d'invitation au bal masqué dont il est ici question :

« Monsieur,

« Vous êtes invité à assister au bal d'artistes qui aura lieu dans le foyer du Gymnase le mardi gras 19 février. Le bal commencera à onze heures et demie. Le souper sera servi à deux heures et demie.

« *Les commissaires* :

« LÉON MONVAL, ALLAN, régisseur; JENNY VERTPRÉ-CARMOULIER, LÉONTINE VOLNYS.

« NOTA. — Cette lettre, qui est personnelle, servira de billet d'entrée. On est prié, autant que possible, de se présenter en costume. »

pour prendre un baiser sur ta belle bouche, et puis je conti-
:ue.) Rien, pas même la mort, j'en suis sûr, n'effacera en moi
e souvenir. Toutes les heures de cette nuit-là traversent ma
pensée en ce moment l'une après l'autre, comme des étoiles
qui passent devant l'œil de mon âme. Oui,tu devais aller au bal
et tu n'y allas pas, et tu m'attendis.

« Pauvre ange, que tu as de beauté et d'amour! Ta petite
hambre était pleine d'un adorable silence. Au dehors, nous
ntendions Paris rire et chanter, et les masques passer avec de
grands cris. Au milieu de la grande fête générale, nous avions
nis à part et caché dans l'ombre notre douce fête à nous. Paris
vait la fausse ivresse, nous avions la vraie.

« N'oublie jamais, mon ange, cette heure mystérieuse qui a
hangé ta vie. Cette nuit du 17 février 1833 a été un symbole
t comme une figure de la grande et solennelle chose qui s'ac-
omplissait en toi. Cette nuit-là, tu as laissé au dehors, loin de
oi, le tumulte, le bruit, les faux éblouissements, la foule,
our entrer dans le mystère, dans la solitude et dans l'a-
nour.

« Cette nuit-là, j'ai passé huit heures près de toi. Chacune
e ces heures a déjà engendré une année.

« Pendant ces huit ans, mon cœur a été plein de toi, et rien
e le changera, vois-tu, quand même chacune de ces années
ngendrerait un siècle (1). »

Cette page admirable ne saurait se passer de commentaire.
en croire Victor Hugo, Juliette, en se donnant à lui, aurait
enoncé du même coup à la vie bruyante et dorée qu'elle me-
ait. Les choses n'allèrent pas si vite, et ce ne fut pas sans
eine et sans combat que s'accomplit cette renonciation.

Après avoir été la maîtresse de Pradier, Juliette l'avait été
plusieurs écrivains, notamment d'Alphonse Karr. Quand
ictor Hugo mit son cœur à ses pieds, un millionnaire russe
polonais la couvrait d'or et de pierreries, — ce qui ne l'em-

(1) Page inédite, extraite du *Livre de l'Anniversaire*. (Voir plus loin
257.)

pêchait pas de faire des dettes. — Elle aurait bien voulu n'appartenir qu'au poète, à qui elle savait gré de l'avoir distinguée et choisie entre tant d'autres reines de théâtre, mais l'auteur des *Orientales* n'était pas riche alors, et les princesses Negroni ne vivent pas seulement d'encens et de beaux vers.

Elle continua donc pendant quelque temps à servir deux maîtres à la fois, malgré la promesse qu'elle avait faite à Victor Hugo de quitter son boyard. Victor, qui était jaloux, s'aperçut bientôt qu'il était joué.

Il y eut éclat et rupture de sa part ; pendant trois jours il resta sous sa tente, attendant vainement que Juliette lui mar quât son repentir. Le quatrième jour, n'y pouvant plus tenir il retourna chez sa maîtresse, qui, touchée cette fois jusqu'au larmes, se jeta dans ses bras et lui jura de n'être qu'à lui seu désormais.

Or, voilà que, peu de temps après cette scène, elle disparu un beau matin sans dire où elle allait. On devine les diver sentiments qui assiégèrent l'esprit de Victor Hugo quand trouva sa porte close. Il crut d'abord qu'elle lui avait manqu de parole une seconde fois ; mais il fut vite rassuré en appr nant par une amie de Juliette qu'elle était partie pour Bres où résidait une de ses sœurs, afin de ne pas être témoin de l vente de ses meubles qui avaient été saisis.

J'ai lu les lettres que Victor Hugo lui écrivit en cette ci constance ; elles sont poignantes ; on voit qu'il a conscien d'avoir conduit cette jeune femme à la ruine en voulant réhabiliter à ses propres yeux. Car c'est pour purifier cet ang déchu, tout autant que pour en jouir, qu'il l'a pris dans s bras et l'a emporté sur les hauteurs sereines où plane ordina rement sa pensée !

Consultez là-dessus ses amis et ses proches : ils vous diro qu'il eut au plus haut degré le respect de la femme, que j mais il ne lui échappa une parole inconvenante ou seuleme légère à l'adresse de celles qui n'inspirent que le mépris, que, lorsque les Jeune-France mettaient la conversation sur

·hapitre, il suffisait de l'apparition de Victor Hugo pour les 'aire taire (1).

Victor sentit donc vivement la responsabilité qui lui incom- ›ait dans la ruine de Juliette : aussitôt, il se mit à l'œuvre ›our réparer dans la mesure de ses moyens le préjudice maté- iel qu'il lui avait causé.

Il alla d'abord trouver Pradier qui, s'il n'était plus l'amant e Juliette, n'en était pas moins le père de son enfant, auquel l avait donné son nom. Pradier s'engagea à lui venir en aide, t, quant à lui, Victor, en grattant avec ses ongles ici et là, — e me sers de ses expressions, — il parvint à ramasser quel- ues milliers de francs pour désintéresser ceux des créanciers e son amie qui montraient les dents les plus longues.

Après quoi, il courut au devant d'elle jusqu'à Rennes. Mais était déjà entendu entre eux qu'en arrivant à Paris elle se éferait de tous les meubles et objets mobiliers qui garnissaient on appartement, 35 *bis*, rue de l'Échiquier, et qu'elle irait abiter le modeste logement qu'il lui avait loué et meublé, rue aint-Anastase, à deux pas de chez lui.

Cette fois, Juliette était bien sienne, et c'est en toute vérité ı'il pouvait dire qu'elle avait « laissé au dehors le tumulte, bruit, les faux éblouissements, la foule, pour entrer dans mystère, dans la solitude et dans l'amour. »

II

Cependant elle n'avait pas encore abandonné le théâtre. Elle le quitta même pas après son échec dans *Marie Tudor* novembre 1832), que les ennemis du poète soulignèrent échamment et exagérèrent comme à plaisir (2) : Victor Hugo

1) L'usage s'était établi de bonne heure dans le monde romantique d'ap- r les femmes des poètes par leur petit nom : Victor Hugo ne permit ıais qu'on appelât sa femme « Adèle ».

2) Entre la première et la deuxième représentation de cette pièce, le di- teur du théâtre fit insérer dans les journaux une note où l'on disait que

s'était mis en tête de lui ouvrir, bon gré mal gré, les portes de la Comédie-Française (1) et de lui procurer l'occasion d'une prochaine revanche. Il était persuadé, en effet, qu'elle avait du talent, et c'est le plus sérieusement du monde qu'il lui écrivait, pour la consoler, au lendemain de la représentation de *Marie Tudor :*

« Vous n'avez joué le rôle de Jane qu'une fois, mon amie, mais la trace que vous y avez laissée pour moi est aussi profonde que si vous l'aviez joué cent fois.

« Vous avez joué le rôle devant deux mille personnes, et une seule vous a comprise, moi. C'est que deux mille personnes ce n'est pas deux mille intelligences.

« Ce que vous avez mis dans ce rôle de votre cœur, de votre âme, de votre esprit, de votre caractère, de votre passion, de votre amour, de votre beauté, de votre nature, je l'écrirai un jour, je tâcherai que rien ne soit perdu.

mademoiselle Juliette, s'étant trouvée gravement indisposée, avait été remplacée dans le rôle de Jane par mademoiselle Ida. Quelques jours après, la *Revue de Paris* publia l'entrefilet suivant

« Quant à *Marie Tudor*, ce drame si diversement jugé a du moins le succès positif des recettes. La pièce a d'ailleurs gagné à un changement d'actrice. Celle qui remplissait le rôle de Jane l'a cédé, ce qui l'a beaucoup indisposé, dit-on, à mademoiselle Ida, dont le talent, à la fois énergique et gracieux, rendrait *Roméo* lui-même infidèle à *Juliette*. » (T. LVI, p. 204)

(1) Sa première tentative remonte au mois de janvier 1835. Un jour, il remit à l'éditeur Renduel, en le priant de faire passer dans *le Courrier français*, la note que voici :

« Mademoiselle Juliette, cette jeune artiste pleine de beauté et de talent que le public a si souvent applaudie à la Porte-Saint-Martin, est sur le point de quitter ce théâtre. Plusieurs administrations dramatiques lui font en ce moment des offres d'engagement. Il est probable que c'est à la Comédie-Française que mademoiselle Juliette donnera la préférence: Son talent si digne et si intelligent l'appelle à notre premier théâtre. »

Mais *le Courrier français* refusa d'insérer la note, et Victor Hugo, qui avait rêvé de confier à Juliette le rôle de la camériste Dafné dans *Angelo*, fut obligé de le donner à Mlle Thierret, qui, du reste, y fut excellente. (Cf. *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, par Ad. Jullien, p. 130).

Il n'en arriva pas moins à ses fins. Mme Desbordes-Valmore écrivait à son mari, le 21 février 1834 :

« Mme Brohan du Vaudeville vient d'être engagée ; mademoiselle Verneuil *engagée;* une demoiselle du théâtre de Chantereine, *engagée*, et enfin, crois-le, cela pour la honte de ce pauvre Hugo, qui l'a voulu ardemment, mademoiselle Juliette *engagée* là!... »

« Si je pouvais ce que je veux, cette fugitive soirée laisserait sur votre front une auréole immortelle. Si mon nom vit, votre nom vivra (1).

C'est à peu près ce qu'Alfred de Vigny disait à Mme Dorval à propos de *la Maréchale d'Ancre*, que Mademoiselle Georges avait joué à sa place :

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre écrit pour vous sous votre nom vivra !

Mais là s'arrête la comparaison entre la maîtresse de Vigny et la maîtresse de Victor Hugo. Qu'importe, d'ailleurs, que Juliette ait été une actrice médiocre ! Il suffit pour sa gloire que l'amour et le génie d'Olympio l'aient rendue immortelle ! Victor Hugo écrivait un jour à Jules Claretie, qui avait fait l'éloge de Mme Drouet : « Je vous remercie pour la femme vaillante qui, à la gloire du théâtre, a noblement préféré l'obscurité du dévouement. » Je ne crois pas me tromper en disant que Juliette n'eût jamais obtenu au théâtre que des succès de beauté, et ces succès-là sont malheureusement éphémères ; mais si Victor Hugo s'abusait sur le talent de son amie, il n'exagérait rien en exaltant son dévouement. Tous ceux qui l'ont approchée pourraient certifier que, du jour où elle entra dans la vie du poète, ce fut autant comme servante que comme maîtresse. Et par « servante » on entend ce que je veux dire : tout en accaparant Victor Hugo, elle ne cessa jamais de faire ses volontés ; elle fut sa chose, bien plus qu'il ne fut la sienne. Ainsi que Mme de Custine parlant de Chateaubriand, elle aurait pu dire, elle aussi, en montrant le canapé de son boudoir : « C'est ici que j'étais à ses genoux ! »

Pour elle, il était plus qu'un amant royal, il était le dieu. Cela se sent aux innombrables lettres (2) qu'elle lui a adressées

(1) Lettre inédite communiquée par M. Louis Koch.

(2) M. Louis Koch, son neveu, que je remercie mille fois de m'avoir laissé feuilleter cette précieuse correspondance, possède environ deux mille lettres de Mme Drouet. M. Paul Meurice en a, de son côté, plus de cinq mille, qui lui viennent du fonds de Victor Hugo et qu'Emile Blémont a classées avec beaucoup de peine. L'intention de M. Paul Meurice est de don-

durant les cinquante ans qu'a duré leur union. Il avait beau la visiter matin et soir, elle lui écrivait deux et trois fois par jour, en l'attendant, quand il tardait à venir; après son départ, pour réparer les oublis qu'elle avait pu commettre pendant qu'elle le possédait. Et quelle grâce, quel esprit, quel enjouement dans le plus court de ses billets! Lisez plutôt :

« 3 janvier 1835.

« Il est onze heures et demie à ma pendule; depuis que tu m'as quittée, mon cher bien-aimé, j'ai fini de lire *Cromwell* et travaillé jusqu'à présent à raccommoder mes chemises; je t'ai attendu patiemment, je crains bien que cette patience ne m'ait pas servi à grand'chose, tant il me semble que tu ne viendras pas ce soir; il est déjà bien tard, on vient de frapper à l'instant même à la porte cochère : le battement de cœur que la joie m'avait donné, espérant que c'était toi, dégénère en affreux étouffement que je conserverai toute la nuit, s'il plaît à Dieu que tu ne viennes pas me dire bonsoir avant. Ne me gronde pas, mon cher Victor, si je pleure et si je souffre de ton absence Je suis sûre que cela ne peut pas être autrement, puisque j'ai essayé de retenir mes larmes et d'employer mon temps à toutes sortes d'occupations; rien n'y fait, il faut que je sois triste, je ne puis m'accoutumer à être heureuse sans toi, à vivre où tu n'es pas.

« Voici qu'il est minuit moins un quart à ma pendule qui retarde, j'ai peu de chance que tu viennes ce soir; tout ce que je puis faire, mon bien-aimé, c'est de ne pas te laisser voir à quel point je souffre, puisque cela te déplaît. Ainsi, bonsoir! Tâche de penser à moi avec amour, moi je n'ai que cela à faire... »

« Ah! te voilà, enfin (1). »

ner ces cinq mille lettres à la Bibliothèque Nationale. Je pense que M. Koch suivra cet exemple. C'est dire la mine de documents que les historiographes de l'avenir auront à exploiter. On ne pourra pas écrire la vie de Victor Hugo avant que cette énorme correspondance ait été dépouillée.

(1) Lettre inédite.

« Aux Metz huit heures et demie, 10 octobre 1835.

« Mon Victor adoré, mon amour, mon grand Victor, je suis toujours avec toi ou avec VOTRE ESPRIT. Hier, pendant que je t'aimais, pendant que je te suivais de l'âme, écartant de ton chemin toutes les branches mouillées, je suis rentrée chez moi, le cœur débordant d'amour et de ravissement, j'ai dîné, je t'ai écrit, et ensuite j'ai lu les trois premiers actes de *Marion* jusqu'à onze heures. Si bien que je n'ai pas fait autre chose de mon cœur et de ma pensée, depuis que tu m'as quittée, que de t'aimer et de VOUS ADMIRER (1). »

Ce *tu* et ce *vous* alternés et mariés ainsi ont une signification bien claire qui n'échappera à personne : le *tu* s'adresse à l'homme, à l'ami ; le *vous* s'adresse au dieu (2). L'amour de Juliette pour Victor avait quelque chose d'une religion.

« Octobre 1835.

« Je t'aime, cela est patent, je suis emportée, violente (3), mal embouchée, ceci n'est pas tout à fait ma faute, et je n'en veux prendre qu'à moitié la responsabilité, d'autant plus que dans mes violences il y a autant de peur que de mauvaises habitudes d'éducation. Je t'aime, mon Victor, à travers mon mauvais caractère. Quand j'ai eu le malheur d'être injuste envers toi, je m'en repens avec tant de regret que les reproches que tu me fais sont de trop, car je souffre trop déjà de ceux que je me fais intérieurement (4). »

« Aux Metz.

« Je t'ai très longuement écrit des choses peu intéressantes, tandis que j'ai le cœur plein d'amour et l'esprit rempli de

(1) Lettre inédite.

(2) Si Juliette tutoyait Hugo dans l'intimité et dans sa correspondance, le lui disait « vous » devant le monde et l'appelait toujours « monsieur ». n m'assure qu'il ne lui arriva jamais de se tromper.

(3) Violente, oui, elle l'était. Un jour, dans un moment de colère, c'est e-même qui le raconte, elle déchira tout un paquet de lettres de son illus-e ami, — ce qui le contraria vivement, car il lui avait bien recommandé conserver tout ce qu'il lui écrivait.

(4) Lettre inédite.

toi. Tu sais, il y a des saisons pour le cœur comme pour la terre, le germe de toutes choses est dans ses entrailles comme le germe de l'amour dans le fond de mon cœur ; et puis, il vient un temps, un moment où tout cela sort de terre et du cœur, minute par minute, comme les champignons que nous voyons. Aujourd'hui tout mon amour est sorti en bonheur de mon cœur. Je suis heureuse, je t'aime, je te souhaite, j'attends (1) ».

« Vous voyez bien que vous n'êtes pas venu cette nuit, ni ce matin, et cependant il fait un très beau temps. Au lieu de chercher votre *cocher* et votre *chariot* dans le ciel, vous auriez pu faire *diligence* sur la terre pour venir embrasser votre petite bonne femme (2). »

Voilà le ton général des premières lettres de Mme Drouet. N'est-il pas vrai qu'elles sont charmantes et d'un tour spirituel encore que, par moments, un peu précieuses ?

Et lui, sur quel ton lui écrivait-il ? On en jugera par les extraits suivants du *Livre de l'Anniversaire*. Ce livre était une invention de Juliette : elle avait voulu, comme nous le verrons tout à l'heure, que tous les ans, à la date du jour où elle s'était donnée à lui, il écrivît sur ce livre une page. Et pendant cinquante, il n'y a jamais manqué.

« 26 février 1835.

« Février a toujours été un mois marqué d'un signe particulier pour moi. Le 26 février 1802, je suis né à la vie ; le 17 février 1833, je suis né au bonheur dans tes bras. La première date, ce n'est que la vie, la seconde, c'est l'amour. Aimer, c'est plus que vivre (3).

« V. H. »

« Nuit du 16 au 17 février 1836, une heure et demie du matin.

« Il y a aujourd'hui trois ans, à pareille heure, j'étais pou

(1) Lettre inédite.
(2) *Id.*
(3) Il ne se doutait pas alors qu'il marierait un 15 février (1843) sa fille Léopoldine, dont la mort tragique lui inspira de si beaux vers.

la première fois dans tes bras ; je n'ai jamais eu d'heure plus rayonnante que cette heure mystérieuse. Cette nuit-là, nos âmes se sont soudées ; cette nuit-là, il y a eu en moi un être nouveau, toi ! Depuis cette nuit de février 1833, bien des heures sombres et bien des heures charmantes ont traversé notre vie. J'ai vu bien des ombres et bien des rayons passer sur ton beau front. Tout à l'heure encore tu pleurais, et voilà maintenant que tu souris, ma bien-aimée. Va, ne te plains pas de ces brumes qui s'en vont vite : il n'y a de nuages que dans le ciel et dans l'amour.

« V. »

« 16 février 1837.

« C'est aujourd'hui l'anniversaire ! Vois quel beau jour ! quel beau soleil ! Le ciel est de moitié dans notre joie, n'est-ce pas, mon pauvre ange ? Voilà donc quatre ans ! quatre ans ! je te bénis, ma Juliette et je te remercie.

« Tu es ma joie, ma vie, mon bonheur, ma pensée. J'espère que tu es tout à fait bien portante ce matin. Tu étais hier si rose et si jolie ! Je t'aime, va, je t'aime de toute mon âme.

« Je tâcherai que nous passions aujourd'hui quelques heures ensemble. Il ne faudrait pas moins de vingt-quatre heures pour fêter dignement l'anniversaire, mais nous prendrons toujours ce que nous pourrons.

« Je voudrais t'avoir là pour te baiser, pour te parler, pour t'admirer. — Voilà quatre ans !

« C'est une grande joie de savoir que, dans ces quatre années, tout le mauvais est parti et tout le bon est resté (1).

« Tu as été pleine de courage, de résignation et de vertu. Tu as eu la force d'un homme sans perdre la douceur d'une femme.

« Espérons, pauvre amie, que l'avenir te récompensera. Dieu est juste, vois-tu.

« Sois heureuse et sois bénie !

« Pour moi, le 17 février, c'est le 1er janvier, c'est un commencement, c'est une aurore, tu t'es levée sur ma vie ce jour-là.

(1) N'est-ce pas attester qu'elle s'était purifiée à sa flamme ?

« Ma Juliette chérie, j'ai le cœur plein de toi ; tu es une bonne, douce et charmante femme, et tu es belle comme si tu n'étais pas bonne. Tu as les deux beautés à la fois, celle du corps et celle de l'âme. Je remercie Dieu et je t'aime.

« V. »

« 17 février 1837.

« Tu le veux donc, tous les ans, à pareil jour, à pareille heure, j'écrirai sur ce livre la date de notre amour.

« Ce livre est placé sous ton oreiller, il y a là une retraite mystérieuse qu'il ne quitte jamais, il voit arriver et s'envoler ton doux sommeil, il porte l'empreinte de tous tes rêves ; le jour où j'y ai écrit ton nom, Juliette, il a porté l'empreinte de toutes mes pensées.

« C'est que ton nom, mon ange, éveille tous les échos de mon âme, il y a pour moi, dans ton nom, des rayons comme dans tes yeux.

« Bien-aimée, sois bien heureuse (1). »

Et ce qui prouve bien que tout cela jaillissait de son cœur et n'était vraiment que la menue monnaie de son amour pour Juliette, c'est qu'à dater de 1833 tous ses recueils de poésies — depuis *les Chants du crépuscule* jusqu'aux *Chansons des Rues et des Bois* — sont pleins d'elle, quoi qu'il ne l'ait nommée nulle part. Je ne connais, en effet, qu'une seule pièce de vers portant comme dédicace son initiale J... C'est la pièce XXVI des *Chants du crépuscule*, qui commence par cette strophe :

Chantez ! chantez ! jeune inspirée !
La femme qui chante est sacrée
Même aux jaloux, même aux pervers !
La femme qui chante est bénie !
Sa beauté défend son génie.
Les beaux yeux sauvent les beaux vers.

Et qu'on ne dise pas que les poésies qu'il lui a consacrées

(1) Fragments inédits.

n'avaient pas besoin de lui être dédiées pour la trahir : j'en sais quelques-unes, et de superbes, en dehors des *Chants du répuscule*, que Sainte-Beuve lui-même n'aurait pu supposer écrites pour elle.

Je cite ici le nom de Sainte-Beuve parce que, dans les commencements de la liaison de Victor Hugo avec Juliette, il joua un rôle double, et plutôt fait pour le diminuer que pour le grandir aux yeux des honnêtes gens. *Les Chants du crépuscule* étaient à peine livrés à l'impression qu'il écrivait à Béranger, le 3 septembre 1835 :

« Il se prépare ici une saison littéraire, assez poétique même; nous allons avoir dans une quinzaine un volume lyrique de Hugo (1); il y aura des vers d'*amour;* malgré toutes les hésitations, il se décide à son coup de tête, et bien que ce soit une unité de plus qu'il brise dans sa vie poétique (l'unité *domestique* après la *politique* et la religieuse), peu importe à nous autres frondeurs des unités et au public qui ne s'en soucie plus guère : les beaux vers, comme seront les siens, je n'en doute pas, couvriront et glorifieront le péché (2). »

Et le 26 septembre, il mandait à Victor Pavie, qui était au courant des amours de Hugo et n'avait pas craint de lui faire de justes remontrances (3) :

« J'ai vu peu de monde depuis mon retour. Madame Hugo est aux Roches, chez M. Bertin, avec son mari et ses enfants; son volume à lui (de vers) s'imprime. Il y en a beaucoup à cette belle Dalila. Il a accommodé tout cela comme il peut, et à la chinoise, avec l'amour conjugal des *Feuilles d'automne*

(1) Le volume parut le 26 octobre 1835.
(2) *Portraits contemporains*, éd de 1869, t. I, p. 139.
(3) C'est à Victor Pavie que, le 25 juillet 1883, Hugo écrivait :
« Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année, et je n'ai jamais été meilleur. Je vaux bien mieux maintenant qu'en mon temps d'*innocence* que vous regrettez. Autrefois j'étais innocent ; maintenant je suis indulgent. C'est un grand progrès. Dieu le sait.
« J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, cet ange qui le sait aussi, que vous vénérez comme moi et *qui me pardonne et qui m'aime*. Aimer et pardonner, ce n'est pas de l'homme, c'est de Dieu ou de la femme... »

qu'il ne veut pas rompre officiellement. Mais il y aura éclat, je pense, et curiosité maligne très en jeu, lors de cette publication (1). »

Il y eut éclat, en effet, mais c'est Sainte-Beuve qui le fit et qui du même coup fut cause que la curiosité maligne fut mise en jeu par la publication des *Chants du crépuscule :* sans l'article qu'il s'avisa de consacrer à ce recueil dans la *Revue des Deux Mondes*, il est probable que les initiés eussent été seuls à s'apercevoir de la « dualité » qu'il dénonçait avec tant d'acrimonie et, nous pouvons bien l'ajouter, de mauvais goût (2). La preuve en est que Vinet, qui était en Suisse, n'y vit que du feu, je veux dire qu'il mit sur la tête de Mme Victor Hugo tout ce qui dans le volume était pour Juliette.

L'article de Sainte-Beuve ne produisit, du reste, aucun effe sur Victor Hugo, si ce n'est de l'irriter profondément contr son ancien thuriféraire(3). Victor continua comme par le pass

(1) Edmond Biré, *Victor Hugo après 1830*, t. I, p. 159.

(2) « Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques », écrivait Saint« Beuve, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et l plus sincère sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernièr intitulée *Date lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de couronner le vc lume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent semble touchants. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toute fois qu'il y a eu parti pris de le broder de cette façon pour l'étendre ensuit sur le tout. Cete mythologie d'*anges*, qui a succédé à celle des *nymphes*, le *fleurs de la terre* et les *parfums des cieux*, un excès même de charit aumônière et de petits orphelins évoqués, tout cela nous a paru, dans ce pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût song à le faire. On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée d lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unit de son volume en souffre ; son titre de *Chants du crépuscule* n'allait pa jusqu'à cette dualité. Le même manque de tact littéraire (au milieu de tan d'éclat et de puissance !) qui plus haut, nous l'avons vu, lui a fait compa rer l'harmonie de l'orgue à *l'eau d'une éponge* et parler du sourire *fatal* d la résignation à propos de Pétrarque, lui a inspiré d'introduire dans l composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qu se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet res pecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière. »

(3) Un duel faillit s'ensuivre entre le poète et le critique. Ce fut Rendu qui arrangea l'affaire. (Cf. *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, par Ad. Ju lien, p. 124.)

à chanter sa maîtresse et sa femme à tour de rôle, dans *les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres*, etc. ; seulement, — la remarque est bonne à faire, — il apporta peut-être plus de discrétion dans ses hommages à Juliette. Ainsi, dans *les Rayons et les Ombres*, qui parurent en 1840, la pièce XXVIII intitulée : *A une jeune femme*, était dédiée dans le manuscrit à Mme Drouet, et les quatre premiers vers :

> Voyez-vous, un parfum éveille la pensée.
> Repliez, belle enfant, par l'aube caressée,
> Cet éventail ailé, pourpre, or et vermillon,
> Qui tremble dans vos mains comme un grand papillon

avaient d'abord été écrits comme suit :

> Voyez-vous, un parfum est rempli de mystère.
> Juliette, posez un moment, pour me plaire.
> Cet éventail, etc., etc.

La variante a son intérêt à tous les points de vue.

Dans le même recueil, la pièce XXVI, qui a pour titre : *Mille chemins, un seul but*, et la pièce XXVII qui commence ainsi :

> Oh! quand je dors, viens auprès de ma couche,

ont été dédiées également à Juliette, qui n'a mis dans son album (1) que la poésie que fit pour elle ou lui donna (2) Victor Hugo.

Dans *les Voix intérieures*, qui parurent le 26 juin 1837, c'est encore pour Juliette que furent écrites les ravissantes pièces : *Venez que je vous parle, ô jeune enchanteresse!* et *Puisqu'ici-bas toute âme...*

Plus tard, quand Mme Drouet perdit sa fille, enlevée à l'âge de vingt ans, Victor Hugo fit sur elle de très beaux vers

(1) Cet album précieux est entre les mains de M. Louis Koch, qui a bien voulu me le communiquer.

(2) Les pièces qui lui ont été dédiées portent : « Pour toi ma Juliette » — « A toi Julie » — « A vous, mon ange » — « Pour toi, mon doux ange ». — Celles qui lui ont été données en original : « Donné à ma Juju » — « Donné à mon ange bien-aimé ».

qu'on peut lire au tome II des *Contemplations*, mais il poussa la pudeur ou le respect jusqu'à ne pas la nommer, et ne la désigna dans le livre que par son prénom de Claire et l'initiale de son nom, P... (Pradier).

. . . .
Elle était grande et blonde et gaie, et maintenant
Allez à Saint-Mandé, cherchez dans le champ sombre,
Vous trouverez le lit de sa noce avec l'ombre,
Vous trouverez la tombe où gît ce lys vermeil;
Et c'est là que tu fais ton éternel sommeil,
Toi qui, dans ta beauté naïve et recueillie,
Mêlais à la Madone auguste d'Italie
La Flamande qui rit à travers les houblons,
Douce Claire aux yeux noirs avec des cheveux blonds.

Et qui se douterait que les magnifiques stances de la *Tristesse d'Olympio* eurent Juliette pour inspiratrice?

Le manuscrit porte cette annotation, de la main de Victor Hugo.

21 octobre 1837. Pour ma Juliette. Écrit après avoir visité la vallée de Bièvre en octobre 1837.

C'était la vallée favorite du poète. Là étaient les Roches, où il passa de si bonnes heures chez les Bertin, et là aussi la petite maison où séjournait Juliette tout le temps qu'il était aux Roches.

Tristesse d'Olympio a paru sans date, dans *les Rayons et les Ombres*, et le livre a une strophe de plus que le manuscrit (1). Cette strophe, la voici :

Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts.

Mais c'est surtout pour les variantes que l'album de Juliette est intéressant à feuilleter. Victor Hugo, comme Ronsard,

(1) Une autre pièce du même recueil, celle qui a pour titre *Dans le cimetière de...*, contient également trois strophes de plus que dans le manuscrit, et ces trois strophes sont les dernières.

rabotait et limait sans cesse : il n'est guère de pièces qui ne contiennent des surcharges ou des ratures; parmi les variantes que j'ai relevées, je signale celle-ci à MM. Paul et Victor Glachant pour une édition future de leur beau travail sur les manuscrits de Victor Hugo.

Chant du Crépuscule. — XXVI. *A mademoiselle J...*

PREMIÈRE VERSION

L'ombre en mon cœur s'est épanchée,
La douleur amère et cachée
Saigne sous mes prospérités.
Le jour est dur, l'aube est meilleure,
Hélas ! la voix qui me dit : Pleure !
Est celle qui nous dit : Chantez !

DEUXIÈME VERSION

L'ombre en mon cœur s'est épanchée,
Sous mes prospérités cachée
La douleur pleure en ma maison;
Un ver ronge ma grappe mûre;
Toujours un tonnerre murmure
Derrière mon vague horizon (1).

Et, tout en chantant son amie, Victor Hugo la mêlait de plus en plus à son existence. Il était le fleuve, elle était la rivière; leurs eaux s'en allaient à la mer ensemble, en réfléchissant les mêmes rives, les mêmes nuages et le même ciel. De temps en temps, la rivière se fâchait bien un peu contre le fleuve, car elle était jalouse et n'aurait pas voulu d'autre affluent qu'elle dans son lit, mais le fleuve était si impétueux, si volontaire, qu'il l'entraînait avec lui malgré tout. Elle avait,

(1) Dans *les Chansons des Rues et des Bois*, il est telle pièce que Victor Hugo a faite deux fois : par exemple, *la Princesse d'Orange*, en regard de laquelle il a écrit : « Fait sur commande de madame Juju. » Voici la première strophe de la première version :

Mai dans les bois recèle
Les amours innocents ;
Des amours innocents
L'homme en est l'étincelle ;
Des amours innocents
La femme en est l'encens.

d'ailleurs, tant de raisons de l'aimer et de se montrer clé-mente! il y avait entre eux tant de points de contact, tant d'affinités naturelles!... Ai-je dit que Juliette adorait les bibelots, les vieilleries, les objets d'art ancien et toutes les curiosités? Quand Victor Hugo lui eut découvert cette passion, ce fut un nouveau prétexte pour l'emmener partout en voyage, et il n'eut jamais à le regretter. Elle s'entendait comme personne à dénicher dans l'arrière-boutique des brocanteurs la statuette ou le magot chinois que convoitait Victor, et revenait, les bras chargés, de toutes leurs excursions à travers la France, en Belgique ou sur les bords du Rhin. Passait-elle devant une cathédrale gothique, elle y voyait tout de suite ce que Victor y cherchait; parfois même elle y trouvait ce qui lui avait échappé. Ainsi, un jour qu'elle traversait le parvis de Notre-Dame en compagnie du poète et d'Auguste Vacquerie, elle s'écria tout à coup : « Mais ces tours, savez-vous bien, mon cher maître, qu'elles forment la lettre initiale de votre nom? » Le mot ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Vacquerie en fit le vers superbe :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

Et quant à Victor Hugo, je crois bien que c'est depuis ce jour-là qu'il fit entrer cet H monumental dans tous les sujets décoratifs sortis de sa plume de peintre ou de son ciseau de menuisier. Lorsque vous irez visiter le musée de la place Royale, arrêtez-vous devant la grande cheminée rouge feu incrustée d'or, ou devant quelques panneaux et certains cadres qu'il exécuta lui-même pour l'appartement de Juliette à Guernesey : vous y verrez se dresser glorieusement les deux poteaux de cette lettre symbolique! « Lui toujours! lui partout! »

III

Cependant, les événements se précipitaient, qui allaient bou

leverser toute la vie du grand poète. Au lendemain de la révolution de Juillet, en 1833, il écrivait à Sainte-Beuve, qui se vantait de l'avoir « déroyalisé » :

« Nous aurons un jour une république et, quand elle viendra, elle sera bonne. Mais ne cueillons pas en mai le fruit qui ne sera mûr qu'en août; sachons attendre. »

Or, elle arriva cette République, un matin de février (le mois de prédilection d'Hugo), lorsque personne ne l'attendait, et le chef de l'École romantique fut une de ses premières victimes : le roi Louis-Philippe l'avait nommé pair de France, en 1845 ; sa chute le rendit à la vie privée et l'obligea, par mesure d'économie, à quitter son appartement de la place Royale. Il alla, quelque temps après, habiter au nº 37 de là rue de La Tour-d'Auvergne, pendant que de son côté Juliette émigrait cité Rodier.

Mais il n'était pas homme à se désintéresser de la chose publique. Les lauriers de Lamartine l'empêchaient-ils de dormir? On l'a dit, je n'en crois rien. Toujours est-il qu'après avoir hésité entre la réaction, qui l'avait envoyé à la Constituante, et le parti républicain dont il avait recueilli, après les journées de Juin, quelques proscrits, il embrassa la cause de la République pour lui demeurer à tout jamais fidèle.

Vint le coup d'Etat. Cette fois, ce fut l'exil avec son cortège de maux et d'humiliations de toute nature. Caché pendant quelques jours chez Juliette, — où, d'ailleurs, il ne courait aucun risque (nous savons aujourd'hui, par les mémoires de M. de Maupas, que, malgré ses appels à la révolte, on ne voulait pas l'arrêter), — il quitta Paris, le 11 décembre, sous la blouse et avec les papiers d'un ouvrier, que lui avait procurés son beau-frère, Victor Foucher ; il arriva à Bruxelles, le 14.

Le 9 janvier 1852, un décret du Président de la République prononçait son expulsion du territoire français, en même temps que celle de soixante-six anciens députés à l'Assemblée législative. Peu de temps après, il écrivait à sa femme, qui

était restée à Paris pour vendre aux enchères publiques tout leur mobilier (1) :

« Vis d'économie. Fais durer l'argent que je t'ai laissé...

« Je vis, moi, pour cent francs par mois, voici le devis par jour :

Loyer	1	»
Déjeuner (une tasse de chocolat)	»	50
Dîner	1	25
Feu	»	25
	3	»

« Cela fait quatre-vingt-dix francs par mois ; le reste (dix francs) est pour la blanchisserie, les pourboires, etc. A nous deux, Charles, nous dépenserons donc deux cents francs par mois ! »

Il ne parlait pas de Juliette, qui l'avait rejoint à Bruxelles et qui, naturellement, vivait sur son maigre budget. Mais Juliette eut à ce moment-là un mouvement héroïque. En voyant la ruine de son ami, elle sentit qu'elle lui serait dorénavant une charge trop lourde : elle lui offrit spontanément, généreusement, de sortir de sa vie pour le laisser tout entier à ses devoirs. Et voici l'admirable lettre qu'elle adressa à son cher Victor, après qu'il l'eut embrassée et retenue auprès de lui :

« Bruxelles, 27 décembre, mercredi, après-midi, trois heures et quart.

« Ne te préoccupe pas de moi, mon pauvre bien-aimé, car je ne t'aime jamais mieux et avec plus de sécurité que lorsque je te sais occupé de tes devoirs de famille et du soin d'assurer la

(1) Cette vente eut lieu les 7 et 8 juin 1852. Le 15, Béranger écrivait à M. et Mme Cauchois-Lemaire : « ... Hier, j'ai été voir Mme Hugo ; Dieu, quelle maison mise au pillage ! quelle ruine ! Ils ont reçu bien des marques de sympathie, et ce mobilier s'est bien vendu ; toute cette famille va se transporter à l'étranger : cela serre le cœur ; quand et comment reviendront-ils ? — Ce qui m'afflige, surtout, c'est la position de fortune personnelle de Lamartine ; je ne connais rien de plus triste. » (Lettre inédite.)

tranquillité et le bonheur de ta femme et de tes enfants ; consacre-toi tout entier à ta courageuse et digne femme, tout le temps de son séjour ici. Ne lui épargne aucune des distractions qui peuvent la reposer des cruelles épreuves qu'elle vient de supporter, fais de ma résignation et de mon courage, de ma délicatesse et de mon dévouement une sorte de litière douce et molle qui lui adoucira les aspérités du chemin tout le temps qu'elle passera avec toi ; donne-lui toutes les consolations et toutes les joies que tu pourras, prodigue-lui tous les respects et toutes les affections qu'elle mérite et ne crains pas de voir jamais le bout de ma confiance et de ma patience... (1). »

Le lendemain, elle lui disait encore :

« Je hâte de tous mes vœux l'arrivée de ta femme dans l'espérance qu'elle t'apportera de bonnes nouvelles. La tranquillité de ton esprit fait la sérénité de mon âme... (2). »

Qu'on s'étonne après cela que Victor Hugo ait refusé de se séparer d'elle, qu'il l'ait installée à deux pas de chez lui à Guernesey et que Mme Victor Hugo, elle-même, instruite de toutes ces marques de dévouement qu'elle avait données à son mari, ait fini par l'accepter, et, faisant violence à ses sentiments, lui ait tendu la main comme à une amie !

Mme Victor Hugo, me disait naguère un de ceux qui l'ont pratiquée dans l'intimité, avait une âme d'enfant ; elle était douce et bonne, adorait son mari et lui passait toutes ses fredaines. On sait qu'elle le tira plusieurs fois de fort mauvais pas, notamment lorsqu'il fut pris en flagrant délit avec madame Biard. C'est elle qui désarma l'époux outragé et parvint à soustraire les deux coupables au pire châtiment qui était le scandale public (3). Elle avouait ingénument d'ailleurs qu'elle n'é-

(1) Lettre inédite.
(2) *Id.*
(3) L'affaire n'en fit pas moins grand bruit, comme le prouve le passage suivant d'une lettre que Chopin adressait à sa sœur, le 20 juillet 1845 : « ... Que vous dirai-je de Paris ? Albert [Albert Grzymala, un émigré polonais, ami de Chopin] me dit seulement — ce que les journaux avaient conté sans citer de nom — l'aventure arrivée il y a quinze jours à Vic-

tait point faite pour être la femme de Victor Hugo, — ce don se sont aperçus tous ceux qui ont lu attentivement les *Lettre à la Fiancée*, — et que Mme Drouet le comprenait beaucou mieux qu'elle, — ce qui ne l'a pas empêchée de raconter sa vie d'une façon charmante, en « témoin » qui glisse sur les défauts et ne fait valoir que les qualités.

Ainsi donc, il vint un jour où, du consentement tacite de sa femme, Victor Hugo eut publiquement deux foyers : Hauteville-House, où il prenait ses repas du matin avec Adèle, et la maison d'en face, autrement dit celle de Juliette, où il prenai généralement ses repas du soir, quelquefois avec ses fils. E tous les amis de France qui venaient le visiter, après avoir salu respectueusement la reine de la main droite, allaient présente leurs hommages à la reine de la main gauche. Cela renvers évidemment toutes les idées reçues en matière de morale : mais comme disait Sainte-Beuve, poésie et morale n'ont jamais fai bon ménage ensemble, et les grands hommes ont assez l'habitude de se placer au-dessus des règles et des convenance sociales. D'ailleurs, l'amour excuse bien des choses, le temp aussi, et j'imagine que Victor Hugo répondait d'avance au gens pudibonds ou bégueules que ses façons de vivre pouvaient scandaliser, lorsqu'il adressait à Juliette, au mois de septembre 1864, les beaux vers que voici :

Quant deux cœurs en s'aimant ont doucement vieilli,

tor Hugo. M. Biard, peintre d'histoire pas trop fameux, très laid, avai une jolie femme que M. Hugo séduisit. M. Biard les surprit en flagran délit, de sorte que Hugo fut obligé de montrer, à celui qui voulait l'arrêter sa médaille de pair de France, afin qu'on le laissât momentanément en repos. M. Biard voulait faire un procès à sa femme, mais tout s'est rédui à une simple séparation. Hugo a filé pour quelques mois en voyage Mme Hugo (très magnanime) a pris Mme Biard sous sa protection et Juliette, cette actrice de la Porte-Saint-Martin, célèbre il a y une dizaine d'années, qui est entretenue depuis longtemps par Hugo, malgré Mme Victo Hugo, ses enfants et sa poésie sur la moralité de la famille, cette Juliette dis-je, est partie avec lui. Les mauvaises langues parisiennes sont satisfaites : elles ont de quoi s'exercer. Mais il faut avouer que l'histoire es amusante. Ajoutez à cela que M. Hugo en est à sa cinquième croix, e qu'à chaque occasion il pose pour la gravité et se présente comme supérieu au reste des humains. » (*Souvenirs inédits* de Chopin.)

Oh! quel bonheur profond, intime, recueilli!
Amour! hymen d'en haut, ô pur lien des âmes!
Il garde ses rayons même en perdant ses flammes,
Ces deux cœurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un;
Il fait, des souvenirs de leur passé commun,
L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre;
Juliette, est-ce pas? cette vie est la nôtre!
Elle a la paix du soir avec l'éclat du jour
Et devient l'amitié tout en restant l'amour.

M. Albert Lacroix, l'éditeur des *Misérables*, se faisait donc des scrupules tout à fait superflus le jour où, pour fêter les soixante ans du maître, il hésitait à inviter à un banquet en son honneur les deux femmes qui se partageaient sa vie. (J'emprunte l'anecdote à M. Adolphe Brisson.) Ce fut, du reste, Mme Victor Hugo qui l'enhardit la première en lui disant qu'elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il invitât Mme Drouet.

— « Mais vous, Madame? Je tiens par-dessus tout à votre présence.

— « Vous pouvez compter sur moi.

— « C'est promis?

— « Je vous le jure.

« Ainsi fut fait. La vénérable Mme Lacroix a gardé jusqu'au moindre détail de ce repas mémorable. Mme Hugo, Mme Drouet, étaient assises à droite et à gauche de l'amphitryon. L'entretien, un peu froid au début, ne tarda pas à s'animer. Chacun se mit à l'aise. Mais, quand vint le dessert, un léger frisson secoua les convives. Mme Victor Hugo s'était levée, sa coupe de champagne en main, et, promenant autour d'elle ses regards mélancoliques, souriant de son sourire un peu las, elle porta la santé de Mme Drouet.

— « Les mots qu'elle prononça, — s'écrie Mme Lacroix, — je ne saurais les redire. Ce n'était qu'une phrase. Et c'était exquis. Elle y mit exactement ce qu'elle y devait mettre, sa pudeur, sa dignité fière, sa tendresse, et la mansuétude, et la

clémence qu'elle accordait aux faiblesses du génie (1). »

Six ans après, le 27 août 1868, Mme Victor Hugo, malade, presque aveugle, mourait à Bruxelles. Juliette, qui était un peu plus jeune qu'elle, et dont les cheveux étaient blancs comme neige depuis près de trente ans, fit tout ce qui dépendait d'elle pour que Victor Hugo ne sentît pas trop son absence.

Est-ce à dire, comme ne craint pas de l'avancer M. Paul Chenay, que « son arrogance s'en accrut »? Nullement, car elle était sans morgue, et Victor Hugo avait raison de protester que « ceux qui n'aimaient pas Mme Drouet n'étaient plus ses amis ».

Juliette n'avait jamais eu d'autres amis que les siens et s'était fait un devoir, dès le premier jour, de les défendre contre lui-même en toute occasion. On peut consulter là-dessus M. Paul Meurice.

Il n'est pas vrai, non plus, qu'elle ait profité de la disparition de Mme Victor Hugo pour mieux soigner ses propres intérêts (2). Elle n'avait rien à elle que la petite maison que le poète lui avait achetée à Guernesey et les meubles curieux dont il l'avait garnie. Elle était bien trop occupée de la gloire de son seigneur et maître (3), pour songer à amasser de l'argent. Qu'en aurait-elle fait, d'ailleurs?

Quelques années avant de mourir, Victor Hugo, craignant de partir le premier et ne voulant pas la laisser dans l'embarras, exprima le désir de lui faire une donation de trois cent mille

(1) *Le Roman d'un Roman : — Les Misérables*. (*Le Temps* du 23 février 1902.)

(2) Il aurait fallu, d'abord, qu'elle tînt les cordons de la bourse, et chacun sait que le poète ne les confiait à personne. A la fin de sa vie surtout, il était peu prodigue : Mme Drouet avait peine à obtenir l'argent dont elle avait besoin pour renouveler le linge et la garde-robe du grand homme.

Qu'on me permette, à ce propos, un témoignage personnel. Un jour que j'avais l'honneur de dîner chez lui, Victor Hugo, en se mettant à table, s'aperçut que sa serviette était toute trouée. Et de rire, et de la mettre devant son visage en faisant : « Coucou ! »

— Que voulez-vous, Monsieur, — dit Mme Drouet, en montrant ses dents blanches, — votre linge fait comme nous, il vieillit tous les jours !

(3) Le musée de la place Royale contient une vitrine où Juliette a réuni une foule de petits objets, moitié souvenirs et moitié reliques, ayant appartenu à Victor Hugo.

rancs. Le chiffre, débattu devant ses futurs exécuteurs testaientaires, leur parut un peu gros, à elle aussi. Ils ne savaient as alors, Victor Hugo non plus, ce qu'il possédait au juste. 'ils avaient su — et c'est M. Paul Meurice qui alla un jour en informer de sa part — qu'il avait plus de trois millions iez MM. de Rothschild frères, ils n'auraient soulevé aucune ɔjection. Dans l'ignorance où il était de sa fortune réelle, ils lui ɔnnèrent le conseil de constituer par testament à Mme Drouet ɔe rente viagère de vingt à vingt-cinq mille francs. Elle ne i fut jamais servie, puisque c'est elle qui mourut la première.

Il lui écrivait une fois :

« Toutes les nuits, avant de m'endormir, je demande à Dieu ıns ma prière que tu ne manques à aucun jour de ma vie, et ı'après notre mort (ensemble) il nous réunisse dans son éternıté bienheureuse (1). »

Dieu ne devait pas l'exaucer. Malade du cœur depuis longtnps et s'efforçant de cacher son mal pour ne pas effrayer son iıstre ami, elle s'alita, un jour, pour ne plus se lever et mourt le 11 mai 1883.

Trois mois auparavant, le 16 février, Victor Hugo traçait les ɛrnières lignes que voici sur le « *Livre de l'Anniversaire* » :

‹ Oui, ce livre contient ma vie et la tienne. En écrivant sur ce lire, il me semble que j'ajoute des heures sacrées à nos douces hures et de l'éternité à notre existence. Dieu nous regarde d'un œ béni, je le sens ; vois comme il fait beau, on dirait que le seil veut être des nôtres et que notre humble fête d'ici-bas et une grande fête là-haut. Je le crois ; si je me trompe, ce a st pas dans le fond, car le fond est le vrai. Je *t'aime* est le gnd mot. Dieu le dit à la création, la création le lui redit. Je 'ime, mon ange adoré. Commençons la cinquantième année site par ce mot divin : Je t'aime (2) ! »

Elle fut enterrée à Saint-Mandé, dans le vieux cimetière, à

Lettre inédite.
) Fragment inédit.

côté de sa fille. Si jamais vous avez la curiosité d'aller visiter sa tombe, demandez le monument d'Armand Carrel : elle en est proche. Rien, d'ailleurs, ne la désigne à l'attention du public. Elle est faite de deux pierres plates entourées d'un grillage ordinaire. Sur l'une on lit : *Claire*, *1826-1846*, et ces quatre vers de Victor Hugo extraits de la pièce VIII du livre VI des *Contemplations :*

Voilà donc que tu dors sous cette pierre grise !
Voilà que tu n'es plus, ayant à peine été !
L'astre attire le lys, et te voilà reprise,
O vierge, par l'azur, cette virginité !

L'autre ne porte aucune inscription et a l'air d'attendre quelqu'un.

Ici gît !... point de nom, demandez à la terre !

On peut bien appliquer à la tombe de Juliette ce beau vers de Lamartine, puisque, tant que la langue française vivra, son nom volera sur les lèvres humaines, mêlé à celui du grand poète qui l'a rendu immortel.

II

VIE, POÉSIES ET PENSÉES DE JOSEPH DELORME

(DEUXIÈME ÉDITION)

Article, non signé, de Sainte-Beuve paru dans « le Globe » du 4 novembre 1830.

(Se rapporte à la page 30 de ce livre.)

Voici un petit livre qui a fait quelque bruit en son temps, et dont on a parlé durant cinq ou six mois, en 1829, si je ne me trompe. C'était sous le ministère Martignac, en pleine restauration et dans l'âge d'or si court de cette époque ennuyeuse et ennuyée. En ce temps-là, tout pauvre jeune homme qui avait un cœur, une ambition et de vastes pensées, manquait d'air, s'étiolait dans son galetas, et mourait de lente asphyxie. La génération surtout qui était venue trop tard pour participer à l'effervescence politique et s'embraser à l'illusion révolutionnaire évanouie vers 1824 ; cette génération étouffée, qui était au collège durant la plus belle ardeur de la charbonnerie; qui manquait la classe, le jour où l'on chassait Manuel, et qui, à son premier pas dans le monde, trouvant tout obstrué, allait se plonger dans la solitude ou se rétrécir dans les coteries; cette génération cadette, dont Bories et ses compagnons furent les aînés, intelligente, ouverte, passionnée sans but, amoureuse indifféremment de Napoléon et de la république, de Mme de Staël et de Mme Roland, folle de René et des lettres de Mira-

beau à Sophie, emportant sous le bras Diderot à la classe d
rhétorique et Béranger à la classe de philosophie; noble e
chaleureuse jeunesse, qui se consuma trop longtemps dans de
idées sans suite, dans des causeries sans résultat, dans d'inter
minables analyses ; dont les plus pressés s'affadirent si vit
aux tièdes clartés des bougies, et s'énervèrent chaque soir dan
l'embrasure de quelque fenêtre d'un salon doctrinaire; cett
génération-là surtout a souffert profondément, et a ressent
jusque dans la moelle de ses os la consomption de l'ennui e
le mal rêveur. Joseph Delorme en était; il en avait les désirs
les rêves, les passions refoulées, le besoin d'arriver, l'impuis
sance d'atteindre, l'orgueil intérieur et le découragement amer
il fut de ceux que les protections d'alors n'apprivoisèrent pas
et qui aimèrent mieux se ronger que s'attiédir. Il se plonge
dans la solitude du cœur, et, persuadé qu'il n'y avait rien
faire au dehors, il s'abîma en lui-même ; de là une maladi
incurable et singulière, qu'il a pris soin d'observer avec un
attention presque cruelle, et jusque dans ses détails les plu
secrets. Cela scandalisa fort les salons et parut misérable e
ignoble. Rien de plus vrai ; mais à qui la faute? On object
Werther, René, Byron, Adolphe, toutes les grandes douleu
philosophiques et aristocratiques, qui avaient su concilier l
rêverie et la confidence avec un certain bon goût littéraire
un certain decorum de bonne compagnie. Mais ce pauvre dia
ble de Joseph Delorme n'avait pas le choix des douleurs : ce
nobles doléances ne lui allaient guère; il n'aimait pas un
dame polonaise comme Adolphe; il n'était pas pair du royaum
comme Byron; il n'avait pas de château, d'aïeux en Bretagn
comme René; Werther était bien autrement philosophe qu
lui, bien plus avant que lui, plongé dans le sein de l'être
de la nature. Lamartine avait eu son Elvire, ses lacs de Côm
sa baie de Naples et la brise d'Ischia. Pour Joseph, il n'ava
pas ainsi toutes ses aises pour rêver, ni toutes ses ressourc
pour peindre; il avait fait pour tout voyage celui d'Amiens
Paris, et peut-être encore quelque excursion à Rouen penda
les vacances de l'école de médecine : il vivait dans un faubour

e connaissait d'arbres que ceux de son boulevard, de fleurs ue celles qui poussaient dans les fentes des pavés de sa cour, femmes que les fantômes de ses rêves ou les héroïnes des omans qu'il avait lus. Il était gauche, timide, gueux et fier.

Il s'acharnait à ses maux et se les racontait à lui-même sans udeur ; parfois à force de sincérité, il allait à l'incroyable et nalysait avec une sorte de frénésie ses plus étranges hallucinations; je ne rappellerai que cette fameuse pièce des *Rayons unes* dont on s'est tant moqué et avec tant de raison; il avait jaunisse ce jour-là, et il la donna à sa poésie. Diderot a dit elque part : « Une seule qualité physique peut conduire l'esrit qui s'en occupe à une infinité de choses diverses. Prenons le couleur, le jaune, le souci est jaune ; la bile est jaune, la mière est jaune; la paille est jaune à combien d'autres fils ce l ne répond-il pas ?... Ce fou ne s'aperçoit pas qu'il en change. tient un brin de paille jaune et luisante à la main, et il ie qu'il a saisi un rayon du soleil !... Joseph Delorme a fait mme ce fou ; il faut le plaindre d'avoir été amené là. En litique, bien que passionné pour la liberté et pour la France, était tombé dans une sorte d'apathie ; on avait tant répété tour de lui et dans les deux ou trois journaux qu'il lisait us les arcades de l'Odéon tous les matins, que l'abîme de révotions était fermé, qu'à la fin il l'avait cru et en avait pris n parti, bien qu'un peu à contre-cœur. Les trésors d'activité, torrents d'amour dont il ne savait que faire, s'aigrissaient lui ou débordaient à tout propos : il avait des envies fréquens de se sacrifier, de se dévouer ; — pour qui ? pour quoi ? — st ce qui l'inquiétait assez peu, pourvu qu'il eût à se dévouer à se sacrifier. Il regrettait le vent et les tempêtes, n'importe quel côté ! il s'écriait :

Que ne puis-je en mourant servir à quelque chose ?
C'eût bien été ma place en ces jours désastreux,
Où des bourreaux sanglants se dévoraient entre eux ;
Le juste par sa mort proteste et se retire.
Que j'eusse alors, tout fier, porté comme au martyre,
Après Roland, Charlotte et le poète André,

Ma tête radieuse à l'échafaud sacré !
Même aujourd'hui, qu'après les tempêtes civiles,
La Concorde au front d'or rit d'en haut sur nos villes,
Et qu'il n'est ni couteau, ni balle à recevoir
Pour le roi, pour le peuple, enfin pour un devoir ;
Si du moins, en secret, des dévouements intimes
Pouvaient aux mains du sort échanger les victimes,
Et si, comme autrefois, l'homme obtenait des cieux
De racheter les jours des êtres précieux !
O nos amis si chers! etc...

Si Joseph Delorme avait vécu jusqu'à la fin de juillet 1830 si, au lieu d'être à Paris ces jours-là, il s'était trouvé quelqu part à la campagne, en rêverie, à Amiens ou à Rouen ; s'i n'avait pu accourir à temps pour recevoir, comme son ami Farcy une balle, une seule entre toutes celles qui sifflaient en ce jours sublimes, j'aime à me figurer quel eût été le dépit d l'honnête jeune homme et son surcroît de mauvaise humeur

Mais revenons ; ce Joseph, qui se consumait ainsi sans foi sans croyances, sans action ; cet individu malade qui suivai son petit sentier loin de la société et des hommes, avait com mencé vers la fin de sa vie à renaître à une sympathie plu bienveillante et à chercher les regards consolants de quelque amis poètes ; c'est ce qu'il fit de mieux et de plus profitab pour lui ; son cœur se dilata à leur côté ; son talent s'échauff aux rayons du leur, et il dut à l'un deux surtout au plus granc au plus cher, le peu qu'il nous a laissé. La critique moyenne d notre époque s'est égayée là-dessus ; cette critique pousse c toutes ses forces à l'individualisme, croyant produire ain l'originalité, et elle ne peut apercevoir la moindre apparenc d'association et de lien sans tâcher malicieusement de les disso dre. Joseph la méprisa et par moments s'irrita contre elle; pa malheur l'association romantique, formulée par la restauratio était trop restreinte elle-même, trop artificielle et trop pe mêlée au mouvement profond de la société; le *cénacle* n'éta après tout qu'un salon ; il s'est dissous après une certai durée, pour se refondre, nous l'espérons, en quelque chose c plus social et de plus grand. Les individus illustres sont ass

és de retrouver leur place dans cette prochaine association de 'art sur laquelle convergent rapidement toutes les destinées le notre avenir ; Victor Hugo y fournira une phase de plus, ıne période nouvelle de son génie. Alfred de Vigny, merveil-eux poète, y marchera d'un pied plus ferme sur cette terre ont il a été, jusqu'ici trop dédaigneux. Quant à ce pauvre oseph il ne verra rien de tout cela ; il n'était pas de force 'ailleurs à traverser ces diverses crises : il s'était trop amolli ans ses propres larmes. Sans doute, vers la fin de sa carrière, en était venu à chérir ses amis et à reconnaître Dieu ; mais était chez lui amitié domestique et religion presque mystique ; était une tendresse de solitaire, pour quelques êtres absents un mouvement de piété monacale vers le Dieu intérieur. Il ırait eu bien à faire pour arriver de là à l'intelligence et à ımour de l'humanité progressive et à une communion pra-que de l'âme individuelle avec Dieu se révélant par l'huma-té.

III

CALISTE

PAR MAD. DE CHARRIÈRE

Article de M[me] Caroline Olivier paru dans la Revue Suiss
n° de décembre 1844.

(Se rapporte à la page 117 de ce livre.)

Dans *Caliste*, la scène se passe en Angleterre, vers la f du XVIII[e] siècle; mais, hormis quelques nuances de mœurs, tableau n'en est pas, moins que les précédents, général et h main. Madame de Staël, en créant plus tard dans *Corinne* s héros anglais d'Oswald, semble avoir compris, comme madar de Charrière, la réalité plus parfaite qu'emprunterait un personnage d'une telle patrie, où la convenance domine arl trairement tout le reste. Caliste, dont Corinne est à quelqu égards la sœur brillante, exceptionnelle, idéale ; dont Adolp est une autre image infidèle, parce que, chez Adolphe, il n'y guère de véritable et de saisissant amour ; Caliste se rapproc davantage encore, par le fond et la vie, de Leoni et de Mano malgré de très apparentes différences. C'est un même pe récit fait par l'un des amants près de la catastrophe finale, dans lequel, par un art infini, on sent si bien se dérouler sentiments, se dessiner les caractères, qu'il faut la réflexion un retour sur soi-même pour juger au lieu de comprend Cette adresse admirable est d'autant plus frappante que le n rateur, un lord anglais, est celui des deux amants qui a cau

le malheur de l'autre, et qu'il sait pourtant exciter notre compassion : il émeut, il attache, en dépit de ses torts de nature ou d'irrésolution, au point de sauver l'impression fâcheuse de sa conduite sur l'intérêt de l'histoire. Quand un des personnages est décidément haïssable, sans qu'on puisse l'oublier, le spectacle de la passion qu'il inspire devient pénible. L'amant de Caliste se fait absoudre avant la réflexion qui le condamne, parce qu'il aime sincèrement à sa manière, parce qu'il ne songe pas à se faire de cet amour une excuse, parce qu'il ne pense à rien, en un mot, qu'à montrer son cœur tel qu'il est et les choses comme elles ont été.

Il a rencontré une jeune femme, seule, sur un banc, dans une promenade, et cette femme a eu compassion de la douleur morne et maladive où il était plongé. Il venait de perdre, avec un frère jumeau, la moitié de sa vie et le centre de ses pensées. Peu à peu le charme insinuant, noble et doux, de cette inconnue le pénètre et le console. Il renaît au goût de l'existence avec un sentiment nouveau dont il s'aperçoit très tard. Il n'ignore point cependant la triste position de Caliste. Jeune fille, au moment où elle débutait avec éclat au théâtre, elle fut achetée par un lord qui est mort ruiné, laissant à ses parents le soin d'assurer le sort de sa compagne. Elle avait si bien mérité leur estime qu'en effet elle trouva près d'eux l'appui, la protection, la société même d'une famille. Mais le monde, toutefois, la connaissait seulement par la place qu'elle avait occupée, et ne pouvait tenir compte de ses vertus personnelles. Admis à la voir de plus près, le malade qu'elle a guéri pressent avec une singulière naïveté d'égoïsme le bonheur d'être aimé d'une telle femme, et, sans aucun projet indigne d'elle, il en laisse échapper le désir. Ce premier aveu est accueilli par Caliste avec une franchise pleine à la fois d'élévation passionnée et de courage dévoué :

« Je vous ai aimé dès le premier moment que je vous ai vu; avant vous, j'avais connu la reconnaissance et non point l'amour; je le connais à présent qu'il est trop tard. Quelle situation que la mienne! moins je mérite d'être respectée, plus

j'ai besoin de l'être... » (Voir la lettre XXI des « *Lettres de Lausanne* ».)

... Le lendemain, il retourne auprès de Caliste, dont l'amour enivrant et pur, l'esprit charmant et le caractère dévoué prennent sur lui un ascendant auquel il ne songe plus à se soustraire. Ils s'aiment avec une honnêteté et un respect réciproques qui rend plus touchante encore l'intimité de leurs âmes et de leurs habitudes. Une passion vraie éclate dans leurs moindres impressions. Le jeune lord ne songe point à réhabiliter son amie en l'épousant ; elle-même ne pense à rien qui la regarde : elle est heureuse, elle craint par pressentiment et par expérience de la vie toute tentative pour changer leur situation. Mais lui, il a besoin d'elle, il faut qu'elle devienne sa femme, que rien ne puisse jamais la lui arracher, que leurs sentiments soient consacrés et deviennent complets. Il essaie donc d'obtenir le consentement de son père. Celui-ci le refuse, en alléguant les raisons qu'on peut aisément imaginer contre une personne de la classe de Caliste, en faveur de qui il fait pourtant une exception honorable et inutile. La justesse et la modération des lettres qu'il écrit alors à son fils apportent dans les dispositions et dans la conduite de celui-ci un tempérament dont Caliste prévoit l'effet, sans user davantage, même pour défendre sa vie et son bonheur, du pouvoir qu'elle conserve : elle l'emploie tout entier à remplir de douces et innocentes félicités les jours de celui qu'elle aime. Affectueux et habile dans son inertie apparente, le père n'oppose au courant invincible de cet amour réciproque que des obstacles d'un effet insensible et presque sûr. Adolphe a bien moins de peine à résister aux volontés impérieuses et aux attaques directes de l'omnipotence paternelle. Peu à peu le faible amant de Caliste se laisse amener à une extrémité où il faut prendre une résolution pour elle ou contre elle. Il ne se décide pas et la laisse désespérer de son affection. Elle épouse, dans cet abandon, un honnête homme qui l'aime, et qui la rendrait heureuse, si elle pouvait l'être par autre chose que par son fatal amour. De son côté, lord*** se marie. Une jeune et belle veuve, lady Betty, sa parente, que son père lui destinait

n secret, se trouve là pour entraîner son irrésolution : convenable et sotte union, qui ne lui donne ni repos de cœur, ni onheur domestique. Solitaire, et devenu indifférent à sa emme, il se rencontre tout à coup avec Caliste, seule aussi, ans une loge de théâtre.

« Qu'on juge de notre étonnement, de notre émotion, de otre joie! car tout autre sentiment céda dans l'instant même la joie de nous revoir... »

... Caliste lui raconta ensuite que ses efforts pour trouver paix dans le bonheur de son mari ont été suivis, au bout e quatre mois, d'une catastrophe cruelle. Elle n'a pu surmonr ni cacher l'impression terrible du mariage de l'homme u'elle aimait. Son mari, justement blessé, ne le lui a point ardonné, et l'a laissée, avec un dédaigneux respect, se retirer omentanément à Londres, chez ce parent d'adoption auquel le avait été léguée... (*Relire la page dans le Roman.*)

... Aussi incapable de se détacher de Caliste que de se onner à elle, lord***, après cette entrevue, prend un de ces artis intermédiaires qui sont dans son caractère. Il part pour continent. Pendant ce voyage, Caliste meurt réconciliée avec n mari, mais toujours la même. Elle a marché résignée vers ne mort qui n'est pour elle que le repos. Son cœur brisé reste fatigable seulement pour se relever, en faisant du bien et algré tout le monde, d'une flétrissure dont on est d'autant us tenté d'accuser l'injustice que Caliste ne s'en plaint pas.

Dans une personne dont la nature n'a point fait une charante scélérate comme Manon, cette rigueur contre elle-même t un trait de bon goût et de haute distinction. Une délicasse si droite ôte au personnage la couleur un peu vulgaire ı'il aurait prise en se classant, de sa propre autorité, dans s êtres opprimés par l'aveuglement de la société, parmi les upables innocents, les grandes âmes méconnues. Caliste, en enant parti pour le monde contre ses droits individuels au onheur et à l'estime, rend en quelque sorte innocent, en même mps que plus vif, l'intérêt qu'on lui porte. Cet intérêt s'atta-

che à elle uniquement, et il n'en retourne rien de mal à propo indulgent vers son ancienne condition. Dans les efforts mêm qu'elle tente pour amener le père de son amant à permettr leur mariage, il y a toute la dignité d'un cœur capable de com prendre l'innocence et la bonne renommée dans ce qu'elles on de plus sévèrement nécessaire à la vie des femmes. Son amou seul, qui se connaît aussi pour ce qu'il vaut, lui paraît avoi droit d'obtenir grâce : jamais une autre, elle en est sûre, n saura tirer toutes choses d'un sentiment si infini. Elle a di vrai ; un tel amour est une puissance à laquelle on n'a pas im punément touché ; toute autre félicité en est d'avance dévorée Lord*** a beau s'éloigner de Caliste, la sacrifier, elle est maî tresse de tout ce qui reste sensible en lui ; elle le sera toujours même du fond de sa tombe.

Il y a dans cette énergique et discrète peinture, dont nou avons cité les moments les plus vifs, une remarquable puis sance. Elle est si réelle qu'elle ne paraît bien qu'à la réflexion N'est-il pas singulier qu'entre ces trois ouvrages où l'amou éclate par tout ce qu'il y a de plus puissant dans sa natur étrange, ce soit précisément la force qui distingue les deu chefs-d'œuvre féminins, tandis que la naïveté et la douceu marquent celui que nous devons à un homme? La force d madame Sand, ardente et ferme, s'exprime dans son sujet ave un entier abandon, avec l'audace de ce qui ne relève que d soi-même, et non d'aucune autre opinion. Il en résulte un ta bleau des plus audacieux et tout à part dans le monde moral en même temps qu'une création littéraire : mais, dans cett double action, madame Sand est bien maîtresse de ses moyens et les déploie librement ; elle n'est point emportée par l'idée elle en mesure les gradations, aussi bien qu'elle en possède qu'elle en rend toute la passion. L'énergie voilée de madam de Charrière est, comme Caliste elle-même, pleine de charme de retenue et d'insinuation : elle tisse avec des riens une chaîn de vie et de mort. Autant que lord***, si ce n'est mieux, o pleure sur son malheur, non pas de ces larmes stériles comm celle qu'arrache Ellénore, à qui, malgré ses qualités, on dirai

volontiers ce que pense trop souvent Adolphe : Allez ! puissiez-vous être heureuse, pourvu que je ne m'en mêle pas ! Et dans cette fascination sincère, qui met toute la vie de Caliste à la merci des irrésolutions et des actes de son amant, on lui sait presque gré, tant on la comprend, d'essayer de s'y soustraire au moyen du bonheur qu'elle peut encore donner à un honnête homme. En un mot, à part la tache originelle de son histoire, Caliste est une des héroïnes qui réunissent au plus haut degré la simplicité, la passion, le naturel exquis des âmes élevées, l'attrait des esprits ornés, fins et doux, l'idéal enfin, avec un je ne sais quoi de parfaitement humain qui se trouve aussi chez Manon, mais moins peut-être chez Juliette ou chez Leoni. Dans ce dernier roman, l'idée est plus vraiment humaine que les caractères ne sont réels, tandis que ce double mérite est entier dans les deux autres. L'abbé Prévost semble y avoir atteint par bonhomie et par inspiration, madame de Charrière par un suprême effort de talent, par une distinction et une profondeur singulières. Le point commun dans la manière des trois auteurs, c'est une certaine spontanéité qui semble venir du cœur et que le talent gouverne, dispose, assujettit, en lui laissant son coloris et sa verve ; c'est aussi la bonne foi de ce talent qui respecte sa propre tâche, la prend pour but unique, s'y dévoue sans arrière-pensée, et n'y mélange rien d'étranger au sujet, rien qui vienne altérer l'effet d'un drame dont, le premier, l'auteur subit l'influence, accepte l'impression. Il y a beaucoup de pouvoir dans une fascination que le narrateur lui-même semble éprouver.

Madame Sand y mêle les jets de flamme et l'entraînement sans frein de la passion, telle que, dans notre monde du XIXe siècle, l'ont acclimatée la fantaisie de Byron, l'ardeur rêveuse, éloquente et sensualiste de Rousseau, toutes les théories enfin qui, en l'établissant comme de droit naturel, lui enlèvent son voile et sa pudeur de coupable. Ce sentimentalisme raisonné qui la légitime au grand jour précisément par la fatalité de son charme, de sa force et de son malheur, est une de nos prétentions philosophiques les plus étranges. Aussi, tout accompli qu'il soit, et sobre, plus qu'aucun autre roman de madame Sand, de

ces réflexions qui précisent les vues de l'auteur en rappelant celui-ci au travers de ses personnages, *Leone Leoni* est un livre attachant, mais triste, un livre qui trouble et fait peur, un livre plein de prescience ou d'expérience amère et fatale. Qu'espérer, en effet, pour le sort individuel de l'homme, pour l'avenir même de l'humanité, s'il n'y a pas d'autre domination sous le ciel que les instincts passionnés, de plus en plus débarrassés d'entraves?

La donnée première a beau être toute pareille dans *Manon*, il ne ressort pas moins du ton, de la manière et du dénouement de l'abbé Prévost une morale différente : il tient compte de tout, dans une certaine mesure, en peignant avec un entier abandon les égarements d'un invincible amour. Sa naïveté, d'ailleurs, est plus tendre, plus sensible que la fougue passionnée et l'habile séduction graduée dans *Leoni* avec un art si merveilleux. Il réussit mieux à rendre tout simplement le lecteur son complice ; et ce reproche, que la conscience lui adresse, est un éloge littéraire qu'il ne faut pas trop regretter d'accorder à un tort involontaire et nécessaire à l'intérêt. L'abbé Prévost n'a point les moyens de madame Sand, l'éclat du style, l'art et la variété des tableaux, la magie pour ainsi dire extérieure qui revêt les personnages de couleurs poétiques et brillantes ; tout son art vient du dedans, d'une chaleur sensible et doucement exprimée, qui donne aux traits du récit et aux figures le coloris de l'âme plutôt que celui du sang. Il est assez difficile d'aimer Leoni, à moins d'excentricité extrême dans les goûts; il est plus difficile encore de ne pas aimer un peu Manon : c'est tout au plus par curiosité qu'on s'inquiète de l'un, lorsqu'il disparaît; mais, tout mérité qu'il soit, le sort de l'autre intéresse assez pour qu'on ne consente point à l'abandonner dans son exil. Dès lors, elle attache toujours davantage; il est vrai qu'alors aussi elle s'attendrit : elle se corrige, elle montre des facultés de cœur réelles, quoique tardives; elle fait réparation aux vertus outragées, par le bonheur qu'elle cherche et qu'elle trouve dans ce retour.

La portée morale de *Caliste* est de tout autre sorte. Caliste, flétrie par son passé, est une personne telle que, s'il pouvait

ntrer dans la tête d'une femme raisonnable d'attaquer comme in préjugé les lois éternelles de la pudeur et de l'honneur, on ourrait soupçonner madame de Charrière d'avoir créé ce caracère ravissant tout exprès pour cela. Jamais être, mis en dehors e la société, ne fut, à une seule tache près expliquée et enseelie, plus digne du bonheur qui lui est impitoyablement efusé. Mais madame de Charrière, esprit juste et élevé autant ue distingué, n'a point voulu toucher le moins du monde aux énéralités d'une semblable thèse. Entraînée par la veine féonde d'un sujet où elle déploie à la fois les ressources d'un art ttéraire finement ingénieux et l'élan naturel qui produit les ncères émotions, madame de Charrière semble se prendre avec on lecteur au piège qui laisse échapper lord***. Caliste est si oble, si humble, elle aime tant, qu'on la voudrait, au rebours e ce qu'on sent pour Leoni, encore plus, encore mieux, aimée. n ne pardonne pas à son amant une hésitation juste, une oideur raisonnable, un manque de courage contre l'opinion ui semble devenir une cruelle lâcheté. Mais, au milieu de tout ela pourtant, ce qui reste grandit et subsiste; ce n'est ni la istification du passé de Caliste, ni ses droits comme innocente, est l'effroi, c'est l'horreur de l'égoïsme de nature, de race, de ertu même et d'honneur, devant lequel la destinée des autres brise sans miséricorde; c'est le respect qu'on doit aux sensients vrais, n'importe chez qui on les trouve; c'est enfin une nouvante et énergique plainte du faible contre le fort, de amour contre les calculs, de la victime contre le meurtrier. r, il n'y a guère de danger à prêcher ainsi, par le fait, le crifice de soi-même et de ses intérêts.

La vigueur et la passion, dans le roman de madame de harrière, sont beaucoup plus voilées que dans celui de mame Sand, sans être moins réelles. Caliste a des traits d'une nsibilité contenue, des nuances de la vie de l'âme plus pénéntes et plus hautes que Manon ou des Grieux; moins de nhomie, il est vrai, mais plus d'esprit, et surtout une dision remarquable et soutenue. *Leoni* est le roman des jeus cœurs ardents et des libres imaginations. *Manon* se glissera

partout où la pensée romanesque, simple, tendre, rêveuse, ne reculera pas devant des incidents trop positifs, c'est-à-dire partout où vont les livres d'amour, dont celui-ci est le naïf et commun chef-d'œuvre. *Caliste* restera un ouvrage de choix et de goût, général par les émotions qu'il soulève, plus littéraire peut-être que les deux autres par le fini, le mélange exquis de leurs qualités. Même dans ses pages les plus vives, on y sen une touche délicate et savante qui réclame l'examen approfond pour être complètement appréciée. Dans les tableaux de madame de Charrière rien ne frappe qu'à l'étude, et presque au second regard. Les proportions, la sobriété, la perfection du dessin, l'idée et l'esprit des choses, au lieu de leur matérialité voilà son talent. Si nous y insistons, c'est que son nom, moin connu que les deux autres, exige cette explication ; c'est que tou ceux qui lisent un roman ont lu *Leone Leoni*, que les gens qu se piquent de littérature n'ignorent point le prix de *Manon Lescaut*, mais que trop peu de personnes connaissent *Caliste*

Quant au style, en ces trois romans, il est partout à merveille, et ce qu'il devait être; il est la chose même, il se met avec les objets : abondant et plein d'éclat chez madame Sand flexible, candide, touchant et vrai dans l'abbé Prévost; sobre nerveux, pénétrant et ferme sous la plume virile de madame de Charrière. Lorsque les qualités de premier ordre de cett femme distinguée seront remarquées comme elles le méritent même dans le second rang littéraire dont sa figure ne quitter jamais le demi-jour, on observera en elle, parmi des singularités qui témoignent d'une grande puissance d'esprit, le privilège très rare d'avoir écrit en province comme on ne le fa qu'à Paris. Elle a le tour précis, bref, spirituel et courant d la langue toute française, telle qu'on ne l'apprend et qu'on n l'emploie guère hors du centre qui la conserve et la vivif continuellemeut. Le talent de madame de Charrière semble d avoir toujours possédé l'esprit; en se jouant, elle en trouve l formes dans toute leur clarté rapide, dans leur aisance hard et pittoresque, dans leur goût châtié et capricieux. Cela l vient, non comme par une étude bien faite, mais comme p

un don inné, partout très rare à ce degré-là, mais surtout remarquable chez une femme qui passa presque toute sa vie en Hollande, à Lausanne, et dans une terre près de Neuchâtel. Si cette réclusion n'a pu arrêter ou borner le développement d'une intelligence si forte et si indépendante des ressources extérieures, celles-ci, en revanche, ont manqué au succès; du moins, on peut le croire en comparant la réputation à peine admise de madame de Charrière avec son mérite d'auteur et surtout d'écrivain. D'autres causes peut-être aussi, en elle, contribuèrent à cette obscurité, et rendirent *Caliste* une merveille sans sœur parmi les œuvres nombreuses de madame de Charrière. Elles sont cependant dignes d'attention, mais à un point de vue presque uniquement littéraire. Le talent qui les a produites est du petit nombre de ceux qu'il faut regarder d'un peu près, parce qu'ils ont plus de distinction que d'apparence, plus de finesse que de couleur, et plus de pénétration que d'éclat.

Mais, lorsqu'on s'en approche ainsi, il est difficile de ne pas entrevoir, de ne pas chercher la personne et sa destinée derrière l'auteur et sa vocation si marquée. Là, quelle tristesse intérieure! dans cet esprit si distingué, quelle ombre de découragements accumulés! Cette femme si aimable, si bonne, si forte de pensée et de cœur, qui avait tout reçu de la fortune et de la nature pour le bonheur et pour la gloire, ne connut ni la gloire, ni, semble-t-il, le plus humble bonheur. Sa vie, qu'elle avait pourtant arrangée à son gré, fut vide et consumée. L'absence d'un rayon secret, d'une illusion ou d'une foi quelconque, nécessaire à tous les horizons de la terre, même sans parler de ceux du ciel, se fait toujours sentir dans son âme et dans ses écrits. Quand on l'a bien comprise, elle excite autant de pitié que d'admiration. A quoi servent, se dit-on, les plus beaux dons et les plus rares? à mieux mesurer, à mieux sentir l'aride obscurité de la vie humaine dans tout ce qui lui appartient en propre. Prise comme but, elle est stérile et dérisoire; comme un passage et un moyen, elle explique et ne promet plus rien qu'elle ne puisse tenir.

IV

RÉSIGNATION

Cette nouvelle de Mme d'Arbouville est tirée de ses Œuvres complètes, publiées par M. de Barante à la librairie Amyot en 1855.

(Se rapporte à la page 150 de ce volume.)

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil ? — je n'attends rien des jours.

LAMARTINE.

Je vais raconter simplement une chose que j'ai vue. C'est un des souvenirs mélancoliques de ma vie; c'est une de ces pensées vers lesquelles l'âme se reporte avec une douce tristesse quand vient l'heure du découragement; il s'en exhale je ne sais quel renoncement aux trop vives espérances de ce monde, je ne sais quelle abnégation de soi-même qui apaise ce qui murmure en nous, et nous appelle à une silencieuse résignation.

Si jamais ces pages sont lues, je ne voudrais pas qu'elles fussent lues par ceux qui sont heureux, complètement heureux; ils n'y trouveraient ni invention, ni événement. Mais il y a des cœurs qui ont un peu souffert, beaucoup rêvé, et qui sont aptes à une facile tristesse; qu'en passant ils entrevoient une souf-

france, ou qu'un son qui ressemble à un soupir frappe leur oreille, ils s'arrêtent, écoutent et plaignent. A eux je puis parler presque au hasard, et raconter une histoire, simple comme tout ce qui est vrai, touchante comme tout ce qui est simple.

Il y a dans le nord de la France, près de la frontière belge, une toute petite ville obscure, ignorée. Les éventualités de la guerre l'ont fait entourer de hautes fortifications, qui semblent écraser les chétives maisons qui se trouvent au centre. La pauvre ville, étreinte par un réseau de murs, n'a pu, depuis lors, laisser égarer une seule maisonnette sur la pelouse qui l'entoure. Sa population augmentant, elle a diminué ses places, entravé ses rues ; elle a sacrifié l'espace, la régularité, le bien-être. Les maisons, ainsi entassées les unes auprès des autres, et étouffées par les murs d'enceinte, n'offrent aux regards, d'un peu loin, que l'aspect d'une grande prison.

Le climat de Flandre, sans avoir des froids extrêmes, est d'une morne tristesse : l'humidité, le brouillard, les nuages et la neige obscurcissent le ciel et glacent la terre pendant six mois de l'année. Une épaisse et noire fumée de charbon de terre, s'élevant au-dessus de chaque habitation, ajoute encore à la sombre apparence de cette petite ville du nord.

Je n'oublierai jamais la froide impression de tristesse que j'éprouvai en franchissant les ponts-levis qui lui servent d'entrée. Je me demandais avec effroi s'il y avait des êtres qui fussent nés là et qui dussent y mourir sans rien connaître du reste de la terre. Il y en avait en effet dont telle était la destinée. Mais la Providence, qui a des bontés cachées jusque dans les privations qu'elle impose, a donné aux habitants de cette ville, par l'absence de toute richesse, le besoin d'en acquérir, la nécessité du travail, ôtant ainsi à ces pauvres enfants déshérités le temps de regarder si le ciel est gris et privé de soleil. Ils oublient ce qu'ils n'ont pas ! Mais moi, en entrant dans cette ville sombre et enfumée, j'évoquai le souvenir de tous les jours de soleil qui avaient rempli ma vie, de toutes les heures passées en liberté avec un ciel pur au-dessus de ma tête et de l'espace devant moi. En cet instant je pensai à remercier Dieu de

ce que j'avais jusqu'alors regardé comme des dons faits à tous les hommes : la lumière, l'air, l'horizon.

J'habitais dix-huit mois cette petite ville, et j'allais peut-être murmurer contre cette longue captivité, lorsque voici ce qui m'arriva.

Pour gagner une des portes des fortifications, il me fallait chaque jour, à l'heure de la promenade, descendre une petite ruelle semblable à un escalier, le sol étant creusé en forme de marches, pour rendre sa pente d'un accès plus facile. En traversant cette étroite et obscure ruelle, pendant longtemps mes pensées devançant mes pas, je ne songeai qu'à la campagne que j'allais chercher ; mais un jour, par hasard, mes yeux s'arrêtèrent sur une pauvre maison, qui seule paraissait habitée. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, deux fenêtres ; entre elles, une petite porte ; au-dessus, des mansardes. Les murs de la maison étaient peints en gris foncé, les fenêtres avaient mille petits carreaux d'un verre épais et verdâtre : le jour ne devait pas pouvoir franchir cet obstacle pour éclairer l'intérieur de cette demeure. La rue était trop étroite, d'ailleurs, pour que jamais le soleil y parût. Il régnait là une ombre perpétuelle et il y faisait toujours froid, quelle que fût, du reste, la chaleur du jour.

L'hiver, quand la neige était gelée sur les marches de la petite rue, on ne pouvait faire un pas sans risquer de tomber ; aussi était-ce un chemin désert que moi seule, peut être, je traversais une fois par jour. Je ne me rappelle pas d'y avoir rencontré un passant, ou d'y avoir vu un oiseau se poser un instant sur les crevasses des murs, et j'espère, me disais-je, que cette triste maison n'est habitée que par des personnes arrivées presque au terme de leur vie, et dont le corps vieilli ne peut ni s'attrister ni regretter. Ce serait affreux d'être jeune là !

La petite maison restait silencieuse ; aucun bruit ne s'en échappait, aucun mouvement ne s'y faisait remarquer. Elle était calme comme un tombeau, et chaque jour je me disais : « Qui peut donc vivre ainsi ? »

Le printemps vint. Dans la ruelle, la glace se changea en

humidité; puis l'humidité fit place à un terrain plus sec; puis quelques herbes poussèrent au pied des murs. Le coin du ciel que l'on pouvait à grand'peine entrevoir devint plus clair. Enfin, même dans ce passage obscur, le printemps laissa tomber une ombre de vie; mais la petite maison restait toujours sans bruit et sans mouvement.

Vers le mois de juin, je me rendais comme de coutume à ma promenade de tous les jours, lorsque je vis avec une profonde tristesse — qu'on me pardonne cette phrase — un petit bouquet de violettes placé dans un verre sur le bord d'une des fenêtres de la maison. « Ah! m'écriai-je, il y a là quelqu'un qui souffre! »

Pour aimer les fleurs, il faut, sinon être jeune, du moins avoir conservé quelques souvenirs de jeunesse; il faut n'être pas absorbé entièrement par la vie matérielle; il faut avoir la douce faculté d'être inoccupé sans être oisif, c'est-à-dire de rêver, de se souvenir, d'espérer. Dans la jouissance qu'apporte le parfum d'une fleur, il y a une certaine délicatesse d'âme; c'est un peu de poésie qui se glisse au milieu des réalités de la vie. Quand, dans une existence pauvre et laborieuse, je vois aimer les fleurs, j'entrevois qu'il y a lutte entre les nécessités de la vie et les instincts de l'âme. Il me semble que je pourrais presque toujours m'entendre avec quiconque cultive une pauvre fleur près du mur de sa cabane. — Ce jour-là, ce bouquet de violettes m'attrista ; il semblait dire : Il y a là quelqu'un qui vit en regrettant l'air, le soleil, le bonheur; quelqu'un qui sent tout ce qui lui manque ; quelqu'un de si pauvre en fait de jouissances que même un pauvre petit bouquet de violettes est une joie dans sa vie.

Je regardai ces fleurs avec mélancolie ; je me demandai si l'obscurité et le froid de la petite ruelle n'allaient pas les faire bien vite se faner, si le vent ne pouvait pas les atteindre. Je leur portais intérêt ; j'aurais voulu les conserver longtemps à la personne qui les aimait.

Le lendemain je revins. Les fleurs avaient souffert de ce jour d'existence de plus; elles avaient vieilli, et leurs pétales déco-

lorés se recourbaient en eux-mêmes. Cependant elles avaient encore un peu de parfum et l'on avait pris soin d'elles. — En m'avançant, je vis que la fenêtre était entr'ouverte. Un rayon, je ne dirai pas de soleil, mais de jour, pénétrait dans la maison, et faisait une traînée lumineuse sur le plancher de la chambre; mais à droite et à gauche l'obscurité n'était que plus profonde, et mes yeux ne purent rien distinguer.

Le lendemain encore, je passai. C'était presque un jour d'été : tous les oiseaux chantaient, tous les arbres se couvraient de bourgeons, mille insectes bourdonnaient. Tout brillait au soleil. Il y avait de la vie, presque de la joie partout.

Une des fenêtres de la petite maison était toute grande ouverte.

Je m'approchai, et je vis une femme assise, travaillant près de la fenêtre. — Le premier regard que je jetai sur elle ajouta à la tristesse que m'avait inspirée l'aspect de sa demeure. Je n'aurais pu dire l'âge de cette femme; elle n'était plus très jeune, elle n'était pas jolie, ou n'était plus jolie. Elle était pâle — malade ou triste, je ne pouvais le définir. Ce qu'il y avait de sûr, c'est que ses traits étaient doux, que leur absence de fraîcheur pouvait venir d'un chagrin aussi bien que du nombre des années, et que leur pâleur, si elle n'eût attristé le cœur, eût paru avoir quelques charmes, à côté du noir mat des cheveux. Elle était inclinée sur son ouvrage; elle était mince — ou amaigrie; ses mains étaient blanches, mais un peu osseuses, allongées. Elle portait une robe brune, un tablier noir, un petit col blanc, tout uni; et le bouquet qui avait fleuri deux jours sur la fenêtre, presque caché dans un pli de son corsage, était là pour que rien ne fût perdu de ses derniers parfums.

Elle leva les yeux et me salua; je la vis mieux. Elle était jeune encore, mais elle était si près du moment où l'on cesse de l'être, que ce dernier adieu de la jeunesse me sembla triste à regarder. Evidemment elle avait souffert, mais probablement sans lutte, sans murmure, presque sans larmes. Il y avait, sur sa physionomie, silence, résignation et calme; mais c'était ce calme qui succède à la mort. Je m'imaginai qu'elle avait

dû éprouver mille secousses, qu'elle ne s'était pas brisée, mais qu'elle s'était inclinée, courbée, que son âme avait langui, puis s'était doucement endormie.

Oui, le regard, la physionomie, l'attitude de cette femme disaient tout cela. Il y a des personnes qui vous parlent rien qu'en vous regardant, et dont on se souvient pour avoir passé une seconde auprès d'elle.

Chaque jour je la retrouvai à la même place. Elle me saluait; puis, avec le temps, elle ajouta un triste et doux sourire à son salut. — Voici ce que je pus entrevoir de l'existence de cette femme que je voyais constamment assise près de sa fenêtre.

Le dimanche elle ne travaillait pas. Je crus qu'elle sortait ce jour-là, car le lundi il y avait le petit bouquet de violettes sur la fenêtre; mais il se fanait les jours suivants, et n'était remplacé qu'après la fin de la semaine. Je pensai encore qu'elle était presque pauvre et qu'elle travaillait en secret pour vivre; car elle brodait sur de belles et riches mousselines, et je ne lui voyais jamais que la plus humble simplicité dans sa toilette. Enfin elle n'était pas seule dans la maison, car un jour une voix impérieuse appela « Ursule! » et elle se leva précipitamment. Cette voix n'était pas celle d'un maître, Ursule n'avait pas obéi comme une servante obéit. Il y avait eu je ne sais quelle bonne volonté de cœur dans la précipitation avec laquelle elle s'était levée, et cependant la voix n'avait eu nulle expression affectueuse. Je pensai qu'Ursule, peut-être, n'était pas aimée de ceux avec lesquels elle vivait, qu'elle en était même rudoyée, tandis que sa triste et douce nature s'était attachée à eux, sans rien recevoir en échange.

Le temps s'écoulait, et chaque jour je m'initiais davantage à l'existence de la pauvre Ursule. Cependant, pour deviner ses secrets, je n'avais d'autre moyen que de passer une fois par jour devant sa fenêtre ouverte.

J'ai déjà dit qu'elle souriait en me regardant; bientôt, pendant ma promenade, je me mis à cueillir des fleurs, puis un matin, timidement, avec un peu d'embarras, je les déposai sur la fenêtre d'Ursule. Ursule rougit, et sourit plus doucement

encore que de coutume. Chaque jour, depuis lors, Ursule eut un bouquet ; peu à peu aux fleurs des champs je mêlai quelques plantes de mon jardin ; il y eut des touffes de fleurs sur la fenêtre, des fleurs à la ceinture d'Ursule. Enfin il y eut un printemps, un été pour la petite maison grise.

Il advint que, rentrant dans la ville, un soir, une pluie d'orage commença à tomber comme je passais dans l'étroite ruelle. Ursule s'élança vers la porte de sa demeure, l'ouvrit, me prit par la main, me fit entrer ; quand nous fûmes dans le corridor qui précède la chambre où elle se tenait habituellement, la pauvre fille saisit mes deux mains, et avec un regard presque humide de larmes : « Merci ! » me dit-elle. — C'était la première fois que nous nous parlions. — J'entrai.

La chambre où travaillait Ursule voulait être le salon de la maison : des carreaux rouges y glaçaient les pieds, des chaises de paille étaient les seuls sièges de cette chambre, deux vieilles consoles en ornaient les extrémités. Cette pièce longue, étroite, n'ayant de jour que par la petite fenêtre donnant sur la rue, était obscure, froide, humide.

Oh ! comme Ursule avait raison de s'asseoir près de la fenêtre, de chercher un peu d'air, un peu de lumière pour vivre; je compris alors la pâleur de la pauvre fille : elle était étiolée comme les plantes qui ont poussé à l'ombre.

Dans un angle obscur du salon, sur deux fauteuils plus commodes que les autres sièges, je vis deux personnes que l'obscurité m'avait d'abord empêchée d'apercevoir. C'étaient un vieillard et une femme presque aussi âgée que lui. La femme tricotait loin de la fenêtre, sans y voir : elle était aveugle. Le vieillard ne faisait rien; il regardait en face de lui, d'un regard fixe, sans intelligence. Hélas ! il avait dépassé les limites habituelles de la vie, et son corps seul existait ; il était impossible de voir ce pauvre vieillard sans comprendre qu'il était tombé en enfance.

On dirait souvent que, lorsque la vie se prolonge, l'âme, comme irritée de sa trop longue captivité, cherche à se dégager de sa prison, et, dans ses efforts, brise les liens qui éta-

blissaient l'harmonie. Elle trouble sa demeure. Elle n'est pas encore partie, mais elle n'est plus où elle devrait être.

Et c'était là ce que cachait la petite maison grise, avec son isolement, son silence, son obscurité : une femme aveugle, un vieillard imbécile, une pauvre jeune fille flétrie avant le temps, parce que sa jeunesse avait été opprimée, écrasée par les vieillesses qui l'entouraient, par les vieux murs qui la retenaient captive.

Encore si le ciel eût fait d'Ursule une intelligence bornée, une ménagère active, absorbée par les travaux de la journée, heureuse de ses fatigues, agitée par les petites choses, et parlant pour ne rien dire! Mais, dans cette maison, il avait oublié une mélancolique jeune fille, rêveuse, exaltée, devinant la vie, entrevoyant ses bonheurs, aimant jusqu'à ses tristesses ; il avait fait de son âme un instrument dont les cordes auraient pu rendre un son délicieux, puis il les avait toutes condamnées à un éternel silence.

Hélas! le sort d'Ursule était encore plus triste que je ne l'avais supposé, lorsqu'à voir sa pâleur et son abattement je la croyais souffrante d'un malheur ; il n'y avait rien eu dans sa vie!... rien.

Elle avait vu le temps emporter jour à jour sa jeunesse, sa beauté, ses espérances, sa vie; et rien, toujours rien, le silence et l'oubli!

Je revins souvent voir Ursule, et voici à peu près comment, un jour, assise avec moi auprès de la fenêtre, elle me raconta sa vie :

— « Je suis née dans cette maison, je ne l'ai jamais quittée; mais ma famille n'est pas de ce pays, nous y sommes étrangers, sans liens, sans amis. Mes parents étaient déjà âgés quand ils se sont mariés ; je ne les ai jamais connus jeunes. Ma mère devint aveugle : ce malheur attrista son caractère ; aussi, la maison paternelle fut-elle toujours bien austère, je n'y ai jamais chanté! Personne n'y a été heureux ; mon enfance fut silencieuse ; on ne m'a jamais permis le plus léger bruit.

« On ne m'a donné que de bien rares caresses. Mes parents m'aimaient cependant, mais ils ne m'ont jamais dit ce qu'ils sentaient ; j'ai jugé leur cœur d'après le mien, je les ai aimés, et j'en ai conclu qu'ils m'aimaient aussi. Cependant ma vie n'a pas toujours été aussi triste qu'elle l'est en ce moment, j'avais une sœur... »

Les yeux d'Ursule se mouillèrent de larmes, mais ces larmes ne coulèrent pas : elles avaient l'habitude de rester cachées dans le fond du cœur de la pauvre fille. Elle reprit :

« J'avais une sœur aînée ; elle était un peu silencieuse, comme ma mère, mais elle était compatissante, douce, affectueuse pour moi. Nous nous sommes bien aimées !... Nous nous partagions les soins à rendre à nos parents. Jamais nous n'avons eu la joie de nous promener ensemble, là-bas, dans les bois, sur le haut de la colline : l'une de nous restait toujours à la maison pour soigner notre vieux père ; mais celle qui était sortie rapportait quelques branches d'aubépine, cueillies sur les haies, et parlait à sa sœur du soleil, des arbres, de l'air : l'autre croyait aussi avoir quitté la maison. Le soir, nous travaillions ensemble près de la lampe ; nous ne pouvions causer, car nos parents sommeillaient à côté de nous ; mais, du moins, en levant les yeux, chacune de nous rencontrait sur le visage de l'autre un doux sourire. Nous montions ensuite nous coucher dans la même chambre, ne nous endormant qu'après qu'une voix amie eût souvent répété ! « Bonsoir ! dors bien, ma sœur ! »

« Dieu aurait dû nous laisser ensemble, n'est-ce pas ? Je ne murmure pas, cependant : Marthe est heureuse là-haut !

« Je ne sais si c'est le manque d'air, d'exercice, ou bien encore le manque de bonheur, qui donna à Marthe les premiers germes de sa maladie, mais je la vis s'affaiblir, languir, souffrir. Hélas ! moi seule m'inquiétais pour elle : ma mère ne la voyait pas et Marthe ne se plaignait jamais ; mon père commençait à entrer dans l'insensibilité que vous lui voyez aujourd'hui. Ce ne fut que bien tard que je pus décider ma sœur à appeler un médecin.

« Il n'y avait plus rien à faire ; elle languit encore quelque ·mps, puis mourut.

« La veille de sa mort, elle me fit asseoir près de son lit, rit une de mes mains dans ses mains tremblantes : « Adieu, ıa pauvre Ursule ! me dit-elle. Je ne regrette que toi sur la ·rre. Aie bon courage ; soigne bien notre père et notre mère : s sont bons, Ursule, ils nous aiment, quoiqu'ils ne le disent as toujours. Ménage ta santé pour eux ; tu ne peux mourir u'après eux. Adieu, ma bonne sœur ; ne pleure pas trop ; rie Dieu souvent... et au revoir, Ursule ! »

« Trois jours après, on emportait d'ici Marthe, couchée dans ›n cercueil, et je restai seule près de mes parents.

« Quand j'appris à ma mère aveugle la mort de ma sœur, le jeta un grand cri, fit quelques pas au hasard dans la chamre, puis tomba à genoux. Je m'approchai d'elle, la relevai et ramenai à son fauteuil.

« Depuis lors, elle n'a plus crié ni pleuré ; seulement, elle t plus silencieuse encore qu'elle n'était, et je vois plus sount que de coutume les grains de son chapelet rouler entre s doigts.

« Je n'ai presque plus rien à vous raconter. Mon père tomba ut à fait en enfance ; nous perdîmes un peu de la petite forne qui faisait notre bien-être. Je voulus que mes parents ne en aperçussent pas ; les tromper était bien facile ! l'un ne mprend rien, l'autre n'y voit pas. Je me mis à travailler et vendre en secret mes broderies. Je ne cause plus avec pernne depuis que ma sœur est morte. J'aime la lecture, et je ne is lire : il faut que je travaille. Je ne prends l'air que le manche ; je ne vais pas bien loin, car je suis seule.

« Il y a quelques années, lorsque j'étais plus jeune, j'ai beauup rêvé, là, à cette fenêtre, en regardant le ciel. Je peuplais solitude de mille chimères qui abrégeaient la longueur du ır ; maintenant une espèce d'engourdissement alourdit mes nsées, je ne rêve plus.

« Tant que j'ai été jeune et un peu jolie, j'ai espéré, au sard, je ne sais quel changement dans ma destinée. Mainte-

nant j'ai vingt-neuf ans ; la tristesse a, plus encore que le années, flétri mon visage — tout est dit !... Je n'attends plus n'espère plus ; j'achèverai ici mes jours isolés.

« Ne croyez pas que j'ai tout de suite accepté cette amère destinée avec résignation. Non ! il y avait des jours où mon cœu se révoltait de vieillir sans aimer. — N'être pas aimé, cel est encore possible, mais ne pas aimer cela tue ! — Vous l'a vouerai-je ? j'ai murmuré contre la Providence ; j'ai eu conti elle de coupables pensées de révolte et de reproches.

« Mais ce tumulte intérieur a passé aussi comme mes espé rances. Je songe aux douces paroles de Marthe : « Au revoi ma sœur ! » et il ne reste plus en moi qu'une passive rés gnation, qu'une humble abnégation de moi-même. Je pr souvent, je ne pleurs plus que rarement ! Et vous, vous ête heureuse ! »

Je ne répondis pas à la question d'Ursule : parler du bon heur devant elle, c'eût été comme parler d'un ami ingra devant ceux qui sont oubliés de lui.

Par une belle matinée d'automne, à quelques mois de l j'allais sortir de chez moi pour me rendre chez Ursule, quan un jeune lieutenant du régiment en garnison dans la peti ville que j'habitais vint me voir ; me trouvant prête à sortir, m'offrit son bras et se dirigea avec moi vers l'étroite ruelle Ursule. Le hasard me fit parler d'elle, de l'intérêt que je l portais : et comme le jeune officier, que j'appellerai Mauri d'Erval, semblait prendre plaisir à cette conversation, je ma chai plus lentement. Quand nous atteignîmes la maison gris je lui avais raconté toute l'histoire d'Ursule. Il la regarda av intérêt et pitié, la salua et s'éloigna. Ursule, interdite par présence d'un étranger, quand elle s'attendait à ne voir q moi, avait légèrement rougi. — Je ne sais si ce fut à cau de cet instant d'animation de son teint, ou si ce fut seuleme par le désir que j'en avais, mais la pauvre fille me parut pre que jolie.

Je ne pourrais dire quelles vagues pensées traversèrent m

esprit : je regardai longtemps Ursule, puis, absorbée par mes réflexions, sans lui parler, je me levai, je passai mes mains sur les bandeaux de ses cheveux, je leur donnai une forme plus baissée sur ses joues pâles. Je détachai un petit velours noir autour de mon cou, pour le passer au sien, et je pris quelques fleurs pour les mettre à sa ceinture. — Ursule souriait sans me comprendre. Le sourire d'Ursule me faisait toujours mal : il n'y a rien de si triste que le sourire des personnes malheureuses ; elles semblent sourire pour les autres et non pour elles.

Il se passa bien des jours avant que je revisse Maurice d'Erval, bien des jours encore avant que le hasard me ramenât avec lui près de la maison grise. Mais enfin cela arriva. C'était au retour d'une promenade faite joyeusement par plusieurs personnes ensemble. En entrant dans la ville, chacun se dispersa ; je pris le bras de Maurice d'Erval pour me rendre chez Ursule. C'était dénué de raison, mais j'éprouvais involontairement une vive émotion ; je ne parlais plus, je formais mille rêves. Il me semblait impossible que le jeune officier ne devinât pas mes pensées. Je croyais, j'espérais presque qu'il comprenait mon trouble intérieur ; mais, hélas ! peut-être n'en était-il rien... Il y a tant de choses qui ne se disent qu'avec les paroles.

C'était le soir, un de ces beaux soirs d'automne où tout est calme et reposé ; pas un souffle d'air n'agitait les arbres que coloraient les derniers rayons du soleil couchant. Il était impossible de ne pas se laisser aller à une douce rêverie, en présence de cette belle nature qui endormait à cette heure-là tout ce qui avait vie dans son sein hors l'homme qui veillait pour penser. C'était un de ces moments où l'âme s'attendrit, où nous devenons meilleurs, où nous sommes prêts à pleurer, sans chagrin cependant.

Je levai les yeux ; du bout de la ruelle, j'aperçus Ursule. Un dernier rayon de soleil éclairait sa tête ; ses cheveux noirs en recevaient un lustre inaccoutumé. Un peu de joie passait dans ses yeux en regardant, et elle souriait de ce triste sourire

que j'aime tant. Sa robe noire, à longs plis tombants, dessinait sa taille que la maigreur rendait bien mince, bien souple, et non dépourvue de grâce ; des violettes, ses fleurs favorites, étaient attachées à son corsage.

Il y avait dans la pâleur d'Ursule, dans sa robe noire, dans ses fleurs aux tristes couleurs, dans ce rayon de soleil couchant qui l'éclairait, quelque chose qui s'alliait harmonieusement avec la beauté de la nature ce soir-là, avec la douce rêverie que nous éprouvions.

« Voilà Ursule ! » dis-je à Maurice d'Erval en fixant son attention sur la fenêtre basse de la petite maison. Il la regarda, et continua à marcher, les yeux fixés sur elle. Ce regard déconcerta la pauvre fille, encore timide comme on l'est à quinze ans, et, quand nous arrivâmes près d'elle, les plus belles couleurs animaient son teint. Maurice d'Erval s'arrêta, échangea quelques paroles avec nous, puis s'éloigna. Mais depuis ce jour, il rentra souvent dans la ville par la ruelle d'Ursule ; il en arriva à lui dire bonjour ; enfin, une fois, il entra chez elle avec moi.

Il y a des âmes si désaccoutumées de l'espérance qu'elles ne savent plus comprendre le bien qui leur arrive. Enveloppée dans sa tristesse, dans son découragement de toutes choses, comme dans un voile épais qui lui cachait le monde extérieur, Ursule ne voyait rien, n'interprétait rien, ne s'agitait de rien. Elle resta sous les regards de Maurice comme elle avait été sous les miens, abattue et résignée.

Quant à Maurice, je ne savais pas clairement ce qui se passait dans son cœur. Il n'avait pas d'amour, je le crois du moins ; mais la pitié que lui inspirait Ursule allait jusqu'à l'affection, jusqu'au dévouement. Ce jeune homme, un peu exalté et rêveur, aimait l'atmosphère de tristesse qui règnait autour d'Ursule ; il venait là, près d'elle, dire du mal de la vie, blasphémer contre ses bonheurs, ne parler que de ses mécomptes, sans s'apercevoir que de cet échange de tristesse s'exhalait dans ces deux âmes, jeunes encore, une douce sympathie qui allait ressembler au bonheur dont ils avaient l'existence.

Enfin, quelques mois après, un soir encore, sur la lisière l'une forêt, marchant au milieu de landes incultes, à quelques ›as de nos amis communs, Maurice me dit :

— « Le bonheur le plus positif en ce monde n'est-il pas de 'aire celui d'une autre? N'y a-t-il pas dans la joie que l'on lonne une immense douceur? Se dévouer à qui sans vous ı'aurait connu que les larmes de la vie, n'est-ce pas un bien ›référable aux destinées les plus brillantes? Faire renaître une ıme qui se meurt; mieux que Dieu, peut-être, lui donner la ·ie... n'est-ce pas là un beau rêve? »

Je le regardai avec anxiété. Une larme brilla dans nos ·eux.

— « Oui! dit-il, demandez à Ursule si elle veut m'épouser! »

Un cri de joie fut ma réponse, et je me précipitai vers la lemeure de la pauvre fille.

Lorsque j'arrivai chez Ursule, elle était comme de coutume ıssise, travaillant somnolente. La solitude, l'absence de out bruit, le vide de tout intérêt avaient réellement endormi ette âme. C'était là une des premières bontés de Dieu : elle ıe souffrait plus, les autres seuls s'apitoyaient encore sur cette mmobilité d'une existence qui n'avait pas eu sa part de vie et le jeunesse. Elle sourit en me regardant : c'était là le plus rand mouvement de cette pauvre âme paralysée. Je ne craignis pas de donner une violente secousse à toute cette organiation souffrante, de la frapper d'une brusque commotion de ›onheur : je voulais voir si la vie n'était qu'absente ou était léfinitivement éteinte.

Je m'assis sur une chaise devant elle, je pris ses deux mains ans mes mains, et, fixant mes yeux sur les siens :

— « Ursule! lui dis-je, Maurice d'Erval m'a chargée de ous demander si vous vouliez être sa femme. »

La pauvre fille fut comme frappée de la foudre : à l'instant es larmes jaillirent de ses yeux; son regard, à travers ce voile

humide, étincela; son sang, si longtemps arrêté, précipita son cours et couvrit ses joues des plus éclatantes couleurs; sa poitrine se souleva, livrant à peine passage à sa respiration oppressée; son cœur battit avec violence, ses mains pressèrent convulsivement les miennes. Ursule n'était qu'endormie, elle se réveillait. Comme la voix de Dieu avait dit à une jeune fille morte : « Lève-toi et marche! » ainsi l'amour disait à Ursule : « Réveille-toi ! »

Ursule aima subitement; peut-être avait-elle aimé jusqu'alors en secret d'elle-même et des autres : en ce moment, le voile se déchira, et elle vit son amour.

Au bout de quelques secondes, elle posa la main sur son front, et dit à voix basse « Non ! ce n'est pas possible ! »

Je ne fis que répéter la même phrase : « Maurice d'Erval demande si vous voulez devenir sa femme, » — afin d'accoutumer Ursule à cette assemblage de mots, qui, ainsi que des notes harmonieuses, forment un accord, formait pour la pauvre fille une mélodie inconnue.

— « Sa femme! répéta-t-elle avec extase, sa femme! » et se précipitant vers le fauteuil de sa mère : « Ma mère, entendez-vous? dit-elle, il me demande d'être sa femme. »

— « Ma fille, répondit la vieille aveugle en cherchant à prendre la main d'Ursule, ma fille bien-aimée, Dieu devait tôt ou tard récompenser tes vertus. »

— « Mon Dieu ! s'écria Ursule, qu'est-ce qui m'arrive donc aujourd'hui? — *Sa femme! — Ma fille bien-aimée!* »

Elle se jeta à genoux, les mains jointes, le visage inondé de larmes.

En ce moment des pas se firent entendre dans le petit corridor.

— « C'est lui! s'écria Ursule. Mon Dieu! ajouta-t-elle en posant deux mains sur son cœur, voilà donc la vie ! »

Je sortis par une porte dérobée, et je laissai Ursule, belle de larmes, d'émotion, de bonheur, recevoir seule Maurice d'Erval.

Depuis ce jour, Ursule fut métamorphosée. Elle se releva, e ranima, se rajeunit sous la douce influence du bonheur. :lle retrouva bien plus encore que la beauté qui s'était enfuie; y eut en elle je ne sais quel rayonnement intérieur qui don-ait à son visage une expression indéfinissable de joie voilée. on bonheur prenait en elle quelque chose de sa première ature, il était recueilli, silencieux, calme, exalté avec mystère. :nfin Maurice, qui avait aimé une femme assise à l'ombre, âle et désenchanté de la vie, n'avait rien à changer aux cou-urs du tableau qui lui avait plu, quoique Ursule fût heu-euse.

Ils passèrent l'un à côté de l'autre de longues soirées dans petit salon du rez-de-chaussée. Ils se parlaient un peu, se gardaient beaucoup et rêvaient ensemble.

Ursule aimait avec candeur, avec simplicité. Elle disait à laurice : « Je suis heureuse, je vous aime, je vous remercie. »

Leur bonheur ne chercha ni le soleil, ni le grand air, ni espace; la petite maison grise en fut le seul témoin. Ur-ule travaillait toujours, et restait près de ses parents. Mais si personne occupait, immobile, la même place qu'aupara-ant, son âme s'était envolée, libre, ressuscitée, radieuse; les urs de cette étroite demeure ne la contenaient plus : elle avait ris son essor. Ainsi la douce magie de l'espérance non seu-ment embellit l'avenir, mais encore s'empare du présent, et ır son prisme tout-puissant métamorphose l'aspect de toutes ioses. Cette pauvre maison était toujours morne et sombre omme depuis vingt ans... mais une seule pensée, glissée au ond du cœur d'une femme, en avait fait un palais. O rêves 'espérances! dussiez-vous fuir toujours comme les nuages orés s'enfuient dans le ciel, passez! passez dans notre vie!... elui qui ne vous a pas connus est mille fois plus pauvre que elui qui vous regrette.

Ainsi s'écoula pour Ursule un temps bien heureux.

Mais un jour arriva où Maurice, en entrant dans le petit ılon, dit à sa fiancée :

— « Mon amie, hâtons notre mariage; le régiment va chan ger de garnison : il faut nous marier pour que vous partie avec moi. »

— « Allons-nous loin, Maurice? »

— « Etes-vous donc effrayée, ma chère Ursule, de voir u nouveau pays, un autre coin du monde? Il y en a de plu beaux que celui-ci. »

— « Ce n'est pas pour moi, Maurice, mais pour mes parents ils sont très vieux pour faire un long voyage! »

Maurice resta immobile devant Ursule. Quoique le voil épais que le bonheur met sur les yeux eût empêché Maurice d réfléchir, pourtant il savait bien qu'Ursule, pour partager s destinée errante, devait se séparer de ses parents. Il avait pre vu sa douleur; mais, confiant dans l'amour qu'il inspirait, avait cru que cet amour dévoué aurait la puissance d'adouci toutes larmes dont il ne serait pas la source. Il fallait enfi éclairer Ursule sur son avenir, et, triste de l'inévitable chagri qu'il allait donner à sa fiancée, Maurice la prit par la main la fit asseoir à sa place accoutumée et lui dit doucement :

— « Mon amie, il est impossible que votre père et votre mèr puissent nous suivre dans notre vie errante!... Jusqu'à pré sent, Ursule, nous avons aimé, pleuré ensemble; nous avon fait de la vie un rêve, sans aborder aucune question qui eû rapport à ses détails positifs. Le moment est venu de parle de notre avenir. Mon amie, je suis sans fortune, je ne possèd que mon épée. Encore au début de ma carrière, mes appointe ments ne s'élèvent qu'à quelques cents francs, dont l'insuffi sance nous impose à l'un et à l'autre une vie toute de priva tions. J'ai compté sur votre courage. Mais vous seule devez m suivre, la présence de vos parents dans notre intérieur amène rait une misère impossible : nous n'aurions pas de pain! »

— « Quitter mon père et ma mère! » s'écria Ursule.

— « Laissez-les avec le peu qu'ils possèdent dans cette petit maison; confiez-les à des mains sûres, et vous, suivez votr mari! »

— « Quitter mon père et ma mère ! répéta Ursule ; mais vous e savez donc pas que ce qu'ils possèdent ne peut suffire à ur existence ; que, pour payer le loyer de cette triste demeure, travaille à leur insu ; que depuis vingt ans ils n'ont reçu 'autres soins que les miens ? »

— « Ma pauvre Ursule, reprit Maurice, il faut se soumettre ce qui est inévitable. Vous leur avez caché la perte de leur tite fortune ; qu'ils l'apprennent maintenant, puisque cela t nécessaire. Réglez leurs habitudes sur le bien qui leur reste ; r, hélas ! mon amie, nous n'avons rien à leur donner ! »

— « Partir sans les emmener !... c'est impossible ! Je vous s qu'il faut que je travaille pour eux !

— « Ursule, mon Ursule ! reprit Maurice en serrant dans ses ains les mains de la pauvre femme, je vous en conjure, ne us laissez pas égarer par les élans de votre cœur généreux ; fléchissez, regardez la vérité en face. Nous ne refusons pas de nner ; nous n'avons rien à donner ! Nous ne pouvons vivre e seuls ; et encore, parce que vous et moi nous aurons du urage pour souffrir. »

— « Je ne puis les quitter !... » reprit Ursule avec déchirement regardant les deux vieillards endormis dans leurs fauteuils.

— « Ne m'aimez-vous pas, Ursule ? » dit Maurice à sa fiancée.

La pauvre fille ne répondit que par un torrent de larmes. Maurice resta longtemps encore près d'elle. Il lui dit de uces paroles de tendresse ; il lui expliqua cent fois leur position, amena dans son esprit la conviction que ce qu'elle avait é était impossible, entra dans les détails de l'existence future ses parents, puis la quitta, après lui avoir prodigué mille ns affectueux. — Elle l'avait laissé parler sans lui répondre.

Ursule, restée seule, appuya sa tête sur sa main et demeura mobile des heures entières. Hélas ! le tardif bonheur qui était u briller un instant sur sa vie s'enfuyait ; les doux rêves, amis de toutes les âmes jeunes, absents pour elle depuis si gtemps, n'étaient revenus que pour partir encore ! L'oubli,

le silence, l'obscurité reprenaient possession de cette existenc que le bonheur leur avait un instant disputée. — La nuit s'é coula ainsi. Que se passa-t-il dans l'âme de la pauvre fille Dieu l'a vu. Elle, elle n'en a rien dit sur la terre.

Aux premières lueurs du jour, elle tressaillit, ferma la fené tre restée ouverte depuis la veille au soir, et pâle, tremblant de froid et d'émotion, elle prit du papier, une plume, e écrivit :

« Adieu, Maurice ! Je reste près de mon père et de ma mère Ils ont besoin de mes soins et de mon travail ; les abandonne dans leur vieillesse, ce serait les faire mourir. Ils n'ont plu que moi dans le monde ! Ma sœur, à son heure dernière, me le a confiés et m'a dit : « Au revoir, Ursule ! » Je ne la reverra pas, si je ne remplissais pas mes devoirs.

« Je vous ai très aimé ! je vous aimerai toujours ; ma vie n sera plus qu'un souvenir de vous. Vous avez été bon, généreux mais, hélas ! nous sommes trop pauvres pour nous marier ; l'ai compris hier !... Adieu ! — il faut bien du courage pou écrire ce mot-là ! J'espère que votre vie sera douce. Une autr femme, plus heureuse que moi, vous aimera... cela est si faci de vous aimer ! Pourtant, n'oubliez jamais tout à fait la pauv Ursule. Adieu, mon ami. — Ah ! je savais bien, moi, que je n pouvais pas être heureuse !

« Ursule. »

J'abrège ce récit. — Ursule revit Maurice, me revit ; ma toutes nos prières, nos supplications furent inutiles : elle n voulut jamais quitter ses parents. « Il faut que je travaille pou eux ! » disait-elle. En vain, ayant de l'égoïsme à sa place, lui parlai de l'amour de Maurice, de son bonheur à elle ; e vain, avec une sorte de cruauté, je lui rappelai son âge, l'im possibilité de retrouver une chance quelconque de changer s destinée... Elle pleurait en m'écoutant, mouillant de ses larme l'ouvrage qu'elle ne voulait pas interrompre ; puis, la tête bai sée sur sa poitrine, elle répétait à voix basse : « Ils en mou raient ; il faut que je travaille pour eux ! » Elle exigea de nou

ue sa mère ne fût pas instruite de ce qui se passait; ceux pour
squels elle se sacrifiait l'ignorèrent toujours : un pieux men-
nge les trompa sur les causes de la rupture du mariage de
ur fille. Ursule reprit sa place près de la fenêtre, recommença
s broderies et travailla sans relâche, immobile, pâle, brisée.

Hélas! Maurice d'Erval avait une de ces âmes sages et
esurées qui assignent des limites même au dévouement, et
ui ne savent pas entreprendre de sublimes folies; son cœur,
mme sa raison, admettait qu'il y eût des choses impossibles.
le mariage d'Ursule avait eu lieu sans obstacle, peut-être
it-elle pu jusqu'à son dernier soupir croire à l'amour *sans*
rnes de son époux : il y a des affections qui ont besoin d'un
emin facile; mais une barrière à franchir vint, comme une
tale épreuve, mettre en pleine lumière aux yeux mêmes de
aurice l'amour qu'il éprouvait : il en vit les limites.

Maurice supplia, pleura longtemps, puis enfin se découragea
s'éloigna.

Un jour vint où, tandis qu'Ursule était assise près de la fenê-
o, elle entendit de loin passer une musique militaire, et des
s lourds et mesurés retentirent à son oreille. C'était le régi-
ent qui partait musique en tête. Les fanfares du départ
naient, comme un triste adieu, résonner, puis s'éteindre dans
ruelle qu'Ursule habitait. Tremblante, elle écouta. La musi-
ue, d'abord éclatante et tout près d'elle, bientôt s'adoucit et
loigna; de loin, elle ne parvint plus à ses oreilles que comme
e rumeur incertaine; puis, de temps en temps, le vent seul
apporta jusqu'à elle un son isolé; puis enfin, un silence com-
et succéda à tous ces chants qui se perdaient dans l'espace.
a dernière espérance de la vie d'Ursule semblait attachée à
s accords qui résonnaient au loin... elle fuyait, s'éloignait,
teignait avec eux! — La pauvre fille laissa tomber sa bro-
rie sur ses genoux, et cacha sa figure dans ses deux mains;
travers ses doigts quelques larmes coulèrent. Elle resta ainsi
nt que l'on entendit le bruit des pas et de la musique du
giment; puis elle reprit son ouvrage... Elle le reprenait pour
ute sa vie!

Le soir de ce jour d'éternelle séparation, de ce jour où le grand sacrifice fut consommé, Ursule, après avoir donné à ses parents les soins qui terminaient chaque journée, s'assit au pied du lit de sa mère et se pencha vers elle, fixant sur elle un regard que l'aveugle ne pouvait voir humide de larmes. Lui prenant doucement la main, la pauvre fiancée abandonnée murmura d'une voix émue :

— « Ma mère, vous m'aimez, n'est-ce pas? Ma présence vous fait du bien? mes soins vous sont doux, ma mère? N'est-ce pas, vous souffririez de me quitter? »

L'aveugle tourna la tête du côté de la muraille, et dit :

— « Mon Dieu! Ursule, je suis fatiguée; laisse-moi donc reposer. »

Ce mot de tendresse qu'elle était venue demander comme unique récompense de son douloureux dévouement ne fut pas prononcé. La vieille aveugle s'endormit en repoussant la main que sa fille lui tendait. Mais entre les deux rideaux de serge verte de l'alcôve, il y avait un Christ en bois bruni par le temps. Ses pauvres mains, que nul ami ne voulait presser sur la terre, Ursule les tendit vers son Dieu, et, s'agenouillant près du lit de l'aveugle, elle pria longtemps.

Depuis lors, Ursule devint plus pâle, plus silencieuse, plus immobile que jamais. Les nouvelles larmes emportèrent les dernières traces de sa jeunesse et de sa beauté; elle vieillit en quelques jours.

A personne maintenant elle ne pouvait plaire ; mais, l'eût-elle pu, Ursule ne l'eût pas désiré. « Tout est dit ! » était une phrase qu'elle avait déjà prononcée; mais, cette fois-là, elle avait tristement raison, tout était dit pour elle.

On n'entendit plus parler de Maurice d'Erval. Ursule lui avait plu comme un gracieux tableau dont la mélancolie avait ému son âme; en s'éloignant, les couleurs du tableau pâlirent, puis s'effacèrent. Il oublia.

Hélas! que de choses s'oublient dans la vie! Pourquoi le ciel

ui a permis que, pour bien des cœurs, l'amour s'éteignît par l'habitude de se voir, n'a-t-il pas du moins accordé à ceux qui se séparent la faculté de se pleurer longtemps? Mon Dieu! la vie que tu as faite est souvent bien triste!

Un an après ces événements, la mère d'Ursule tomba malade. Son mal n'était pas du genre de ceux pour lesquels il existe des remèdes : c'était la vie qui s'en allait sans secousse, sans déchirement. Ursule veilla près du lit de sa mère, puis reçut son dernier soupir avec sa dernière bénédiction.

— « A ton tour, Marthe! dit Ursule, notre mère est près de toi maintenant, conduis-la vers Dieu! »

Puis elle vint s'agenouiller près du vieillard qui restait seul. Elle lui fit prendre le deuil sans qu'il parût s'en apercevoir : mais le deuxième jour après la mort de la pauvre aveugle, quand on eut enlevé le fauteuil où elle était restée assise tant d'années près de son vieux mari, le vieillard se tourna vers la place vide et cria : « Ma femme ! » Ursule lui parla, essaya de le distraire, il répéta : « Ma femme ! » et deux larmes roulèrent sur ses joues. Le soir on lui porta sa nourriture ; mais il détourna la tête et, d'une voix triste, les yeux fermés sur la place vide, il dit encore : « Ma femme ! »

Ursule, au désespoir, essaya tout ce que sa douleur et sa tendresse purent lui suggérer... le vieillard idiot, penché vers l'endroit où était le fauteuil de l'aveugle, et refusant toute nourriture, les mains jointes, regardait Ursule en répétant comme un enfant qui supplie pour obtenir ce qu'il désire : « Ma femme! »

Un mois après il se mourait.

A ses derniers instants, quand le prêtre appelé près de lui essaya de le faire penser à Dieu, son créateur, un moment fut où cette intelligence mourante parut se ranimer, car le vieillard joignit les mains et regarda le ciel. Mais une dernière fois il s'écria : « Ma femme » comme s'il l'avait vue planer au-dessus de sa tête.

Au moment où l'on emporta de la petite maison grise le cer-

cueil de son père, Ursule murmura : « Mon Dieu j'avais méri qu'ils vécussent plus longtemps! »

Et Ursule resta seule pour toujours.

Tout cela s'est passé il y a bien des années. Il m'a fallu qui ter la petite ville de X..., quitter Ursule. — J'ai voyagé. Mil événements se sont succédé dans ma vie, sans effacer de mo souvenir l'histoire de cette pauvre fille. Mais Ursule, comm ces âmes brisées qui refusent toute consolation, se fatigua d m'écrire. Après de vains efforts pour la porter à pleurer d loin avec moi, j'ai perdu sa trace.

Qu'est-elle devenue? Existe-t-elle? Est-elle morte?

Hélas! la pauvre fille n'a jamais eu de chances heureuse je crains qu'elle ne vive encore!

Ce simple récit est fini. — Peut-être ne pourra-t-il avo d'intérêt que pour ceux qui ont connu Ursule; peut-être tableau fidèle de cette vie de souffrances n'apportera-t-il qu'u moment d'ennui aux heureux de ce monde... Mais lorsqu pour secourir le malheur, quelques pages ignorées, écrites l'écart, durent se changer en humble offrande, cette triste hi toire revint à ma mémoire. Je me suis dit : « Pauvre femn dont la vie fut inutile, dont le dévouement fut sans résulta que le récit de tes larmes devienne l'obole offerte au malheu Morte ou vivante, Ursule ! que ton âme ait un mouvement joie... Ce que tu as souffert apportera une aumône à ceux q pleurent aujourd'hui comme tu pleurais autrefois, et tou aumône, quelque humble qu'elle soit, fait un peu de bien s la terre et ne s'oublie pas dans le ciel. »

FIN DU TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

II

IV

V

VI

APPENDICE

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS LES DEUX TOMES DE CET OUVRAGE

—

A

B

C

E

Q

R

ACHEVÉ D'IMPRIMER
Le vingt octobre mil neuf cent quatre
PAR
BLAIS ET ROY
A POITIERS
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE

